

Décapitée

Fortuné du Boisgobey

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

On dansait chez Paul Vitrac, le peintre de toutes les élégances, comme l'appelaient les chroniqueurs, depuis le succès de son dernier tableau, — une toile chatoyante qui représentait le champ de course de Longchamp, un jour de grand prix.

Merveilleusement décoré pour la circonstance, l'immense atelier de la place Pigalle regorgeait d'invités des deux sexes : beaucoup d'artistes, assez et pas trop de femmes de lettres, des étoiles du chant, de la comédie et du corps de ballet, voire des demoiselles de la haute galanterie, triées sur le volet et parfaitement acceptées, sur ce terrain neutre, par quelques grandes mondaines qui avaient intrigué pour se faire admettre à ce bal travesti.

Vitrac était reçu partout, et les gens les mieux posés venaient chez lui ; mais il ne reniait pas ses anciens camarades, moins bien traités par la fortune. Ils étaient tous de la fête, et ils y représentaient l'élément gai.

Les déguisements naturalistes étaient permis et les charges tolérées ; mais l'excentricité n'était pas obligatoire, et l'on acceptait très bien le domino pour les femmes et le manteau vénitien pour les hommes.

Deux jeunes gens, amis intimes, — un attaché aux affaires étrangères et un officier détaché à l'École de guerre, — s'étaient sagement contentés de ce moyen terme qui consiste à s'accrocher au cou, par-dessus l'habit noir, une espèce de petit collet doublé

d'écarlate qu'on rejette sur l'épaule, à la façon des abbés d'autrefois.

Ce costume les dispensait de prendre part aux extravagances des rapins chevelus et ne les empêchait pas de valser à l'occasion. Mais ils se trouvaient là un peu dépaysés, et ils auraient pu dire, comme jadis le doge de Gênes, au palais de Versailles : « Ce qui m'étonne le plus, c'est de m'y voir. »

Ils y étaient pourtant arrivés des premiers, et à deux heures du matin, ils ne songeaient pas encore à partir.

Cantonnés dans un coin et n'étant ni des philosophes moroses, ni des sceptiques désabusés, ils s'amusaient de la joie des autres.

Le capitaine Jacques Cavaroc, du 9 cuirassiers, était un grand garçon brun qui n'engendrait pas, comme on dit, la mélancolie, et Julien de Jonville, plus sentimental et moins démonstratif que son ami, n'avait cependant aucun penchant à la tristesse.

— Décidément, dit Cavaroc, ce Vitrac est le roi des veinards. Les femmes se l'arrachent ; il gagne cent mille francs par an à mettre des toiles en couleur ; il sera décoré après le prochain salon, et ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'il a du talent. Voilà ce que j'appelle un homme heureux.

— Es-tu bien sûr qu'il soit heureux ? demanda en souriant Jonville.

— Sûr ! non, parbleu ! on n'est jamais sûr de ces choses-là ; mais… est-ce que tu as des motifs de penser le contraire ?

— Il est amoureux… ça suffit pour qu'il ne jouisse pas d'un bonheur sans nuage.

— Ah ! il est amoureux ! Je ne l'aurais pas cru. Et de qui ?

— D'une femme que tu ne connais pas.

— Et qui ne veut pas de lui. Tu m'étonnes.

— Je n'ai pas dit qu'elle ne voulait pas de lui.

— À la bonne heure ! elles en raffolent toutes. Est-elle ici, ce soir ?

— Non, et c'est ce qui le désole.

— On ne s'en douterait guère. Il vient de danser le dernier quadrille en marchant sur les mains, et du diable si je devine où il s'est procuré les oripeaux dont il s'est affublé !

— Mon cher, les peintres ont, pour se travestir drôlement, des facilités qui nous manquent. Leurs ateliers sont pleins d'étoffes japonaises, de soieries orientales, de jupes andalouses et de costumes de caciques en plumes d'oiseaux. Ils n'ont qu'à choisir dans le tas. Vitrac n'a eu aucune peine à s'habiller en gueux Louis XV.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Je connais les gueux de Callot, mais…

— Tu ne connais pas les gueux Louis XV ? Eh bien, en voilà un. Vitrac a pris dans sa garde-robe un habit de marquis de l'ancien régime… un habit de velours qu'il a tailladé avec des ciseaux, des dentelles admirables qu'il a déchirées et de magnifiques bas de soie qu'il a troués. C'est une idée originale qui lui coûtera au

moins cinquante louis, car cette défroque est toute neuve, et il en a fait des loques ; mais il est assez riche pour se payer cette fantaisie.

— A-t-il payé aussi le déguisement de cette grande fille que je vois là-bas, habillée d'une robe brochée d'or qui s'en va par morceaux ? On dirait qu'ils se sont donné le mot pour se dégueniller.

— On aurait raison de le dire. Cette marquise dépenaillée, c'est la fameuse Vanda. Elle a commencé par être modèle à six francs la séance, et depuis trois ans elle ne pose plus que pour Vitrac. Elle le tient maintenant par l'habitude. C'est elle qui règne et gouverne ici. Elle finira par se faire épouser, comme Manette Salomon, dans le roman des Goncourt.

— Je me figurais que Vitrac était de force à se défendre.

— Oh ! il se défend tant qu'il peut, mais il sautera le pas tout de même, à moins que l'autre ne fasse un coup de tête.

— L'autre ?

— Oui, une femme du monde qu'il adore et qui le lui rend bien. Mais elle est mariée, et je doute qu'elle se décide jamais à planter là son mari. Vanda, du reste, n'est pas disposée à lui céder la place.

— Comment es-tu si bien informé ?

— J'ai surpris ce secret sans le vouloir, par hasard, et je le garderai, je te prie de le croire, car il n'a pas l'air tendre, ce mari, et s'il se doutait de ce qui se passe, l'intrigue se dénouerait par des catastrophes. Vanda non plus ne s'en doute pas, quoiqu'elle fasse bonne garde autour de son amant. Si elle le savait, Vitrac passe-

rait un mauvais quart d'heure. C'est une gaillarde qui a bec et ongles.

— Tu me donnes l'envie de la connaître. J'aime beaucoup les femmes qui griffent, et, de plus, elle me paraît supérieurement construite.

— C'est son état. Je t'ai dit qu'elle posait dans les ateliers.

— Bon ! mais est-elle jolie ? On ne voit rien sous le masque.

— Voilà qu'elle l'enlève, et il me semble qu'elle vient à nous. Tu lui as peut-être donné dans l'œil.

Cavaroc se cambra, retroussa cavalièrement sa moustache et se mit à examiner en connaisseur l'amie attitrée de Paul Vitrac.

Le capitaine avait tout ce qu'il faut pour plaire à une irrégulière, et même à une femme du monde. Il le savait, et il jugea du premier coup d'œil que Vanda valait bien qu'il s'occupât d'elle.

Cette poseuse montée en grade était brune et pâle, avec de grands yeux d'un noir d'enfer, un teint mat et chaud, des lèvres aussi rouges qu'une fleur de grenadier et des dents éblouissantes qu'elle montrait volontiers.

Elle ressemblait à une gitana d'Espagne. Personne n'aurait deviné qu'elle était née à la Chapelle, rue de la Goutte-d'Or, dans une loge de concierge.

Son bizarre déguisement allait à sa beauté singulière, et elle le portait avec une aisance merveilleuse. Il semblait qu'elle n'eût fait toute sa vie que gueuser en robe de cour, et en s'attifant ainsi, elle avait poussé le réalisme aussi loin que possible.

Àtravers les déchirures dont elle l'avait zébré, son corsage laissait voir la moitié d'une gorge splendide ; ses bas de soie balafrés moulaient ses jambes rondes, ses pieds mignons traînaient des mules de satin noir éculées comme des souliers de pauvresse. Et, pour que rien ne manquât à cet accoutrement de grande dame indigente, elle allait à travers le bal, demandant l'aumône sur une assiette de porcelaine de Sèvres ébréchée.

Bien entendu, la quête n'était que pour la forme, et les invités se prêtaient à la plaisanterie en déposant sur l'assiette, au lieu de pièces d'or et d'argent, toutes sortes d'objets hétéroclites.

Cavaroc y aurait volontiers mis un billet de banque, car il avait de la fortune et il ne croyait guère au désintéressement des modèles qui ont posé l'ensemble ; mais il était renseigné sur celle-là, et quand elle lui dit, en lui présentant le plat : « Pour les jeunes filles qui ont mal tourné, s'il vous plaît ! » il répondit gaiement :

— Si vous en étiez, je donnerais tout ce que je possède.

— Je n'exigerais pas tant, répondit en riant la quêteuse ; mais puisque vous êtes si bien disposé, vous ne refuserez pas de conduire le cotillon avec moi.

— Quoi ! s'écria Cavaroc, habillé comme je suis, en manteau vénitien !... quand tous ces messieurs ont inventé des déguisements aussi artistiques et presque aussi spirituels que le vôtre ! Vous n'y pensez pas, marquise, je serais ridicule.

— Pas du tout, monsieur, vous ferez très bonne figure, et je vous promets que vous vous amuserez. Il y aura une surprise.

Si Cavaroc avait su laquelle, il aurait assurément décliné la proposition ; mais il ne pouvait pas deviner qu'un joyeux bal

masqué allait finir comme un gros mélodrame.

— Je suis sûre que vous n'avez encore fait que vous ennuyer ici, reprit Vanda. C'est, je crois, la première fois que vous y venez ?

— Oui, madame, répondit Cavaroc, et je sais un gré infini à M. Vitrac de m'avoir invité.

— Alors, vous acceptez ?

— Avec joie.

— Merci, mon capitaine.

— Comment savez-vous que je suis capitaine ?

— Oh ! ça se voit… et puis, je me suis informée. Je sais même que vous êtes à l'École de guerre et que vous demeurez avenue de Lamotte-Piquet… C'est Tire-Lire qui me l'a dit.

— Qui ça, Tire-Lire ? demanda en riant Cavaroc. Une femme ?

— Non. Je ne connais pas de femmes. Tire-Lire, c'est Jean Dangalas, le meilleur élève de Vitrac… On l'a surnommé Tire-Lire, parce qu'il n'a jamais un sou d'économies… une blague d'atelier. Voulez-vous le voir ? Regardez là-bas, ce grand dégingandé en blouse et en casquette à trois ponts qui pince un cavalier seul. Il manque de tenue, mais il ne manque pas de talent et il a une foule d'autres qualités.

— Je n'en doute pas et je suis très flatté d'être si connu dans le monde des artistes.

— Il ne tient qu'à vous de l'être encore plus. Faites comme M. de Jonville, qui ne dédaigne pas de se montrer ici quelquefois.

— Pas aussi souvent que je voudrais, dit l'attaché ; je m'y amuse toujours et j'aime beaucoup Vitrac.

— Il vous le rend bien ! Tenez, il vient à nous. Je parie qu'il va vous demander pourquoi vous ne nous amenez jamais M. Cavaroc.

— Ne serait-ce pas plutôt qu'il s'inquiète de notre colloque prolongé ? demanda le capitaine en baissant la voix.

— Lui, jaloux ! s'écria Vanda. Oh ! non, Dieu merci ! S'il l'était, je le lâcherais.

Et s'adressant au peintre, qui était maintenant à portée de l'entendre :

— N'est-ce pas, mon petit Paul, que tu n'es pas jaloux ?

— De ces messieurs, pas du tout, répondit Vitrac. La preuve, c'est que je viens les prier d'être moins rares. On ne vous voit plus, mon cher Jonville, et vous, monsieur, puisque vous avez bien voulu être des nôtres ce soir, j'espère que vous me ferez l'honneur de venir, quand il vous plaira, fumer un cigare ici… sans manteau vénitien. Vous me trouverez en veston d'atelier, et je serai très heureux de vous présenter les camarades que je reçois habituellement. Vous verrez que nous ne sommes pas si fous que nous en avons l'air. Ce n'est pas tous les jours la mi-carême.

— Malheureusement ! dit Vanda. Je viens de promettre au capitaine que, cette nuit, la fête finirait par des extravagances.

— Oui !… l'entrée d'une bande joyeuse, recrutée par mon élève Dangalas, dit Tire-Lire… Je ne sais pas quelle insanité il a imaginée… il ne m'a pas mis dans la confidence de ses projets… mais

on peut s'en rapporter à lui, ce sera énorme ! et il faudra bien que je m'en mêle… Vous, messieurs, vous ne serez que spectateurs, et j'espère que vous rirez.

— Je n'en doute pas, dit poliment le capitaine, et je…

— Vous savez que je compte sur vous pour le cotillon, interrompit Vanda.

Et s'accrochant au bras de Vitrac, elle l'entraîna sans lui laisser le temps d'écouter la fin du compliment que Cavaroc était en train de tourner pour remercier l'artiste de son invitation.

Les deux amis reprirent leur causerie où elle en était restée.

— Que dis-tu de ce couple ? demanda Jonville.

— Je dis que cette créature est superbe, et que si je lui plaisais autant qu'elle me plaît…

— Tu lui plais… et ferme ! Je la connais, c'est une fille à toquades, et je te prédis qu'elle ne s'en tiendra pas aux avances qu'elle vient de te faire. Elle ne demande qu'à marcher. Vas-y donc, si le cœur t'en dit… seulement, méfie-toi. Elle est sujette à s'emballer, et si tu la laissais te gagner à la main, elle te mènerait loin.

— Oh ! j'en ai dressé de plus difficiles ! mais je ne voudrais pas jouer un mauvais tour à un garçon qui m'est sympathique.

— Vitrac ! tu lui rendrais un fameux service en le débarrassant d'elle.

— Un service dont il ne me saurait aucun gré.

— Si, plus tard… comme on sait gré au dentiste qui vous a arraché une dent gâtée ; on oublie qu'il vous a fait souffrir.

— Mais, pendant qu'il opère, on lui enverrait volontiers un coup de poing. Je ne veux pas me faire une querelle à propos d'une farceuse. Et puis, je te le répète, Vitrac m'est sympathique. Avec ses cheveux crépus et sa physionomie tourmentée, il a une tête d'artiste, et je le plains sincèrement d'être tombé dans les griffes de cette Vanda.

— Raison de plus pour l'en tirer.

— En prenant sa place ? merci ! Que ne t'en charges-tu ?

— Impossible. Elle n'aime que les bruns, et j'ai le malheur d'être blond ; de plus, elle m'exècre, parce qu'elle se figure que je donne de mauvais conseils à son amant.

— Sait-elle que tu connais l'autre, la femme du monde ?

— L'autre ? Mais je ne la connais que pour l'avoir aperçue en voiture avec son mari. On ne voit qu'eux au Bois et aux Champs-Élysées.

— Alors, comment as-tu deviné qu'elle est la maîtresse de Vitrac ?

— C'est toute une histoire, et le moment n'est pas venu de te la raconter, d'autant qu'elle t'intéresserait peu. Mais je suis certain que Vitrac est l'amant de cette étrangère.

— Ah ! c'est une étrangère ?

— Oui. C'est tout ce que je puis t'apprendre, et c'est trop, car, je te l'ai déjà dit, la moindre indiscrétion coûterait cher au deux

amoureux. Le mari les tuerait comme une paire de pigeons.

— Plus fort qu'Othello, alors ! Othello ne tua que sa femme.

— Tu ris ! C'est très sérieux, je te l'affirme. Mais il est temps que nous nous répandions un peu dans le bal. Si nous restions à philosopher dans ce coin, on nous prendrait pour des empêcheurs de danser en rond. Justement, voilà une mascarade qui fait son entrée. Il faut voir ça de près.

Cavaroc ne demandait pas mieux.

Une bande costumée en personnages de l'Assommoir et de Germinal venait d'envahir l'atelier : Coupeau, Mes Bottes, Gueule d'Or et autres, représentés par des rapins. Il y avait même une Mouquette plantureuse qui devait être une habituée du café du Rat mort, situé dans le voisinage.

Ce n'était pas très neuf. Le capitaine, qui s'attendait à des farces plus originales, se proposait de demander à Vanda si ce cortège naturaliste était la surprise qu'elle venait de lui annoncer ; mais Vanda avait disparu. Elle s'était perdue dans la foule, et pour le moment, il ne s'agissait pas d'organiser le cotillon promis, car les bons drilles avaient déjà mis en branle une contredanse qui promettait de devenir orageuse.

Refoulés par leurs évolutions désordonnées, les autres invités se contentaient de regarder, mais ils comptaient que le spectacle allait se corser, car les danseurs avaient le diable au corps, et la Mouquette paraissait disposée à jouer consciencieusement son rôle, jusques et y compris la célèbre exhibition qui figure dans le roman du maître des réalistes.

Tire-Lire était accouru du fond de l'atelier, et il avait pris aussitôt le commandement de cette troupe de fous. Planté sur ses longues jambes, au milieu de la bacchanale, il exécutait des pas de caractère, sans se préoccuper des compagnons qu'il bousculait.

— Ils ne sont pas drôles du tout, grommelait Cavaroc. Nous en aurions vu tout autant à l'Élysée-Montmartre.

— Attendons ! murmura Jonville ; la surprise est sans doute pour la fin. Je suppose que tu n'y tiens pas beaucoup, mais tu viens de t'engager pour le cotillon, et d'ailleurs Vitrac nous en voudrait si nous partions avant le souper.

— Ah ! il y a un souper ?

— Splendide, mon cher. Et je réponds des vins. J'en ai goûté en déjeunant ici. Vitrac a une cave de premier ordre.

— Diable ! c'est rare… surtout chez un peintre…

— Vitrac n'est pas un peintre comme les autres ; c'est un raffiné en toutes choses… en art, en vins, en chevaux, en femmes.

— Je ne dis pas le contraire, mais je trouve que son bal est « vieux jeu ». Des rapins qui se disloquent pour ébahir des déclassées qui font semblant de se cacher sous un domino… et voilà un ermite en froc et en cagoule !… un peu démodé, son déguisement ! J'imagine qu'il va dire la bonne aventure aux dames… ce sera complet !

Jonville toisa le nouveau venu, qui s'était arrêté à l'entrée de la salle de bal, et vit que c'était un colosse — six pieds de haut et des épaules à porter le monde.

Masqué jusqu'aux dents sous son capuchon rabattu, cet étrange invité ne montrait pas même ses mains, qu'il avait fourrées dans les larges manches de sa robe de bure et qu'il tenait croisées sur sa ceinture de corde.

Personne ne prit garde à cette apparition.

Ceux qui n'étaient pas du quadrille épileptique formaient le cercle autour de ceux qui le dansaient et ne s'inquiétaient pas de ce qui se passait derrière eux.

Cavaroc et Jonville, placés au dernier rang des spectateurs, avaient été seuls à remarquer l'entrée de l'ermite, qui s'était arrêté sur le seuil et qui s'y tenait, immobile et raide, comme s'il eût été en pierre.

— Bon ! s'écria le capitaine, voilà qu'il prend des attitudes ! Il pose pour la statue du Commandeur.

— Je crois plutôt qu'il cherche des yeux quelqu'un, dit Jonville. Je les vois briller à travers les trous de sa cagoule, ses yeux.

— C'est égal, Vitrac a invité là un monsieur qui n'est pas dans le train, comme ils disent maintenant. On ne se déguise plus en ermite depuis qu'on ne lit plus les romans du vicomte d'Arlincourt. Ce monsieur retarde de soixante ans.

— C'est peut-être un bourgeois du quartier qui s'est faufilé ici, pour savoir comment les artistes s'amusent. Vitrac, que j'aperçois là-bas, n'a pas l'air de le connaître ; Vanda non plus, et ils l'ont certainement vu, car avec sa taille de carabinier il domine la foule.

— Ah ! il se décide à changer de place.

— Je crois même qu'il vient à nous, murmura l'attaché, qui commençait à se préoccuper de ce personnage.

Il ne se trompait pas. L'encapuchonné s'approchait, marchant à pas comptés, et ne tarda guère à lui adresser la parole.

— Pardon, monsieur ! dit-il poliment, pourriez-vous me montrer le maître de la maison ?

La demande était inattendue, et Jonville, étonné, n'y répondit qu'après une pause.

— Le voici, monsieur, dit-il en désignant du doigt Vitrac.

— Ce jeune homme habillé en marquis ?

— Parfaitement.

L'ermite remercia d'une inclination de tête et s'en alla, à reculons, se remettre en vedette près de la porte.

Jonville prit le capitaine par le bras et l'emmena un peu plus loin pour lui souffler à l'oreille :

— Eh bien, j'avais deviné ! Vitrac n'a pas invité cet animal.

— On entre donc ici comme dans un moulin ? dit Cavaroc. Quel drôle de monde !

— Dans le grand, mon cher, on en voit bien d'autres, et d'ailleurs, une nuit de mi-carême, on n'est pas tenu de montrer patte blanche pour être admis à une fête masquée ; c'est même ce qui en fait le charme.

— Tu as beau dire, tu ne m'ôteras pas de la cervelle l'idée que ce vilain bonhomme prépare un mauvais coup. Depuis que tu lui

as indiqué ton ami Vitrac, il ne le perd pas de vue. Et puis, pourquoi s'obstine-t-il à monter la garde à la porte ? S'il était venu pour s'amuser, il circulerait dans le bal. On dirait qu'il attend quelqu'un.

— Il précède peut-être les acteurs de la grande farce finale, et comme il doit y jouer un rôle, il guette leur arrivée… Il est monté ici en éclaireur, pour voir où en est la fête, et dès que l'intermède naturaliste aura cessé, il appellera ses camarades, qui attendent le signal au bas de l'escalier.

— C'est possible, mais je parierais que la farce sera lugubre… quelque chose comme l'arrivée des cercueils, au dernier acte de Lucrèce Borgia.

— Je préférerais le divertissement turc qui termine le Bourgeois gentilhomme, dit gaiement Jonville ; mais, quoi qu'il en soit, voici la ronde qui se forme ; c'est le bouquet de ce feu d'artifice chorégraphique… après, nous verrons du nouveau.

— Espérons-le, conclut le capitaine en haussant les épaules.

Et sans s'occuper davantage de l'ermite mystérieux, les deux amis ne pensèrent plus qu'à regarder les danseurs qui organisaient une farandole tout à fait inusitée dans les salons du noble faubourg.

Ils se tenaient tous par la main et ils allaient, élargissant le cercle, refoulant les curieux et recrutant des compagnons de bonne volonté qui ne se faisaient pas prier pour tourner avec eux.

L'orchestre s'était mis à jouer l'air du chœur des démons de Robert le Diable ; tous ces affolés accompagnaient la musique en

chantant à plein gosier et en frappant du pied comme des Auvergnats qui dansent la bourrée.

C'était un vacarme à ne pas s'entendre. Le plancher tremblait et les vitres frémissaient.

Vanda gambadait comme les autres, et Vitrac lui-même s'était laissé entraîner dans ce tourbillon qui finit par envahir tout l'atelier, si bien que les rares récalcitrants se trouvèrent collés contre les murs.

Cavaroc en était et jurait comme un païen. Jonville essayait de le calmer, mais il n'y réussissait guère, et peu s'en fallut que l'irascible capitaine ne se dégageât en jouant des poings.

Il allait certainement en venir aux voies de fait, lorsqu'il se sentit violemment poussé par derrière.

Il se retourna, tout prêt à boxer le malotru, qu'il soupçonnait d'être l'ermite, car la ronde l'avait fait reculer jusqu'à la porte, où se tenait cet enfroqué.

Ce n'était pas l'ermite. Cavaroc avait été poussé et presque renversé par un autre colosse, déguisé en fort de la halle et portant sur son dos un énorme sac de farine. Et Cavaroc eut à peine le temps d'entrevoir ce brutal qui, brochant comme un sanglier, rompit la chaîne des danseurs et vint se placer au milieu d'eux.

— Cette fois, dit en riant Jonville, je crois bien que c'est la grande surprise annoncée. Nous n'aurons rien perdu pour avoir attendu.

Les autres crurent, comme lui, que cette scène faisait partie du programme de la fête, car, au lieu de se coaliser pour chasser l'in-

trus, ils l'acclamèrent. Les mains se renouèrent, et la ronde continua.

Àquels exercices grotesques allait se livrer ce portefaix de fantaisie ? Précédait-il une bande joyeuse de rapins habillés comme lui, et allaient-ils tous ensemble danser une figure composée tout exprès pour la circonstance ?

Était-ce une entrée de fariniers, comme il y a dans certaines comédies de Molière des entrées d'apothicaires ?

Impossible de le deviner. Impossible même de voir le visage de cet homme, car il s'était affublé d'une barbe postiche qui en cachait la moitié, et le reste disparaissait sous le large rebord de son immense chapeau, enfoncé jusqu'aux yeux.

— Tous invisibles ! dit entre ses dents Cavaroc, qui pensait encore à l'ermite. Ils se sont donné le mot pour se rendre méconnaissables. Si c'est là le fameux amusement que Vanda nous a promis, je déclare que je le trouve très plat.

— Tu te prononces trop tôt, dit Jonville, toujours optimiste. Ce travesti nous prépare sans doute un tour de son métier. Laisse-lui le temps de l'exécuter.

D'un tour d'épaule, comme savent en donner les forts de la halle, l'homme se débarrassa de son sac, qui resta planté debout, au milieu de l'atelier, et se mit à défaire le lien qui le nouait par en haut.

— Là ! s'écria Jonville, qu'est-ce que je te disais ! cette poche enfarinée, c'est le sac à malice, et il va en sortir quelque chose d'abracadabrant.

— S'il en sort une femme en costume d'Ève, je confesserai que la farce est inédite, ricana le capitaine.

— Je crois bien qu'elle a déjà été faite dans un cabinet du café Anglais, au temps où l'on soupait encore au Grand Seize ; mais ici, elle serait un peu risquée. Les belles dames qui se sont aventurées chez Vitrac se voileraient la face, et elles ne lui achèteraient plus de tableaux.

— Où sont-elles donc, ces grandes mondaines ? Je n'en ai pas aperçu une seule.

— Parbleu, sous le masque, toutes les femmes se ressemblent.

Pendant que ces messieurs échangeaient ces propos, le fort de la halle empoignait le sac par le fond, le renversait et vidait sur le parquet un hectolitre de farine.

Des nuages blancs s'envolèrent de ce tas et se répandirent si bien que les spectateurs les plus rapprochés se trouvèrent tout à coup poudrés à blanc et qu'on n'y voyait plus clair.

— Voilà une fumisterie du plus mauvais goût ! s'écria le capitaine en secouant ses habits. J'ai bonne envie de corriger ce drôle.

— Le fait est que cette charge est assez bête, murmura Jonville ; mais je ne puis pas croire que ce soit tout… j'ai entendu tomber un corps lourd.

— Et tu t'imagines que c'est la surprise ! tu y crois encore, à la surprise ? Eh bien, tu es le seul, car la ronde s'est rompue, et les fous qui la dansaient sont furieux contre cet escogriffe.

— Non, mon cher, ils se précipitent pour regarder de près l'objet qui vient de rouler sur le plancher.

Faisons comme eux.

Cavaroc se jeta en avant, beaucoup moins pour voir l'objet, comme disait Jonville, que pour tomber à bras raccourci sur le metteur en œuvre de cette plaisanterie déplaisante.

Il lui gardait rancune de la bourrade qu'il avait reçue, et il tenait à la lui rendre.

Il arriva trop tard et, au lieu de battre, il fut battu, ou du moins repoussé si violemment qu'il trébucha et qu'il faillit tomber.

C'était encore l'homme au sac qui l'avait heurté, — par devant, cette fois, — et ce butor disparut dans l'escalier avant que le capitaine se fût remis sur ses jambes.

L'ermite était déjà parti.

Personne ne songea à poursuivre le brutal portefaix.

Entre son apparition imprévue et sa retraite précipitée, il s'était écoulé moins de temps qu'il n'en faut pour décrire la scène, mais elle ne se termina pas par ce qu'on appelle au théâtre une fausse sortie, car on ne le revit plus.

La farce qu'il avait inventée consistait sans doute uniquement à troubler la fête, et les deux amis la trouvaient stupide.

Revenus de leur étonnement et plus ou moins débarrassés de la farine qui les aveuglait, les autres invités s'étaient groupés autour du sac vide et de l'objet qui en était tombé.

Cet objet ressemblait à une de ces têtes de carton qui servent aux modistes à essayer les chapeaux, ou plutôt à un de ces bustes en cire que les coiffeurs exposent aux vitrines de leurs boutiques, car on voyait des cheveux — une forêt de cheveux blonds, déroulés, épars, qui cachaient en partie la figure de cette étrange poupée.

Elle était là, couchée de profil et comme collée au parquet, recouvert d'une couche de poudre blanche.

Les plus hardis s'étaient baissés pour l'examiner de près ; pas un n'avait osé y toucher, et, en se redressant, ils avaient reculé, tant cela ressemblait à une tête humaine.

Ceux qui étaient restés à distance riaient, parce qu'ils croyaient encore à une plaisanterie ; mais les autres se demandaient comment cet inquiétant intermède allait finir.

Il y avait des femmes qui le prenaient au sérieux et qui faisaient déjà mine de s'évanouir.

Jonville, toujours sceptique, haussait les épaules, et Cavaroc, plus furieux que jamais, lançait, en les assaisonnant de jurons variés, des imprécations contre les sottes facéties des rapins.

Ce fut pourtant un rapin qui se chargea de mettre un terme aux doutes des assistants, anxieux de savoir si cette exhibition était le prologue d'une comédie ou l'épilogue d'une tragédie, — un rapin en passe de devenir un maître, Jean Dangalas, dit Tire-Lire, l'élève préféré de Vitrac.

Il accourut du fond de l'atelier, où il était allé prendre des forces en vidant, au buffet, quelques verres de punch, et il vint se

planter au milieu du cercle que formaient autour de la tête les curieux effarés.

— De quoi ! de quoi ! commença-t-il en imitant le langage et l'accent des faubourgs. On ne peut donc plus rigoler sans se fâcher ? Vous ne devinez donc pas que c'est une blague de l'atelier Cantillon ? Ils ragent parce qu'on ne les a pas invités. Elle n'est pas forte, leur blague, et ce n'est pas la peine d'avoir le trac… un cartonnage imitant une tête guillotinée, c'est bon à mettre sur un arbre pour faire peur aux moineaux ; après ça, ils l'ont peut-être farci de souris vivantes. Gare à vos mollets, mesdames !

Et comme quelques-unes serraient leurs jupes contre leurs jambes, l'aimable Tire-Lire s'empressa d'ajouter :

— Non, mesdames, n'ayez aucune crainte, les Cantillon sont trop bêtes pour avoir inventé cette farce-là, et je vais vous montrer qu'il n'y a rien là dedans… ça me connaît, les mannequins ; il ne s'agit que de les vider pour s'assurer qu'ils sont inoffensifs. C'est le tour que je vais exécuter devant la brillante société qui me fait l'honneur de m'écouter.

Ce boniment charlatanesque ne produisit pas l'effet que Tire-Lire en attendait. Il n'égaya personne. Mais il y eut un mouvement de curiosité chez les uns, de frayeur chez les autres, quand on vit le rapin s'apprêter à saisir la tête par les cheveux.

Jonville ne riait plus. Cavaroc continuait à maugréer, tout en cherchant à se pousser au premier rang des spectateurs.

Vitrac ne se montrait point. Il désapprouvait sans doute ce divertissement déplacé, et il tenait à protester par son absence contre la sotte invention des élèves d'un atelier rival du sien.

Vanda aussi se cachait. Depuis l'entrée de l'homme au sac, elle s'était perdue dans la foule, et sa disparition prouvait bien que cette entrée ne faisait pas partie du programme de la fête organisée par elle ; car si c'eût été la surprise qu'elle avait annoncée à ces messieurs, elle n'aurait pas manqué de se placer de façon à voir comment ils allaient prendre l'exhibition macabre qui était comme le clou de cette scène inédite.

Tire-Lire ne remarquait pas qu'il était seul à s'amuser des extravagances qu'il débitait, et il ne demandait qu'à continuer.

Évidemment, il se figurait tenir une tête en carton ou en cire, et c'était son excuse.

En voyant s'allonger les mines des invités qui l'écoutaient, il finit pourtant par s'apercevoir qu'il faisait fausse route, et pour clore cette parade intempestive, il reprit en goguenardant de plus belle :

— Approchez, mesdames, approchez ! on peut toucher.

En même temps il enlevait la tête par les cheveux et il la posait toute droite sur le plat de sa main gauche.

Des cris d'effroi lui coupèrent la parole, et le vide se fit en un clin d'œil autour du malencontreux orateur.

Il y avait bien de quoi mettre en fuite les plus intrépides.

Vue de face et de près, avec ses lèvres décolorées et ses grands yeux sans regard, cette tête livide était effrayante, et il aurait fallu être aveugle pour persister à croire que ce n'était qu'un épouvantail fabriqué par des amateurs de farces funèbres.

Tire-Lire ne la voyait que par derrière, mais il sentit que le contact mouillait la paume de sa main, et, sans lâcher les cheveux, il la retira pour savoir d'où provenait cette humidité tiède.

Sur cette main s'étalait une large tache d'une couleur suspecte.

— On dirait du sang, murmura-t-il.

Et alors, lui aussi, il eut peur et il laissa tomber la tête, qui marqua d'une empreinte rougeâtre la farine étalée sur le parquet.

Il n'était plus possible d'en douter ; c'était la tête fraîchement coupée d'une jeune femme.

Ce fut une débandade générale : les invités s'écartèrent ; les invitées s'enfuirent. Quelques-unes s'affaissèrent et trouvèrent des bras masculins pour les soutenir.

Il ne resta que Tire-Lire, et encore n'osa-t-il pas ramasser le sinistre débris qui gisait à ses pieds.

Le pauvre garçon n'avait plus envie de rire. Il était très pâle, et sa figure avait pris une expression de dégoût très prononcée ; mais il tenait encore à sa première idée d'une farce préparée par des rapins du voisinage, et l'émotion dont il n'avait pu se défendre tourna bien vite à la colère.

— Ah ! les cochons ! cria-t-il en montrant le poing à ces rapins absents ; ils se sont entendus avec des carabins qui ont volé une tête à l'amphithéâtre d'anatomie… ça passe les bornes des charges permises, et ils me la payeront. Je vais aller accrocher l'objet à la porte de leur atelier ; le portier de Cantillon l'y trouvera ; il ira chercher le commissaire de police, et les voyous qui ont

monté ce sale coup se tireront de là comme ils pourront… Si on les arrête, ils ne l'auront pas volé.

Ce discours peu sensé se perdit dans le tumulte, et il n'y eut guère à l'écouter que les deux amis, qui ne s'étaient pas sauvés et qui regardaient, serrés l'un contre l'autre, le répugnant spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

— Il a deviné, dit Cavaroc ; c'est une charge immonde, inventée par de mauvais drôles…

— Je ne crois pas que ce soit une charge, murmura Jonville.

— Comment ! tu te figures qu'on a guillotiné une femme tout exprès pour apporter sa tête chez Vitrac ?

— Guillotiné… non.

— Assassiné, alors ? C'est invraisemblable. Mais où est-il donc, Vitrac ? Ah ! le voilà ! Il est bien temps qu'il vienne mettre ordre aux malpropretés qui se commettent chez lui.

Vitrac, en effet, accourait, fendant la foule, et quand il eut réussi à s'en dégager, son élan le porta tout près de ces messieurs.

Il ne songeait guère à leur fournir des explications.

Il avait sans doute reconnu la tête de la morte, car il balbutia un nom de femme que, seuls, ils entendirent :

— Irène !

Àce nom qu'il venait de murmurer, Paul Vitrac n'ajouta pas un seul mot. Pâle, les yeux hagards, la bouche entr'ouverte, il se rejeta en arrière, comme un condamné qui aperçoit l'échafaud.

Vanda était accourue aussi, et elle s'écria :

— C'est ignoble !... Où est le gredin qui nous a joué ce vilain tour ?

Évidemment, elle était du même avis que Tire-Lire, lequel croyait encore à une farce de rapins malintentionnés.

— Il a filé, parbleu ! répondit Tire-Lire ; et personne n'a eu l'idée de lui mettre la main au collet... mais je le repincerai.

— Commencez donc par courir après lui !

— Ce n'est pas la peine... Il est déjà loin, et je sais où le retrouver... Il doit être de l'atelier Cantillon, et il ne perdra rien pour attendre... N'est-ce pas, maître, que nous leur revaudrons ça ?

Vitrac était hors de répondre à cette interpellation de son élève préféré. Vitrac chancelait sur ses jambes. Il serait tombé si on ne l'avait pas soutenu, et il se laissa entraîner par deux de ses invités qui l'emmenèrent dans la pièce à côté.

Vanda ne l'y suivit pas.

Elle se remit à apostropher Tire-Lire, en lui reprochant de n'avoir pas su empêcher cette scène dégoûtante.

Elle ne s'apercevait pas que l'atelier se vidait rapidement.

Les femmes s'étaient sauvées les premières, pour fuir l'épouvantable spectacle de cette tête sanglante. Les hommes avaient presque tous jugé prudent de disparaître aussi, afin de ne pas se trouver mêlés aux suites d'une fâcheuse affaire.

Ils n'y comprenaient rien et ils ne cherchaient pas à comprendre, mais ils sentaient bien qu'elle allait amener l'interven-

tion de la police, et ils ne se souciaient pas d'être interrogés par le commissaire qui se chargerait de l'éclaircir.

Il ne restait déjà qu'une douzaine d'élèves de Vitrac et les musiciens de l'orchestre, descendus de leur estrade.

Cavaroc et Jonville n'étaient pas encore partis, mais ils n'avaient pas l'intention d'attendre l'arrivée des sergents de ville.

Seulement, chacun de ces messieurs envisageait la situation à un point de vue différent.

Le capitaine, révolté de cette exhibition répugnante, continuait à s'indigner contre le monde artiste, où l'on tolérait de telles farces, tandis que l'attaché aux affaires étrangères était presque aussi ému que Vitrac.

Sa figure bouleversée exprimait ce qu'il ressentait, et Cavaroc, qui s'étonnait de le voir si troublé, dit entre ses dents :

— Au diable tous ces gens-là !... Laissons-les se débrouiller et filons au galop.

Jonville n'y paraissait pas disposé, et le capitaine reprit, en le tirant par le bras :

— Viens donc, sacrebleu !... Qu'est-ce qui te retient ici ?... Tu n'as pas, je suppose, le projet d'y coucher !

— Non, balbutia l'attaché ; mais abandonner Vitrac dans un pareil moment !...

— Vitrac se consolera bien sans toi, et ça lui apprendra à mieux surveiller ses invités quand il donnera des fêtes de nuit... Viens, te dis-je... ou bien je te plante là.

Cette menace décida Jonville à s'acheminer vers la sortie, non sans se retourner plus d'une fois pour regarder ce qui se passait derrière lui.

Il ne vit que les rares curieux qui s'empressaient autour de Tire-Lire.

Vitrac, gardé à vue, n'avait pas reparu.

L'escalier était désert ; tous les fuyards s'étaient empressés de déguerpir, mais en débouchant sur la place Pigalle, les deux amis tombèrent au milieu d'un rassemblement.

Les cafés d'alentour, le Rat mort et la Nouvelle-Athènes, venaient de fermer leurs volets. Les habitués des deux sexes étaient accourus et questionnaient les invités de Vitrac, qui sortaient en discutant bruyamment sur la scène à laquelle ils venaient d'assister malgré eux.

Les cochers des voitures rangées devant la porte avaient quitté leurs sièges pour se mêler aux groupes.

Deux gardiens de la paix accouraient pour s'enquérir de la cause de ce tumulte.

— Il n'est que temps de nous dérober, grommela Cavaroc.

Et, enfilant la rue Pigalle, sans lâcher le bras de son ami, il se mit à descendre, au pas accéléré, vers les grands boulevards.

Jonville ne résistait plus, et il se taisait.

Ils marchèrent bien cinq minutes sans se dire un mot, et ce fut le capitaine qui parla le premier.

— Es-tu remis de ton émotion ? demanda-t-il en gouaillant.

Et comme l'attaché ne répondait pas, il s'écria :

— Ah ! tu peux te flatter d'être sensible, toi !... Il n'y a que ton ami Vitrac qui te dame le pion... En voilà, une poule mouillée !... J'ai cru qu'il allait s'évanouir.

— Il y avait de quoi, murmura Jonville.

— Comment !... pour une tête volée à l'École pratique d'anatomie par un étudiant ? Il n'a donc jamais vu de cadavre ?... Qu'est-ce qu'il deviendrait s'il voyait mourir sa maîtresse..., sa Vanda, par exemple ?

— Ça l'impressionnerait probablement beaucoup moins.

— Ah bah !... De quel bois est-il fait, ce portraitiste ?... Est-ce parce que cette morte était très belle ?... Ce serait pousser un peu loin l'amour de l'art.

— Tu as donc oublié le nom qu'il a prononcé, quand il s'est trouvé devant la tête coupée ?...

— Quel nom ?... Je ne me rappelle pas.

— Il a dit : « Irène ! »

— Bon ! qu'est-ce que ça prouve ?

— Ça prouve qu'il connaissait cette femme.

— Tu te figures qu'il l'a nommée ?... Allons donc !... D'abord on ne s'appelle pas Irène... as-tu jamais connu une Irène ?... moi pas... et pourtant j'ai assez vécu...

— En province et à Paris, mais pas hors de France.

— Alors, à t'en croire, il en pleut à l'étranger, des Irène ?… dans quel pays ?

— Mais… en Russie, notamment.

— Et tu t'imagines qu'on a décapité une Russe pour faire pièce à ton Vitrac qui l'adorait ?

— Je ne sais pas si elle était Russe, mais je sais qu'il était son amant.

— Quoi ! celle que tu rencontrais au Bois en voiture ?…

— Je viens de la revoir.

— Oh ! oh !… voilà qui change la thèse. On l'aurait donc assassinée ?

— À moins qu'elle ne soit morte subitement. Elle se promenait encore aux Champs-Élysées avant-hier.

— Qui l'a tuée ? son mari ?

— Peut-être.

— Bon ? mais pourquoi cette mise en scène de la tête coupée ? Il aurait joué là un jeu dangereux… et il lui en cuira, puisque tu le connais.

— De vue seulement… Je ne sais ni qui il est, ni où il demeure.

— Et tu es bien sûr que sa femme le trompait avec Vitrac ?

— Absolument sûr.

— C'est un peu fort ! Explique-moi au moins sur quoi tu fondes cette certitude.

— Le hasard a fait que je les ai surpris, un soir, sortant d'un cabinet de restaurant où ils avaient dîné en tête à tête, et le lendemain Vitrac est venu chez moi pour me prier d'être discret. C'est le dire qu'il m'a avoué qu'elle était sa maîtresse… Je ne lui en ai pas demandé davantage.

— Je commence à comprendre qu'il ait perdu la tête en voyant celle que ce coquin déguisé en fort de la halle a déposée sur le parquet de son atelier.

— Comment as-tu le cœur de faire des jeux de mots, maintenant que tu sais à quoi t'en tenir ?

— J'ai tort, j'en conviens… Mais, dis-moi… Vitrac le connaît, lui, ce mari ?

— C'est probable, mais j'avoue que, si j'étais à sa place, je laisserais à la police le soin de chercher l'assassin.

— Est-ce là le conseil que tu donneras à ton ami, quand il le consultera ?

— Il ne me consultera pas.

— Et tu te proposes de te taire, toi aussi ? demanda Cavaroc, en s'arrêtant pour regarder Jonville dans le blanc des yeux.

— Oui, je me tairai, répondit Jonville sans hésiter, et j'espère que tu garderas pour toi ce que je viens de t'apprendre.

— Oh ! sois tranquille ! s'écria Cavaroc ; je n'ai pas la moindre envie de me mêler de cette tragique histoire, mais elle n'en restera pas là ; elle va faire un bruit du diable ; tout Paris la saura ; on exposera la tête, et d'autres que toi la reconnaîtront, car tu n'es

pas le seul à l'avoir remarquée, lorsqu'elle était vivante, la belle étrangère. Le mari n'a qu'à se bien tenir…

— Si c'est lui qui l'a assassinée.

— Comment ! si c'est lui ! Est-ce que tu en doutes ?

— Je doute de tout.

— Envoyer la tête à l'amant, c'est bien une vengeance de mari… et puis, si ce n'était pas lui, on le saurait, car il s'inquiéterait de la disparition de sa femme et il aiderait la police à chercher l'assassin.

— Mais, s'il est coupable, je suppose qu'il ne prolongera pas son séjour à Paris. Peut-être est-il déjà parti, et on ne le rattrapera pas. Du reste, je ne courrai pas après lui.

— Ni moi non plus, et je commence à croire que nous ferons bien d'en rester là. Mais nous sommes sortis si vite que nous avons laissé nos pardessus au vestiaire, et nos manteaux vénitiens ne nous préservent pas suffisamment du froid. Je m'aperçois que je gèle, et, qui pis est, j'ai une faim de loup. J'aurais dû passer au buffet avant de quitter la fête.

— Il est un peu tard pour y songer.

— Oui… le souper a été remis pour cause d'invasion de sergents de ville. Si c'est la surprise que nous promettait la belle Vanda, je ne me gênerai pas pour lui dire ce que j'en pense, si je la revois.

— Tu la reverras, je te le prédis.

— Je n'y tiens pas ; mais je te propose d'aller souper pour nous refaire.

— Souper ! tu songes à souper, toi ?...

— Parfaitement !... et à me réchauffer d'abord en prenant un fiacre. En voilà un qui maraude là-bas... Hé ! cocher !...

Ces messieurs étaient arrivés à la place de la Trinité ; une voiture passait, et le cocher, hélé par le capitaine, s'empressa d'arrêter son cheval.

— Au café Américain ! lui dit Cavaroc.

Et, un instant après, ils roulaient ensemble vers le restaurant de nuit que l'insouciant capitaine avait choisi, parce qu'il comptait y trouver, dans la salle commune, nombreuse et joyeuse compagnie.

Au café Anglais, dans un cabinet, en tête à tête avec son ami, l'entretien aurait forcément roulé sur les sombres incidents de la soirée, et Cavaroc cherchait à les oublier, tout au contraire de son camarade, Jonville, qui se complaisait à y penser et à tâcher de se les expliquer.

Le trajet n'était pas long du square de la Trinité au coin du boulevard des Capucines, et ils ne tardèrent guère à débarquer devant la porte de l'établissement fréquenté par les viveurs de petite marque et par les belles de nuit en quête d'aventures.

C'était la mi-carême. Les salons du premier étage étincelaient de lumières, et les fenêtres des cabinets de l'entresol laissaient passer des clartés discrètes par les interstices des rideaux entr'ouverts.

— Pourvu que nous trouvions à nous caser là-haut ! dit le capitaine en sautant sur le trottoir, après avoir ôté et plié sur son bras le manteau vénitien.

L'attaché suivit l'exemple que lui donnait son ami, de sorte qu'ils firent leur entrée en grande tenue mondaine, comme des messieurs qui sortent du bal de l'Opéra.

Ils eurent quelque peine à se placer, car il y avait déjà foule ; mais enfin ils parvinrent à s'attabler dans un coin d'où ils voyaient tous les soupeurs et toutes les soupeuses dont la salle était pleine.

Ils avaient pour voisines immédiates deux femmes en domino qui étaient certainement venues là pour chercher fortune et qui ne leur ménagèrent pas les œillades.

Elles en furent pour leurs agaceries. Cavaroc ne pensait qu'à satisfaire son appétit, aiguisé plutôt par la fatigue que par l'émotion. Jonville, moins affamé, mais plus préoccupé, ne regarda même pas ces créatures et finit par faire honneur à la tranche de pâté de foie gras qu'on lui servit.

L'estomac ne perd jamais ses droits.

Cavaroc fêtait largement le vin de Champagne qu'il avait commandé en arrivant, et il s'écoula bien vingt minutes avant qu'il songeât à passer en revue les gens qui lui faisaient vis-à-vis à l'autre bout du salon.

Il finit cependant par remarquer deux messieurs habillés de noir et cravatés de blanc, fort occupés à vider une bouteille de kummel.

Ceux-là se distinguaient par leur stature et par leur carrure. Le moins grand et le plus mince des deux avait cinq pieds dix pouces et des épaules à porter une armure de chevalier du moyen âge.

En sa qualité d'officier de cuirassiers, Cavaroc appréciait beaucoup les hommes forts, et il ne put s'empêcher de dire entre ses dents :

— Voilà des gaillards que j'aimerais à commander dans mon escadron. Ils ont passé l'âge du service militaire, mais ils donneraient tout de même un rude coup de sabre.

Les deux voisines admiraient aussi ces colosses, mais pas pour le même motif que le capitaine, car l'une d'elles dit à sa camarade, en lui poussant le coude pour lui signaler ce gibier de choix :

— Deux hommes chic, ma chère ; le plus vieux se ballade tous les jours au Bois dans un équipage !... Si nous pouvions les lever, nous ne perdrions pas notre temps.

— Nous sommes trop loin... ils ne font pas attention à nous, répondit mélancoliquement l'autre drôlesse.

L'attaché aux affaires étrangères entendit ce dialogue édifiant et leva les yeux pour examiner le seigneur qui roulait si brillamment carrosse, à en croire la donzelle.

Le propos qu'elle venait de tenir avait suffi pour rappeler à Jonville le mari de la décapitée, et il n'eut qu'à l'envisager pour le reconnaître, à sa profonde stupéfaction.

C'était bien l'homme qu'il avait vu passer souvent, assis au fond d'un landau découvert, à côté de l'adorable blonde aimée

par Vitrac.

Jonville ne se souvenait pas d'avoir jamais rencontré le convive de ce personnage, mais une idée lui vint à l'esprit : l'idée que le mari, c'était l'ermite qui, au bal, l'avait prié de lui indiquer le maître de la maison, et que l'autre avait joué le rôle du fort de la halle qui portait dans un sac de farine la tête coupée.

— Qu'as-tu donc ? demanda le capitaine.

Jonville le lui dit à l'oreille, et Cavaroc, après avoir regardé les deux soupeurs, répondit à voix basse :

— J'admets que tu ne te trompes pas ; mais si c'est là le mari en question, ce n'est pas lui qui s'est montré, déguisé en moine, chez ton ami Vitrac, pas plus que son convive n'y est entré déguisé en farinier… La preuve que non, c'est qu'ils ont fini de souper… Donc, ils sont ici depuis une heure au moins… Comment s'y seraient-ils pris pour y arriver si vite ?

— Je n'en sais rien, murmura Jonville, mais je saurai où ils demeurent.

— En les filant lorsqu'ils sortiront ; pas mal imaginé… et j'en suis… Ah ! diable !… voilà qu'on leur apporte l'addition ; ils vont décamper, et nous ne pouvons pas en faire autant sans payer.

Jonville se hâta d'appeler le garçon ; mais avant qu'il arrivât, les deux hommes s'étaient levés, sans attendre la monnaie d'un billet de cent francs que le plus âgé venait de jeter sur la table, et ils s'acheminaient à grands pas vers la sortie.

— Règle la note, dit vivement Cavaroc, et descends dès que tu l'auras réglée. Si tu ne me retrouves pas sur le boulevard, ce sera

que j'aurai été obligé de sauter dans un fiacre pour les suivre… Dans ce cas, viens me voir demain matin ; je te raconterai mon expédition.

Et, sans attendre la réponse de son ami, Cavaroc se lança sur les traces des soupeurs suspects qui avaient déjà disparu dans l'escalier.

Jonville enrageait d'être retenu par l'addition. C'eût été le cas d'imiter le mari, en laissant un billet de banque sur la nappe. Il n'eut pas la présence d'esprit d'employer ce procédé expéditif, qui d'ailleurs l'aurait fait remarquer, sans compter que les voisines auraient pu mettre la main sur la somme.

Il resta donc pour régler, et il résulta de ce retard qu'en débouchant sur l'asphalte il n'aperçut ni le capitaine, ni les deux personnages qu'il tenait tant à rejoindre.

II

La nuit porte conseil, affirme un proverbe qui ne se vérifie pas toujours.

Le lendemain de la fête accidentée à laquelle il avait assisté chez Vitrac, Jacques Cavaroc se réveilla très tard, après avoir dormi comme un loir, et quand il ouvrit l'œil, c'est tout au plus s'il se souvenait de ses aventures nocturnes.

Ce capitaine était ainsi fait que les événements les plus étranges ne troublaient pas longtemps sa philosophie ; non qu'il manquât de cœur, mais parce qu'il prenait la vie comme elle est,

sans se forger de chimères : en quoi il différait sensiblement de son ami Jonville.

Cavaroc était ce qu'on appelle un homme pratique, très épris de son métier de soldat et comptant le reste pour peu de chose, quoiqu'il appréciât fort les distractions parisiennes. Il plaisait aux femmes et il avait eu des succès dans tous les mondes, mais il aurait quitté sans regret la plus aimée de ses maîtresses pour aller commander son escadron devant l'ennemi. Il était beaucoup trop jeune pour avoir fait la grande guerre de 1870, et s'il appelait de tous ses vœux la revanche, ce n'était pas seulement par patriotisme ; il la désirait pour le plaisir de se battre.

Il chassait de race, car il était le fils d'un colonel, tué à Gravelotte en chargeant les Prussiens à la tête d'un régiment de dragons. Il tenait à venger la glorieuse mort de son père, qui lui avait transmis, avec une fortune indépendante, un caractère bien trempé et une santé de fer. À son grand chagrin, ces précieux avantages ne lui avaient encore servi qu'à faire des conquêtes galantes, et il aspirait à des triomphes de meilleur aloi qu'il travaillait à mériter, car il suivait avec une assiduité exemplaire les exercices de l'École de guerre, et il y était fort bien noté.

Quand il vit, en se levant, qu'il était plus de midi, il se mit à pester contre Jonville. Il lui aurait volontiers pardonné de l'avoir entraîné à ce bal qui avait si mal fini, mais il ne se consolait pas d'avoir manqué le cours de tactique. Malheureusement, il n'était plus temps de réparer cette faute, et il se décida à s'habiller pour monter à cheval après déjeuner.

Il éprouvait le besoin de rafraîchir ses idées par une course aux allures vives, et il sonna son groom pour lui donner ses

ordres. Car le capitaine avait un groom qu'il avait tiré d'une de ses métairies de l'Agenais, où il possédait une terre.

Ce serviteur gascon, aussi déluré qu'un gavroche parisien, était doué d'aptitudes variées. Il savait faire la cuisine et les commissions les plus délicates.

Assuré de passer encore au moins un an à Paris avant d'être appelé à rejoindre son corps dans une garnison de province, Cavaroc avait loué, au premier étage d'une jolie maison de l'avenue de Lamotte-Piquet, un grand appartement qu'il s'était plu à meubler très confortablement.

Il y recevait beaucoup ses camarades de l'armée et quelquefois d'élégantes amies qui ne craignaient pas de passer les ponts pour aller voir un bel officier.

Médard, le groom, s'entendait à merveille à empêcher les rencontres inopportunes, et, ce jour-là, il avait pris sur lui de consigner la porte de son maître, qui s'était couché à quatre heures du matin.

— Deux œufs et une côtelette… vivement ! commanda Cavaroc. Je sortirai tantôt. Je monterai Cerisette, la jument baie.

— Bien, mon capitaine. M. de Jonville est venu. Je lui ai dit que vous dormiez. Il doit revenir à midi.

— Alors, mets quatre œufs et deux côtelettes. Tu diras à mon ordonnance de seller aussi Santorin, l'alezan que j'ai acheté la semaine passée au Tattersall.

Médard était encore là quand Jonville entra. Jonville n'avait pas besoin de se faire annoncer chez Cavaroc, qui lui demanda

sans autre préambule :

— Tu déjeunes, hein ?

— Merci ! j'ai déjeuné, répondit distraitement l'attaché.

Le groom comprit qu'il n'aurait qu'un couvert à mettre et s'en alla.

Dès qu'il fut parti, Jonville reprit vivement :

— Et les deux soupeurs ?... Tu n'étais plus là quand je suis descendu sur le boulevard...

— Ah ! oui... les soupeurs, répéta Cavaroc du ton d'un homme auquel on remet en mémoire une histoire ancienne.

— On dirait vraiment que tu as oublié les scènes de cette nuit !

— Ma foi ! tu fais bien de me les rappeler, car j'ai dormi huit heures par là-dessus ; je viens de me réveiller, et je ne suis pas encore très lucide. Mais je vais m'y remettre. Tu veux savoir ce que j'ai fait après l'avoir quitté au café Américain ? Assieds-toi là et allume un cigare. Je vais te conter ça en m'habillant.

Et le capitaine passa dans son cabinet de toilette, où il se mit à procéder aux ablutions préliminaires en laissant la porte ouverte.

Jonville, lui, n'avait pas fermé l'œil, et il était sur pied depuis l'aurore. Pâle, agité, nerveux, il ne comprenait rien à l'insouciance de Cavaroc, qui lui cria du fond de la pièce où il s'inondait d'eau froide :

— Mon récit ne sera pas long. Au moment où je débouchais sur le boulevard, les deux messieurs en question montaient dans un coupé qui ne payait pas de mine, quoique ce fût un coupé de

maître. Je me suis dit : « Je les tiens ! » J'avais avisé un fiacre attelé d'un gris pommelé qui ne me paraissait pas trop rossard ; j'ai sauté dedans après avoir crié au cocher : « Un louis pour toi si tu suis ce coupé sans te laisser distancer ! » Il me répond : « Compris, bourgeois ! » et il fouaille son canasson. L'autre guimbarde roulait déjà, mais elle n'allait pas très vite, et j'espérais bien ne pas la perdre de vue ; elle filait vers la Madeleine, et je me disais : « Bon ! notre homme doit demeurer faubourg Saint-Honoré, avenue Marceau, ou place de l'Étoile… tous les étrangers riches habitant ces parages-là. » Et les deux drôles ne devaient pas se douter que j'étais à leurs trousses, car leur cocher ne se pressait pas ; je me croyais donc sûr d'arriver à peu près en même temps qu'eux à la porte de l'hôtel où je supposais qu'ils allaient descendre, et je n'en demandais pas davantage, puisqu'il ne s'agissait pour le moment que de connaître leur adresse.

— Eh bien ? demanda Jonville en s'avançant jusqu'à la porte entr'ouverte du cabinet de toilette.

— Eh bien, mon cher, de ma chasse à l'homme, je suis revenu bredouille.

— Comment ! ils t'ont échappé ?

— Le diable s'en est mêlé ! En arrivant à la hauteur de la place de l'Opéra, nous sommes tombés dans un embarras de voitures… On sortait du bal masqué, et les fiacres s'entrecroisaient si bien que, pour ne pas accrocher, mon cocher a été obligé de s'arrêter… L'autre s'était dégagé très adroitement et roulait déjà dans la rue de la Paix… Le mien a essayé de le rejoindre. Ah bien, oui !… le coupé de ces messieurs avait pris l'avance, et leur cheval détalait d'un train d'enfer. On ne m'ôtera pas de l'idée que c'est un Or-

loff… il n'y a que cette race pour trotter à raison de cinq lieues à l'heure, et son propriétaire pourrait bien être un Russe.

— Bref ! tu n'as pas pu les suivre ?

— J'y ai renoncé, parce que c'eût été inutile. Ils arrivaient à la place Vendôme quand la malheureuse bête qui me traînait n'avait pas encore dépassé la rue Daunou. Je me suis décidé à rentrer chez moi, et elle a eu de la peine à m'y amener.

Et voilà, cher ami, l'histoire de mon expédition manquée, conclut le capitaine en sortant du tub où il venait de se doucher.

— Ainsi, murmura tristement Jonville, nous ne connaîtrons jamais cet homme !… le hasard providentiel qui nous avait mis face à face avec lui n'aura servi à rien !

— Qui sait ?… nous le rencontrerons peut-être… Quand on a des chevaux comme les siens, on tient à les montrer. Il ne se privera pas de se promener encore au Bois… il a bien eu l'audace de venir souper cette nuit au café Américain ! Je me propose d'y aller faire un tour après déjeuner, au Bois… tu devrais m'accompagner… tu me rendrais service… Santorin n'est pas sorti de l'écurie depuis trois jours, et tu es assez bon cavalier pour le monter, quoiqu'il ne soit pas commode… Mais, dis-moi, tu t'es levé de bonne heure… qu'as-tu fait de ta matinée ?… Es-tu allé chez Vitrac ?

— Non, je ne l'ai pas revu. À quoi bon ? Je suis plus que jamais résolu à ne pas me mêler de cette affaire, à moins qu'il ne m'en prie.

— Pourquoi donc, cette nuit, au café Américain, tenais-tu tant à savoir où demeurait ce soupeur ? et pourquoi, tout à l'heure, cet

air consterné, quand je t'ai appris que j'avais perdu sa piste ?

— Que veux-tu ? je pense toujours à cette malheureuse femme que j'ai si souvent admirée. J'ai cédé à mon premier mouvement, mais la suite ne regarde que Vitrac. C'est à lui de chercher l'assassin, s'il tient à venger la victime.

— C'est juste. Entre l'arbre et l'écorce, il ne faut pas mettre le doigt… et, d'ailleurs, tu as pu te tromper… on découvrira peut-être que dans cette sotte histoire il n'y a pas de quoi fouetter un chat et qu'il ne s'agit que d'une farce… L'ermite et le portefaix y ont pris part, mais ils n'ont de commun que la taille et l'encolure avec les deux géants qui achevaient de souper lorsque nous sommes arrivés au restaurant… et si l'un de ces colosses est le mari de la maîtresse de Vitrac, rien ne prouve que c'est lui qui l'a tuée. Donc, n'en parlons plus et passons dans ma salle à manger. Tu as déjeuné, mais ça ne t'empêchera pas de me tenir compagnie.

Expéditif en toutes choses, Cavaroc avait déjà fini de se sécher et de s'habiller en causant. Il avait enfilé un pantalon de cheval et chaussé des bottes à éperons. Il n'avait plus qu'à passer une redingote pour être prêt à enfourcher Cerisette, sa jument préférée.

Beaucoup plus troublé qu'il ne voulait en convenir, Jonville enviait l'insouciance de ce militaire. Il put bientôt admirer son appétit. Cavaroc ne fit qu'une bouchée de la côtelette et des œufs, qui constituent le traditionnel déjeuner de garçon, et il les arrosa d'une bouteille de chablis qu'il vida lestement, pendant que son ami mâchonnait un cigare éteint qu'il oubliait de rallumer.

Signe évident de préoccupation qui faisait sourire le capitaine, sans le décider à essayer de renouer la causerie interrompue.

Cavaroc n'ouvrit la bouche que pour avaler, et il était déjà au café quand le groom rentra pour annoncer d'un ton discret la visite d'une dame.

— Quelle dame ? demanda Cavaroc.

— Elle n'a pas voulu me dire son nom, répondit Médard en clignant de l'œil.

— Est-elle déjà venue ici ?

— Je ne crois pas, mon capitaine ; mais elle prétend que vous la connaissez et que vous ne refuserez pas de la recevoir.

— Ça dépend. Est-elle jolie ?

— Très jolie, mon capitaine.

— Alors, fais-la entrer.

— Je m'en vais, dit Jonville en se levant.

— Quelle mouche te pique ? Est-ce que maintenant les femmes te font peur ?

— Non, mais je ne me sens pas en train d'être aimable. Je te laisse à ton tête-à-tête.

— Mais non ! mais non !... j'ai encore à te dire un tas de choses qui t'intéresseront, et puisque tu ne veux pas voir cette beauté matinale, tu vas me faire le plaisir de m'attendre ici pendant que je m'expliquerai avec elle. Ce sera vite bâclé.

— Cette dame est dans le fumoir, dit à demi-voix le groom bien avisé.

— Bon ! j'y cours… Toi, mon vieux Julien, remets le feu à ton cigare et fais-moi crédit de cinq minutes. Tout à l'heure, j'aurai besoin de toi, parole d'honneur !

Et, sans attendre la réponse de Jonville, qui ne pouvait guère refuser de rester après cette adjuration amicale, Cavaroc passa dans la pièce à côté.

Il croyait y trouver une de ses amies de la rive droite, de celles qui venaient quelquefois lui demander à déjeuner sans façon, et il pensa tomber de son haut en se trouvant nez à nez avec Vanda.

Elle était là comme chez elle, car elle avait décroché du mur un sabre d'ordonnance qu'elle essayait de tirer du fourreau.

— Comment !… c'est vous ! s'écria Cavaroc stupéfait.

— Moi-même !… en personne !… dit-elle gaiement. Vous voyez que je ne me gêne pas. Excusez-moi, mon capitaine. J'ai une passion pour les armes blanches. Dieu ! faut-il que vous soyez fort pour vous pendre au côté une latte comme celle-là !

Cavaroc avait bonne envie de rire, mais il se demandait ce qu'elle voulait faire de ce sabre, et il jugea prudent de commencer par le lui ôter des mains, en disant :

— C'est un outil qui n'est pas fait pour être manié par vos jolies menottes.

— Oh ! j'en ai déjà assez de le porter ! s'écria-t-elle. Vous pouvez le remettre au clou. Ça vous étonne, hein ? de me voir chez vous ? Je vous ai pourtant dit, cette nuit, que je savais votre adresse.

— D'accord, mais…

— Vous ne devinez pas pourquoi je suis venue le matin ? C'est que je me figurais que je vous trouverais rentrant de la manœuvre, en uniforme.

— Si j'avais su, j'aurais mis ma cuirasse.

— Vous plaisantez, mais j'espère bien qu'une autre fois je vous verrai en grande tenue, depuis le casque jusqu'aux bottes… c'est ma toquade !

— Je pourrai la satisfaire, chère madame, dit Cavaroc avec une gravité ironique ; mais je m'imagine qu'aujourd'hui, vous venez me parler de ce qui s'est passé cette nuit chez M. Vitrac.

— Quoi !… vous y pensez encore !… parlons-en si vous voulez… je ne demande pas mieux ; seulement, je boirais volontiers un verre de chartreuse.

— J'en ai de la blanche, de la jaune et de la verte. Venez choisir, dit Cavaroc en ouvrant la porte qui séparait le fumoir du salon, qu'il fallait traverser pour entrer dans la salle à manger.

Cavaroc voyait très bien maintenant à qui il avait affaire.

Vanda appartenait à la catégorie assez nombreuse des femmes que fascine le pantalon rouge, et elle venait tout bonnement se jeter à sa tête, sans préambules inutiles.

En toute autre occasion, il n'aurait probablement pas dédaigné cette aubaine, car jamais cette créature ne lui avait paru plus désirable ; mais, outre qu'il lui répugnait de tromper Vitrac, il aimait mieux profiter de la circonstance pour renseigner son ami Jonville, qu'il avait laissé seul et qui devait s'impatienter de l'attendre.

Mise subitement en présence du futur conseiller d'ambassade, Vanda se fâcherait sans doute, mais il faudrait bien qu'elle leur apprît comment la fête s'était terminée, après leur départ de l'atelier.

Or, si peu qu'il s'intéressât aux suites qu'avait eues cette singulière aventure, Cavaroc était cependant curieux de les connaître, et il lui tardait que la dame le renseignât.

Elle ne paraissait pas pressée d'en venir là, car tout lui était prétexte à s'arrêter. Elle s'amusait à examiner les bibelots qui garnissaient les étagères, elle s'extasiait sur le luxe de l'ameublement et elle aurait volontiers pris racine devant un portrait de Cavaroc qui faisait le plus bel ornement du salon, Cavaroc à cheval et en uniforme, comme elle aspirait à le voir au naturel.

Le capitaine, sans se laisser prendre à ces avances dont il devinait le but, la poussa doucement vers la salle à manger et l'y fit entrer en disant :

— Mon cher, voici une aimable dame que tu n'attendais pas.

Jonville, qui était resté debout, recula de surprise, et l'aimable dame changea de visage. Un éclair de colère passa dans ses yeux, qui tout à l'heure regardaient si tendrement Cavaroc, et elle répliqua d'un ton sec :

— Vous auriez dû me prévenir que vous n'étiez pas seul. En venant chez vous, je croyais venir chez un galant homme. Je vois que je me suis trompée et je pars.

— Je m'y oppose ! s'écria gaiement le capitaine en étendant les bras pour barrer le passage à Vanda. Laissez-moi au moins le

temps de faire connaître à Jonville le motif de votre visite. Je veux qu'il sache que vous venez de la part de M. Vitrac.

Vanda comprit que Cavaroc lui tendait la perche, et cette perche, elle s'empressa de la saisir.

— C'est vrai, dit-elle vivement, c'est Paul qui m'envoie. Il m'a chargée de vous apporter, avec ses excuses, l'explication de la scène désagréable à laquelle vous avez assisté cette nuit dans son atelier.

Cavaroc en était venu à ses fins du premier coup, puisque Vanda, mise au pied du mur, se trouvait forcée de renseigner les deux amis, sous peine de rester compromise aux yeux de Jonville.

Celui-ci crut ce qu'il voulut de l'explication inventée par le capitaine pour ménager l'amour-propre de la dame. Il eût été plus naturel qu'elle allât chez Jonville, qui était lié avec Vitrac et qui habitait moins loin de la place Pigalle. Mais peu lui importait, pourvu qu'elle lui apprît ce qu'il tenait fort à savoir, en dépit de l'indifférence qu'il affectait.

Elle ne le fit pas languir, car elle commença ainsi :

— Eh bien, messieurs, Tire-Lire avait deviné… c'était une charge… la tête a été volée à l'École de médecine.

— Je te le disais bien ! s'écria Cavaroc en regardant son ami.

Puis, s'adressant à Vanda :

— Alors le carabin qui l'a prise à l'amphithéâtre l'a prêtée à un rapin ?

— On n'en a pas encore la preuve, mais Tire-Lire a promis au commissaire de la lui fournir.

— Et le commissaire l'a cru sur parole ? interrogea Jonville.

— Non. Il était de mauvaise humeur, ce commissaire, parce qu'on venait de le réveiller à une heure indue, et il a fait ses embarras ; il a questionné tous ceux de nos invités qui étaient restés ; il a bien fallu lui répondre, et il a pris les noms et les adresses.

— Nous avons été bien inspirés de filer, interrompit le capitaine.

— Oh ! oui, car les interrogatoires ont duré jusqu'au jour. Vous y avez échappé, et ce n'est pas moi qui parlerai jamais de vous… ni Paul non plus. Enfin, à sept heures du matin, M. le commissaire a renvoyé tout le monde, en annonçant que la justice allait ouvrir une enquête et que toutes les personnes présentes seraient tenues de se rendre au premier appel du juge qui va instruire l'affaire.

— Donc, elle aura des suites ? murmura Jonville.

— Naturellement, mais je ne m'en inquiète guère, car je suis bien sûre que l'enquête n'aboutira à rien. À qui fera-t-on croire qu'un assassin s'est exposé à se faire pincer pour le plaisir de faire une farce à des gens qui s'amusent ?

— C'est invraisemblable, dit Cavaroc, et ce commissaire finira par s'apercevoir qu'il n'y a pas là-dessous le moindre crime. Mais qu'a-t-il fait de cette tête ?

— Il a commandé à ses hommes de la remettre dans le sac et d'emporter ce vilain paquet. Je suppose qu'on exposera le tout à la Morgue.

— On fera queue à la porte.

— Tant mieux ! Il se trouvera bien quelqu'un qui reconnaîtra la morte… quand ce ne serait que l'étudiant en médecine qui l'a disséquée.

— Oh ! celui-là ne se vantera pas de ce qu'il a fait. Il lui en coûterait trop cher. On le chasserait de l'École.

— Eh bien, elle sera reconnue par un autre. Elle était très jolie, cette pauvre diablesse, et une jolie femme a toujours des amis, même quand elle est dans la dèche. On saura dans quel hôpital elle est morte et qui elle était. Et quand on le saura, on ne nous embêtera plus. C'est tout ce que je demande pour moi et pour Paul.

— Madame, dit brusquement Jonville, puisque vous parlez de notre ami Vitrac, voulez-vous me permettre de vous demander comment il a pris cette triste aventure ?

— Lui ! il l'a prise au tragique. Il est nerveux comme une femme. Ça l'a bouleversé à ce point qu'en répondant au commissaire il ne savait plus ce qu'il disait. Je l'ai laissé dans un état à faire pitié.

Ah ! on voit bien qu'il n'a jamais été militaire ! soupira Vanda en coulant une œillade au capitaine de cuirassiers.

— Je me propose d'aller le voir.

— Vous le trouverez chez lui, mais je ne vous garantis pas qu'il vous recevra. Il s'est enfermé dans sa chambre et il ne veut voir personne… pas même moi. Ça se passera, et dans quelques jours la visite d'un ami lui fera plaisir.

— Il aura la mienne ! s'écria Cavaroc.

— Elle lui sera très agréable, et, en attendant qu'il soit en état de vous recevoir, je vous donnerai de ses nouvelles, si vous voulez bien venir m'en demander chez moi, rue Condorcet, 49… ou chez lui, place Pigalle, car je compte y passer une partie de mes journées. Il a grand besoin de consolation, ce pauvre Paul. Maintenant, messieurs, ma commission est faite, et je m'en vais rejoindre mon affligé.

Cavaroc fut tenté de rappeler malicieusement à la dame qu'elle était entrée dans la salle à manger pour vider un verre de chartreuse ; mais c'eût été la mettre en mauvaise posture vis-à-vis de Jonville, et il ne tenait pas à se brouiller avec elle.

Il affecta au contraire de la traiter avec une politesse amicale, comme on traite la maîtresse légitime d'un camarade.

Vitrac n'était pas encore le sien, mais Vitrac lui était sympathique, et le capitaine se sentait tout disposé à se lier plus intimement avec lui.

Il allait reconduire Vanda, lorsque l'attaché au ministère se mit à dire :

— Alors, c'est un élève de l'atelier Cantillon qui s'est déguisé en fort de la halle ?

— Justement, répondit Vanda sans hésiter. Tire-Lire croit l'avoir reconnu.

— Et l'ermite ? le moine ? l'homme enfroqué et encapuchonné qui s'est montré à la porte de l'atelier un peu avant l'arrivée du faux portefaix et qui a disparu en même temps que ce drôle ?

— Je ne l'ai pas remarqué. C'était sans doute un autre farceur de la même bande. Tire-Lire saura bien le retrouver. Au revoir, messieurs, conclut Vanda.

Cavaroc l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement, et, avant d'y arriver, elle eut le temps de lui dire gaiement :

— Mon cher, vous auriez dû m'avertir que M. de Jonville était là ; mais vous avez su sauver la situation, et je ne vous en veux pas. J'espère d'ailleurs qu'il sera discret et que vous n'allez plus vous occuper de cette bête d'histoire… Quand vous reverrai-je ?

— Mais quand vous voudrez.

— Alors, ça ne traînera pas. À bientôt, mon officier !

Sur cette conclusion pleine de promesses, la poseuse parvenue descendit vivement l'escalier et disparut après avoir envoyé de loin un baiser à Cavaroc, qui s'empressa de rentrer. Il lui tardait de commenter avec son ami cette visite extraordinaire. Il trouva Jonville se promenant à grands pas, et il lui cria :

— Qu'en dis-tu ?

— Je dis que cette femme a menti impudemment. Ce n'est pas Vitrac qui l'a envoyée ici. Elle y est venue pour toi. Je t'avais prédit qu'elle y viendrait.

— Et ta prédiction s'est vérifiée plus tôt que je ne m'y attendais. Tu as vu que je me suis hâté de couper court au tête-à-tête. J'ai eu quelque mérite à faire le Joseph, car la coquine est superbe. Mais si elle a menti sur un point, elle n'a pas inventé ce qu'elle vient de nous raconter, et je suis convaincu que nous avons tout bonnement assisté à une farce lugubre.

— Tu oublies que j'ai reconnu la morte.

— Tu as cru la reconnaître. Tu as été trompé par une ressemblance. Il y a plus d'une blonde à Paris… Au surplus, je suis de l'avis de Vanda : cette affaire ne nous regarde pas. Si tu tiens à en avoir le cœur net, tu n'as qu'à passer à la Morgue pour t'assurer que cette décapitée n'est pas la belle blonde que tu rencontrais aux Champs-Élysées, en huit-ressorts.

— À la Morgue ! je m'en garderai bien. Je n'aime pas ce genre de spectacle. J'en ai bien assez de celui que j'ai eu cette nuit. Je me contenterai d'en parler à Vitrac. Le premier mot qu'il a prononcé en voyant la tête a été le nom de cette femme…

— Irène ?… Tu auras mal entendu.

— Tu as entendu comme moi.

— Je n'en suis pas sûr, et je parierais volontiers que Vitrac te dira le contraire. Laisse tout cela, mon cher, et viens avec moi au bois de Boulogne. Un temps de galop te fera du bien.

Comme Jonville ne paraissait pas d'humeur à suivre ce conseil hygiénique, le capitaine ouvrit la fenêtre, regarda dans la rue et reprit :

— Mes deux chevaux nous attendent en bas. Tu ne voudras pas donner à mon ordonnance la peine d'en desseller un. Qui sait d'ailleurs si cette promenade équestre ne nous aidera pas à éclaircir la question qui te préoccupe ?

— Tu plaisantes, dit Jonville.

— Pas du tout, répliqua le capitaine. Ce n'est pas en restant à ruminer au coin de ton feu ou à rédiger des dépêches au ministère que tu feras des découvertes.

— Je n'en ferai pas davantage en chevauchant par les allées du Bois.

— Pourquoi pas ? Nous y rencontrerons certainement des gens de notre connaissance, et il s'en trouvera peut-être un qui aura déjà entendu parler de l'événement de cette nuit. Vitrac est très répandu… ces jours-ci, on parlait beaucoup au Cercle de la fête qu'il devait donner dans son atelier, et il y avait des messieurs qui auraient bien voulu en être. Il se peut que l'un d'eux y soit allé.

— Voilà ce que j'appelle des suppositions hasardées.

— Hasardées tant que tu voudras, mais tout arrive, nous venons d'en avoir la preuve… et si nous n'apprenons rien de nouveau, tu en seras quitte pour avoir pris un exercice salutaire… et agréable, car je suis sûr que, par ce beau temps, toutes les jolies femmes de Paris sont dehors.

— Ce n'est pas l'espoir de les passer en revue qui me décide, mais puisque tu tiens tant à ne pas monter seul, je ne veux pas te priver de ce divertissement. Je t'engage seulement à ne pas compter sur moi pour t'égayer.

— Tu auras le droit de ne pas dire un mot. Je te laisserai à tes réflexions et je ne te demande que le temps de passer une redingote.

Jonville ne fit plus d'objections. Au fond, il pensait comme son ami que le grand air et le mouvement lui feraient du bien. Il ne pouvait pas, après tout, passer sa vie à se creuser la cervelle pour tâcher de résoudre un problème qui ne l'intéressait qu'indirectement.

Jonville, d'ailleurs, n'avait pas de parti pris. Après avoir plusieurs fois changé d'avis depuis la scène du bal masqué, il en était encore à se demander si Cavaroc n'avait pas raison d'admettre pour vraie l'explication de Vanda, qui prétendait que l'horrible exhibition de la tête sanglante n'était qu'une farce funèbre organisée par les élèves d'un atelier rival.

Jonville croyait l'avoir reconnue, cette tête blonde et charmante, mais il ne l'avait vue qu'un instant, et il n'était pas impossible qu'il se fût trompé.

Vitrac s'était presque évanoui en la voyant, mais Vitrac, lui aussi, pouvait s'être trompé. Jonville se proposait d'aller lui demander ce qu'il pensait de cette étrange aventure, et Jonville, avant de l'interroger, voulait attendre qu'il fût remis d'une violente émotion. Jonville n'avait donc rien de mieux à faire, pour le moment, que de chevaucher en compagnie de son ami Cavaroc.

Cinq minutes après, ces messieurs étaient en selle.

Ils prirent, au pas, l'avenue de La Bourdonnaye, qui longe le Champ de Mars. C'est le plus court chemin pour arriver au bois

de Boulogne par le pont d'Iéna, le Trocadéro et la porte de la Muette.

L'attaché aux affaires étrangères eut tout d'abord quelques difficultés avec Santorin, le cheval récemment acheté au Tatlersall ; mais il montait fort bien, et il en eut promptement raison.

Cavaroc le complimenta de ce succès et lui fit à ce propos un cours d'équitation que Jonville n'écouta guère, car il n'avait pas encore complètement réussi à chasser les préoccupations qui l'obsédaient.

Peu à peu cependant, le grand air et le mouvement le calmèrent. Il se reprit à penser que la vie a du bon quand on est jeune, indépendant et bien posé dans le monde.

Julien de Jonville avait en perspective un fort bel avenir, et s'il ne plaisait pas à certaines femmes que séduisait la prestance martiale du capitaine, il plaisait à d'autres qui valaient mieux que Vanda.

Il avait le tort d'être trop réservé et même un peu dédaigneux, mais ces défauts ne pouvaient pas lui nuire dans la carrière qu'il avait choisie.

Il était destiné à faire un brillant mariage. Fils unique d'une veuve qui l'adorait… de loin, car elle habitait toute l'année ses terres de Normandie, à soixante lieues de Paris, il ne demandait pas mieux que de réaliser le souhait le plus cher de cette mère tendre et prévoyante. Seulement, l'occasion ne s'était pas encore présentée d'en finir avec le célibat, et il ne mettait pas beaucoup d'empressement à chercher une noble et riche héritière.

Ce n'était pas qu'il tînt beaucoup aux plaisirs que Paris offre largement à un garçon bien renté. Il en prenait sa part sans enthousiasme, ayant toujours eu une tendance à voir les choses par leur côté mélancolique. Il était né sentimental, et s'il n'avait pas encore aimé comme il aurait voulu aimer, c'est qu'il n'avait pas rencontré la femme qu'il rêvait.

Mais certainement Julien de Jonville était mûr pour une grande passion. Tout au rebours de Jacques Cavaroc, qui ne comprenait que l'amour au galop, avec de fréquents changements de garnison.

L'amitié naît quelquefois des contrastes.

Ce jour-là, tout contribuait à dissiper les idées noires. Le ciel était bleu, l'air était doux, les arbres commençaient à verdir et les femmes à porter des robes claires.

C'était une de ces tièdes journées de printemps, si rares à Paris que tous les Parisiens n'en profitent pour sortir.

On eût dit que la ville était encore en fête, quoique ce fût le lendemain de la mi-carême ; et en vérité, ce lendemain était plus gai que les joies bruyantes des blanchisseuses en goguettes ; plus élégant surtout, car les brillants équipages qui roulaient par les allées du Bois remplaçaient avantageusement les chars des lavoirs.

Les heureux de ce monde, les seigneurs de l'argent, reprenaient possession du terrain où ils ont coutume de se montrer dès trois heures quand la nuit vient à six, c'est-à-dire à la fin de l'hiver.

Le capitaine avait déjeuné très tard, et la visite de Vanda avait prolongé la séance à table, de sorte que ces messieurs, qui avaient maintenu leurs chevaux au pas, arrivèrent aux lacs au moment où le défilé battait son plein, comme on dit maintenant.

Et cette fois, par hasard, l'image était assez juste, car un véritable flot de carrosses et de cavaliers emplissait les routes à la mode, un flot monté des Champs-Élysées qui n'allait pas tarder à redescendre vers Paris.

Ce n'était pas le cas de faire de la haute école au milieu de cet enchevêtrement roulant, et Cavaroc, qui tenait à travailler sa jument favorite, proposa à son ami de gagner au plus vite un chemin moins fréquenté, où ils pourraient prendre les allures vives, sans s'exposer à un accident — l'allée de Longchamp, par exemple, ou l'allée de la Reine Marguerite.

Jonville ne demandait pas mieux que de sortir de cette cohue et de rendre la main à Santorin, qui commençait à donner des signes d'impatience. Les belles promeneuses dont ils croisaient les équipages n'intéressaient guère le futur diplomate, qui n'espérait pas rencontrer celle dont le souvenir hantait encore son esprit, et il lui tardait de galoper pour l'oublier tout à fait.

Ces messieurs manœuvraient de façon à couper la file, dès qu'ils trouveraient un joint, lorsqu'un majestueux landau découvert les frôla en passant au grand trot de deux superbes bais bruns.

Le capitaine faillit être accroché par les roues, et sa jument fit un écart qui aurait désarçonné un cavalier moins solide en selle. Il resta ferme sur ses étriers, mais il lâcha un juron si retentissant

qu'un monsieur assis au fond de la voiture se retourna pour le regarder.

Cavaroc, qui ne s'intimidait pas pour si peu, lui cria :

— Oui, votre cocher est un maladroit… Je vous le dis… et si vous n'êtes pas content…

Le reste se perdit dans le bruit, et le monsieur interpellé se garda bien de répondre à cette apostrophe. Il était déjà loin, et l'on n'apercevait plus que son dos ; mais si vite qu'il eût passé, Jonville l'avait reconnu et dit vivement à son ami :

— C'est lui !

— Qui ça ? demanda le capitaine ; ce butor qui conduit si mal ?

— Je ne parle pas du cocher… Je parle du maître… C'est lui qui soupait cette nuit au café Américain.

— Bon ! alors la piste est retrouvée, et nous allons voir où il demeure… nous n'avons qu'à le suivre jusqu'à ce qu'il rentre chez lui… Restera encore à savoir si c'est le même que tu rencontrais avec la blonde.

— J'en suis sûr.

— Eh bien, mon cher, si c'est à elle qu'on a coupé la tête, ce vilain bonhomme s'est promptement consolé de l'avoir perdue, car il n'est pas seul dans son carrosse. Il y a une femme assise à sa droite.

— Une femme ! répéta Jonville ; il se promène avec une femme, le lendemain de la mort de l'autre !… C'est impossible !

— Je l'ai vue, te dis-je, répliqua le capitaine ; pas très bien vue, parce que l'homme qui est assis à côté d'elle me la cachait au moment où la voiture m'a frôlé, et depuis qu'elle nous a dépassés, je n'aperçois plus que le bout d'une plume plantée sur la toque de la dame… mais il ne tient qu'à toi de t'assurer que je ne me trompe pas… rends la main à ton cheval… tu auras vite fait de les rattraper.

Non seulement Jonville rendit la main, mais il serra les jambes, et Santorin, qui depuis un quart d'heure rongeait son frein, fit un bond de trois mètres.

— Tu l'as attaqué trop brusquement ! cria Cavaroc. Si tu continues, tu te feras décrocher.

Jonville ne l'écoutait pas. Il ne pensait qu'à rejoindre le landau, qui sortit tout à coup de la file et tourna court par la route de Madrid.

Jonville prit le même chemin, à fond de train. Cavaroc suivit en se disant :

— Qu'a-t-il besoin de tant courir ?… Le landau ne le gagnera pas de vitesse, et pour savoir où il va, nous n'avons qu'à ne pas le perdre de vue. Mais voilà ! Ce brave Julien est pressé d'examiner la belle qui a succédé à la décapitée d'hier… car il n'en veut pas démordre… il prend ce monsieur pour un nouveau Barbe-Bleue qui n'en serait encore qu'à sa seconde femme. Je parierais volontiers que la première se porte très bien et que celle-ci la remplace par intérim. Cet homme est venu à Paris pour s'amuser, et, comme il aime le changement, il s'est fait préparer des relais d'horizontales.

Pendant que Cavaroc raisonnait ainsi, Jonville rejoignit la voiture et s'efforça de ne pas la devancer, afin de se donner le temps de bien dévisager la femme signalée par le capitaine. Mais il lui fallut livrer bataille à Santorin qui, n'étant pas d'humeur à s'arrêter, entama une série de défenses périlleuses pour son cavalier : pointes, ruades, sauts de côté et autres écarts.

— Il va se rompre le cou, dit entre ses dents Cavaroc.

L'endiablé Santorin en fit tant qu'il finit par se jeter en travers des deux bais bruns qui se cabrèrent.

Il y eut un instant de confusion indescriptible : la voiture acculée au débord de la route, le cocher chancelant sur son siège, le maître debout et gesticulant.

Cavaroc joua de l'éperon et arriva tout juste pour voir son ami, désarçonné, rouler sur la poussière, sous les pieds des chevaux du landau, et Santorin, complètement affolé, s'enfuir ventre à terre.

Cavaroc ne perdit point la tête. Il descendit vivement, et, sans s'inquiéter de sa jument, qui était une bête très sage, il sauta à la bride des bais bruns et détourna l'attelage qui allait écraser Jonville.

Ils pouvaient bien filer maintenant avec ceux qu'ils traînaient. Le capitaine ne songeait plus qu'à son ami, et il courut à lui.

— Es-tu blessé ? lui demanda-t-il.

— Non… ce n'est rien, répondit Jonville en essayant de se relever.

Il y parvint, aidé par Cavaroc ; mais quand il voulut prendre un point d'appui sur son pied gauche, il trébucha et il ne put retenir un cri de douleur.

— Je crois que je me suis donné une entorse, murmura-t-il en s'appuyant sur le bras du capitaine qui grommelait :

— Décidément, cet homme nous porte malheur… Nous voilà bien plantés ! Santorin court encore, et je ne me charge pas de le rattraper. Comment vas-tu rentrer à Paris ?

Ils ne s'occupaient pas du landau, qu'ils croyaient bien loin, et ils n'en virent pas descendre le monsieur, qui vint à eux sans se presser. Cavaroc enfin l'entendit s'approcher, se retourna et le reconnut. C'était bien le soupeur du café Américain, le géant moustachu que Jonville affirmait avoir rencontré souvent aux Champs-Élysées avec la morte.

Vu de près, il avait l'air moins rébarbatif, et ce fut du ton le plus courtois qu'il dit, en excellent français :

— Désolé, messieurs, de cet accident.

— C'est bon, interrompit le capitaine ; nous ne vous demandons pas d'excuses.

— En vérité, je ne vous en dois pas, continua en souriant ce seigneur bien appris, mais je viens vous offrir mes services. Monsieur n'est pas en état de marcher, puisqu'il s'est foulé le pied. Son cheval s'est sauvé, et vous auriez beaucoup de peine à trouver un fiacre dans ces parages. Je le prie de vouloir bien accepter une place dans ma voiture et de me permettre de le reconduire à son domicile.

Et, s'adressant au capitaine, il ajouta :

— Vous, monsieur, qui êtes encore monté, rien ne vous empêchera de nous escorter, si vous le désirez.

Aussi étonnés l'un que l'autre, les deux amis échangèrent un regard.

De cette obligeante proposition Cavaroc inférait que celui qui la leur adressait n'avait pas le moindre crime sur la conscience. Jonville, moins rassuré, se disait qu'il ferait bien de profiter de cette occasion inespérée pour savoir à quoi s'en tenir sur ce personnage et surtout pour dévisager la femme qu'il avait à peine entrevue au moment où il tombait de cheval.

Ils hésitaient pourtant, et le monsieur reprit poliment :

— J'aurais dû commencer par me présenter. Je suis le comte Nicolas Borodino et j'habite à Paris, quai de Passy, un hôtel que je viens d'acheter parce que j'ai l'intention de me fixer en France. Maintenant vous savez qui je suis et vous pouvez sans scrupules accepter d'un gentilhomme russe un service que vous refuseriez peut-être d'un inconnu.

C'était le cas pour ces messieurs de répondre à cette avance en se présentant à leur tour ; mais sans s'être concertés, ils s'abstinrent de décliner leurs noms.

— Mon ami vous remercie, dit Cavaroc, mais il ne veut ni vous déranger, ni vous gêner… vous vous promenez et vous n'êtes pas seul.

— C'est vrai, répliqua le noble étranger, je suis avec ma nièce ; mais dans ma voiture il y a place pour quatre, et Hélène sera,

comme moi, charmée d'allonger notre promenade par ce beau temps.

— Sa nièce ! pensa le capitaine ; Jonville s'est trompé, j'en étais sûr, et il sera forcé d'en convenir.

Jonville, lui, pensait :

— Sa nièce !... Il faut à tout prix que je la voie.

Et il cherchait à l'apercevoir.

Malheureusement le landau s'était arrêté à dix pas de l'endroit où se tenait le colloque, et la nièce, qui tournait le dos à ces messieurs, restait invisible.

En persistant à refuser, Jonville aurait renoncé à la seule chance qu'il eût de la connaître.

— Venez, monsieur, je vous en prie, dit le comte Borodino ; ou plutôt, non, ne prenez pas la peine de marcher... Je vais appeler mon cocher, vous n'aurez qu'à monter, et nous vous y aiderons.

Le comte n'appela pas. Il se servit d'un sifflet d'argent qu'il tira de sa poche, et le cocher, accoutumé sans doute à obéir à ce signal, fit décrire une courbe savante à ses chevaux, qui amenèrent le landau près de ces messieurs, groupés au bord de la route.

C'était le moment que Jonville attendait pour se décider. Mais la femme qui l'intéressait s'était penchée en dehors et du côté opposé, comme si elle eût cherché à suivre des yeux Santorin, galopant sans cavalier.

Jonville crut qu'elle faisait exprès de cacher son visage.

— J'accepte, monsieur le comte, dit-il vivement ; mais je ne souffrirai pas que vous preniez la peine de me ramener jusque chez moi… je demeure très loin d'ici… place du Palais-Bourbon… il y a une station de voitures à l'Étoile… je descendrai là, si vous voulez bien m'y conduire.

— Comme il vous plaira, monsieur, répondit l'obligeant étranger ; mais donnez-moi le bras, je vous en prie, et montez.

Jonville se laissa faire, et, clopin-clopant, soutenu d'un côté par son ami, de l'autre par M. Borodino, il atteignit le landau, dont un valet de pied tenait la portière ouverte, et il s'y hissa péniblement.

La femme qui y était assise se retourna enfin, et Jonville se rejeta en arrière comme s'il avait vu un spectre.

Cette femme, c'était la vivante image de la décapitée.

Jonville crut à une ressemblance invraisemblable. Cavaroc crut voir la décapitée elle-même, et d'autres l'auraient cru comme lui, tant cette ressemblance était frappante. Tout y était : les traits, la couleur des cheveux et même la pâleur du visage. On eût dit que la tête jetée dans l'atelier de Vitrac avait été recollée sur un corps vivant.

Le capitaine n'admettait pas que ce miracle fût possible, mais il admettait très bien que Jonville se fût trompé, au bal, en se figurant reconnaître la blonde qu'il rencontrait souvent aux Champs-Élysées. Cette blonde se portait à merveille, puisqu'ils la retrouvaient au bois de Boulogne en compagnie de l'homme qui la promenait habituellement, et la morte n'avait de commun avec elle qu'une apparence illusoire.

Et le capitaine riait sous sa moustache de l'erreur où était tombé son ami, abusé par une imagination trop vive.

Du reste, le mystère allait s'éclaircir, grâce à l'obligeance du boyard qui s'était si gracieusement offert à voiturer le blessé. Celui-ci n'était pas en état de marcher, mais il pouvait parler, et il ne manquerait pas de se renseigner adroitement pendant le trajet.

Cavaroc, en cette occurrence, ne pouvait pas abandonner son camarade, et d'ailleurs il n'était pas très inquiet de Santorin. À Paris, un cheval sans maître se retrouve plus aisément qu'un billet de banque perdu. On le mène à la fourrière, et son propriétaire en est quitte pour aller l'y réclamer. Cavaroc se décida donc à accompagner, monté sur sa jument, le landau qui portait Jonville, la belle blonde et l'homme qui déclarait être son oncle, quoiqu'il n'y eût entre elle et lui aucun air de famille.

Après avoir presque forcé Jonville à s'asseoir au fond, près de sa nièce, et donné un ordre à son valet de pied dans une langue que ces messieurs ne comprenaient pas, cet oncle prit place sur le devant et en face du futur attaché d'ambassade.

Le capitaine se remit en selle. Le valet de pied remonta sur le siège à côté du cocher, et le cocher lança ses bais bruns au grand trot en les dirigeant vers la pointe du lac où commence la route qui conduit à la porte Dauphine.

Cavaroc n'avait garde de manquer l'occasion de montrer à une jolie femme qu'il était excellent cavalier. Au lieu de suivre l'équipage, il vint se placer du côté où se trouvait la blonde, et il eut soin de s'y tenir exactement, comme s'il eût escorté le président de la République.

Il comptait bien, grâce à cette manœuvre, ne rien perdre de la conversation qui allait infailliblement s'engager dans la voiture et même y prendre part, quand il trouverait un joint, car si l'oncle ne lui plaisait guère, la nièce lui plaisait fort.

Les choses n'allèrent pas tout à fait comme il l'espérait.

Jonville, naturellement, s'adressa d'abord à elle pour s'excuser d'être monté sans lui avoir été présenté, et, quoiqu'il souffrît cruellement, il sut appuyer ses excuses d'un compliment très bien tourné.

Il en fut pour ses frais d'amabilité.

La blonde l'écouta, lui sourit et ne lui répondit pas un seul mot.

Comme il paraissait un peu étonné de ce silence, l'oncle s'empressa de le lui expliquer.

— Hélène a le malheur d'être muette, dit-il d'un air contrit.

Àcette déclaration fort inattendue, Jonville resta coi et le capitaine exprima son ébahissement par un haut-le-corps qui dérangea un instant son assiette en selle.

— Ce qu'il y a de plus triste, reprit le comte Borodino, c'est qu'elle ne l'a pas toujours été et qu'elle sent tout le prix de la faculté qu'elle a perdue.

— Perdue ! comment cela ? s'écria Jonville, qui se demandait déjà si l'on avait coupé la langue à cette infortunée.

— Il y a trois ans, elle a failli périr dans un incendie où sa pauvre mère, qui était ma belle-sœur, a trouvé la mort ; on a pu

sauver ma nièce, et elle n'a même pas été blessée ; mais la frayeur a déterminé chez elle une paralysie… partielle… qui lui a enlevé l'usage de la parole. Le recouvrera-t-elle ? Je l'ai amenée à Paris pour consulter les princes de la science, et ils ne désespèrent pas de la guérir ; mais il faudra beaucoup de temps, des soins continus et un régime qui consiste surtout à éviter pour elle toutes les émotions. Elle vient d'en avoir une en vous voyant tomber de cheval, mais elle s'est remise quand elle vous a vu vous relever. Avant de descendre de voiture, je lui ai dit que j'allais vous proposer de vous reconduire chez vous, et vous pouvez lire sur son visage qu'elle est contente que vous ayez accepté.

— Quoi ! elle a pu vous entendre ?

— Parfaitement. La pauvre enfant est muette, mais elle n'est pas sourde.

— Alors je puis la remercier de l'intérêt qu'elle a pris à mon accident ?

— Ce serait inutile. Elle ne comprend que le russe… et aussi sa langue maternelle qui est le grec. Mon frère, colonel au service de Russie, a été tué à Plewna. Il avait épousé une Grecque de Smyrne. Depuis la dernière catastrophe qui l'a faite orpheline, Hélène n'a plus au monde d'autre parent que moi. C'est vous dire combien elle m'est chère. Je fais de mon mieux pour la distraire ; mais, à cause de son infirmité, la promenade est à peu près le seul plaisir qu'elle puisse prendre. Aussi sortons-nous tous les jours, et quoique je ne la mène jamais dans le monde, où elle souffrirait trop, nous devons être très connus des Parisiens.

— Il me semble en effet, monsieur le comte, vous avoir aperçu quelquefois aux Champs-Élysées avec… madame.

— Dites : mademoiselle. Hélène n'est pas mariée, vous devinez pourquoi… et elle ne se mariera pas, tant qu'elle sera dans le même état de santé. Mais pardonnez-moi, monsieur, de vous entretenir de mes chagrins de famille, alors que je devrais vous parler de l'accident que vous venez d'éprouver.

— Je vous remercie, monsieur. Je crois que ce ne sera rien, et que le repos suffira pour me rétablir, balbutia Jonville, tout désorienté par les façons aimables d'un homme qu'il avait soupçonné d'être un assassin.

— Mais, interrompit le comte Borodino, qu'a donc votre ami ?… Il s'évertue à interpeller mes gens, qui n'entendent pas un mot de français.

— Je les avertis qu'ils se trompent de chemin, répondit Cavaroc qui avait entendu, nous tournons le dos à l'Arc de triomphe.

— C'est vrai. Me pardonnerez-vous de n'avoir pas tenu compte du désir exprimé par monsieur et d'avoir donné à mon cocher l'ordre de nous conduire directement place du Palais-Bourbon ? Nous y arriverons plus vite que si monsieur prenait un fiacre à une station, et j'aurai le plaisir de rester plus longtemps avec vous. Hélène m'en voudrait, j'en suis sûr, de le laisser descendre en route. Tenez !… je vais la consulter.

L'oncle adressa la parole en russe… ou en grec… à sa nièce, qui répondit par un signe de consentement, appuyé d'un coup d'œil qu'elle adressa à Jonville.

L'attaché ne put que s'incliner pour exprimer qu'il se soumettait à la volonté d'une femme, et Cavaroc, qui ne perdait pas un mot de la conversation, s'écria :

— Vous avez raison, parbleu !… ce sera mieux ainsi, car si vos chevaux continuent à marcher de ce train-là, nous serons à la porte de mon ami dans un quart d'heure, et il doit lui tarder de se débotter.

Le cocher, tout Moscovite qu'il était, devait connaître très bien Paris, car il avait pris le chemin le plus court pour gagner les quais par la porte de Passy et la rue de Boulainvilliers, et il y était arrivé au débouché du pont de Grenelle. De là, il n'avait plus qu'à remonter le cours de la Seine en suivant une voie qui n'est jamais encombrée, et les deux bais bruns filaient si vite qu'ils auraient distancé un cavalier moins bien monté et moins expérimenté que le capitaine.

— Voici la maison que j'habite, dit bientôt le comte Borodino en indiquant du doigt une villa bâtie à mi-côte sur le flanc de la colline qui porte Passy et précédée d'un vaste jardin clos de murs, en bordure sur le quai. On y entre par la rue Berton… et j'espère avoir un jour l'honneur de vous y recevoir.

Le moins que Jonville pût faire pour répondre à cette aimable invitation, c'était de dire son nom, et il n'y manqua pas.

Il crut même devoir compléter la présentation en nommant aussi le capitaine Cavaroc, qui n'y tenait pas du tout.

Le comte Borodino savait maintenant à qui il avait affaire. Il s'inclina en signe de remerciement, mais il se tut, et la conversation cessa.

Cavaroc, qui n'était pas causeur, ne fit rien pour l'entretenir, et son ami s'absorba dans la contemplation du charmant visage d'Hélène qu'il voyait de profil.

La ressemblance avec la morte était étonnante, mais il semblait à Jonville que la vivante était plus jeune que l'autre.

Quoi qu'il en fût, elle était adorablement belle et pas d'une beauté slave. Elle avait les traits fins et réguliers de la race grecque, dont elle était par sa mère ; mais elle était blonde comme les blés, et son oncle était brun. Peut-être son père, le colonel tué par les Turcs, avait-il les cheveux de la même nuance qu'elle. Il y a des Russes de toutes les couleurs.

Cavaroc, beaucoup moins occupé de cette énigmatique personne, ne se trouvait pas suffisamment édifié sur le gentilhomme moscovite, et il tenait à l'être avant de faire plus ample connaissance avec lui.

Aussi ne tarda-t-il guère à lui poser une question à laquelle ce seigneur serait sans doute embarrassé de répondre.

— Monsieur, lui cria-t-il, vous venez de nous dire que mademoiselle ne comprend pas le français ?

— Pas du tout, répliqua l'oncle.

— Alors je puis, sans craindre de la scandaliser, vous demander si vous n'avez pas soupé cette nuit dans un restaurant très fréquenté par les femmes galantes ?

— Au café Américain ? Parfaitement. Est-ce que vous y étiez ?

— Avec mon ami ici présent. Nous étions placés juste en face de vous… à l'autre bout du salon.

— Je ne vous ai pas remarqués. Il est vrai que je n'avais pas encore l'honneur de vous connaître.

— Oh ! vous n'avez pas eu le temps de faire attention à nous ! À peine étions-nous assis que vous êtes parti précipitamment.

— Je suis parti parce que j'avais fini de souper. Imaginez-vous qu'un de mes compatriotes, de passage à Paris, m'a entraîné, hier soir, au bal de l'Opéra qu'il n'avait jamais vu, et de là à ce restaurant. Or il devait prendre ce matin l'express pour Nice, et il ne pouvait pas prolonger la séance. Elle m'amusait d'ailleurs médiocrement, et je ne me suis pas fait prier pour la lever. Je l'ai reconduit chez lui.

— Ah ! il est à Nice ?

— Il sera demain à Monte-Carlo, où il compte essayer au trente et quarante une marche de son invention. Il y laissera ses roubles, mais il s'en consolera facilement, car il a des millions. C'est le plus riche négociant d'Odessa.

— Vraiment ?… Et moi qui l'ai pris pour un tambour-major en bourgeois !

— Il en a la taille et il en a un peu l'air, dit le comte en souriant, mais c'est un très galant homme. En Russie, nous ne fréquentons pas le même monde. Quand nous nous rencontrons à l'étranger, je le vois avec plaisir.

Tout cela fut dit si naturellement que le capitaine ne douta plus que Jonville se fût trompé en croyant reconnaître à table l'ermite et le portefaix du bal de Vitrac.

Ceux-là n'avaient de commun avec les deux Russes du restaurant que la stature et la carrure. Et puis, quelle apparence que des coquins fussent allés se montrer dans un lieu public en sortant de faire un mauvais coup ?

Cavaroc pourtant voulut soumettre son homme à une dernière épreuve.

— Croiriez-vous, reprit-il brusquement, qu'en vous voyant au café Américain avec votre ami d'Odessa, nous nous sommes figuré que… une demi-heure auparavant… nous vous avions déjà vus… dans un bal particulier… déguisés tous les deux ?

— À mon âge, on ne se déguise plus, interrompit gaiement Borodino.

— Nous étions, Jonville et moi, à ce bal, que donnait un de nos amis, et il y est arrivé des choses… étranges.

— Je devine… on a fait des folies… Hélas ! il y a bien longtemps que je n'en fais plus !

— Si ce n'étaient que des folies !…

— Quoi donc, alors ?

— Vous lirez cela demain dans les journaux. L'affaire fera un bruit du diable !… d'autant plus de bruit qu'elle s'est passée chez un homme célèbre… chez Paul Vitrac.

— Le peintre à la mode ?

— Lui-même. Vous le connaissez ?

— Non, à mon grand regret, car j'ai une profonde admiration pour son talent. Je serais très heureux de lui être présenté. Je puis même vous confier que j'ai le projet de l'aller voir pour lui demander s'il consentirait à faire le portrait d'Hélène. Je le laisserais maître de fixer le prix.

Pour le coup, le capitaine jugea que la cause était entendue. Ce Russe qui se proposait de conduire sa nièce à l'atelier de la place Pigalle ne pouvait pas être l'assassin de la malheureuse dont un scélérat ou un farceur sinistre y avait jeté la tête coupée.

Jonville lui-même, qui n'avait pas cessé de l'observer pendant que Cavaroc lui faisait subir cet interrogatoire indirect, Jonville était maintenant convaincu de l'innocence de cet homme, qui ne s'était pas troublé, qui n'avait pas pâli ni seulement sourcillé en entendant le capitaine lui poser à brûle-pourpoint des questions inattendues. Et si, comme il l'annonçait, le comte s'abouchait avec Vitrac, ce serait bien la preuve qu'il avait la conscience nette.

Que dirait Vitrac et surtout que ferait-il, quand il se trouverait face à face avec cette Hélène qui semblait être son Irène ressuscitée ? Il était difficile de le prévoir ; mais, quoi qu'il advînt, le mystère ne tarderait pas à s'éclaircir. Et Jonville, presque rassuré sur les suites de cette aventure, se laissait aller au sentiment que lui inspirait la jeune fille assise à son côté.

Ce n'était encore que de la sympathie, mais déjà il lui en aurait coûté de ne plus la revoir.

Et il aurait pu l'aimer sans trahir la confiance d'un ami, car plus il la regardait, plus il se persuadait que ce n'était pas elle qu'il avait surprise, un soir, sortant avec Vitrac d'un restaurant des Champs-Élysées bien connu des amants que le mariage de l'un des deux — et quelquefois de tous les deux — oblige à se cacher pour dîner en tête à tête.

La maîtresse de Vitrac, c'était l'autre ; c'était la morte. Vitrac ne s'y tromperait pas, et il faudrait bien que tôt ou tard il s'en expliquât avec Jonville.

Le landau allait toujours du même train, et il eut tôt fait d'arriver au pont de la Concorde, qu'il passa pour enfiler la rue de Bourgogne et déboucher sur la place du Palais-Bourbon.

Cavaroc, qui avait pris les devants, mit pied à terre devant la porte du n 9, où demeurait son ami, et s'avança pour l'aider à descendre de voiture.

Le comte Borodino poussa la courtoisie jusqu'à descendre aussi pour offrir l'appui de son bras au blessé, qui ne se hâtait pas de quitter la place, car il aurait voulu prendre congé de la jeune fille, et, faute de savoir le grec ou le russe, il en fut réduit à lui adresser un salut expressif.

Elle le lui rendit gracieusement, et si sa bouche resta muette, ses yeux parlèrent.

— Messieurs, dit l'oncle, je bénis le hasard qui m'a mis à même de vous être utile après un accident fâcheux, et j'espère que nos relations ne s'arrêteront pas là. M. de Jonville me permettra de venir prendre de ses nouvelles et…

— J'irai vous en donner, interrompit Cavaroc, qui avait bonne envie de revoir et d'étudier à domicile ce seigneur si singulièrement rencontré.

— Vous serez le très bienvenu chez moi, monsieur, répondit avec empressement le comte Borodino.

Et, après avoir échangé avec les deux amis de cordiales poignées de main, il remonta dans son équipage, qui fila aussitôt vers l'esplanade des Invalides.

Jonville, par amour-propre, avait fait bonne contenance devant la belle Hélène, mais il souffrait horriblement de sa foulure, et la force commençait à lui manquer ; la force, mais pas le courage, car il ne laissa pas échapper une plainte. Il fallut que le capitaine le soutînt pour l'amener jusqu'à son appartement.

Ces messieurs, du reste, n'avaient pas perdu leur journée, puisqu'ils commençaient à y voir un peu plus clair dans cette ténébreuse affaire.

Ils n'étaient pas au bout de leurs peines.

III

Pendant que Julien de Jonville et le capitaine Cavaroc couraient ces aventures, Paul Vitrac n'était pas sur un lit de roses.

Vers midi, alors qu'il était encore sous le coup des violentes émotions par lesquelles il venait de passer, Vitrac avait reçu la visite d'un agent qui venait le chercher pour le mener chez un juge d'instruction déjà saisi de l'affaire, et il était resté deux heures dans le cabinet de ce magistrat.

Il y avait trouvé son élève Tire-Lire, appelé aussi à déposer, et si Vanda n'avait pas été citée, c'est que la police n'était pas encore renseignée sur la nature de ses relations avec le peintre de la place Pigalle.

Vanda aurait son tour. Le commissaire avait pris les noms des invités présents, et ils devaient être tous interrogés, sans exception.

Vitrac avait déclaré ne rien comprendre à la scène du bal et n'avoir pas reconnu la tête coupée.

Les deux amis qui l'avaient entendu murmurer un nom de femme, au moment où il l'avait vue, n'étaient pas là pour le démentir, et, pour le moment, la justice ne songeait point à eux.

Tire-Lire, alors même qu'il eût été en mesure de le faire, se serait bien gardé de contredire Vitrac, car il lui était dévoué comme un chien l'est à son maître ; mais il n'avait pas persisté à accuser les rapins d'un atelier rival d'avoir inventé et exécuté cette ignoble charge. Avant de comparaître, Tire-Lire avait pris des informations dans le monde des artistes, et il avait acquis la certitude que les élèves de Cantillon n'y étaient pour rien. Il attribuait ce mauvais tour à un ennemi de Vitrac. On en a toujours quand on a du talent, et surtout quand on gagne beaucoup d'argent.

Tire-Lire croyait encore à une farce, et le juge instructeur paraissait être du même avis que Tire-Lire.

Il le renvoya avec Vitrac, en leur annonçant que la suite dépendrait du résultat de l'exposition à la Morgue et de l'enquête ouverte dans les hôpitaux.

Si l'on constatait que la morte avait figuré sur une des tables de l'École d'anatomie, on découvrirait l'auteur de la sinistre plaisanterie, et il n'y aurait plus lieu de chercher un assassin qui n'existait pas. Si elle était reconnue aux vitrines de la Morgue, le visiteur qui la reconnaîtrait fournirait sans doute des indications qui mettraient sur la trace du coupable.

Vitrac sortit du Palais de justice en même temps que Tire-Lire, qui lui proposa immédiatement d'y aller voir.

La halle aux cadavres n'était pas bien loin, et le rapin trouvait tout naturel de pousser jusque-là pour s'assurer que l'exhibition avait commencé.

Vitrac refusa énergiquement, et comme Tire-Lire insistait, en appuyant sur cette idée très répandue et très fausse que les meurtriers ne manquent jamais de venir rôder autour du vilain monument où l'on met en montre les corps de leurs victimes, Vitrac le planta là.

Le maître n'avait pas accoutumé de traiter ainsi son élève préféré, et Tire-Lire, qui ne s'était pas trouvé seul avec lui depuis la scène du bal, fut tout étonné de le voir éviter d'engager une conversation sur les événements de la nuit et de la matinée.

C'était à croire que Vitrac craignait d'être obligé de dire ce qu'il en pensait.

Le rapin attribua ce brusque départ à la secousse nerveuse que le grand artiste avait reçue.

Une seconde après, il n'y pensait déjà plus et il s'acheminait d'un pas délibéré vers la pointe orientale de la Cité.

C'était un curieux type de bohème parisien que Jean Dangalas, surnommé Tire-Lire.

Cet artiste à tous crins, ce débraillé qui se plaisait à arborer des tenues extravagantes, ce fantaisiste qui, une fois, avait fait à pied le voyage de Venise, en peignant des portraits pour payer les aubergistes quand il ne couchait pas à la belle étoile, ce noceur qui passait à peu près toutes ses nuits dans les bastringues ou dans les caboulots du quartier Pigalle, était le fils unique de la

plus vertueuse et de la plus ordonnée des veuves, — une sainte qu'il désespérait tout en l'adorant.

Son père lui avait laissé une petite fortune qu'il s'était empressé de jeter à tous les vents du plaisir, et il fallait lui rendre cette justice qu'il ne demandait jamais d'argent à sa brave femme de mère. Il lui en donnait même de temps en temps.

Jean vivait donc au jour le jour, sans aucun souci de l'avenir, et il ne vivait pas trop mal des travaux que Vitrac lui faisait obtenir en le recommandant aux marchands de tableaux, et aussi de ceux qu'il accrochait, par-ci par-là, dans le monde interlope qu'il fréquentait.

Lorsqu'une irrégulière du quartier Pigalle faisait, par hasard, la conquête d'un monsieur riche et généreux, elle ne manquait pas de commander à Jean son portrait et quelquefois même celui de son protecteur de passage.

Tire-Lire attrapait comme pas un la ressemblance, et il savait très bien son métier. Seulement, il tenait pour la nouvelle école, et sa peinture impressionniste lui nuisait un peu auprès de sa clientèle.

Sur l'amour, Tire-Lire avait aussi des opinions naturalistes. Il ne l'envisageait qu'au point de vue de l'agrément, et il fuyait comme la peste les longues liaisons. Il prétendait qu'un artiste se doit tout entier à l'art et n'a pas le droit de se coller, comme on dit dans les brasseries de Montmartre.

Tire-Lire n'avait jamais aimé sérieusement que sa mère et Vitrac. Pour Vitrac, il se serait fait hacher, et quiconque se fût avisé de critiquer devant lui le maître coloriste aurait passé un mauvais

quart d'heure. De Vitrac, il aurait tout souffert, et sa tendresse pour lui allait jusqu'à la jalousie.

Aussi ne portait-il pas dans son cœur la triomphante Vanda. Il lui en voulait d'accaparer son Paul, il voyait très bien qu'elle visait à se faire épouser, et il travaillait sourdement à contrecarrer les projets ambitieux de cette poseuse qui ne posait plus que pour son amant. Mais il n'osait pas lui rompre en visière, et il vivait avec elle sur le pied de paix armée, comme la France avec l'Allemagne.

Il surveillait ses manœuvres sans en avoir l'air et sans se permettre de surveiller Vitrac, qui ne lui parlait jamais de ses bonnes fortunes, quoiqu'il en eût souvent.

Vitrac, d'ailleurs, n'aurait pas supporté que Tire-Lire se mêlât de ses aventures galantes, car Vitrac possédait au plus haut degré la qualité sans laquelle un homme ne réussit pas auprès des femmes. Vitrac était discret, et si Jonville avait reçu de lui la confidence de ses amours avec une belle étrangère, c'est que la confidence était forcée, Jonville les ayant surpris au moment où ils sortaient d'un cabinet particulier.

Tout s'était borné, du reste, à un aveu de relations impossibles à nier, et Vitrac n'avait donné à son ami l'attaché aucun renseignement sur la dame dont Tire-Lire ne soupçonnait pas l'existence.

Et, depuis la scène du bal, il n'était pas venu à l'esprit de l'insoucieux rapin que son maître connaissait la décapitée.

Lui, ne l'avait jamais vue vivante, par l'excellente raison qu'elle n'était jamais venue à l'atelier de la place Pigalle, dont il

ne sortait guère que pour flâner dans le quartier de la Nouvelle-Athènes.

Parisien endurci, Tire-Lire méprisait la verdure et ne mettait jamais les pieds au bois de Boulogne, ni même aux Champs-Élysées. C'est tout au plus s'il lui arrivait, une ou deux fois par an, de pousser jusqu'au parc Monceau pour y fumer sa pipe.

La Cité, en revanche, lui était familière. Il en connaissait tous les recoins, ayant habité la rue d'Arcole aux jours de son enfance, et il y revenait volontiers pêcher à la ligne dans le petit bras de la Seine, quand la fantaisie lui prenait de rêver au bord de l'eau.

Il traversa le parvis Notre-Dame, longea l'église et déboucha en face de la Morgue, qu'il s'attendait à trouver assiégée par les curieux.

Il fut très surpris de voir qu'on ne faisait pas queue à la porte. Il en conclut que la tête n'était pas encore exposée, et il allait rebrousser chemin, quand il réfléchit que les feuilles du matin n'avaient pas pu apprendre à leurs lecteurs ce qui s'était passé chez Vitrac à l'heure où les journaux sont déjà sous presse. La tête pouvait y être, sans que la population parisienne sût qu'elle y était.

Au moment où il se décidait à entrer, il avisa tout près de la grille du square une figure qui valait bien qu'on la regardât.

C'était une toute jeune fille, au teint rose, presque une enfant, qui tenait un carton à la main et qui regardait de tous ses yeux la laide façade de la Morgue.

Elle s'était arrêtée sur le trottoir qui borde le square, juste en face de la porte béante, et il n'était pas difficile de deviner qu'elle

grillait d'envie d'entrer.

La rencontre n'avait rien d'insolite, car elles ne sont pas rares, à Paris, les modistes qui vont volontiers voir des noyés pour se donner des émotions. C'est moins cher qu'une place dans un théâtre de drame, et la secousse est plus forte.

Mais celle-là était si gentille que Dangalas, grand chasseur de grisettes, resta pour se régaler de la vue de cette fleur fraîchement éclose. Et, oubliant pourquoi il était venu à la pointe de l'île de la Cité, il ne pensa plus qu'à trouver un moyen d'aborder la petite, — comme il les appelait toutes.

La timidité n'était pas un des défauts de Tire-Lire, qui en avait beaucoup d'autres, et il était passé maître dans l'art essentiellement parisien de gagner les bonnes grâces des demoiselles de magasin.

Ce jour-là, par hasard, il était en tenue de conquête, ayant été obligé, pour comparaître devant le juge, de remplacer ses habits d'atelier par un costume convenable. Il était donc en possession de tous ses avantages et il ne doutait pas de réussir. Il hésitait pourtant à entamer l'attaque, tant cette fillette ressemblait peu à ses pareilles qui vont trottant par les rues pour faire les commissions de leurs patronnes.

D'abord elle appartenait évidemment à l'aristocratie des trottins, car elle était habillée avec une certaine élégance et surtout avec un soin remarquable.

Pas un cordonnet qui traînât au bas de sa robe de laine, pas un brin de fil ou de soie oublié sur son caraco, bien ajusté à la taille. Son col et ses manchettes étaient d'un blanc de neige ; son cha-

peau, très simple, lui allait à merveille ; elle portait des gants presque neufs, et ses bottines mignonnes n'avaient pas une tache de boue.

On voyait tout de suite qu'elle devait marcher sur la pointe du pied, en choisissant les pavés.

Dangalas appréciait d'autant mieux les femmes correctement habillées que, d'habitude, il était lui-même assez débraillé.

C'est un effet très connu de la loi naturelle des contrastes.

Mais ce qui lui plaisait encore davantage, c'était le charme tout particulier de ce minois éveillé, sans air d'effronterie, de cette physionomie gaie, intelligente et douce.

Et il se disait qu'avec cette modiste comme on n'en voit guère une attaque à la housarde ne réussirait pas.

Il y fallait mettre des égards, et ce n'était pas ce qui le gênait, car il savait varier ses procédés suivant les occasions.

Mais, en fait d'abordage, c'est souvent le premier mot qui décide du succès, et Tire-Lire en cherchait un qui ne fût ni grossier ni banal. Il crut l'avoir trouvé, et il s'approcha sournoisement de la jeune fille qui ne faisait aucune attention à lui, absorbée qu'elle était par la contemplation du lugubre édifice.

— Vous n'osez pas entrer, hein ? demanda-t-il à demi voix.

Elle tressaillit, comme tressaille une personne réveillée en sursaut ; elle recula de deux pas, elle rougit même un peu, mais elle ne se troubla point, et elle se mit à le dévisager tranquillement pour voir à quelle espèce d'homme elle avait affaire.

Tire-Lire en conclut qu'il n'était pas tombé sur une bégueule, et qu'il pouvait hardiment pousser sa pointe.

— Vous n'osez pas, parce que vous êtes toute seule, reprit-il. Avec moi, vous n'aurez pas peur.

Et il lui offrit son bras, en imitant les façons cérémonieuses d'un monsieur du grand monde qui va conduire une belle dame dans la salle à manger, au moment où l'on vient d'annoncer que le dîner est servi.

Dans cette attitude, le haut du corps incliné et le bras arrondi en anse de panier, il était si drôle que la modiste ne put s'empêcher de rire. C'était bon signe, et le rapin alla de l'avant.

— Vous ne voulez pas me donner le bras ? dit-il gaiement. Vous avez raison, mademoiselle. Nous aurions l'air d'une noce. Mais venez tout de même. Je vais vous montrer les curiosités de l'établissement.

— C'est bien la Morgue ? demanda la fillette en regardant fixement Tire-Lire avec ses grands yeux bleus.

— Oui, belle enfant. Est-ce que vous ne l'aviez jamais vue ?

— Non. C'est la première fois que je viens dans ce quartier-ci. Alors, c'est là qu'on expose les morts ?

— Ceux qu'on repêche dans la Seine, oui, mademoiselle.

— Brrr !... ils doivent être affreux.

— Peuh !... ils ne sont pas jolis... jolis... Ils manquent surtout de fraîcheur... mais je vous assure que c'est à voir.

— Merci ! je n'y tiens pas ! mais j'aurais voulu savoir comment c'est arrangé là dedans. Ma patronne y est allée, et elle prétend que ça ressemble à la vitrine de son magasin. Je m'y risquerais peut-être si j'étais sûre qu'il n'y a pas de corps exposés.

— Comme ça se trouve ! aujourd'hui il y a relâche… j'en sors, et je vous garantis qu'il n'y a pas le moindre noyé.

Tire-Lire mentait. Il n'était pas entré et il ne savait pas si les dalles où l'on étale les cadavres étaient ou non vacantes, mais il n'avait garde de négliger un moyen de faire plus ample connaissance avec une adorable grisette. Il comptait même tirer parti du saisissement qu'elle allait éprouver en se trouvant tout à coup face à face avec quelque hideux macchabée.

Une femme émue est toujours plus sensible aux attentions d'un galant, et l'astucieux rapin méditait déjà de lui offrir, en sortant, un grog américain pour la réconforter. Et le curieux de l'affaire, c'est qu'il ne pensait plus du tout à la tête coupée, quoiqu'il eût fait le voyage tout exprès pour vérifier si elle était là.

— Vrai ?… bien vrai ?… il n'y a pas de morts ? demanda la jeune fille.

— La preuve, c'est que… voyez !… les passants n'entrent guère, et ceux qui entrent sortent tout de suite. Croyez-moi, mademoiselle… profitez de l'occasion !… c'est l'instant !… c'est le moment !… cria Tire-Lire en contrefaisant les intonations et les gestes d'un forain qui invite le public à pénétrer dans sa baraque.

Cette parodie grimacière égaya la jeune fille, qui ne put pas tenir son sérieux. Tire-Lire avait touché sa corde sensible.

Il était tombé sur une rieuse naïve, toujours prête à s'amuser sans arrière-pensée.

Et il utilisa cette heureuse disposition en ajoutant d'un air confidentiel :

— Seulement, vous ferez bien de vous dépêcher. C'est l'heure où l'on apporte les nouveaux sujets, et la salle ne va pas rester longtemps vide.

Ce dernier argument décida la jeune fille à traverser la chaussée, sous l'œil et tout près de Dangalas, enchanté de ce premier succès qui lui en promettait d'autres.

Il avait dit vrai en disant que ce jour-là les curieux étaient rares. Peu de gens, en effet, franchissaient le seuil de la Morgue, mais ils ne le repassaient pas si vite qu'il le prétendait, et du retard qu'ils mettaient à sortir on pouvait conclure qu'il y avait quelque chose à voir.

Dangalas la tira, cette conclusion, et la décapitée lui revint en mémoire. Mais l'idée de la revoir n'était pas pour l'arrêter. Si la tête était exposée, ce spectacle impressionnerait encore plus vivement la modiste aux yeux bleus, et c'était précisément ce qu'il souhaitait.

Elle était restée sous le péristyle, cette modiste en rupture d'atelier, et elle hésitait à avancer, comme une chatte blanche au bord d'un bourbier où elle craint de se salir. Il s'agissait de tourner un mur qu'on a élevé là, en guise de paravent, pour cacher aux promeneurs de la rue le lugubre étalage relégué au fond de la salle.

— Convenez que l'endroit n'a rien d'effrayant, souffla le rapin en indiquant du doigt les parois en stuc poli et le plafond vitré qui laissait passer la claire lumière du soleil.

Il n'y avait pas vingt personnes dans cette antichambre des morts, en comptant deux individus qui, à les juger sur la mine, pouvaient bien être des agents et qui causaient dans un coin, tandis que les curieux s'étaient groupés devant la clôture en verre.

Ces curieux, évidemment, regardaient autre chose que des tables de marbre et des robinets de cuivre.

Tire-Lire, long comme un jour sans pain, dominait ces gens attroupés, et il n'eut pas besoin de se pousser au premier rang pour voir ce qu'ils regardaient.

C'était la tête, l'effrayante tête coupée que, dans l'atelier de Vitrac, il avait, un instant, tenue par les cheveux.

Il s'attendait bien à la trouver là, et pourtant il se sentit remué.

On avait arrangé une mise en scène qui devait attirer tout Paris, dès que les journaux auraient répandu la nouvelle de cette exhibition.

On l'avait placée sur une espèce de piédestal, près du vitrage ; on avait laissé flotter sa chevelure blonde, qui encadrait le visage sans le cacher ; ses yeux n'étaient pas fermés, et, afin de la conserver le plus longtemps possible, on avait sans doute eu recours au procédé Gannal, car la peau n'était pas marbrée de ces taches bleuâtres qui surviennent après la mort.

Le spectacle était si saisissant que pas un des spectateurs ne soufflait mot.

Il y avait cependant là, comme toujours, des femmes peu accoutumées à se taire ; par exemple, des vendeuses de poisson accourues du marché de la place Maubert, qui n'est pas bien loin de la Morgue.

Elles s'en allaient, l'une après l'autre, aussi pâles que la morte, et les vides qu'elles faisaient en se retirant permettaient aux derniers arrivés d'approcher.

Après chaque départ, il se produisait comme des éclaircies passagères dans le groupe, et par une de ces éclaircies la petite modiste qui avait suivi de près Dangalas aperçut tout à coup la décapitée.

Elle non plus ne jeta pas un cri, n'articula pas un mot, mais le rapin qui l'observait vit ses traits se décomposer, ses yeux s'ouvrir démesurément, et sentit qu'elle se cramponnait à son bras.

Il avait prémédité de l'émouvoir violemment. Il s'aperçut qu'il y avait trop bien réussi, car il comprit qu'elle allait s'évanouir. Il tenait beaucoup à éviter une scène qui n'aurait pas manqué d'attirer l'attention des agents apostés là pour surveiller les visiteurs, et afin de prévenir ce désagrément, il passa vivement son bras autour de la taille de la fillette qu'il entraîna en arrière et qu'il soutint jusqu'à la sortie de la maudite salle.

Là, il lui fallut encore se baisser pour ramasser le carton qu'elle venait de laisser tomber et disperser des gamins qui leur barraient le passage en ricanant.

— Tiens !... une gonzesse qui se trouve mal !... c'est bien fait !... v'là ce que c'est !... fallait pas « qu'è » y aille !...

Ce refrain populacier les accompagna jusqu'au bas du perron de la Morgue, et, par surcroît de désagrément, Dangalas, en se retournant pour chasser ces polissons, vit apparaître derrière lui la tête d'un des agents que la police avait placés là en surveillance.

Cet homme, évidemment, soupçonnait que la jeune fille avait reconnu la tête et la suivait pour entendre ce qu'elle allait dire.

Afin de le dépister, Dangalas, qui n'attribuait qu'à la frayeur le demi-évanouissement de la modiste, s'écria bien haut :

— Je vous avais avertie que ça vous ferait de l'effet. Je comprends que ça vous ait remuée, mais ce n'est pas une raison pour vous trouver mal. Elle ne vous était de rien, après tout, et vous ne l'aviez jamais tant vue, cette blonde qu'on a raccourcie. Marchons un peu, ça vous remettra.

L'agent qui écoutait n'en demanda pas davantage et rentra dans la salle pour y reprendre son poste.

La jeune fille n'avait pas répondu. Elle suffoquait, et, cette fois, elle ne refusa pas le bras du rapin, qui la conduisit tout au fond du square, où il la fit asseoir sur un banc.

Par le beau temps qu'il faisait ce jour-là, ce square était encombré d'enfants jouant aux barres ou au bouchon et de bonnes flirtant avec des militaires non gradés.

Tout ce monde les prit pour un couple amoureux, et personne ne s'avisa de les déranger.

— N'y pensez plus, mademoiselle, reprit Tire-Lire ; vous la reverriez en rêve et vous auriez le cauchemar. Ah ! si j'avais su que

vous étiez si peureuse, je ne vous aurais pas proposé d'entrer, je vous prie de le croire !

— Ce n'est pas la peur, balbutia la petite.

— Ça y ressemble diablement… vos belles couleurs se sont effacées, et vous tremblez comme une feuille.

— C'est que… cette morte… je la connaissais…

— Pas possible ! s'écria Dangalas.

— Je vous dis que je l'ai reconnue… c'est une des clientes de ma patronne… Elle est venue, l'autre jour, au magasin, rue de la Paix, commander un chapeau… et ce chapeau… il est là dans ce carton.

— Comment ! tout à l'heure, quand je vous ai rencontrée, vous alliez chez elle ?

— Pas directement. Madame m'a envoyée faire une commission chez un fabricant de fleurs qui demeure dans l'île Saint-Louis… J'en venais et, après, je devais aller porter le chapeau à essayer.

— Elle habite donc par ici, cette cliente ?

— Non… elle demeure au contraire très loin de la Cité. Madame m'avait dit de prendre le bateau-mouche au pont de la Tournelle et, quand j'aurais fait ma course, de revenir par l'omnibus de Passy-Bourse, qui passe au bout de la rue de la Paix. Mon Dieu ! pourquoi ai-je eu la malheureuse idée de venir ici ! C'est notre première demoiselle qui en est la cause. Elle nous a raconté qu'elle était entrée une fois à la Morgue et qu'elle y avait vu un pauvre petit enfant qui avait l'air d'un ange endormi…

— Bah ! vous n'en mourrez pas, d'y être entrée aussi.

— Non, mais ma patronne me grondera, et toutes ces demoiselles du magasin se moqueront de moi.

— S'il n'y avait que ça, ce ne serait rien, murmura Dangalas en hochant la tête.

— Que voulez-vous dire ?

— Le diable, c'est que vous aurez à vous débrouiller avec les commissaires de police, les juges… et tout ce qui s'ensuit…

— Moi !… et pourquoi ?

— Parce que cette femme dont la tête est exposée là a été assassinée, c'est évident. Personne ne l'a encore reconnue… vous serez la première… Nécessairement, on vous interrogera… Et vous devrez vous estimer très heureuse si l'on ne vous garde pas à la disposition de la justice.

— M'arrêter !… je me tuerais plutôt que d'aller en prison… et grand-père en mourrait de chagrin… Mais on ne peut pas m'y mettre… je n'ai rien fait de mal.

— Je ne dis pas qu'on vous enfermera, mais vous aurez de gros ennuis. Vous ne savez pas ce que c'est que d'être tournée et retournée par ces gens-là ! Ils cherchent des témoins pour arriver à trouver l'assassin… tout tombera sur vous… quand vous leur aurez appris le nom et l'adresse de la cliente que vous venez de reconnaître à la Morgue, ils vous forceront à les conduire chez elle. Tenez ! tout à l'heure, un mouchard qui était dans la salle nous a suivis jusqu'à la porte, parce qu'il soupçonnait, à votre émotion,

que vous aviez reconnu la tête. Moi, si j'étais à votre place, je me tairais.

— Ma patronne me demandera pourquoi je n'ai pas porté le chapeau.

— Rien ne vous empêche de le porter. Où demeurait la dame qui l'a commandé ?

— Je ne suis jamais allée chez elle, mais l'adresse est sur la facture… rue Berton, 8.

— Rue Berton ? C'est à Passy, je crois ?

— Oui… tout près du quai, puisque madame m'a dit de prendre le bateau.

— Eh bien, pourquoi ne feriez-vous pas la commission ? Vous êtes censée ne rien savoir, et là-bas, rue Berton, vous verrez si l'on vous reçoit.

— Mais je dois essayer le chapeau et rapporter le prix de la facture.

— Essayer le chapeau, ce serait difficile… mais j'ai dans l'idée qu'on vous payera… Cette dame devait être mariée ; vous demanderez à parler au mari.

— Je n'oserai jamais. Pensez donc ! si c'était lui qui a tué sa femme ?

— Raison de plus pour qu'il paye. Vous remettrez l'argent à votre patronne, et si vous êtes discrète, personne ne saura que vous connaissiez de vue la malheureuse à laquelle on a coupé le

cou… personne, excepté moi, qui ne dirai rien, car je ne veux pas vous faire arriver de la peine.

— Je le crois, mais je n'aurai jamais le courage d'entrer dans cette maison… c'est peut-être là qu'on l'a assassinée.

— Voulez-vous que nous y allions ensemble ?

Àcette question qu'elle n'avait pas prévue, la jeune fille resta tout interdite.

Dangalas s'y était si bien pris qu'elle ne se défiait pas de lui et que la proposition ne l'effarouchait pas trop. Mais il n'y avait pas une demi-heure qu'il l'avait abordée, et elle se demandait ce qu'il allait penser d'elle, si elle acceptait d'emblée l'escorte qu'il lui offrait si hardiment.

Ce n'était pas qu'elle fût timide, ni qu'elle craignît qu'il abusât de la situation.

Accoutumée à courir les rues pour porter les commandes à domicile, elle avait appris à se défendre contre les obsessions des galants trop empressés, et elle savait fort bien se débarrasser d'eux sans se fâcher.

Mais traverser la moitié de Paris en compagnie d'un grand garçon encore jeune et pas mal tourné, c'était s'exposer à de mauvais propos, si elle rencontrait en chemin une de ses camarades de magasin ou seulement une cliente qui ne se priverait pas de la dénoncer à la patronne.

Si Dangalas eût été vieux et laid, elle aurait peut-être moins hésité, quoique les hommes les plus disgraciés ne soient pas toujours les moins dangereux ; mais Dangalas lui plaisait par son air

ouvert, par la rondeur de ses façons, et son instinct de fillette l'avertissait de se mettre en garde contre la sympathie que le rapin lui avait inspirée à première vue.

Il lui en coûtait pourtant de le désobliger par un refus tout sec, et elle trouva une raison pour s'excuser.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle lentement ; avec vous, je n'aurais pas peur, mais je crois que je ferais mal de suivre le conseil que vous me donnez. Si cette dame a été assassinée, je n'ai pas le droit de me taire… et si les gens de justice cherchent l'assassin, mon devoir est de dire ce que je sais, pour les aider à le découvrir.

— Votre devoir ? s'écria Tire-Lire ; non pas !… ou du moins c'est un cas de conscience que je ne me charge pas de décider. Moi, je me tairai. Ce n'est pas mon métier de chercher les assassins… et vous pouvez compter que je garderai pour moi la confidence que vous m'avez faite. Croyez-moi, mademoiselle, ne vous mêlez pas de cette affaire.

— Alors, pourquoi irais-je rue Berton ?

— Mais vous venez de me le dire, pourquoi. Pour remettre le chapeau à l'adresse indiquée sur la facture. N'est-ce pas là le seul moyen d'éviter les reproches et surtout les questions de votre patronne ?

La jeune fille ne sut que répondre, et Dangalas reprit avec conviction :

— Je vous assure, mademoiselle, que vous n'avez rien de mieux à faire, si vous voulez rester en dehors de cette vilaine histoire. Quoi qu'il vous arrive là-bas, vous ne serez pas compro-

mise, puisque nul ne saura que vous y êtes allée en sortant de la Morgue. Quant aux dangers que vous pourriez courir, vous n'avez pas à vous en préoccuper, puisque je vous accompagnerai jusqu'à la porte de la maison et même au delà, si vous le désirez. Vous ne me connaissez pas, c'est vrai, mais je vais vous renseigner. Je m'appelle Jean Dangalas, je suis artiste, je fais de la peinture, et j'en vis assez bien. Enfin, je suis libre comme l'air, car je n'ai plus que ma vieille mère qui, Dieu merci ! n'a pas besoin de moi. Voilà mon dossier, comme ils disent au Palais. Remarquez, je vous prie, que je ne vous demande pas votre nom.

— Oh ! interrompit la jeune fille, je n'ai pas l'intention de vous le cacher… Augustine Bernier… c'est facile à retenir. Vous savez déjà que je suis dans les modes… je travaille chez M Lucie Courtois, rue de la Paix. Vous n'avez plus que votre mère ; moi, j'ai perdu la mienne en venant au monde, et mon père quand j'étais toute petite. Je demeure chez mon grand-père qui a servi dans la marine de l'État et qui a une pension de retraite… et tenez !… puisque je vous parle de lui, s'il savait ce qui m'arrive, je crois bien qu'il me commanderait de tout dire. Je voudrais le consulter.

— En revenant de Passy, vous ferez très bien, mademoiselle. Il me semble que maintenant ce serait trop tôt, car enfin, si, chez la dame au chapeau, vous vous aperceviez qu'elle n'est pas morte et que vous venez de voir la tête d'une femme qui lui ressemble, vous regretteriez certainement d'avoir raconté à votre grand-père que vous êtes entrée à la Morgue.

Cet argument, après plusieurs autres, parut toucher Augustine Bernier. Elle ne répondit pas. Elle se recueillait, et l'on voyait

bien qu'elle était tentée de s'embarquer pour Passy avec l'artiste qui s'offrait à l'accompagner.

Tire-Lire avait plus d'une raison pour lui conseiller d'entreprendre immédiatement ce voyage et de se taire.

Tire-Lire tenait beaucoup à n'en pas rester là avec cette jolie fille que le hasard avait amenée sur son chemin et qui lui plaisait fort. Quant à l'affaire de la tête coupée, il ne se souciait pas de s'en mêler avant d'être mieux renseigné.

D'abord, la modiste avait pu se tromper, et il ne voulait pas s'exposer à faire ce qu'on appelle familièrement une gaffe.

Si, au contraire, elle avait vraiment reconnu la morte, il serait toujours temps d'avertir la justice, et Tire-Lire n'était pas disposé à en venir là sans consulter Vitrac.

Tire-Lire s'était aperçu que le maître préférait s'abstenir. Pourquoi ? Tire-Lire ne le devinait pas, mais il croyait prudent de ne pas brusquer les choses, afin de réserver à Vitrac sa liberté d'action. Il se promettait de le voir, en revenant de cette rue Berton où, s'il fallait en croire Augustine, demeurait la femme assassinée, de lui raconter son expédition et de s'en rapporter à lui pour le reste.

Ce rapin désordonné ne manquait ni de jugement ni de perspicacité, et il entrevoyait un mystère que Vitrac ne lui saurait pas gré de pénétrer.

— Eh bien, mademoiselle, reprit-il après un court silence, êtes-vous décidée ? On nous observe peut-être, et d'ailleurs, si vous vous attardiez, votre patronne vous gronderait. M'est avis qu'il serait temps de partir.

— Soit ! partons, dit Augustine en se levant brusquement. J'ai confiance en vous… promettez-moi seulement de ne plus me suivre, quand ma commission sera faite.

— Je le jure ! s'écria Dangalas aussi solennellement qu'un témoin qui prête serment devant le jury. Venez !… la station des bateaux-omnibus est à deux pas d'ici.

Il n'osa pas, cette fois, offrir son bras à la modiste, et ils s'en allèrent côte à côte par le pont de l'Archevêché, qui relie la Cité au quai de la Tournelle.

Ils croisèrent en chemin beaucoup de gens qui se dirigeaient vers la Morgue : des hommes en blouse et des femmes en bonnet.

La nouvelle de l'étrange exposition commençait à se répandre dans le quartier ; elle attirait la foule, et bientôt les curieux allaient être obligés de faire queue pour défiler devant la tête coupée.

Augustine ne soufflait plus mot, et Tire-Lire se gardait bien de la troubler par des questions indiscrètes. Il se contentait de l'observer du coin de l'œil ; et plus il l'examinait, plus il la trouvait avenante. Il en était à regretter de l'avoir rencontrée dans des circonstances qui ne lui permettaient pas de mener sa conquête tambour battant. Il s'était engagé à l'escorter jusqu'à Passy et à la quitter là. Il fallait bien s'exécuter, mais il espérait ne tenir que la moitié de ses promesses.

Ils arrivèrent au ponton juste au moment où s'y arrêtait le bateau descendant, et ils n'eurent pas de peine à se caser à bord, car, au mois de mars, les voyageurs par eau n'abondent pas.

Ils allèrent s'asseoir à l'avant, et Dangalas, en renouant la conversation, eut soin de ne pas remettre sur le tapis l'histoire de la blonde décapitée. Il ne parla que de lui-même et de sa gentille compagne : de lui, pour vanter les charmes de la vie d'artiste ; d'elle, pour se renseigner, sans en avoir l'air, sur l'existence qu'elle menait.

Elle répondit franchement, naturellement, comme une honnête fille qui n'a rien à cacher ni de son présent ni de son passé.

Avant que le bateau fît escale au pont de la Concorde, Dangalas savait déjà qu'elle venait d'avoir dix-huit ans, — elle paraissait moins âgée, — qu'elle avait été élevée en province, que son grand-père rêvait de la marier, quoiqu'il l'eût mise dans les modes — ces anciens marins ne doutent de rien — et que tous les soirs il venait la chercher à son magasin pour la ramener chez lui, rue du Port-Mahon, où il logeait sous les toits.

Dangalas recueillait précieusement ces confidences, qu'il comptait bien utiliser plus tard, lorsqu'il crut s'apercevoir qu'un monsieur les écoutait.

Ce monsieur se tenait accoudé sur le bordage du bateau-mouche, et, tout en regardant couler l'eau, il ne perdait pas de vue le couple assis près de lui. Il ne payait pas de mine, quoiqu'il fût convenablement vêtu. Avec sa figure rébarbative, sa moustache en brosse et ses favoris coupés au niveau de l'oreille, il ressemblait assez à un gendarme en bourgeois, et Tire-Lire, hanté par l'idée qu'on le surveillait peut-être depuis sa visite à la Morgue, se défiait de tous les gens qui avaient l'air de l'épier.

Celui-là ne s'était pas embarqué au quai de la Tournelle. Tire-Lire l'aurait remarqué. Il avait dû prendre le bateau à une autre

escale. On ne pouvait guère supposer qu'il observait un homme qu'il n'avait pas vu sortir de la Morgue. Ses œillades en dessous devaient être à l'adresse de la jolie modiste.

Quoi qu'il en fût des intentions de ce personnage, Tire-Lire eut soin de baisser la voix et d'éviter, en causant, de faire allusion au but de leur voyage à Passy.

Le rusé rapin s'étendit encore sur les agréments de la vie indépendante qu'il menait en sa qualité d'artiste et sur la joie qu'il aurait à y associer une petite amie, dût-il en faire sa femme légitime, jurant audacieusement qu'il ne manquait à son bonheur qu'une compagne aimante qui saurait le comprendre.

Augustine le laissait dire et souriait à ses déclarations, sans les encourager et même sans y répondre ; mais Dangalas s'apercevait qu'elles ne déplaisaient pas, et il les accentuait de plus en plus.

Il s'échauffa si bien à ce jeu qu'il finit par oublier la morte, à force de s'occuper de la vivante.

Le temps ne lui parut pas long, et il arriva presque sans s'en apercevoir au ponton de la passerelle, en aval du pont d'Iéna.

C'est là qu'on descend sur le quai de Passy.

Augustine, moins distraite, l'en fit souvenir, et ils se levèrent pour débarquer.

Leur voisin, qu'elle n'avait pas remarqué pendant le trajet, avait déjà quitté sa place pour se rapprocher de la sortie.

Lui aussi, sans doute, il allait à Passy.

Dangalas se remit alors à s'enquérir des intentions de la jeune fille dont il s'était constitué le protecteur. Jusqu'où désirait-elle qu'il l'accompagnât ?

Elle ne se pressa pas de répondre.

Quand ils eurent pris terre avec plusieurs autres passagers, l'homme suspect qui les avait devancés était déjà loin sur le quai, et Dangalas ne s'inquiéta plus de lui.

— Je ne suis jamais venue ici, murmura la modiste, et je ne sais où commence cette rue Berton.

— Là-bas, mademoiselle, répondit Tire-Lire. Je vois la plaque bleue sur l'angle d'un mur. Nous y serons dans deux minutes. Elle était logée un peu loin de la rue de la Paix, la cliente de votre patronne.

— Oh ! elle venait au magasin dans un bel équipage à deux chevaux.

— Seule ?

— Toujours seule avec son cocher et un domestique en livrée. Madame nous a dit que c'était une comtesse très riche.

— Qu'est-ce qu'elle dirait maintenant si elle savait qu'on a coupé la tête à sa noble cliente ?... si c'est vrai qu'on la lui a coupée. Moi, j'ai beaucoup de peine à le croire ; je me figure que vous vous êtes trompée.

— Je le voudrais... mais je ne le crois pas... et j'avoue que je ne me sens pas trop rassurée quand je pense que peut-être je vais être reçue par les gens qui l'ont tuée.

— Je comprends ça… et c'est pourquoi je ne veux pas vous quitter à la porte. Avec moi, vous n'aurez rien à redouter.

Et comme la jeune fille secouait la tête, Tire-Lire reprit :

— Si l'on s'étonne de me voir avec vous… eh bien, vous direz que je suis… votre frère… On ne le croira pas, mais ça m'est égal… et à vous aussi, n'est-ce pas ?

Augustine se tut, mais elle ne paraissait pas convaincue, et le rapin n'insista pas.

Ils arrivèrent ainsi au coin de la rue Berton.

Elle n'est pas large, cette rue, et elle a un peu l'air d'un chemin rural. L'herbe y pousse entre les pavés, et les maisons y sont rares. Bordée des deux côtés par des murs de jardin, elle monte d'abord en ligne droite, puis elle s'infléchit à gauche pour aller rejoindre la rue Raynouard, qui longe le flanc de la colline.

C'est le vieux Passy, bâti au sommet du coteau, longtemps avant que la suppression du mur d'enceinte eût annexé à Paris ce joli village qui est devenu une grande ville.

Dangalas, ennemi des excursions champêtres, ne connaissait pas ce coin de banlieue si fréquenté. Il avait fait à pied le voyage d'Italie, mais il ignorait volontairement les environs de Paris, et en ce moment il découvrait Passy, comme Dumas père découvrait jadis la Méditerranée.

Augustine restait silencieuse et semblait hésiter à prendre ce chemin désert.

— Aimez-vous mieux que j'entre sans vous ? lui demanda en riant Tire-Lire ; je n'ai pas l'air d'une demoiselle de magasin,

mais je dirai que je suis commissionnaire, et que la patronne m'envoie toucher la facture et remettre le chapeau commandé par madame la comtesse.

— On vous répondrait peut-être qu'elle est sortie, et nous n'en saurions pas davantage, murmura la jeune fille. J'entrerai seule.

— Comme vous voudrez. Je vous attendrai dehors et je resterai en faction jusqu'à ce que je vous aie revue.

Ils s'engagèrent dans la rue Berton sans plus délibérer. Ils n'y avaient pas fait dix pas qu'une voiture, lancée au grand trot de deux grands chevaux, tourna l'angle du quai et se mit à monter la rue d'un tel train qu'ils eurent à peine le temps de se ranger contre les murs pour éviter d'être écrasés.

Dangalas se jeta à gauche, Augustine se jeta à droite. L'équipage passa comme un météore qui ne brille que pour s'éteindre aussitôt, car trente secondes après, il tourna court et s'engouffra sous une porte cochère ouverte qui se referma sur lui immédiatement.

Le rapin n'y avait, comme on dit, vu que du feu, et il se hâta de traverser la rue pour aller rejoindre Augustine dont cette trombe roulante l'avait brusquement séparé.

— Vous n'avez pas eu de mal, j'espère ? lui cria-t-il. Moi, j'ai manqué être aplati et je n'ai pensé qu'à vous.

Il fut tout surpris de voir que le visage de la fillette avait complètement changé d'expression. Elle souriait, et ses belles couleurs étaient revenues. Tire-Lire crut que c'était de joie d'avoir échappé à un accident, mais elle lui dit gaiement :

— Je suis bien contente… je m'étais trompée… ce n'est pas elle que j'ai vue là-bas… je viens de la voir passer.

— Qui ça ? demanda Dangalas, ahuri.

— La comtesse que je croyais morte… L'autre lui ressemble, mais je suis sûre que c'est la comtesse qui vient de rentrer chez elle. Je n'ai fait que l'entrevoir, mais j'ai reconnu l'équipage qui l'attendait à la porte du magasin, quand elle est venue commander son chapeau.

— À la bonne heure ! s'écria Tire-Lire. Tout est bien qui finit bien. Je me disais aussi : « On ne décapite pas comme ça une comtesse qui roule carrosse. » Vous voilà rassurée, Dieu merci !

Au fond, Tire-Lire était assez désappointé. Il avait cru tenir la piste des assassins, et il se faisait une fête d'annoncer à Paul Vitrac une si heureuse nouvelle. Maintenant, il lui fallait renoncer à cette satisfaction.

Il lui restait, pour se consoler, l'avantage d'avoir fait connaissance avec une modiste charmante. Encore n'était-il pas certain que la petite, n'ayant plus besoin de sa protection, n'allait pas couper court à des relations à peine ébauchées.

— Alors, vous n'avez plus peur ? lui demanda-t-il.

— Oh ! plus du tout. Je vais entrer seule, et je ne serai pas fâchée de revoir de près cette dame qui de loin ressemble à l'autre.

— Mais vous ne lui direz pas que vous avez cru voir sa tête à la Morgue ? demanda le rapin, toujours prêt à blaguer.

— Oh ! non, par exemple ! Je lui essayerai son chapeau, je toucherai la facture et je me dépêcherai de partir.

— Bon !... alors vous me permettrez de vous attendre ?

— M'attendre ? répéta la jeune fille, et pourquoi ?

— Mais... pour rester plus longtemps avec vous, dit galamment Dangalas. Et puis, vous aurez peut-être encore besoin d'un ami ; qui sait comment on va vous recevoir dans cette maison isolée ?

— Oh ! je ne suis plus inquiète, depuis que je suis sûre que la comtesse n'est pas morte. Elle est très aimable, cette belle dame... Elle me recevra très bien et elle ne me gardera pas de force.

— Elle, non... mais elle a un mari, je suppose... et il vient de rentrer avec elle, car j'ai vu un monsieur dans la voiture.

— Je ne le connais pas, et ce n'est pas à lui que j'ai à faire. Je n'ai donc rien à craindre et je ne veux pas abuser de votre obligeance. Vous vous êtes déjà bien assez dérangé pour m'accompagner jusqu'ici ; je me reprocherais de vous faire encore perdre votre temps.

— Dites la vérité, mademoiselle ; vous avez assez de ma compagnie et vous ne tenez pas à me retrouver sur votre chemin.

— Vous vous trompez, dit vivement Augustine. Je vous suis très reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi, et je serai bien contente de vous revoir.

— Et moi, je serais très malheureux si je ne vous revoyais pas. Alors indiquez-moi un moyen de vous rencontrer.

— Ah ! voilà ! je ne voudrais pas que vous vinssiez rôder autour de mon magasin, comme les amoureux de ces demoiselles.

Je n'en ai pas, moi, d'amoureux, et je n'en veux point avoir.

Mais je ne vous défends pas de venir chez grand-père. J'y suis, le dimanche, toute la journée. Je vous ai dit où il demeure. Si vous voulez, je lui annoncerai votre visite pour dimanche prochain.

— Comment donc ! s'écria Dangalas, mais je vous en prie, et vous pouvez compter que je n'y manquerai pas.

Le rapin, en parlant ainsi, faisait contre fortune bon cœur, car il avait rêvé autre chose que cette invitation pour le bon motif. Mais Augustine était si jolie qu'il n'avait garde de refuser, sauf à battre en retraite si l'aïeul s'avisait de lui mettre le conjungo sous la gorge.

— Je vous avais bien jugé, dit la jeune fille en lui tendant sa main gantée, qu'il serra chaleureusement. À dimanche donc ; et maintenant, séparons-nous. Il se fait tard… le jour baisse déjà, et la rue de la Paix n'est pas tout près d'ici.

— Autant de raisons pour que je ne vous laisse pas revenir seule.

— Je ne reviendrai pas seule, puisque je reviendrai en omnibus, répliqua gaiement la jeune fille. Passy-Bourse… vous savez… Merci encore, et à bientôt ; mais ne me suivez pas, je vous en prie… Je ne veux pas que les domestiques de la comtesse me prennent pour ce que je ne suis pas.

Et sans laisser à Tire-Lire le temps d'insister, elle s'achemina au pas accéléré vers la maison.

On ne la voyait pas de la rue, cette maison, et de l'endroit où Dangalas était resté, on ne voyait même pas la porte cochère, placée au fond d'un rentrant du mur de clôture.

L'élève de Vitrac n'avait assurément rien de mieux à faire que de se conformer à la dernière recommandation d'Augustine, et il ne tenait pas du tout à se montrer aux gens qui viendraient ouvrir. Il se tint donc coi et il ne tarda pas à entendre le bruit de la porte qu'on refermait.

La modiste avait été reçue sans difficulté.

C'était de bon augure, car si les habitants de la villa avaient eu un crime sur la conscience, ils n'auraient probablement pas été si accessibles.

Et pourtant Tire-Lire ne se sentait pas disposé à quitter la place, comme la jeune fille l'en avait prié. Il se disait que l'essayage du chapeau ne la retiendrait pas plus d'un quart d'heure, et qu'il pouvait bien l'attendre.

Si elle lui faisait la mine en le retrouvant là, il en serait quitte pour s'excuser sur l'intérêt qu'il lui portait et pour la laisser monter seule à la place de Passy, point de départ des honnêtes omnibus où les fillettes peuvent, assurait-elle, voyager sans avoir à redouter de mauvaises rencontres.

Il ne s'agissait que de s'embusquer de façon à la voir sortir, sans attirer l'attention des passants, et l'on pouvait douter qu'il s'en présentât, car la rue Berton est peu fréquentée, et depuis qu'il y était entré, Dangalas n'en avait pas aperçu un seul.

Un monsieur et une dame qui rentrent chez eux en voiture ne sont pas des passants.

L'élève de Vitrac s'adossa donc à la muraille du jardin et prit racine à ce poste de surveillance.

Il était fumeur enragé, et il n'avait pas osé allumer sa pipe au nez d'Augustine. Il pensa qu'il aurait le temps d'en griller une, et, pour mieux goûter ce plaisir, il s'assit sur une borne.

Le tabac porte à la rêverie, et Tire-Lire se laissa bientôt aller à réfléchir vaguement aux incidents de cette après-midi, commencée au Palais de justice, qui s'achevait au bas du coteau de Passy.

Il comptait bien la compléter en allant place Pigalle, faire son rapport à Vitrac, et il ne regrettait pas trop de ne pas avoir, comme il l'avait espéré un instant, trouvé la trace de la décapitée.

La connaissance d'une jolie fille compensait à ses yeux cette déconvenue.

Vingt minutes se passèrent sans qu'Augustine reparût.

Tire-Lire se dit que les femmes — comtesses ou bourgeoises — n'en finissent pas quand elles sont en conférence avec leur modiste, et pour se donner patience, il bourra sa pipe qui venait de s'éteindre.

Il en fuma quatre sans désemparer.

La nuit venait ; la rue s'emplissait d'ombre, et la porte ne s'ouvrait toujours pas.

Dangalas, n'y comprenant plus rien, se demanda ce qui avait bien pu arriver à sa protégée. Il ne supposait pas qu'elle s'amusât à le faire poser ; et il commençait à s'inquiéter de son absence prolongée.

Il attendit encore un grand quart d'heure, et il ne put pas se décider à partir avant de savoir ce qu'elle était devenue.

Elle l'avait prié de ne pas se montrer aux gens de la comtesse, mais il prit sur lui de forcer la consigne.

Il fourra sa pipe dans sa poche et il se mit en marche pour aller aux informations.

Au moment où il se levait, il lui tomba sur le dos des gravats et des débris de plâtre. Naturellement, il regarda en l'air et il vit, dépassant le faîte du mur, la tête d'un homme.

Ce ne fut qu'une apparition, car cet homme, qui devait être monté sur une échelle, se retira presque aussitôt.

Tire-Lire resta convaincu qu'on l'épiait de l'intérieur du jardin. Cette découverte lui donna fort à penser, mais il ne renonça point à s'enquérir d'Augustine et, arrivé devant la porte cochère, il sonna vigoureusement.

Une cloche tinta, un chien aboya, et personne ne vint à ce premier appel.

Tire-Lire recommença au bout de quelques secondes.

Cette fois, on entr'ouvrit une petite porte percée au milieu de la grande, et, par l'entre-bâillement, un individu se montra.

Il faisait déjà trop sombre pour que Tire-Lire pût distinguer les traits de ce personnage, qui, d'une voix rude, lui demanda ce qu'il voulait.

— Ma sœur est entrée ici, il y a trois quarts d'heure, dit l'audacieux rapin ; elle travaille chez M Courtois, la modiste de votre

dame, et elle est venue pour essayer un chapeau. Je dois la reconduire à son magasin et je viens la chercher.

La réponse se fit attendre.

Tire-Lire voyait briller dans l'ombre les yeux de l'homme qui tenait le battant, et il crut deviner que ce préposé aux introductions l'examinait avant de lui livrer passage. Il se trompait sans doute, car après un silence assez marqué, cet homme lui dit brusquement :

— Vous parlez de cette ouvrière qui tenait un carton à la main ? Il y a beau temps qu'elle est partie.

— Allons donc ! s'écria Tire-Lire ; je l'aurais vue passer. Je l'attendais dans la rue, et je n'en ai pas bougé.

— Je vous répète qu'elle n'a fait qu'entrer et sortir. Madame n'avait pas commandé de chapeau. Madame n'a pas voulu la recevoir.

Tire-Lire allait insister, mais le cerbère lui ferma la porte au visage si violemment qu'il faillit lui casser le nez.

Le premier mouvement, à ce qu'on dit, est toujours le bon. C'est pour cela qu'il faut s'en défier, ajoutait, dit-on aussi, un diplomate sceptique.

Le premier mouvement de Tire-Lire, malhonnêtement repoussé, ce fut d'administrer à cet insolent valet une mémorable correction ; mais pour le rosser, il aurait fallu d'abord enfoncer la porte.

Tire-Lire essaya de l'ébranler à grands coups de pied. Elle résista, car elle était solide, et il cessa bientôt ce tapage inutile.

Ce n'était pas la peine de sonner. Les gens qui gardaient cette étrange maison ne lui auraient pas ouvert. Il ne pouvait pas rester là jusqu'à ce que l'un de ceux qui l'habitaient se montrât, car ce blocus se serait peut-être prolongé jusqu'au lendemain, et comme il n'était pas en mesure de monter à l'assaut en escaladant le mur du jardin, il n'avait plus qu'à lever le siège.

Ainsi fit-il en maugréant de tout son cœur, et il ne se fut pas plutôt éloigné de la maudite porte close que l'aventure qui venait de finir si sottement lui apparut sous des aspects nouveaux.

Pour la première fois depuis qu'il avait rencontré Augustine, il se demanda si elle ne s'était pas moquée de lui.

Qu'elle eût cru reconnaître la tête exposée à la Morgue et qu'elle se fût trompée, c'était possible ; mais il n'était pas impossible non plus qu'elle eût joué une comédie dont il cherchait à deviner le but.

Les demoiselles de magasin ne passent généralement pas pour être des rosières, et s'il y en a de vertueuses, il n'y en a guère qui ne soient coquettes.

Celle-là pouvait bien s'être amusée à encourager les avances d'un grand garçon bien bâti, sauf à le planter là au moment psychologique.

Peut-être aussi avait-elle voulu le soumettre à une épreuve en se laissant conter des douceurs et en lui donnant, pour y couper court, son adresse chez son grand-père.

Si le galant y venait le dimanche, comme il l'avait promis, ce serait la preuve qu'il ne regimbait pas contre l'idée du mariage et qu'on pourrait l'amener tout doucement à épouser.

Si la petite avait fait ce calcul, il n'y avait pas de quoi lui en vouloir, mais une autre question se posait :

Était-elle sortie de la maison, comme l'affirmait ce portier brutal ?

Àla grande rigueur, on pouvait admettre qu'elle avait, en sortant, monté la rue Berton pour gagner les hauteurs de Passy, pendant que Dangalas fumait sa pipe, à trente pas de là.

Mais, si le portier avait menti, pourquoi s'attardait-elle dans cette maison où, à l'en croire, elle n'était venue que pour essayer un chapeau à une des pratiques de sa patronne et toucher une facture ?

L'y retenait-on malgré elle ? Et pour quel motif l'y retenait-on ? Était-elle tombée dans une espèce de geôle où un ogre, amateur de chair fraîche, séquestrait les jeunes filles qu'il y attirait ?

En plein Paris, c'était invraisemblable.

Ou bien cette modiste était-elle tout bonnement une farceuse qui venait visiter, rue Berton, un monsieur riche et généreux, et qui avait trouvé drôle de se faire accompagner jusqu'à la porte par un chercheur de bonnes fortunes en plein vent, pour le punir de l'avoir accostée dans la rue ?

Tire-Lire, toujours porté à mal penser des femmes, inclinait vers cette dernière supposition, peu flatteuse pour son amour-propre, et l'on croira sans peine qu'il n'était pas content.

Il s'en allait vers le quai, jurant un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus et décidé à garder pour lui le récit de son voyage : pour

lui et pour Paul Vitrac, que l'incident de la fausse reconnaissance devait intéresser.

Dangalas ne se doutait pas que Cavaroc et Jonville avaient, eux aussi, depuis la rencontre qu'ils avaient faite au bois de Boulogne, une histoire à raconter au maître de la place Pigalle — et une histoire du même genre, puisqu'il s'agissait encore d'une méprise.

Dangalas ne songeait guère à ces messieurs, qu'il avait à peine remarqués au bal de Vitrac et qui n'étaient pas de son monde.

Dangalas ne pensait qu'à prendre sa revanche, dès qu'il aurait éclairci la situation.

Si la petite l'avait berné, il tenait à lui rendre, comme on dit, la monnaie de sa pièce, en lui faisant quelque niche — pas bien méchante, car il se sentait plein d'indulgence pour cette jolie fille.

Quant aux habitants de l'immeuble de la rue Berton, il se promettait de découvrir ce qu'étaient ces gens-là et de leur jouer un mauvais tour pour leur apprendre à vivre.

Par malheur, il ne savait pas leur nom.

Augustine lui avait dit que la dame était une comtesse, mais elle ne lui avait pas dit comment s'appelait cette comtesse.

Et il ne pouvait pas se flatter de les reconnaître, s'il les rencontrait, car il ne les avait, pour ainsi dire, pas vus quand la voiture qui les ramenait chez eux l'avait frôlé.

Cette prodigieuse ressemblance avec la femme décapitée, il n'avait pas été à même de la constater, puisque la comtesse, en

passant devant lui, ne lui avait pas montré son visage, et il doutait un peu qu'on pût s'y tromper.

Bouleversée par le spectacle inattendu d'une tête coupée, Augustine, à la Morgue, avait peut-être eu la berlue.

Quoi qu'il en fût, Tire-Lire hâtait le pas, car il lui tardait de sortir de cette rue malencontreuse, et il déboucha bientôt sur le quai.

La nuit tombait tout à fait. On commençait à allumer les réverbères, mais on n'y voyait pas encore très clair dans ce coin dépourvu de boutiques.

Par prudence, Tire-Lire prit le milieu de la chaussée, et, en avançant, il crut voir un homme raser le mur qui bordait, du côté de la rivière, la propriété dont un laquais malappris venait de lui refuser l'entrée.

Cette ombre mobile lui remit en mémoire la tête qui s'était montrée un instant au haut de la muraille, pendant qu'il montait la garde rue Berton, et, par ricochet, il se souvint aussi de l'individu dont il avait remarqué sur le bateau-mouche les allures suspectes.

Ce quidam avait débarqué à la passerelle en même temps que Dangalas et Augustine. Ils l'avaient perdu de vue, mais il pouvait bien être entré dans le jardin par quelque porte bâtarde qu'il venait de rouvrir pour se mettre aux trousses de l'élève de Vitrac.

Dangalas n'était pas poltron, et il eut bonne envie d'aller droit à l'homme et de lui demander pourquoi il l'espionnait ; mais il réfléchit qu'il allait peut-être interpeller mal à propos un passant

inoffensif, et il attendit d'être mieux fixé sur les intentions de ce personnage.

Dangalas allait ainsi, l'œil au guet, lorsque le bruit retentissant d'un cornet éclata tout à coup à ses oreilles. Le tramway de Saint-Cloud au Louvre était sur lui, et il n'eut que le temps de se jeter de côté.

La lourde voiture fila sans le toucher. Au moment où elle le dépassait, un voyageur en descendit sans faire arrêter, et Dangalas, profitant de l'occasion, sauta sur le marche-pied.

Bien lui en prit de s'être dépêché. La place qu'il venait d'occuper au vol était la seule qui fût libre, et de la plateforme où il s'était casé, il eut le plaisir de voir l'homme sortir de l'ombre de la muraille et courir après l'omnibus « complet », qui, naturellement, ne s'arrêta pas.

Un fiacre arrivait. L'homme héla le cocher, qui ne lui répondit pas parce qu'il était chargé, et l'homme resta en route.

Dangalas ne douta plus que ce drôle fût un espion, et ses idées prirent un autre cours. Il se demanda de plus belle ce qui se passait dans cette villa dont les abords étaient surveillés comme les glacis d'une place forte, ce qu'il était advenu de la jeune fille qui en avait franchi le seuil, et il lui vint à l'esprit d'aller voir rue de la Paix si elle était à son magasin.

Quand il y arriva, la boutique était fermée. Ce n'est pas le soir que les grandes modistes font leurs affaires.

Augustine était sans doute rentrée chez son grand-père, et Dangalas ne pouvait guère se permettre de l'y aller demander à l'heure qu'il était.

Il regagna le quartier du Chat noir, mécontent de sa journée, mécontent de lui-même ; et il y avait de quoi, car son insouciance allait peut-être coûter cher à la pauvre Augustine.

IV

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Aux événements qui se précipitent, aux agitations qui s'accumulent, succède fatalement le calme plat. Il se produit une détente dans les âmes bouleversées, et le hasard se lasse de faire des siennes.

On était au dimanche, et depuis la nuit de la mi-carême et la journée qui l'avait suivie, aucun incident nouveau n'avait troublé le repos des personnages du drame dont la première scène s'était jouée dans l'artistique hôtel de la place Pigalle.

Julien de Jonville, après avoir souffert comme un damné, commençait à marcher dans sa chambre en s'appuyant sur une canne.

Cavaroc avait repris ses habitudes. Il partageait son temps entre l'École de guerre et son ami.

Il n'avait point revu Vanda, et le comte Borodino n'avait pas donné signe de vie au blessé, qui ne souhaitait rien tant que d'être en état de se transporter rue Berton, à seule fin de retrouver l'adorable nièce de ce seigneur.

Car Jonville en était arrivé à croire que le comte n'avait jamais été le mari de la décapitée, qu'il n'y avait dans tout cela qu'une

méprise causée par une ressemblance extraordinaire, et que tout s'expliquerait bientôt.

Une entrevue avec Vitrac éclaircirait ce mystère, et cette entrevue ne se ferait pas attendre, car le médecin affirmait que la foulure n'aurait pas de suites fâcheuses, et que Jonville serait sur pied avant la fin de la semaine.

De son côté, Tire-Lire en était toujours au même point.

Après avoir passé la soirée du vendredi au Chat noir, avec des rapins de sa connaissance qui se refusaient unanimement à prendre au sérieux l'histoire de la tête coupée, il était allé le samedi, trois fois, à des heures différentes, rôder devant le magasin de modes où travaillait Augustine, et il ne l'y avait point aperçue.

Elle était sans doute en course pour sa patronne, et il n'avait pas osé demander à cette importante personne des nouvelles de son ouvrière.

La dame l'aurait probablement mal reçu, et il aurait compromis la jeune fille dont il avait gardé un doux souvenir.

Il avait d'ailleurs fini par se persuader qu'elle était rentrée chez son grand-père pour se remettre de son émotion, et il comptait profiter dès le lendemain de la permission qu'elle lui avait donnée de s'y présenter le dimanche.

Entre temps, il avait essayé aussi de voir Vitrac, et il n'y avait pas réussi.

Le maître, claquemuré dans sa chambre, avait donné l'ordre de ne recevoir personne, pas même son élève préféré.

Depuis que Vitrac était revenu du Palais de justice, la consigne n'avait été levée que pour Vanda.

Et, l'après-midi du dimanche, Vanda, arrivée dès l'aurore, causait avec son amant, qui s'était décidé le matin à se remettre au travail.

Le délai pour l'envoi au jury des tableaux allait expirer dans quelques jours, et il lui fallait, sous peine de manquer le Salon de cette année, achever une toile commencée depuis longtemps et souvent interrompue par des distractions tout à fait étrangères à l'art.

Àl'atelier, où il était revenu s'asseoir devant son chevalet, Vanda était chez elle, et à l'entendre blaguer, en fumant des cigarettes, on ne se serait guère douté qu'elle était allée, l'avant-veille, surprendre au saut du lit un capitaine de cuirassiers.

Encore moins aurait-on deviné qu'elle se préoccupait très fort de la scène du bal, et qu'elle s'en préoccupait à un point de vue particulier.

Elle avait cru tout d'abord à une farce, et elle était de bonne foi quand elle s'était moquée devant Cavaroc et Jonville de la sensibilité de Vitrac. Mais, dès le lendemain, l'attitude de son amant lui avait donné à réfléchir.

Elle le connaissait à fond, et elle savait fort bien que ce grand artiste n'était pas un enfant qui s'émeut pour un rien.

Qu'il eût été péniblement impressionné, elle ne s'en étonnait pas ; mais Vitrac était resté sombre et silencieux comme un homme qui vient d'être atteint par un grand malheur.

Et maintenant Vanda se rappelait que, depuis six mois, Vitrac se montrait beaucoup moins empressé auprès d'elle.

Elle n'avait pas attaché d'importance à ce refroidissement, parce qu'ils continuaient malgré tout à vivre sur le même pied, et parce que les vieilles liaisons comme la leur ne comportent guère les jalousies inséparables des nouvelles amours.

D'ailleurs, le caprice qu'elle avait eu jadis pour Vitrac n'avait duré qu'un temps. Elle ne se gênait plus pour le tromper, et elle aurait pu admettre à la rigueur qu'il lui rendît la pareille, pourvu que les traits qu'il lui ferait ne tirassent pas à conséquence ; mais ce qu'elle n'admettait pas, c'était un partage prolongé qui aurait pu nuire à sa situation de maîtresse légitime.

Il y allait de son avenir, car elle visait à se faire épouser, et sur ce point elle n'entendait pas raillerie.

Or elle commençait à pressentir une rupture prochaine ou tout au moins un changement radical dans ses rapports avec Vitrac.

Déjà il n'était plus le même. Lui si gai, si causeur, si vivant, il cherchait à s'isoler, et quand Vanda lui parlait, il répondait à peine.

Elle l'avait questionné sur sa visite au juge d'instruction, et elle n'en avait pu tirer que des explications insignifiantes.

Évidemment, ce sujet de conversation lui déplaisait, et il cherchait à y couper court.

Vanda, certes, ne le soupçonnait pas d'avoir trempé dans le crime, — si tant était que cette malheureuse eût été assassinée, —

mais elle se disait qu'il devait l'avoir connue, sans quoi on ne lui aurait pas joué le tour sanglant de jeter cette tête dans son atelier, au lieu de la jeter tout bonnement dans la rivière.

Cela ressemblait trop à une vengeance personnelle.

Vanda se disait aussi que si cette femme avait été la maîtresse de Vitrac, elle ne pouvait plus l'être, puisqu'elle ne vivait plus ; mais ce raisonnement ne la rassurait qu'à demi. Vitrac s'était peut-être juré de rester fidèle au souvenir de la décapitée, et une morte est la plus redoutable des rivales, car elle ne peut pas démériter.

L'homme qui l'a aimée la voit toujours telle qu'elle était quand il l'aimait.

Vanda s'inquiétait donc, — elle n'avait probablement pas tort, — mais elle n'en laissait rien paraître.

Elle allait et venait d'un bout à l'autre de l'atelier, sans cesser de babiller à tort et à travers, espérant toujours qu'à un des propos qu'elle lançait au hasard son amant accrocherait une réponse qui la mettrait sur la voie.

Elle avait beau faire, il ne desserrait pas les dents, il ne levait pas les yeux, et son pinceau ne s'arrêtait pas.

Elle finit par perdre patience.

— Mon cher, cria-t-elle en venant se planter devant lui, tu es assommant, je ne te l'envoie pas dire. J'aimerais mieux poser trois heures, les deux bras en l'air, que de continuer comme ça. Je me donne bien de la peine pour t'égayer, et tu ne fais pas plus attention à moi que si j'étais un chien.

Voyons, sapristi ! qu'est-ce que tu as ?

— Rien, répliqua sèchement l'artiste, en se redressant pour mieux juger de l'effet d'une touche qu'il venait de mettre sur sa toile. Tu vois bien que je travaille.

— Ce n'est pas une raison pour me faire une mine pareille. On dirait, ma parole d'honneur, que tu viens d'être condamné à mort.

Vitrac ne répondit pas, mais il tressaillit, et sa figure s'assombrit encore.

Cette fois, Vanda était parvenue à le faire sortir de son impassibilité, et ce premier succès l'encouragea à continuer sur le même ton.

— Eh bien, mon petit, je te déclare que j'en ai assez, de tes airs navrés ; tant pis pour toi si tu as du chagrin à propos de cette gueuse à laquelle on a coupé le cou !... ça ne me regarde pas, et je...

Vanda n'acheva pas sa phrase. Vitrac ne lui laissa pas le temps d'en dire plus long.

— Tais-toi ! lui cria-t-il en se levant brusquement. Je te défends de parler d'elle.

Ce fut dit d'un tel ton et Vitrac prit un air si menaçant que Vanda crut qu'il allait la battre.

Il était devenu tout à coup pâle comme un linge, ses yeux étincelaient et ses traits décomposés montraient assez qu'il n'était plus maître de lui.

Vanda l'avait blessé à l'endroit sensible, et si elle avait voulu le soumettre à une épreuve, le résultat était concluant. Elle ne pouvait plus guère douter qu'il eût aimé la morte, puisqu'une injure à cette malheureuse l'avait mis hors des gonds.

L'ancienne poseuse à six francs l'heure savait maintenant à quoi s'en tenir.

Son instinct de femme l'avertit aussitôt qu'elle ferait bien de ne pas recommencer, et, comme elle ne perdait jamais la tête, elle changea de note immédiatement, sauf à revenir à la charge, plus tard, quand la colère de son amant serait passée.

Elle avait lu sur son visage bouleversé qu'il était homme à la chasser pour toujours si elle commettait la maladresse de continuer, et elle eut l'habileté de tourner la chose en plaisanterie.

— Enfin ! s'écria-t-elle gaiement, j'ai réussi à te délier la langue ! Je savais bien qu'à force de t' « aguicher » je parviendrais à te tirer de l'espèce d'abrutissement où tu vis depuis deux jours. Et je te prie de croire que je n'ai pas eu l'intention de te faire de la peine. Si je me suis servie d'un gros mot, c'est exprès pour te secouer. Je suis incapable de prendre plaisir à insulter une pauvre fille que je n'ai pas connue de son vivant. Je ne sais pas si on l'a assassinée ou si elle est morte à l'hôpital, mais je la plains de tout mon cœur.

Vitrac, sans répondre à cette protestation un peu tardive, se remit à son chevalet ; mais Vanda vit bien que l'orage grondait toujours, et elle essaya de le conjurer en s'excusant.

— Si je t'ai parlé de cette vilaine histoire, reprit-elle, c'est que, depuis hier, il n'est pas question d'autre chose dans les journaux.

Je parie que tu ne les as pas lus.

— Non. Que disent-ils ? demanda Vitrac.

— Ils disent… des bêtises. Il y en a qui prétendent que tu as inventé cette farce de croque-morts pour te faire de la réclame… comme si tu avais besoin de ça !… toi !… un artiste arrivé !…

— Ah ! dit froidement le peintre à la mode.

D'ordinaire, il n'était pas si indifférent aux attaques de la presse, et Vanda, qui l'avait vu se fâcher pour beaucoup moins, crut deviner qu'il était enchanté d'apprendre que les journalistes faisaient fausse route.

— Ils racontent aussi, ajouta-t-elle, qu'il y a foule à la Morgue, et ils se moquent de la police qui croit à un crime.

Et comme Vitrac se taisait, elle soupira :

— C'est égal… c'est embêtant pour nous, tout ce bruit… je dis nous, parce que toi et moi, nous ne faisons qu'un.

Un nuage passa sur la figure de Vitrac, et il lui vint aux lèvres une protestation qu'il s'abstint de formuler.

Vanda reprit doucement :

— Je me mets à ta place, mon petit Paul, et je comprends que tu ne sois pas de bonne humeur ; mais je crois, comme toi, qu'il n'y a qu'à laisser dire les imbéciles. Dans huit jours, il n'en sera plus question, et ça ne t'empêchera pas d'avoir au Salon un succès à tout casser.

— Je n'en sais rien, murmura Paul, mais je sais que je n'y verrai pas mon tableau.

— Qu'est-ce que tu dis ? Tu n'as pas, je suppose, envie de te brûler la cervelle le jour du vernissage !

— Non, mais ce jour-là, je ne serai plus à Paris.

— Où seras-tu donc ?

— À Venise, probablement.

— Allons donc ! qu'est-ce que tu irais faire à Venise ?

— Revoir les Véronèse du palais des Doges.

— Quelle bonne blague ! Tu y es déjà allé trois ou quatre fois, et tu les sais par cœur, les Véronèse. Dis donc plutôt que tu veux fuir Paris et te reposer après tant de sottes tracasseries. Tu as joliment raison, et je ne serai pas fâchée non plus de changer d'air. Tu m'emmèneras, dis ?

— Non, répliqua nettement Vitrac.

— Comment, non ?... Et pourquoi ?

— Parce que je tiens à voyager seul.

— Alors, tu en as assez, de moi ?

Paul ne souffla mot, et son silence équivalait à une réponse désobligeante.

L'ex-modèle d'ensemble oublia en un instant ses prudentes résolutions, et elle éclata comme un obus auquel on met le feu.

— Ah ! c'est comme ça ! dit-elle, furieuse. Tu me plantes là ! Tu te figures qu'avec moi c'est comme à la « Belle Jardinière », où l'on rend les objets qui ont cessé de plaire ! Eh bien, mon cher, tu te mets le doigt dans l'œil jusqu'au coude !... On ne me renvoie

pas, moi… c'est moi qui congédie les amants quand j'ai assez d'eux. J'ai eu dix fois l'occasion de te lâcher, et si je ne l'ai pas fait, c'est que je tenais encore à toi. Prends garde que je m'en lasse !… J'ai sous la main de quoi te remplacer, et je ne perdrais pas au change.

Àce débordement d'invectives et de menaces, Vitrac opposa un flegme qui fit tomber comme un feu de paille la colère de Vanda.

— Voyons, reprit-elle bientôt d'un ton très radouci, je m'emporte peut-être mal à propos… si tu m'étais indifférent, je resterais bien calme… et si je voulais prendre un autre amant, je serais ravie de te voir partir sans moi… J'ai mal compris, n'est-ce pas ?… Tu es mécontent, et il y a de quoi après cette bête d'affaire, mais je n'en suis pas la cause, et tu ne songes pas à me quitter… Va te rafraîchir le sang à Venise, si le cœur t'en dit… Vas-y seul, si tu veux… mais reviens vite retrouver ta petite Vanda qui t'aime tant et qui te l'a assez prouvé depuis qu'elle est avec toi.

En débitant d'un air câlin cette tirade amoureuse, Vanda passa son bras autour du cou de son Paul et le baisa chastement sur le front.

Il se laissa faire, mais il ne rendit pas le baiser, et Vanda se reprit à croire qu'il avait de sérieuses velléités de rupture. Cependant elle ne recommença pas à casser les vitres. Elle regrettait déjà d'en avoir tant dit, et elle était décidée à manœuvrer tout autrement.

— Nous avons eu tort tous les deux, commença-t-elle en souriant, toi de m'agacer, et moi de me fâcher. N'en parlons plus.

Seulement, tu me permettras bien de te demander si tu t'attends à être encore appelé devant le juge d'instruction.

— Je n'en sais rien du tout, répondit Vitrac, étonné. Pourquoi cette question ?

— Parce que je serai sans doute interrogée aussi, et je voudrais ne rien dire qui te compromette.

— Comment pourrais-tu me compromettre ?

— Mais… par exemple, en avouant que dans ces derniers temps je t'ai soupçonné d'avoir une autre maîtresse.

— Et quand tu dirais cela ?

— Hé ! hé !… les juges sont si méfiants ! Ce n'est pas pour rien qu'en argot on les appelle des curieux. Ils n'auraient qu'à s'imaginer que c'est à cette maîtresse qu'on a coupé la tête.

Vitrac n'eut pas de peine à deviner où tendait ce discours. Vanda voulait lui faire sentir qu'il ne tenait qu'à elle de lui attirer de gros désagréments… et peut-être pis.

Il n'y avait rien à répondre à cette sotte tentative, et il eut assez de puissance sur lui-même pour cacher ce qu'il en pensait.

— Je suis certain que tu ne feras pas cela, dit-il simplement.

— À la bonne heure ! s'écria Vanda. Je vois que tu ne doutes plus de mon attachement. C'est tout ce que je voulais. Et maintenant, mon chéri, je vais te laisser travailler. J'ai envie de faire un tour sur la butte, au Moulin de la Galette. Voyons un peu s'il ne pleuvra pas.

Ayant dit, elle alla ouvrir la fenêtre pour examiner le temps. Vitrac la laissa faire, car il ne demandait qu'à être délivré de sa compagnie ; mais elle n'eut pas plus tôt mis la tête dehors qu'elle s'exclama de surprise.

Et ce n'était pas le ciel qu'elle regardait.

Vanda, au contraire, regardait en bas de la fenêtre qui donnait sur la place Pigalle, et le spectacle qui attirait son attention devait être intéressant, car, pour mieux le voir, elle s'était penchée jusqu'à mi-corps sur la barre d'appui, juste au-dessus de l'entrée de l'hôtel de Paul Vitrac.

Devant cette entrée venait de s'arrêter un landau découvert, attelé de deux beaux chevaux et conduit par un cocher en grande livrée. Un valet de pied, perché à l'arrière, était descendu et sonnait à la porte.

Une visite de gens roulant carrosse à un peintre à la mode n'avait rien de surprenant, et ce n'était pas sur le luxe de cet équipage que Vanda s'était récriée.

Elle en avait vu bien d'autres stationner sous les fenêtres de l'atelier, où plus d'une grande dame était venue poser pour son portrait.

Vitrac était très couru, et ses clientes appartenaient toutes au meilleur monde.

Mais, cette fois, Vanda avait vu, assise au fond de la voiture, à côté d'un homme de haute mine, une jeune femme dont la figure lui avait rappelé un souvenir inattendu, et Vanda ne se lassait pas de l'examiner.

Vitrac, qui était resté à son chevalet, ne l'avait pas entendue s'exclamer en sourdine, et il se gardait bien de la rappeler, car il lui tardait qu'elle partît, et il voulait éviter de renouer une conversation interrompue fort à propos.

Elle ne se pressait pas de quitter son poste d'observation, et au moment où elle s'y décida, entrait le valet de chambre de Vitrac, portant sur un plateau une carte de visite qu'il présenta à son maître.

Vitrac y jeta les yeux, et il allait donner l'ordre de répondre qu'il n'était pas chez lui, lorsque Vanda lui dit d'un ton dégagé :

— Le temps n'est pas sûr. Je renonce au Moulin de la Galette et je reste avec toi… à moins que je ne te gêne… Je viens d'apercevoir un monsieur et une dame qui m'ont tout l'air de venir pour un portrait.

Vitrac saisit au vol le prétexte qu'elle lui fournissait, peut-être avec intention.

— Oui, dit-il, et je ne peux guère me dispenser de les recevoir.

— Qu'à cela ne tienne, mon ami. Je m'en vais… j'ai à faire chez moi… je reviendrai dans une heure ; nous ne sommes plus fâchés, pas vrai ?

Vitrac fit signe que non, dit à son domestique de laisser monter, et Vanda s'éclipsa sans ajouter un seul mot.

Elle avait ses raisons pour disparaître ainsi.

Vitrac ne la retint pas. Il aurait bien voulu courir après son valet de chambre pour lui donner contre-ordre, mais il aurait fata-

lement rattrapé Vanda dans l'escalier, et il tenait par-dessus tout à se débarrasser d'elle.

Il se résigna donc sans trop de peine à voir un monsieur dont le nom lui était inconnu et qu'il comptait bien éconduire poliment, car il n'était pas disposé à entreprendre un portrait, quand c'eût été celui de la plus jolie femme de Paris.

Il n'avait pas menti à Vanda en lui disant qu'il était résolu à partir pour Venise avant l'ouverture du Salon.

Et, en attendant ce visiteur, il se remit au travail afin de lui montrer que tout son temps était pris.

Cinq minutes après le départ de Vanda, le valet de chambre, bien stylé, annonça le comte Borodino, et Vitrac, sans manifester le moindre étonnement, se leva pour recevoir ce personnage titré.

Si Julien de Jonville eût été là, il serait complètement revenu de ses premières idées qui s'étaient déjà modifiées depuis l'incident du bois de Boulogne.

Il n'était plus possible de croire que ce seigneur eût été le mari d'une femme dont Vitrac avait été l'amant.

L'amant connaît toujours le mari, au moins de vue, et évidemment Vitrac n'avait jamais vu le comte Borodino, car il l'accueillait comme on accueille un étranger qu'on reçoit pour la première fois.

Évidemment aussi, il n'avait jamais entendu parler de lui, car son nom ne l'avait pas frappé.

Et, de son côté, le comte se présentait avec la courtoisie cérémonieuse qui convient en pareil cas.

— Monsieur, commença-t-il, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais j'ai souvent admiré vos œuvres, et vous m'excuserez peut-être de me présenter chez vous sans que vous m'y ayez autorisé.

— Ne vous excusez pas, monsieur le comte, répondit poliment Vitrac ; c'est à moi de vous remercier du compliment que vous m'adressez. Maintenant, si vous voulez bien m'apprendre le but de votre visite…

— Je viens, monsieur, vous demander s'il vous plairait de faire le portrait de ma nièce… Je n'ose pas ajouter que votre prix sera le mien… Mais je me permets de vous dire que le modèle est digne de votre pinceau. Ma nièce n'a pas vingt ans, et tout le monde s'accorde à la trouver très belle… d'une beauté singulière que vous seul peut-être, avec votre merveilleux talent, vous pourriez rendre sur la toile. Ce portrait vous ferait honneur.

— Je n'en doute pas, monsieur le comte, et je suis désolé de refuser ; mais je pars la semaine prochaine pour l'Italie, et vous voyez que j'ai de quoi occuper les quelques jours qui me restent. Ce tableau est destiné au Salon qui va s'ouvrir.

— Je comprends, monsieur, et je me reprocherais d'insister… Seulement, je puis bien vous avouer que ma nièce va être consternée. Elle rêvait d'avoir son portrait peint par le maître qu'elle préfère… on le lui avait fait espérer… pas moi !… je sais que vous ne pouvez pas suffire aux commandes et je craignais un refus… mais un de vos amis à qui j'ai eu le bonheur de rendre ser-

vice m'avait assuré que vous consentiriez peut-être à satisfaire un désir de jeune fille.

— Un de mes amis, dites-vous ?

— Oui. M. de Jonville.

— Il est en effet de mes amis, et des meilleurs.

— Eh bien, je suis sûr qu'il aurait eu l'amabilité de m'accompagner ici et de joindre ses prières aux miennes, s'il n'était cloué chez lui par ce maudit accident !…

— Un accident !… Que lui est-il donc arrivé ?

— Oh ! rien de grave. Avant-hier, il s'est foulé le pied en tombant de cheval. J'ai eu la chance de me trouver là et je l'ai ramené à son domicile… place du Palais-Bourbon.

— Je vous remercie de me l'apprendre. J'irai le voir aujourd'hui.

— Voulez-vous que je vous y conduise ? Je me proposais précisément d'aller prendre de ses nouvelles.

— Mille grâces, monsieur le comte… Je ne veux pas abuser de votre obligeance et je…

— Vous verriez ma nièce, interrompit en souriant M. Borodino, et quand vous l'auriez vue, vous vous décideriez peut-être à lui accorder la faveur qu'elle ambitionne.

— Quoi !… est-ce que… ?

— Hélène est venue avec moi. Je ne me suis pas permis de la faire monter ici sans votre autorisation. Je ne savais pas si vous

étiez seul, et elle est très timide. Je l'ai laissée dans ma voiture.

— S'il en est ainsi, monsieur le comte, je me reprocherais de vous retenir davantage.

— Alors vous me privez du plaisir de vous montrer ma chère nièce, et je perds le seul espoir qui me restait de vous décider à accepter ma proposition ?

— Désolé, je vous le répète, mais…

— Vous ne refuserez pas du moins de la voir de loin, reprit gaiement le comte Borodino. Il ne s'agit que de vous mettre à la fenêtre… vous n'aurez pas même la peine de l'ouvrir, puisqu'elle n'est pas fermée.

Ce fut dit avec une bonhomie si avenante que Vitrac s'inclina et s'achemina, sans se faire prier, vers la fenêtre où Vanda s'était accoudée.

Lui aussi, il se pencha en dehors et il regarda.

Juste à ce moment, Hélène, qui s'ennuyait d'attendre son oncle, Hélène leva la tête.

Ce ne fut pas une exclamation qui échappa au maître de Tire-Lire, ce fut un cri.

— N'est-ce pas qu'elle est très belle ? dit le comte Borodino, comme s'il eût pris ce cri pour un cri d'admiration.

Il était pourtant difficile de s'y tromper, car Vitrac donnait des signes non équivoques d'agitation. Il avait l'air d'un homme qui voit apparaître un spectre, et l'admiration ne se manifeste pas,

même chez un artiste, par un bouleversement complet des traits du visage.

Vitrac, pétrifié, regardait avec des yeux hagards la jeune fille souriant à son oncle qu'elle venait d'apercevoir à la fenêtre, et il n'articulait pas une parole.

— Cher maître, reprit gaiement le comte, je ne vous cacherai pas que votre étonnement me paraît de bon augure pour la réalisation de nos vœux. Vous ne trouverez nulle part un modèle aussi parfait que ma nièce, et, maintenant que vous l'avez vue, j'espère qu'elle n'aura pas le crève-cœur d'apprendre de ma bouche que vous refusez de faire son portrait. C'est une petite ambitieuse qui tient à passer à la postérité, grâce à votre admirable talent, et s'il lui fallait y renoncer, elle ne s'en consolerait pas. Épargnez-moi le chagrin de lui annoncer que mes prières ne vous ont pas touché.

Vitrac restait immobile et muet.

La jeune fille qui se montrait à lui était la vivante image de la décapitée, et, comme Jonville et Cavaroc au bois de Boulogne, il était tenté de croire à une résurrection.

Il est passé, le temps des miracles, et celui-là pouvait s'expliquer par une ressemblance ; mais, dans l'excès de sa stupéfaction, Vitrac avait perdu momentanément la faculté de raisonner, et d'ailleurs il avait des motifs personnels pour ne pas se contenter de cette explication aussi facilement que l'avait fait Jonville, qui s'en accommodait très bien, et pour cause.

Jonville ne connaissait la morte que de vue, et Jonville était déjà presque amoureux de la nièce de M. Borodino.

Vitrac, anéanti, ne savait quel parti prendre, et il lui fallait répondre aux aimables instances de ce noble étranger qui lui tombait des nues et qui ne lui avait encore décliné que son nom et son titre.

Vitrac ne pouvait pas lui confier la cause de son émotion, et il sentait bien que, pour en savoir plus long, il ne devait pas s'en tenir au refus absolu qu'il venait de formuler.

— Eh bien, maître, demanda doucement le comte, est-ce un arrêt définitif ? J'en appelle à votre courtoisie et à votre bon cœur. Ne pourriez-vous pas, avant votre départ pour l'Italie, commencer le portrait de ma pauvre Hélène ?... Vous l'achèveriez à votre retour... quand il vous plairait... mais, du moins, elle serait sûre de l'avoir... et s'il ne vous convenait pas de le peindre dans votre atelier, j'oserais vous proposer de le peindre chez moi.

Rien ne pouvait mieux arranger Vitrac que cette offre inattendue de ce client imprévu.

Les séances de son atelier de la place Pigalle auraient réveillé la jalousie de Vanda, et Vitrac était obligé de compter avec son ancienne, qui avait toutes les passions d'une sultane Validé, — c'est-à-dire d'une maîtresse retraitée, et qui était très capable de lui susciter de sérieuses difficultés avec la justice.

Chez l'oncle, au contraire, les séances passeraient inaperçues, et elles aideraient Vitrac à éclaircir un mystère qui, en ce moment, le préoccupait plus que tout au monde.

— Monsieur le comte, dit-il en faisant sur lui-même un violent effort, je ne me pardonnerais pas d'affliger une personne qui veut bien apprécier ma peinture au-dessus de sa valeur. Je ne m'en-

gage pas à terminer cette année le portrait de mademoiselle votre nièce, mais je puis m'y mettre… dès demain… chez vous, car je suis obligé de réserver mon atelier pour d'autres travaux.

— Merci, maître ! s'écria M. Borodino en serrant avec effusion les deux mains de Vitrac ; vous allez faire une heureuse, et je me demande si je pourrai jamais vous prouver assez ma reconnaissance. Je me flatte du moins que, chez moi, vous serez très bien pour travailler. J'habite presque à la campagne… rue Berton, sur le quai de Passy, et j'ai là un grand jardin où il y a un pavillon isolé qui vous servira d'atelier ; les fenêtres sont au nord. C'est un peu loin d'ici, le quai de Passy ; mais toutes les fois qu'il vous plaira d'y venir, je vous enverrai ma voiture.

— Il est inutile que vous preniez cette peine. J'ai la mienne, dit Vitrac, qui, l'été précédent, s'était offert un dog-cart et un cheval à deux fins qu'il montait volontiers quand il avait le temps. Veuillez m'indiquer l'heure à laquelle mon modèle voudra bien me donner une première séance.

— Choisissez, je vous prie, celle qui vous conviendra le mieux.

— À midi, est-ce trop tôt ?

— Pas du tout. À midi, Hélène sera prête, et je vous attendrai. Il me tarde de lui annoncer cette bonne nouvelle, et je vais prendre congé de vous, cher maître. Vous avez mon adresse exacte sur la carte que votre domestique a dû vous remettre…

— Parfaitement, monsieur, et vous pouvez compter sur moi.

Tout en parlant, Vitrac, qui avait repris un peu de sang-froid, étudiait ce visiteur inconnu et constatait qu'il avait l'air, les façons et le langage d'un gentleman, avec une pointe d'exotisme

qui ne lui messeyait pas. Mais cette constatation ne dissipait pas les doutes qui le tourmentaient encore.

M. Borodino s'empressa de clore l'entretien par une cordiale poignée de mains. Il avait obtenu ce qu'il désirait, et peut-être craignait-il que le grand artiste ne retirât sa promesse de venir le lendemain rue Berton.

Vitrac le reconduisit jusqu'à l'escalier, et peu s'en fallut qu'il ne descendît avec lui afin de voir de près la troublante jeune fille qui ressemblait si étrangement à la morte ; mais une présentation sur une place publique, à dix pas des cafés que fréquentent les rapins du quartier, ne le tentait pas du tout, et il rentra dans son atelier.

Par exemple, il ne se priva pas de regarder d'en haut le landau qui filait rapidement vers le rond-point de l'Étoile, par le boulevard de Clichy, et il se prit à regretter de ne pas avoir posé au comte certaines questions.

Ainsi il aurait dû se renseigner adroitement sur la situation de ce seigneur, et il l'avait laissé partir sans même lui demander à quelle nationalité il appartenait.

De l'énigmatique nièce, il ne savait rien non plus, si ce n'est qu'elle s'appelait Hélène, et ce prénom, assez répandu dans tous les pays d'Europe, ne l'éclairait pas beaucoup.

M. Borodino, lui, portait le nom russe de la grande bataille gagnée près de Moscou par Napoléon I. Vitrac inclinait à en conclure qu'il était Russe, mais ce n'était qu'une présomption.

Et il avait de grosses raisons pour désirer de savoir à quoi s'en tenir sur ce point particulier.

L'idée lui vint tout à coup d'aller aux informations chez Jonville.

De toutes façons, cette visite était opportune. Jonville avait éprouvé un accident qui l'empêchait de sortir. Vitrac ne l'avait pas revu depuis la lugubre scène du bal. Il était naturel que Vitrac vînt prendre des nouvelles d'un ami blessé.

Vitrac, d'ailleurs, avait un compte à régler avec le futur secrétaire d'ambassade.

Il ne doutait pas que Jonville eût reconnu la tête ensanglantée de la femme avec laquelle il l'avait surpris un soir sortant d'un cabinet de restaurant, et les demi-confidences que Vitrac avait été contraint de lui faire à la suite de cette malencontreuse rencontre avaient dû, après le bal, fortement préoccuper Jonville.

C'était le moment ou jamais de les compléter.

Jonville avait vu le lendemain l'oncle et la nièce ; il n'avait pas pu ne pas être frappé de la prodigieuse ressemblance qui venait de stupéfier Vitrac ; il leur avait même longuement parlé, puisqu'ils l'avaient ramené à son domicile ; il devait être mieux renseigné sur eux que son ami, qui tenait beaucoup aussi à ne pas le laisser s'égarer dans des conjectures fâcheuses.

Vitrac, sans plus délibérer, sonna son valet de chambre, s'habilla vivement et sauta dans un fiacre, attrapé au vol sur la place Pigalle.

Il était si pressé qu'il ne vit pas Vanda, assise devant l'illustre café du Rat mort.

Vanda ne s'était pas installée là pour le plaisir de se chauffer au soleil printanier qui éclairait en ce moment la place Pigalle.

De la fenêtre de l'atelier, elle avait vu arriver le comte et cette nièce qui ressemblait tant à la décapitée ; elle s'était hâtée de descendre pour les regarder de plus près et, ne sachant que penser de cette étrange ressemblance, elle avait pris position devant le café du Rat mort pour attendre la suite de l'aventure. Elle les avait vus partir et elle allait se décider à remonter chez Vitrac pour lui demander des explications, lorsque Vitrac avait pris le fiacre qui allait le mener place du Palais-Bourbon.

Il y débarqua dans un état d'agitation indescriptible et assez mal fixé sur ce qu'il allait dire à Jonville. Il avait bien un double but, qui était de lui apprendre comment il avait connu la morte et de se renseigner sur M. Borodino ; mais il n'avait pas de plan arrêté pour aborder ces sujets délicats, et il comptait s'en remettre aux hasards de la conversation qui allait s'engager entre lui et son ami.

Il le trouva assis au coin de son feu, dans le joli appartement qu'il habitait au rez-de-chaussée, au fond de la cour d'une belle maison et de plain-pied avec un joli jardin.

Jonville l'accueillit avec une joie trop vive pour être désintéressée.

Et, de fait, Jonville ne souhaitait rien tant qu'une explication.

Ce fut lui qui, après avoir rassuré Vitrac sur les suites de son accident, entama l'entretien en lui adressant une question laconique, mais significative.

— C'est elle, n'est-ce pas ? demanda-t-il sans préambule.

— Vous l'avez donc reconnue ? s'écria Vitrac.

— Oui, mon ami, et j'ai entendu le nom que vous avez murmuré quand vous avez vu à vos pieds cette tête sanglante ; n'était-ce pas la tête de la femme qu'un soir j'ai surprise avec vous dans le corridor de ce restaurant ?

— Je le crois… et pourtant…

— Quoi donc ?

— Si je vous disais que tout à l'heure j'ai cru la revoir… vivante ?

— Moi aussi, j'ai cru la revoir avant-hier, au bois de Boulogne.

— Je le sais.

— Comment le savez-vous ?

— Le comte Borodino, qui l'accompagnait au Bois, est venu chez moi aujourd'hui, et il m'a raconté votre rencontre.

— En effet, il m'avait dit qu'il irait vous demander de faire le portrait de sa nièce, celle qui…

— Il est venu avec elle.

— Et, comme moi, vous avez été stupéfait ?

— À ce point que je viens tout exprès pour vous parler d'elle.

— Si vous n'étiez pas venu, je serais allé chez vous ; je n'attendais que d'être en état de marcher. Mais… lui… vous ne le connaissiez donc pas ?

— Je ne connaissais ni sa personne ni son nom.

— Moi, je connaissais sa personne pour l'avoir vu souvent passer aux Champs-Élysées avec une jeune femme que je prenais pour… l'autre… celle qui est morte…

— Je ne les ai jamais rencontrés.

— Mais vous devez être certain que ce comte Borodino n'était pas le mari de…

— Certain ?… Non.

— Comment cela ? Vous saviez bien à qui elle était mariée.

— Je vais beaucoup vous étonner en vous disant que je l'ai toujours ignoré.

— Est-ce possible ! s'écria Jonville visiblement incrédule.

— C'est invraisemblable, mais c'est vrai, et vous n'en douterez plus quand je vous aurai raconté l'histoire de ma liaison avec Irène… Elle s'appelait Irène… C'est à peu près tout ce que je sais d'elle… Elle m'a dit encore qu'elle était étrangère et qu'elle n'habitait Paris qu'en passant. Elle m'a laissé entendre qu'elle était dans la dépendance d'un homme qui l'y avait amenée, et qu'elle aurait tout à craindre si cet homme venait à découvrir qu'elle le trompait.

— Et vous ne lui en avez pas demandé davantage ?

— Non. Je voyais bien qu'il y avait un mystère dans sa vie, mais je ne cherchais pas à deviner les secrets qu'elle me cachait, parce qu'elle m'avait juré de me les confier le jour où elle pourrait le faire sans danger pour elle et pour moi.

— Oserai-je vous prier de m'apprendre où et comment vous l'avez connue ?

— Le hasard a tout fait, et nos relations ont commencé comme la plus vulgaire des aventures. Je l'ai suivie aux Tuileries, sur la terrasse des Feuillants, où elle passait seule, et je l'ai abordée, croyant m'adresser à une femme qui ne s'effaroucherait pas des galanteries d'un inconnu.

— Et elle les a écoutées volontiers ?

— Elle ne les a pas prises comme je m'y attendais ; elle ne les a pas repoussées, mais elle y a répondu de façon à me montrer que je n'avais pas affaire à une chercheuse d'occasions. Elle m'a promis cependant que je la reverrais… et je l'ai revue… aux Tuileries d'abord, et plus tard dans ce restaurant où vous nous avez surpris… J'abrège ce récit. J'étais son amant depuis six mois… et je l'aimais comme je n'ai jamais aimé… Je l'aimais tant que j'en étais venu à la supplier de fuir avec moi… loin de Paris… loin de la France…

— Et elle y avait consenti ?

— Oui. Il ne s'agissait plus que de fixer la date de notre départ… Nous devions nous revoir avant-hier… je l'ai revue… vous savez où, dit amèrement Vitrac.

— On l'a tuée, la veille du rendez-vous qu'elle vous avait donné… celui qui l'a tuée, c'est évidemment l'homme dont elle était la femme, la maîtresse ou l'esclave. Il l'aura épiée… il l'aura surprise…

— Et je ne pourrai jamais la venger !

— La justice s'en chargera.

— Elle n'y réussira pas. J'ai été appelé chez le juge d'instruction. C'est tout au plus s'il croit à un crime.

— Sur ce point, vous auriez pu l'éclairer ; mais je conçois que vous ne l'ayez pas fait. À quoi bon, puisque vous n'êtes pas en mesure de lui fournir la moindre indication sur le meurtrier ? Alors, vous ne saviez même pas où elle demeurait ?

— Elle ne me l'a jamais dit, et je ne le lui ai jamais demandé. Comment l'aurais-je su ? Je l'attendais au restaurant dans un cabinet ; elle arrivait à pied, et quand nous nous séparions, elle s'en allait seule.

— J'espérais qu'on la reconnaîtrait à la Morgue. Je me disais que bien des gens avaient dû, comme moi, la remarquer aux Champs-Élysées. Je sais maintenant que ce n'était pas elle ; je le sais depuis que j'ai vu la nièce du comte Borodino.

Il est Russe, ce comte. La morte ne l'était pas, je suppose.

— Je pourrais presque affirmer que non, car je me souviens qu'elle m'a dit n'être jamais allée en Russie, quoiqu'elle eût beaucoup voyagé.

— Elle ne vous a pas dit qu'elle eût une sœur ? demanda tout à coup Jonville.

— Non.

Jonville eut un geste de découragement, et ce ne fut qu'après un assez long silence qu'il reprit :

— Excusez-moi, mon cher ami, de vous poser encore une ou deux questions. Je souhaite si vivement d'éclaircir cette lamentable affaire, que je me permets de vous interroger comme si j'étais chargé de l'instruire…

Votre malheureuse amie savait-elle qui vous étiez ?

— Elle savait que je m'appelais Paul Vitrac, que j'étais peintre et que je demeurais place Pigalle… mais elle n'est jamais venue chez moi.

— M Vanda l'y aurait, je crois, mal reçue. S'est-elle doutée que vous aviez une autre maîtresse ?

— Peut-être… Et qu'importe ?

— C'est que, si elle a eu des soupçons, elle a pu vous surveiller et découvrir la liaison que vous lui cachiez, et alors… pour se débarrasser d'une rivale, elle aurait pu…

— La faire assassiner ! s'écria Vitrac ; si je croyais cela et si j'en avais la preuve, je tuerais cette fille comme on tue une chienne enragée.

— Je ne crois pas Vanda capable de commettre un crime, dit, sans conviction, Jonville.

— Pourquoi donc alors, reprit vivement Vitrac, pourquoi vous êtes-vous demandé si c'était elle qui…

— Parce que, dans l'incertitude où j'étais et où je suis encore, toutes les conjectures imaginables me sont venues à l'esprit. J'avais oublié qu'au moment où la tête a roulé sur le parquet de votre atelier, Vanda n'a manifesté que du dégoût… Évidemment, elle ne connaissait pas la pauvre femme qu'on a assassinée.

— Elle ne l'avait jamais vue… La preuve, c'est que, dès le premier moment, elle a cru comme les autres à une farce de rapins, et que, depuis, elle n'a cessé de me répéter que cette tête avait été volée à l'École de médecine.

Jonville aurait pu répondre qu'il était fixé sur les appréciations de Vanda, puisqu'elle les avait exprimées en sa présence ; mais il ne lui convenait pas de parler à Vitrac de la visite matinale qu'elle avait faite au capitaine.

Et comme Jonville se taisait, Vitrac s'écria :

— N'importe !… vous n'auriez pas eu cette idée-là, si un fait ou un renseignement que j'ignore ne vous l'avait pas suggérée. Dites-moi franchement ce qu'il en est.

— Eh bien, voilà !… je me suis rappelé, après coup, que bien avant la séance Vanda nous avait dit, à Cavaroc et à moi, que le bal finirait par une surprise.

— Et vous vous êtes figuré que la surprise, c'était cette abominable exhibition ? C'est absurde ! Si Vanda était coupable, il aurait fallu qu'elle fût folle pour vous l'annoncer d'avance. Et puis, je la connaissais, la surprise… c'était l'entrée d'une mascarade organisée par Dangalas… et vous y avez assisté.

— Mon cher, vous venez de m'interrompre au moment où j'allais ajouter que cette idée n'a fait que traverser ma cervelle. Je l'ai rejetée, après réflexion ; je n'y pense plus, et ce que je vous ai dit tout à l'heure n'était que paroles en l'air, comme il en échappe à tout le monde dans une causerie animée. Passons à autre chose. Vous avez été interrogé par le juge. Que vous a-t-il demandé, et que lui avez-vous répondu ?

— Rien, par la raison bien simple que je ne savais rien qu'il ne sût déjà. Et je suis sorti de son cabinet, persuadé que les recherches judiciaires n'aboutiraient pas.

— Vous n'avez pas eu la curiosité d'aller à la Morgue ?

— Non. Je ne me suis pas senti le courage de revoir l'affreux spectacle que j'ai eu à ce bal maudit. Dangalas a voulu m'y entraîner. Je l'ai laissé y aller sans moi.

— Quelles impressions en a-t-il rapportées ?

— Je ne l'ai pas revu. Il est venu plusieurs fois chez moi, et j'ai refusé de le recevoir. Je n'ai reçu que Vanda.

— Vanda et le comte Borodino.

— Celui-là, je l'ai reçu, parce que je voulais me débarrasser d'elle. Vanda était chez moi quand il s'est présenté…

— Avec sa nièce ?

— Elle est restée dans la voiture qui les avait amenés ; mais je l'ai vue en me mettant à la fenêtre, car cette voiture est un landau découvert.

— Le même qui les promenait avant-hier au Bois. Et ce monsieur vous a demandé de faire le portrait de cette nièce ?

— Oui, et j'ai accepté. Je dois commencer demain, chez lui… rue Berton.

— Ah ! dit Jonville un peu étonné.

— J'ai accepté, parce que je voudrais savoir ce que c'est que ces gens-là.

— Et puis, elle est si belle !… Moi aussi, je tiens à la revoir… Mais vous… est-ce que votre pinceau ne tremblera pas dans votre main, quand vous reproduirez sur la toile ses traits qui vous rappelleront ceux de la femme que vous avez aimée ?

— J'espère que non. Mais je ne vous cacherai pas plus longtemps que je suis venu surtout pour vous prier de me renseigner sur ce Russe…

— Et jusqu'à présent, mon pauvre ami, je n'ai fait que vous accabler de questions. Maintenant, c'est à mon tour de vous répondre. Par malheur, je ne suis que très sommairement informé. Mes relations avec eux se bornent à une rencontre suivie d'un voyage en voiture depuis l'allée de Madrid jusqu'à ma porte. Ce seigneur ne m'a dit que ce qu'il lui a plu de me dire. Je dois le revoir, mais vous le reverrez avant moi et plus souvent que moi, car il vous faudra de nombreuses séances pour terminer ce portrait. Pendant que la charmante nièce posera, vous interrogerez l'oncle, et il vous répondra.

— C'est la nièce que je voudrais entendre, car… tenez ! mon cher Jonville, j'ai la certitude que l'autre est morte… c'est bien la tête d'Irène qu'on a jetée dans mon atelier… Et je suis presque honteux de vous avouer qu'il me reste encore un doute… Mais cette jeune fille qui a les mêmes traits que ma pauvre Irène ne peut pas avoir le même son de voix. Dès qu'elle me parlera, je ne douterai plus.

— Elle ne vous parlera pas.

— Pourquoi ?

— Elle est muette.

— Est-ce possible ?

— Pas muette de naissance… muette par accident… Une paralysie de la langue causée par une frayeur, m'a dit son oncle. Il l'a amenée à Paris pour consulter les grands médecins, et ils espèrent la guérir. Du reste, elle n'est pas sourde, mais elle ne comprend pas le français. Vous ne pourrez donc pas entendre le son de sa voix. Mais maintenant vous devez être fixé.

— Oui, car Irène parlait français comme une Française… et je ne sais comment j'ai pu douter qu'elle fût morte, après avoir vu cette tête… cette tête effrayante qu'il me semble encore avoir devant les yeux. Mon excuse, c'est que la ressemblance est tellement incroyable…

— Tout est incroyable dans cette sombre aventure… Auriez-vous jamais cru qu'on pût perdre subitement l'usage de la parole ?… Mais tout s'éclaircira peut-être un jour… Je le souhaite de tout mon cœur, car… moi aussi, j'ai un aveu à vous faire… un aveu qui ne peut pas vous blesser… Cette jeune fille a produit sur moi une profonde émotion.

— Voulez-vous dire que vous l'aimez ? demanda vivement Vitrac.

— Pas encore. L'amour ne vient pas si vite, si ce n'est dans les romans. Mais je sens que je l'aimerai, et je vous demande un conseil. Son oncle m'a invité à venir chez lui. Dois-je profiter de l'invitation ou m'abstenir ?

— Je ne sais que vous répondre, balbutia Vitrac, visiblement contrarié.

Jonville, surpris, se demanda en quoi il l'avait offensé, et il allait le lui demander, lorsque sur le seuil de la porte, brusquement ouverte, apparut Jacques Cavaroc.

Ce capitaine de cuirassiers avait l'air rayonnant d'un homme qui prend toujours la vie par son beau côté et les événements pour ce qu'ils valent.

— Bonjour, cher monsieur, s'écria-t-il en tendant la main à Vitrac. Je venais voir Jonville, et je suis ravi de vous rencontrer chez lui. Comment allez-vous depuis cette sotte histoire ?... Il paraît que décidément c'était une mauvaise charge. J'y ai d'abord été pris comme les autres, mais je n'y pense plus et je suppose que vous l'avez oubliée... Jonville a dû vous raconter la curieuse rencontre que nous avons faite au bois de Boulogne, le lendemain de votre bal... et comment il s'est laissé décrocher par une jument à moi...

Àpropos, mon cher, ajouta Cavaroc en s'adressant à son ami, on me l'a ramenée ce matin, ma jument... pas en bon état, par exemple... elle est restée deux jours à la fourrière, et on l'y a mal nourrie.

Pendant que le capitaine parlait, Vitrac avait pris son chapeau.

— Excusez-moi, messieurs, dit-il, de vous quitter si vite... Je suis attendu...

— Qu'est-ce qu'il a donc, ce coloriste ? demanda Cavaroc, dès qu'il fut parti. Est-ce qu'il se douterait que sa Vanda court après moi ?

Jonville fit signe que non, mais il eût été bien empêché d'expliquer cette sortie ex abrupto, car il n'y comprenait rien.

Pas plus qu'il ne soupçonnait ce qui se passait, en ce moment même, rue Berton, dans l'hôtel du comte de Borodino.

V

Depuis la nuit de la mi-carême, on aurait pu dire de Jean Dangalas ce qu'on disait, en 1814, des émigrés rentrés en France avec les Bourbons.

Il n'avait rien appris et rien oublié.

Il n'en savait pas plus long sur la décapitée ni sur Augustine Bernier, mais il pensait toujours à la scène du bal et à la disparition de la modiste.

Et de ces deux mystères, celui qui l'intéressait le plus, c'était la disparition.

L'autre ne le touchait pas personnellement.

Il ne connaissait pas la morte et il ignorait que Vitrac eût été son amant. Il n'avait donc pas sujet de se préoccuper beaucoup des suites d'une instruction qui avait tout l'air de ne pas devoir aboutir.

Il avait au contraire plus d'une raison de s'inquiéter du sort de la jeune fille qui l'avait charmé.

D'abord il se sentait tout disposé à en devenir amoureux ; ensuite et surtout il se disait que s'il était arrivé malheur à cette pauvre enfant, c'était un peu sa faute à lui qui, en proposant à Augustine de l'escorter jusqu'à la rue Berton, l'avait décidée à y

porter le chapeau commandé à sa patronne par une belle dame à équipage.

Il se reprochait aussi d'avoir quitté trop vite sa faction à la porte de la maison suspecte et de ne pas avoir osé demander à la maîtresse du magasin de la rue de la Paix si elle avait revu son ouvrière.

Il était temps de s'assurer qu'elle était rentrée chez son grand-père, et il tardait à Tire-Lire de profiter de la permission qu'elle lui avait accordée, en le quittant, de se présenter le dimanche rue du Port-Mahon, où elle nichait sous l'aile tutélaire de ce vénérable aïeul.

Et le dimanche étant venu, après avoir déjeuné chez un marchand de vin de la rue des Martyrs, Jean Dangalas arriva, vers midi, devant le numéro qu'Augustine lui avait indiqué.

La maison ne payait pas de mine : une façade étroite et haute, percée de rares fenêtres, et au rez-de-chaussée une porte bâtarde, toujours ouverte sur une allée noire dont l'accès n'était défendu que par une barrière à claire-voie et à hauteur d'appui.

Une pauvre masure fourvoyée dans un quartier riche, où elle faisait tache à côté des respectables immeubles qui l'avoisinaient.

— Diable ! pensa Dangalas, il paraît que le bonhomme ne roule pas sur l'or. Je m'en doutais un peu ; on ne fait pas fortune en servant l'État dans la marine, et ça prouve que la petite est vertueuse, car il ne tiendrait qu'à elle d'être mieux logée. Elle a des yeux qui valent un petit hôtel dans l'avenue de Villiers, et l'on a dû le lui offrir. Maintenant, il s'agit de savoir si la brebis est revenue au bercail et ce que le grand-papa a dans le ventre. Ce

vieux loup de mer est capable de me coller la porte au nez quand je lui montrerai ma binette. Je n'ai pas l'air d'un millionnaire, ni même d'un sénateur, quoique je me sois habillé comme pour aller dans le monde. Et puis, il va se figurer que je viens pour le mauvais motif.

Bah ! je me risque !

Tire-Lire poussa la barrière mobile, qui, en s'ouvrant, fit tinter une sonnette, et il alla jusqu'au fond de l'allée, sans trouver à qui parler.

La loge du portier était à l'entresol, et ce portier était une portière, occupée pour le moment à surveiller un fricot qui mijotait sur son poêle.

Elle tressauta lorsque Dangalas lui demanda M. Bernier, et elle répondit en montrant un visage courroucé :

— Bernier ?... Connais pas !... Et vous auriez bien pu crier moins fort... vous m'avez tourné le sang.

Cette réponse déconcerta Dangalas, et il se demanda si la modiste ne s'était pas moquée de lui en lui donnant une fausse adresse ; mais il n'était pas homme à se décourager pour si peu.

— M. Bernier ? reprit-il ; un ancien marin ?

— Fallait donc le dire tout de suite !... Il ne s'appelle pas Bernier, votre ancien marin...

Il s'appelle Cordouan, et il reste avec sa petite-fille au cinquième... c'est la fin de l'escalier. Je ne l'ai pas vu sortir ce matin... Vous pouvez monter.

Dangalas passa et l'entendit grommeler des phrases où il crut saisir le mot de « péronnelle » .

— Oh ! oh ! dit-il entre ses dents, ma petite amie ne me paraît pas jouir de l'estime de sa concierge. C'est une disgrâce que je partage avec elle, et je ne lui en veux pas… C'est égal, elle aurait bien pu me dire que son aïeul ne porte pas le même nom qu'elle, car je serais revenu bredouille si cette vieille sorcière ne m'avait pas appris qu'il s'appelle Cordouan.

Tout en se parlant à lui-même, Dangalas montait quatre à quatre les marches déjetées de l'escalier vermoulu, et ses longues jambes eurent tôt fait de le porter au dernier étage de la maison.

Là il se trouva en face d'une porte jaune sur laquelle était peinte en noir une ancre majuscule.

Il n'y avait pas moyen de se tromper. Cet emblème nautique indiquait assez clairement que le locataire de cet appartement haut perché avait été marin.

— « C'est ici que Rose respire », chantonna le rapin, qui avait la tête farcie de couplets d'opéras-comiques et que l'idée de revoir Augustine mettait en belle humeur.

Je crois qu'elle me recevra bien… mais le vieux ?… Ce sera dur… Enfin je tâcherai de l'apprivoiser.

Il cherchait la sonnette, et il s'aperçut que la porte était dépourvue de cet utile accessoire.

— Grand-papa ne reçoit pas souvent de visites, à ce qu'il me paraît, murmura-t-il.

Et il se décida à frapper tout doucement, de peur d'effaroucher ce vieillard qu'il se figurait devoir être peu commode.

Personne ne vint à cet appel discret.

Après avoir attendu, Dangalas frappa plus fort et sans plus de succès.

— Est-ce que le bonhomme aurait des créanciers ? se demanda Tire-Lire ; je connais ça… je n'ouvre jamais aux miens… peut-être que c'est ici comme chez moi et qu'il y a un signal convenu… Voyons un peu !… il doit être franc-maçon, ce marsouin retraité.

Et il frappa trois coups en les espaçant suivant le rite maçonnique.

Il en fut pour sa peine. Rien ne bougea dans l'appartement.

— Peut-être aussi qu'il est devenu sourd, à force d'avoir tiré le canon à bord, pensa-t-il. Parbleu ! nous allons bien voir !

Et il exécuta avec ses poings, sur le battant jaune, un roulement qui aurait réveillé un homme en léthargie.

Il colla son oreille contre ce battant, et il lui sembla entendre un bruit. On eût dit qu'on venait de renverser un meuble.

— Il y est, le vieux lascar, s'écria-t-il. Sa pipelette m'a bien dit qu'elle ne l'avait pas vu ce matin. Pourquoi ne montre-t-il pas son nez ? Est-ce qu'il est malade ? Mais ça me fait l'effet que la petite est sortie… Allons ! je n'ai plus qu'à me replier en bon ordre… Pas de chance pour deux sous !

Et il s'apprêtait à descendre plus vite qu'il n'était monté, lorsqu'il crut voir des filets de fumée passer sous la porte mal jointe

et par le trou de la serrure.

En même temps, il sentait comme une odeur de brûlé.

— Est-ce qu'il y a le feu dans sa cambuse ? Je ne peux pourtant pas le laisser griller comme un hareng qu'on va servir à la sauce moutarde. Je ne ferais pas mal d'avertir la vieille et d'aller chercher les pompiers. Oui, mais je ne sais pas où les prendre, les pompiers, et avant qu'ils arrivent, grand-papa sera rôti… Si j'étais bien sûr que le logement brûle, j'enfoncerais la porte… mais voilà !… l'odeur vient peut-être de la cuisine.

Et Tire-Lire se mit à humer à pleines narines la fumée qui continuait à filtrer par les jointures. Puis, reprenant son monologue :

— Ça sent l'acide carbonique. On jurerait qu'il y a là dedans une couturière en train de s'asphyxier.

Cette idée lui en fit venir une autre, et il s'écria :

— Bête que je suis !… c'est peut-être Augustine !… Oui, son grand-père lui aura fait une scène, et il l'aura enfermée dans son logement… Elle a perdu la tête, elle a calfaté les fenêtres et allumé un réchaud… Ah ! mais non ! ça ne se passera pas comme ça ! Je vais lui donner de l'air, à cette enfant.

Il recula pour prendre de l'élan et il envoya dans la porte un formidable coup de pied en disant :

— Tant pis !… j'enfonce !

Laporte trembla sur ses gonds, mais elle ne tomba pas, et Tire-Lire recommença.

Il était lancé, et il se serait plutôt cassé la tête contre le battant que de renoncer à pénétrer dans le logement où il s'imaginait que sa petite amie agonisait.

Après trois assauts encore plus violents que le premier, la serrure sauta enfin, et la porte, déracinée, céda avec fracas.

Un épais nuage de fumée aveugla Tire-Lire, qui recula en se frottant les yeux. Il entendit alors très distinctement une plainte qui ressemblait fort à un râle, et, bravant l'asphyxie, il se jeta en avant, tête baissée.

Il n'alla pas loin sans trébucher contre un réchaud allumé que le choc renversa ; mais, en reprenant son équilibre, il eut la présence d'esprit de courir à une fenêtre qui laissait passer un peu de jour et de briser un carreau.

Il n'en fallut pas plus pour qu'un courant d'air s'établît qui chassa les vapeurs saturées d'acide carbonique, et pour qu'on y vît un peu plus clair.

Tire-Lire en profita pour explorer ce local à lui inconnu.

La pièce où il venait d'entrer violemment était très sommairement meublée : une table en bois blanc et quelques chaises de paille.

Elle communiquait avec une autre qui ne lui parut pas être beaucoup mieux garnie, et plus loin, il y en avait une troisième dont il n'aperçut pas tout d'abord la porte, qui était fermée.

Dans les deux premières, il ne vit personne.

Augustine n'était pas là, et le gémissement qui l'avait effrayé ne venait pas d'elle.

Mais il ne comprenait rien à cette absence totale d'êtres vivants, car enfin le réchaud ne s'était pas allumé tout seul, et il cherchait en regardant de tous les côtés.

Il découvrit enfin, accroché aux murs par les deux bouts, un hamac suspendu à la hauteur de son visage, et il crut distinguer, à travers la fumée qui se dissipait lentement, un homme étendu sur ce lit mobile.

Cette fois, Tire-Lire ouvrit toute grande la fenêtre de cette singulière chambre à coucher, après quoi, sans se soucier de l'effet qu'allait nécessairement produire cette manœuvre, il décrocha une des cordes qui soutenaient le hamac, pas celle qui le soutenait du côté de la tête, — heureusement.

Il en résulta que l'homme glissa et se trouva debout sur ses pieds, dans les bras de Tire-Lire, qui l'empêcha de tomber et le fit asseoir sur un vieux fauteuil placé là fort à propos.

Le vieillard que l'élève de Vitrac venait d'arracher à une mort certaine ne pouvait être que le grand-père d'Augustine.

Il avait bien la tête énergique d'un ancien marin, et la pièce lambrissée de bois de sapin, où il couchait dans un hamac, comme à bord, ressemblait à une cabine de navire.

Il avait perdu connaissance, mais il n'était pas mort, car il agitait ses bras et ses jambes, et il ouvrait la bouche pour aspirer de l'air, comme un homme tombé à l'eau qui vient de remonter à la surface.

Il ne tarda guère à ouvrir aussi les yeux, et quand il vit Tire-Lire penché sur lui, son premier mouvement fut pour le repous-

ser. Il esquissa même le geste de lui envoyer un coup de poing, mais la force lui manqua.

Cette façon de remercier son sauveur fit sourire Dangalas, qui comprit tout de suite que le bonhomme lui en voulait de l'avoir empêché de mourir.

Il ne s'agissait plus que de savoir pourquoi il tenait tant à quitter la vie.

Le rapin avisa sur une commode un pot à eau. Il y trempa son mouchoir et il se mit à bassiner les tempes du ressuscité, qui peu à peu revint à lui tout à fait.

— Eh bien, dit Tire-Lire, ça va mieux, hein ?

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda d'une voix rauque le père Cordouan.

— Je ne vous veux que du bien, mon brave !...

— Je ne suis pas « votre brave ». Comment êtes-vous entré ici ?

— Par la porte.

— Ce n'est pas vrai. Je l'avais fermée à clef.

— Je l'ai enfoncée, parbleu !... Sur le palier, ça sentait le charbon à plein nez... Je me suis dit : « On s'asphyxie là dedans... mais, minute !... je suis là... » Et alors...

— Ça ne vous regardait pas. Mêlez-vous de vos affaires et laissez-moi en repos

— C'est-à-dire : Décampez pour que je recommence !… Pendant que vous y êtes, vous pourriez aussi bien me prier de vous monter un autre boisseau de charbon et de rallumer le réchaud que j'ai flanqué par terre en entrant… Pas de ça, Lisette !… Je veux que vous viviez, moi !

— Qu'est-ce que ça vous fait que je vive ?

— Ça me fait… ça me fait qu'on n'a pas le droit de se tuer, à votre âge, quand on a la croix d'honneur. Oh ! ne dites pas que non, car c'est à vous ce brimborion-là, dit Tire-Lire en montrant du doigt, au-dessus de la cheminée, un cadre où s'étalaient, sous verre, un brevet et une étoile au bout d'un ruban rouge.

— Oui, c'est à moi, et je ne l'ai pas gagné en usant mes culottes sur un rond de cuir, répliqua le vieux marin en se redressant fièrement.

— Je le pense bien, et c'est justement parce que vous ne l'avez pas volé que vous ne devez pas vous suicider, comme une couturière lâchée par son amant… Ça y était pourtant, si je n'avais pas jeté bas votre porte et cassé vos carreaux… Mais je vous empêcherai bien de récidiver.

Ce langage brusque parut faire impression sur le grand-père. Il se mit à examiner Tire-Lire comme il examinait autrefois ses matelots quand il les passait en revue, et il lui trouva sans doute une figure sympathique, car, au lieu de répliquer, il se contenta de hocher la tête.

— Voyons ! reprit doucement Dangalas, encouragé par ce demi-succès, dites-moi que vous ne pensez plus à vous tuer, et

contez-moi vos chagrins. Ça vous calmera. Qu'est-ce qui vous poussait à vous détruire ? Ce n'est pas la misère, je suppose ?

— La misère ? grommela Cordouan ; avec mes trente ans de service, mes campagnes, mes blessures et ma croix, j'ai seize cent cinquante francs de pension. C'est plus qu'il ne m'en faut pour vivre.

— Alors quoi ?... vous n'êtes pas amoureux, j'espère ?

Le vieux haussa les épaules.

— Est-ce parce que vous vous embêtez de ne plus naviguer ? Je comprendrais encore ça.

Tire-Lire commençait à se douter de la véritable cause du désespoir de Cordouan, mais il tenait à le laisser s'expliquer, et au lieu de lui parler d'Augustine, il plaidait, comme on dit, le faux pour savoir le vrai.

— Vous me demandez pourquoi j'en ai assez de battre mon dernier quart sur le pavé de Paris ? dit le vieillard, après un silence. Je peux bien vous l'apprendre. Vous m'avez l'air d'être un brave homme, et je ne veux pas que vous me preniez pour un failli gars qui déserte le service avant que le bon Dieu lui règle son compte... Eh bien, aidez-moi à me lever et donnez-moi le bras pour que je ne chavire pas en route.

Dangalas, étonné, fit ce que lui commandait l'aïeul, qui le conduisit au fond de la chambre.

Il y eut du roulis en route, car le père Cordouan n'était pas encore très solide sur ses jambes ; mais il arriva, sans tomber, devant une porte qu'il ouvrit, en disant :

— Regardez !

L'élève de Vitrac ouvrit de grands yeux en voyant une chambrette, meublée non pas avec luxe, mais avec une certaine élégance qui contrastait avec la nudité spartiate de l'appartement du loup de mer.

Il y avait une fine natte sur le plancher, deux sièges bas en tapisserie faite à la main, une couchette en fer garnie de rideaux de mousseline d'une blancheur éblouissante, des pots de fleurs sur la cheminée, des caisses de fleurs sur le rebord extérieur de la fenêtre, des fleurs partout.

Un vrai nid de jeune fille. Et ce nid était vide.

Tire-Lire comprit.

— Elle habitait là, dit lentement le vieillard, et je n'avais plus qu'elle au monde. Elle est partie, il y a deux jours, et… je ne l'ai pas revue…

Ce langage n'était que trop clair pour Dangalas.

Elle, c'était Augustine, et Augustine n'avait pas reparu.

Le brave garçon reçut un coup au cœur, mais il n'en laissa rien paraître, et, feignant d'ignorer de qui parlait le vieux marin, il lui dit :

— Quoi !… votre fille !

— Ma petite-fille, rectifia Cordouan ; c'est sa mère qui était ma fille, et sa mère est morte en la mettant au monde. Celle qui vient de m'abandonner ne m'avait jamais quitté depuis qu'elle était

née. Je ne vivais que pour elle. Vous savez maintenant pourquoi je voulais mourir.

Tire-Lire se tint à quatre pour ne pas lui dire tout de suite ce qui s'était passé l'avant-veille. Il jugea que le moment n'était pas venu, et qu'il valait mieux préparer d'abord le malheureux aïeul à entendre le récit de sa promenade à Passy en compagnie de la pauvre enfant dont l'absence prolongée commençait à l'inquiéter lui-même.

Il craignait plus que jamais de l'avoir involontairement conduite à sa perte.

— Oui, reprit Cordouan, elle est partie vendredi matin pour aller au magasin de modes où elle travaillait, et le soir, quand j'ai été l'y chercher, comme je le faisais tous les jours, sa patronne m'a dit qu'elle n'était pas rentrée.

— Et… depuis ?

— Rien. J'ai passé une nuit affreuse, et le lendemain, dès le matin, j'ai couru à la préfecture de police.

— Et… là ?

— Le commissaire qui a reçu ma déclaration m'a ri au nez.

— Comment ?

— Oui. Il m'a répondu que les jolies filles ne se perdaient jamais, et que la mienne se retrouverait un jour ou l'autre. J'ai insisté, je me suis emporté, il m'a fait mettre dehors ! Je crois que si j'avais eu une canne, je l'aurais assommé.

— Il ne l'aurait pas volé !

— Eh bien, non… j'aurais eu tort… et il avait raison, dit amèrement le vieux marin. Je ne voulais pas croire qu'une fille de mon sang pouvait manquer à l'honneur. Je me trompais. Hier, j'ai revu la patronne. Elle m'a dit qu'une de ses apprenties avait rencontré, la veille, Augustine avec un homme. J'aurais pu me résigner à vivre si j'avais appris qu'on l'avait attirée dans un guet-apens et qu'on l'avait tuée. Je n'ai pas pu supporter l'idée que mon enfant s'était jetée, comme tant d'autres, dans le bourbier de Paris. Je me serais peut-être résigné à la perdre, mais la honte, c'était trop. Le courage m'a manqué.

— Et vous n'avez rien trouvé de mieux que de vous tuer, comme un sous-officier qui a mangé la grenouille ? Ah ! vous allez vite en besogne, vous ! Heureusement, je suis arrivé à temps.

— Je ne vous en sais pas gré, dit brusquement le vieillard.

— Je le vois bien, murmura en souriant Tire-Lire.

— Je vous maudis, au contraire. J'avais souffert tout ce qu'on souffre pour mourir. Je ne souffrais plus, puisque j'avais perdu connaissance… et maintenant, c'est à recommencer.

— Vous n'aurez plus envie de recommencer, quand vous m'aurez entendu.

— C'est inutile. Je sais d'avance tout ce que vous allez me dire.

— Vous ne savez rien du tout. D'abord, qui n'écoute qu'une cloche… On vous a raconté qu'on a vu votre fille causer avec un homme dans la rue. Qu'est-ce que ça prouve ?… C'était peut-être en tout bien tout honneur.

— Allons donc !

— Si elle avait un amoureux, elle n'aurait pas eu besoin de se sauver avec lui pour continuer à le voir. Il y a autre chose, soyez-en sûr.

— Il y a qu'elle est partie et qu'elle ne reviendra pas.

— Vous croyez donc qu'elle est morte ?

— Non. Pourquoi l'aurait-on assassinée ? Elle n'avait sur elle ni argent ni bijoux.

— Elle a sa beauté. Il ne manque pas dans Paris de gens très capables d'enlever une jolie demoiselle et de la séquestrer de force. Si je vous disais que j'ai des raisons de croire que ça lui est arrivé ?

— Que voulez-vous dire ? s'écria le père Cordouan. Expliquez-vous… Est-ce que vous la connaissez ?

— Si je vous disais, reprit non sans avoir un peu hésité l'élève de Vitrac, si je vous disais que l'homme qu'on a vu avec elle avant-hier…

— Eh bien ?

— C'était moi.

En lâchant cet aveu, Tire-Lire s'attendait à entendre le grand-père s'exclamer, mais il n'avait pas prévu que cet irascible aïeul allait le prendre à la gorge, en lui criant :

— Toi ! misérable !… c'est toi qui m'as pris ma fille… et tu oses me le dire en face !…

Le rapin n'eut pas beaucoup de peine à se dégager de l'étreinte d'un vieillard qui venait d'être à moitié asphyxié. Il l'empoigna

par les bras, l'emporta dans la chambre à côté, le déposa sur le fauteuil où il l'avait déjà fait asseoir, après avoir décroché le hamac, et lui dit froidement :

— Écoutez-moi donc avant de vous fâcher. Quelle mouche vous pique, mon brave ? Je viens vous donner des nouvelles de l'enfant que vous regrettez, et, au lieu de me remercier, vous cherchez à m'étrangler !... Ma parole d'honneur ! vous mériteriez que je vous plante là, sans vous dire un mot de plus.

— Non, balbutia le père Cordouan, accablé ; non, restez... et parlez-moi d'elle... vous l'avez vue ?

— Vendredi, vers trois heures, devant le square Notre-Dame, je l'ai rencontrée, je l'ai abordée, et nous avons causé. Je ne vois pas pourquoi je ne vous le dirais pas. Et si vous preniez la peine de réfléchir, vous comprendriez tout de suite que je n'ai rien à me reprocher, puisque je suis venu chez vous. Est-ce que vous vous figurez que je suis monté par hasard à votre cinquième étage ?... Ah ! mais non !... je ne savais seulement pas que vous existiez quand j'ai parlé à votre petite-fille que je n'avais jamais tant vue. C'est elle qui m'a donné votre adresse. Bien mieux ! c'est elle qui m'a engagé à vous faire ma visite un dimanche, parce que ce jour-là je la trouverais ici. Vous voyez que je n'ai pas perdu de temps pour profiter de l'invitation.

Le vieux marin, abasourdi, regardait Dangalas avec des yeux inquiets et n'osait pas l'interroger, quoiqu'il lui tardât de savoir comment avait fini l'aventure dont ce garçon ne lui avait encore raconté que le commencement.

Et Dangalas reprit aussitôt :

— Pourquoi vous cacherais-je que j'ai fait la cour à cette charmante enfant… d'abord, pour rire un brin… puis, comme j'ai vu que ça ne prenait pas, j'ai accepté tout de suite de venir vous expliquer mes intentions… et vous prier de m'autoriser à continuer de la fréquenter… pour le bon motif. Je comptais que je la retrouverais ici et qu'elle vous aurait parlé de moi. Voilà, mon brave ! J'espère que maintenant vous ne me prenez plus pour un farceur qui débauche les demoiselles.

— Non… Je vous crois, dit sans beaucoup de conviction le père Cordouan ; mais… où allait-elle quand vous l'avez rencontrée ?

— Porter un chapeau neuf à une des clientes de son magasin.

— Et toucher la facture, c'est ce que m'a dit sa patronne ; et elle avait l'air de soupçonner que ma pauvre enfant n'était pas rentrée parce qu'elle voulait garder cet argent.

— Elle aurait mieux fait d'envoyer demander des nouvelles de son ouvrière chez la dame qui a commandé le chapeau.

— Elle prétend qu'elle y a envoyé et qu'on a répondu qu'on n'avait pas vu ma fille.

— Ce n'est pas vrai. Je l'ai accompagnée jusqu'à la porte de la cliente en question. Elle est entrée sans moi, mais je l'ai attendue… La nuit tombait, et l'endroit est assez désert. Je ne voulais pas qu'elle revînt sans escorte. Je l'ai attendue longtemps, et comme elle ne sortait pas, j'ai sonné. Un larbin m'a dit qu'elle était partie. Je l'ai cru et j'ai décampé. Je n'en sais pas plus long, mais je soupçonne maintenant que le larbin m'a menti.

Le vieillard se leva en pied et demanda brusquement :

— C'est à Passy, n'est-ce pas ? Sa patronne me l'a dit.

— Oui… rue Berton… tout près du quai qui longe la Seine.

— Voulez-vous y venir avec moi ?

— J'allais vous le proposer, répondit Dangalas.

L'élève de Vitrac disait la vérité.

La première idée qui lui était venue, en apprenant que la jeune modiste n'était pas rentrée au domicile paternel, avait été de courir à Passy, et il y serait certainement allé tout seul, au risque de se voir encore une fois fermer la porte au nez.

Mais il aimait bien mieux y aller avec l'aïeul, beaucoup plus autorisé à réclamer son enfant que Tire-Lire, qui n'était ni le parent ni l'allié de la petite.

— À nous deux, reprit-il, nous forcerons bien ces gens-là à nous la rendre.

— Vous croyez donc qu'ils l'ont gardée ? demanda Cordouan.

— Je n'en sais rien… mais ce que je peux vous dire, c'est que je l'ai vue entrer et que je ne l'ai pas vue sortir. Si j'avais pu me douter qu'elle ne rentrerait pas chez vous, ce jour-là, j'aurais été immédiatement chercher le commissaire de police.

— J'irai avec vous à Passy.

— Ce sera parfait ; mais êtes-vous en état de supporter le voyage ?… C'est très loin, la rue Berton.

— Plutôt que d'abandonner Augustine, je m'y traînerais à quatre pattes… et nous allons prendre une voiture. Je ne suis pas

encore bien d'aplomb sur mes jambes, et ma tête pèse sur mes épaules comme un boulet de trente-six ; mais le grand air va me remettre. Laissez-moi seulement me refroidir un peu les idées avant de descendre.

Tire-Lire se demandait comment le bonhomme allait s'y prendre.

Une immense terrine pleine d'eau était sur la table. Cordouan y plongea son visage, y barbota une minute, se redressa en se secouant comme un terre-neuve mouillé et s'écria :

— Maintenant je suis paré à démarrer. Ce n'est pas plus difficile que ça. Le temps d'enverguer mon caban, et en route !

Ce caban était un vieux surtout à capuchon qui avait reçu bien des coups de mer. L'ancien marin le décrocha du mur et se coiffa d'un chapeau ciré.

— Quand il vous plaira, dit-il. À propos, j'ai oublié de vous demander votre nom.

— Je m'appelle Jean Dangalas.

— Et qu'est-ce que vous faites ?

— Je suis peintre.

— En bâtiments ?... Fichu état !

— Non, pas en bâtiments. Je peins des portraits... beaucoup de portraits... et des tableaux... quelquefois. Je suis artiste.

— Tant mieux !... car si vous avez vraiment l'intention de demander Augustine en mariage, elle ne voudrait pas épouser un

ouvrier, je vous en préviens… Mais il ne s'agit pas de ça, pour le quart d'heure… Il s'agit de la retrouver. Filons… en double.

— Et votre porte que j'ai démolie ?… Votre logement va rester ouvert… On y entrera comme dans un moulin.

— Je n'ai rien à voler, cria Cordouan.

Il était déjà dans l'escalier, et Dangalas le suivit, en admirant ce vieillard qui agonisait tout à l'heure et qui maintenant descendait sans s'appuyer sur la rampe.

La portière se tenait sur le seuil de sa loge, comme une araignée au bord de son trou, et quand son locataire passa, elle l'interpella assez malhonnêtement :

— Dites donc, vous ! quelle cuisine faites-vous donc là-haut ? Ça empeste toute la maison, et ça vient de chez vous, pour sûr…

Et comme le vieux ne s'arrêtait pas pour lui répondre, elle reprit en forçant le diapason :

— Il paraît que vous vous amusez aussi à casser les carreaux… Il pleut du verre dans ma cour. C'est bon ! vous les payerez, et le propriétaire vous donnera congé.

Cordouan ne se retourna même pas, et Dangalas, qui venait en serre-file, s'abstint, quoiqu'il en mourût d'envie, d'engager avec cette mégère du cordon un combat à coups de propos salés.

Il rattrapa Cordouan dans la rue, et cinq minutes après ils roulaient en fiacre vers Passy.

Tout cela s'était fait si vite que le rapin n'avait guère eu le temps de réfléchir à l'entreprise où il s'embarquait.

Il commençait seulement à l'envisager sérieusement, et elle lui semblait hasardeuse.

Il ne doutait presque plus que la petite eût été retenue rue Berton, mais il ne s'expliquait pas pourquoi, et il en revenait peu à peu à se demander si elle n'y était pas restée de son plein gré.

Cette mauvaise pensée, il l'avait déjà eue l'avant-veille, pendant qu'il attendait Augustine, et il tâchait de l'écarter ; mais il savait que les demoiselles de magasin sont sujettes à caution, et il se disait que si celle-là avait, comme on dit dans un certain monde, tiré une bordée de deux jours chez un monsieur, il aurait lieu, lui Dangalas, de se repentir d'avoir amené ce brave homme à la porte de la maison où la petite faisait ses farces

Il était un peu tard pour s'en aviser et surtout pour s'arrêter en route.

Maintenant que l'expédition était commencée, il fallait aller jusqu'au bout, sous peine de mettre en défiance le vieux marin, qui déjà l'avait soupçonné de s'entendre avec sa petite-fille pour se moquer de lui.

Depuis qu'ils étaient montés en voiture, ce loup de mer n'avait pas desserré les dents, et sur ses traits rudes et basanés on pouvait lire qu'il ruminait des résolutions énergiques.

Dangalas s'était dispensé de lui parler du drame de l'atelier de vitrac et de cette visite à la Morgue qui avait été le point de départ d'une aventure tronquée par la subite disparition d'Augustine.

Il réservait cette confidence pour le cas où il acquerrait la certitude que la dame au chapeau et le monsieur qui habitait avec

elle la maison du quai de Passy avaient été mêlés, directement ou indirectement, à l'affaire de la tête coupée.

Et comme il ne les avait pas vus même au moment où ils rentraient chez eux, il n'était pas en mesure de préjuger la question.

Les deux défenseurs de la disparue étaient tombés, par hasard, sur un cheval qui ne mit pas beaucoup plus d'un quart d'heure pour les mener à l'endroit où, le vendredi soir, Tire-Lire avait sauté dans un tramway pour échapper à la surveillance d'un rôdeur suspect.

Ce souvenir, qui lui revint, ne fit que le confirmer dans l'idée qu'il s'était passé dans cette maison des choses étranges.

— C'est là, dit-il à son compagnon, en lui montrant le mur du jardin. On y entre par la rue où nous allons arriver, mais la propriété s'étend jusqu'au quai.

— Ce mur ? grommela Cordouan, je passerais bien par-dessus, si on ne me laissait pas entrer par la porte. Ce serait moins difficile que de monter sur la pomme du mât de perroquet.

— Espérons que vous n'aurez pas besoin d'en venir là. Diable ! violation de domicile par escalade !... ça pourrait vous mener loin.

Cordouan ne dit mot, mais il fit un geste qui signifiait évidemment : « Je m'en moque ! »

Et Dangalas se demanda jusqu'où il suivrait le bonhomme dans la voie périlleuse où il paraissait tout disposé à s'engager.

Le fiacre ne tarda guère à tourner le coin de la rue Berton.

Dangalas le fit arrêter à l'entrée de la rue et descendit avec le vieux.

Ce rapin, très malin, préférait se présenter à pied, sans s'annoncer par un bruit de roues, et cela, afin de se réserver la chance de surprendre les habitants de cette maison mystérieuse.

Le calcul se trouva juste.

La porte cochère était ouverte à deux battants, cette porte qu'un valet rébarbatif avait à peine entre-bâillée quand Tire-Lire y avait heurté.

Il est vrai que ce même valet s'apprêtait à la refermer ; mais dans la cour, dont l'accès était encore libre, un cocher en livrée achevait de dételer les deux chevaux d'un landau.

Évidemment, cette fois encore, le maître venait de rentrer.

Remorquant le vieux marin, qui ne demandait qu'à aller de l'avant, mais qui ne savait pas où le menait son compagnon, Dangalas se hâta d'entrer avant que la porte fût close.

Les deux défenseurs d'Augustine étaient dans la place. Il s'agissait d'y prendre pied et d'entamer une explication avec ceux qui la gardaient.

Le domestique les aperçut, lâcha le battant qu'il était en train de pousser et vint leur barrer le passage.

Dangalas le reconnut, quoiqu'il l'eût assez mal vu l'avant-veille au crépuscule, et lui dit de but en blanc :

— Eh bien, mon vieux Scapin, tu me l'as donc faite à l'oseille, l'autre jour ?

Ce rapin était incorrigible. Il ne pouvait pas se retenir de blaguer dans les circonstances les plus sérieuses.

L'homme qu'il affublait d'un nom de valet de comédie, — qui lui allait fort mal, car il était taillé en Hercule et il avait une tête de bouledogue, — le surveillant de l'immeuble inaccessible comprenait le français, puisque la dernière fois il avait répondu aux questions de Tire-Lire, mais sans doute il n'était pas familiarisé avec l'argot parisien, car il grogna brutalement :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Tu t'en doutes bien, Frontin de mon cœur. Je demande la petite. Elle est dans la boîte, j'en suis sûr.

— Hors d'ici, canaille ! cria le drôle en mettant la main au collet de Dangalas, qui lui passa la jambe et le jeta les quatre fers en l'air.

En tombant, le domestique appela au secours, et le cocher, sortant de l'écurie, accourut à la rescousse.

Cordouan alors s'avança, et la querelle allait se vider par un pugilat à quatre où la livrée n'aurait peut-être pas eu le dessus, lorsqu'un cinquième personnage apparut sur le champ de bataille.

Attiré par le bruit de la dispute, il arrivait du fond de la cour, et à le juger sur sa mine, on devait le prendre pour ce qu'il était, — le maître de ce logis si bien défendu.

Celui-là était un colosse que Jonville, Cavaroc et Vitrac auraient reconnu du premier coup d'œil.

Tire-Lire, qui ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu, comprit à son aspect que les facéties ni les rodomontades n'étaient plus de saison, et, changeant immédiatement d'attitude et de langage, il le salua avant de lui dire :

— Monsieur, vos gens sont des manants, mais c'est à vous que nous avons affaire. Nous cherchons une jeune fille qui a disparu depuis deux jours.

— Une jeune fille ! répéta en souriant l'imposant seigneur.

— Oui, une modiste qui a apporté un chapeau à madame votre épouse.

— Vous vous trompez… je ne suis pas marié.

— Ça n'y fait rien, ricana Dangalas.

— J'entends ce que vous voulez dire, mais vous vous trompez encore. J'ai soixante ans, et je ne reçois plus de modiste. Maintenant, permettez-moi de vous demander à mon tour à quel titre vous vous intéressez à cette demoiselle. Êtes-vous son parent ?

Ce fut dit avec une ironie calme qui piqua Tire-Lire à l'endroit sensible.

C'était le cas ou jamais de mettre l'aïeul en scène, et il n'y manqua pas.

— Je ne suis pas son parent, mais voici son grand-père, dit-il en désignant Cordouan.

Le vieux marin, immobile et muet, n'avait pas cessé de dévisager le monsieur qui dialoguait avec Tire-Lire.

Il le regardait comme on regarde un homme qu'on a déjà vu, autrefois, quelque part.

— Son grand-père ! s'écria le monsieur. Que ne le disiez-vous tout de suite ?… Je n'avais pas de comptes à rendre au premier venu, et j'allais vous prier de sortir de chez moi ; mais à un grand-père qui cherche sa petite-fille, je suis prêt à fournir toutes les explications qu'il me demandera.

Je suis le comte Borodino, gentilhomme russe. À Dieu ne plaise que je refuse satisfaction à un vieillard affligé !

Et s'adressant à l'aïeul :

— Qui êtes-vous, monsieur ?

— Je m'appelle Pierre Cordouan, j'ai servi trente ans dans la marine de l'État, et j'ai été retraité comme premier maître d'équipage.

— Et vous avez, je le vois, servi avez honneur, reprit le comte en désignant du doigt le ruban rouge usé qui décorait le caban noir non moins usé du bonhomme.

— J'étais à Sébastopol, et j'ai vu le feu pour la première fois à Navarin, dit Cordouan sans baisser ses yeux, obstinément fixés sur M. Borodino, qui reprit :

— Disposez de moi, monsieur, si je puis vous aider à retrouver celle que vous cherchez. Je vous prie seulement de vouloir bien m'apprendre d'où vous est venue l'idée qu'elle pouvait être ici.

Tire-Lire crut devoir prendre la parole pour dire :

— Vendredi, avant-hier, à la tombée de la nuit, elle m'a quitté, devant la porte de cette maison, pour entrer chez vous, et, je vous le répète, sa patronne l'y envoyait essayer un chapeau qu'une dame, habitant votre hôtel, avait commandé.

— Vous a-t-elle nommé cette dame ?

— Non… elle savait le nom et l'adresse, mais elle ne m'a donné que l'adresse, et je l'ai accompagnée jusqu'à la rue Berton. C'est ici que l'histoire s'embrouille. Elle a sonné à votre porte. J'étais resté en arrière. J'ai cru qu'elle était entrée. Je l'ai attendue, et au bout d'une heure, comme elle ne reparaissait pas, j'ai sonné aussi. Votre domestique m'a reçu comme on reçoit un chien dans un jeu de quilles.

Le comte apostropha en russe son valet de pied, qui lui répondit dans la même langue, et après l'avoir écouté, le comte dit à Dangalas :

— Ce garçon affirme que la jeune fille dont vous parlez lui a demandé une dame qu'il ne connaissait pas et que, voyant qu'elle se trompait, elle est partie sans insister.

— C'est justement ce qu'il m'a raconté avant-hier, mais je n'en ai pas cru un mot, car si la petite n'était pas entrée, je l'aurais vue s'en aller. Je montais la garde dans la rue et je n'ai pas bougé de place.

Il y eut un silence. Cordouan continuait à dévisager M. Borodino, qui réfléchissait et qui finit par dire :

— Messieurs, il y a là un malentendu que je ne m'explique pas. Mais… persistez-vous à supposer que cette jeune fille est ici ?

Et comme ceux qu'il interpellait se taisaient :

— Il suffit que vous ayez des soupçons, reprit-il. Je me dois à moi-même de vous prouver que ces soupçons ne sont pas fondés. Veuillez me suivre.

Le comte indiquait du geste la maison qui s'élevait au fond de la cour où ils causaient. Il y entra, et sans s'être consultés, même des yeux, Cordouan et Dangalas y entrèrent avec lui. M. Borodino la leur fit visiter de fond en comble, et ce ne fut pas très long, car elle n'avait que deux étages et un rez-de-chaussée surélevé.

Les pièces qu'il leur montra d'abord étaient très simplement meublées. Chacun sait que les Russes se passent très bien de confortable, surtout pour le couchage.

Il y avait plus de divans que de lits.

Au second étage, M. Borodino les introduisit dans un appartement assez luxueux et leur dit que c'était celui de sa nièce.

Et comme à ce mot de « nièce » Dangalas dressait l'oreille, le comte ajouta :

— Elle se promène dans le jardin. Nous allons l'y rencontrer.

Il n'en fallut pas davantage pour que Dangalas se rappelât qu'Augustine, avant de le quitter, lui avait dit qu'elle venait de voir passer la comtesse, qui n'était pas morte, comme elle l'avait cru.

Et Dangalas se prit à penser qu'il n'y avait peut-être dans tout cela qu'une méprise causée par une ressemblance extraordinaire.

Le père Cordouan semblait avoir oublié qu'il était venu pour réclamer sa petite-fille. Il ne desserrait pas les dents et il ne perdait pas de vue le seigneur qui leur faisait si complaisamment les honneurs de sa villa.

On eût dit qu'il le reconnaissait.

Pour Dangalas, qui ne prenait pas garde à la singulière attitude du père Cordouan, bien des points restaient à éclaircir, notamment celui de savoir laquelle, de la morte ou de la vivante, avait commandé un chapeau à la modiste de la rue de la Paix. Mais il se dit que ce n'était pas le moment de poser des questions à M. Borodino, et il se laissa conduire par lui dans le jardin dont il venait de leur parler.

Il était vaste, ce jardin, et fait à souhait pour le plaisir des yeux.

Les fleurs y abondaient, et les grands arbres n'y manquaient pas.

Le terrain s'abaissait en pente douce vers le quai de Passy qui le séparait de la Seine, et la villa était bâtie au point culminant de cette colline verdoyante, sur une terrasse qui s'étendait très loin vers la butte du Trocadéro.

Au bout de cette promenade de plain-pied s'élevait un élégant pavillon en briques, dans le style Louis XIII, complètement isolé.

— Nous le visiterons aussi, dit le comte, et vous voyez d'ici, messieurs, tout mon domaine. Vous aurez vite fait de vous assurer que je n'y ai caché personne.

Puis, se reprenant :

— Ah ! j'oubliais de vous dire qu'il y a des caves… Nous y descendrons, si le cœur vous en dit.

Dangalas sentit l'ironie et protesta d'un geste.

Il commençait à se trouver ridicule, ce bon Dangalas, et à s'apercevoir que le boyard se moquait d'eux.

Il s'étonnait aussi de l'accueil qu'il leur faisait, car, à sa place, et n'ayant pas de séquestration sur la conscience, il eût été moins complaisant.

Mais il savait, par ouï-dire, que les Russes se piquent volontiers de pousser la politesse jusqu'à ses dernières limites et excellent à enguirlander les gens, — même ceux qui leur déplaisent.

Aussi ne soupçonna-t-il pas que celui-là eût ses raisons pour être si prévenant avec deux inconnus qui s'étaient introduits chez lui, presque malgré lui, et qui l'avaient accusé d'une très vilaine action.

— Quand je vous aurai montré le pavillon, reprit, toujours souriant, M. Borodino, il ne me restera plus qu'à vous montrer ma nièce… et j'y tiens, parce que je commence à croire qu'elle ressemble à une femme très connue à Paris, paraît-il ; on a pu les prendre l'une pour l'autre, et la jeune fille que vous cherchez a pu s'y tromper… Ainsi, ce serait l'autre qui aurait commandé un chapeau et…

— Pardon ! interrompit l'élève de Vitrac ; si c'était l'autre, elle n'aurait pas donné votre adresse pour la sienne.

— À moins que cette autre ne soit une farceuse qui a trouvé drôle de jouer un mauvais tour à la modiste… et, par contre-

coup, à ma nièce, qu'elle connaît peut-être de vue… Ma nièce sort tous les jours en voiture avec moi.

Dangalas se tut, mais l'explication lui parut fortement tirée par les cheveux.

Il regarda Cordouan pour voir sur sa figure ce qu'il en pensait, et alors seulement il s'aperçut que le vieux maître d'équipage n'était pas du tout à la conversation.

Cet aïeul désolé semblait avoir oublié sa petite-fille, car il s'absorbait tout entier dans la contemplation du visage médiocrement sympathique de M. Borodino, qui s'écria tout à coup :

— Voici ma nièce, messieurs ! Elle sort du pavillon où je vous conduisais, et elle vient à nous. Vous plaît-il que nous allions à sa rencontre ?

Dangalas ne se fit pas prier pour avancer. De loin, il lui semblait déjà reconnaître une tête qu'il avait vue ailleurs. En s'approchant, il s'arrêta, cloué sur place par la surprise. Il croyait rêver en se trouvant face à face avec la morte, en plein soleil, au milieu d'un jardin.

Le comte, qui l'observait, lui dit en riant :

— Vous voyez que mes suppositions étaient justes. Vous êtes vous-même frappé d'une ressemblance que je ne suis pas en mesure de constater, puisque je ne connais pas… l'autre.

— Frappé ! s'écria Dangalas, dites stupéfié… bouleversé… C'est à croire que l'autre est ressuscitée.

— Elle est donc morte ? demanda d'un air ébahi M. Borodino.

— C'est vrai, vous ne le savez pas… vous ne pouvez pas le savoir… Oui, elle est morte, et d'une drôle de façon, allez !… on lui a coupé le cou.

— Diable ! le procédé est un peu vif, dit le comte en riant à demi. Heureusement, il ne s'agit pas de ma nièce. Vous voyez que sa tête est encore sur ses épaules.

La jeune fille était sortie sans chapeau, pour se promener dans le jardin. Ses cheveux blonds brillaient au soleil comme une couronne d'or, et, à la grande lumière du plein air, la ressemblance était encore plus saisissante.

Elle s'arrêta en apercevant son oncle entre deux messieurs qu'elle ne connaissait pas.

— Maintenant, reprit M. Borodino, vous devez être convaincus. N'importe ! venez ! je vais lui demander devant vous si elle a commandé un chapeau. J'aurais voulu le lui demander en français, mais elle ne comprend que le russe. Vous allez être obligés de vous en rapporter à moi.

Et, après avoir amené les deux visiteurs près de sa nièce, l'oncle lui posa, dans une langue étrangère, une question à laquelle l'adorable blonde répondit par un signe négatif des plus accentués.

— Cette fois, messieurs, reprit gaiement le comte, vous comprenez sans que j'aie besoin de traduire. La pantomime est le langage universel. Ma nièce, malheureusement, n'en peut pas employer d'autre, car elle est muette.

— Et elle entend tout de même ?… C'est curieux !

— Très curieux et très rare. Pour ma nièce, c'est accidentel, et les médecins me font espérer qu'elle recouvrera l'usage de la parole. Mais vous avez vu qu'elle a nié énergiquement. J'en étais sûr d'avance, et je ne l'ai interrogée que pour vous montrer combien je tiens à vous édifier… surtout monsieur, que je plains sincèrement. Hélène ne sort jamais seule ; donc elle n'a pas pu aller chez une modiste sans que je le sache.

— Oh ! dit Dangalas, là-dessus, je suis fixé… ce n'est pas mademoiselle qui a fait la commande… c'est l'autre… Je ne devine pas pourquoi cette autre a donné votre adresse, mais depuis deux jours il y a tant de choses que je ne devine pas !… C'est un mystère de plus, voilà tout !…

— Alors, nous allons laisser Hélène continuer sa promenade.

Le comte dit quelques mots à sa nièce, qui s'éloigna, et il reprit d'un ton plus froid :

— Je suppose, messieurs, que vous ne me soupçonnez plus d'avoir attiré et enfermé chez moi la jeune fille que vous cherchez. Mais s'il vous restait des doutes, je vous engagerais à vous adresser à la justice de votre pays. Les magistrats feront sur mes antécédents une enquête dont je ne redoute pas les résultats, et s'ils jugent à propos d'y joindre une perquisition, ma maison leur sera toujours ouverte.

Cette conclusion fut appuyée par un court salut qui équivalait à une signification de congé.

Dangalas comprit. Il s'apprêtait à battre en retraite, mais il s'aperçut que Cordouan n'y paraissait pas disposé.

Et il tomba de son haut quand il l'entendit demander à M. Borodino, qu'il n'avait pas cessé un seul instant de regarder :

— Connaissez-vous Thermia ?

Àcette étrange question, le comte répondit sèchement :

— Qu'est-ce que c'est que Thermia ? Serait-ce le nom de votre fille ?

— Thermia est une île de l'Archipel, vous le savez bien.

— Je ne m'en doutais pas.

— Vous avez pourtant navigué par là.

Cette fois, M. Borodino échangea avec Dangalas un coup d'œil qui signifiait : « Ce brave homme perd l'esprit. » Dangalas commençait à le croire et se disait : « Il n'est que temps de l'emmener d'ici. »

Le comte l'aida à en finir avec cette situation tendue. Il tira de sa poche un sifflet d'argent, et il s'en servit pour appeler un valet qui n'était pas loin, car il apparut immédiatement.

— Reconduisez ces messieurs ! lui dit-il en leur tournant le dos.

Dangalas redoutait une scène, et il se tenait prêt à intervenir, au cas où le père Cordouan s'aviserait de poursuivre le comte qui s'en allait tranquillement rejoindre sa nièce au bout de la terrasse. Et il se disait :

— Décidément la petite est une farceuse qui court la prétantaine pendant que nous la cherchons ici, et le grand-père est fou. Je commence à regretter de l'avoir empêché de s'asphyxier… et je

vais le lâcher quand nous serons hors d'ici. Pourvu qu'il consente à déguerpir !...

Dangalas avait tort de s'alarmer. Le vieux marin laissa le comte s'éloigner et suivit sans dire un mot le valet de pied que son maître venait de charger de les mettre poliment à la porte.

Le rapin, qui observait le bonhomme, fut frappé du changement qui se fit dans sa physionomie.

Àson air abruti et comme hypnotisé par la contemplation des traits du seigneur moscovite, avait succédé un air résolu et menaçant, un air armé en guerre.

Le vieux dur-à-cuire devait avoir cet air-là jadis, au moment où il montait à l'abordage d'un navire ennemi.

Dangalas devinait que Cordouan croyait maintenant avoir barre sur le prétendu ravisseur d'Augustine et se flattait de tirer promptement satisfaction de l'outrage.

Et Dangalas pensait :

— Il va faire des sottises, mais il ne m'en fera pas faire. Je serais trop bête de me fourrer dans une mauvaise histoire. J'ai bien assez de celle de Vitrac !

Il raisonnait ainsi en traversant la cour, sous la conduite du valet, qui avait eu soin de fermer la porte cochère pendant que ces messieurs causaient avec son maître, et qui rouvrit le battant mobile pour leur donner la clef des champs.

En même temps, Dangalas se disait que si ce boyard avait eu sur la conscience la séquestration de cette fillette, il ne les aurait pas laissés sortir si facilement, car il commandait à de nombreux

domestiques, et il n'aurait tenu qu'à lui d'enfermer aussi et même de supprimer les deux imprudents qui s'étaient aventurés chez lui.

Une fois dehors, ils s'acheminèrent côte à côte vers le quai où le fiacre les attendait.

Dangalas méditait sournoisement de laisser le vieux y monter tout seul et de s'esquiver ; mais, avant de tourner le coin de la rue Berton, Cordouan s'arrêta tout à coup et dit en serrant les poings :

— Je le tiens, le bandit !

— De qui parlez-vous ? demanda Dangalas.

— Je parle de ce faux Russe.

— Comment, faux !… vous croyez qu'il n'est pas bon teint ?

— Vous n'avez donc pas entendu ce que je lui ai dit ?… vous n'avez donc pas vu sa figure quand je lui ai parlé de Thermia ?

— Allons ! pensa Dangalas, voilà sa folie qui le reprend.

Et il répondit le plus sérieusement qu'il put :

— J'ai vu et j'ai entendu, mais je n'ai rien compris… Thermia… l'Archipel… je n'ai pas beaucoup étudié la géographie, et tous ces noms-là, c'est pour moi de l'hébreu.

— Il a compris, lui, je vous en réponds.

— Moi pas, je vous le répète… et vous me feriez plaisir de me les expliquer.

— En deux mots, voilà !… j'ai servi dans la marine militaire…

— Trente ans, je sais.

— J'étais mousse à Navarin, en 1827. Au commencement de la guerre de Crimée, j'étais second maître de timonerie… je n'ai passé premier maître de manœuvres qu'à la fin de la guerre.

— Ah çà ! se demandait Dangalas, est-ce qu'il va me raconter ses campagnes ?

— Comme second maître j'étais embarqué sur le Goéland, un joli brick, bon marcheur, qui avait reçu la mission de croiser devant le Pirée. Les Grecs, que nous avions délivrés des Turcs dans le temps, s'étaient mis avec les Russes contre nous.

— Bon ! pensait le rapin, de la politique et de l'histoire, maintenant !… Il ne manquait plus que ça !… Toi, mon bonhomme, si tu continues, je vais te planter là.

— Ils n'avaient pas osé se déclarer ouvertement, mais ils avaient armé des bâtiments légers qui, sous couleur de faire du cabotage dans les îles, faisaient de la piraterie, et l'on en signalait un commandé par un scélérat qui avait pillé et incendié deux navires anglais, après avoir massacré les équipages. Le Goéland lui donnait la chasse, mais ce damné forban était un marin fini qui connaissait toutes les passes dans cette sacrée mer où il y a autant d'îles que d'eau, et il échappait toujours… Enfin, un jour, nous l'avons pincé sur la côte de Thermia… Il s'est défendu comme un diable, et il a fallu l'enlever à l'abordage.

— C'est très intéressant, ce que vous me racontez là, interrompit Dangalas ; mais à quel propos ce récit palpitant ?

— Écoutez-le jusqu'au bout. Les pirates ont été tués ou pris et pendus aux vergues du Goéland. Tous, excepté le gredin qui les

commandait. On l'avait mis aux fers pour l'interroger avant de l'expédier le lendemain matin. Pendant la nuit, il a trouvé moyen de les scier, ses fers, et de se sauver à la nage. Il avait dans l'île des complices qui l'ont caché. On ne l'a jamais rattrapé. Eh bien, je viens de le revoir.

— Comment ! ce comte russe ?

— Il n'est pas plus Russe que moi ; il est Grec. Il s'appelle Samothraki, du nom de l'île où il est né.

— Et vous l'avez reconnu ?... au bout de trente ans ?

— Il a une figure qu'on n'oublie pas. C'est vrai qu'il a vieilli ; mais je l'ai marqué au front d'un coup de sabre, et la cicatrice y est restée.

Dangalas l'avait remarquée, cette cicatrice au front, et il commençait à se demander s'il fallait prendre au sérieux les radotages du bonhomme.

— Il est riche, le scélérat, reprit Cordouan, et sa fortune, il l'a ramassée dans le sang. Il a peut-être tué cent personnes de sa main. Il crucifiait ses prisonniers, il torturait les femmes avant de les violer, et après, il les faisait jeter à la mer.

— C'est complet, dit Dangalas, un peu sceptique à l'endroit de ces raffinements de barbarie. Comment diable s'y est-il pris pour entrer dans la peau d'un boyard ?

— Je n'en sais rien, mais la justice le saura.

— La justice !... Vous vous proposez donc de le dénoncer ?

— Sans perdre une minute. Je vais me faire conduire à la préfecture de police, et je compte que vous allez m'y accompagner.

— Inutile, mon brave. Les bureaux sont fermés le dimanche.

— Pas tous. Ça doit être comme sur un vaisseau, où il y a toujours une bordée de quart pendant que l'autre est à terre. Je verrai le commissaire de service, et il faudra bien qu'il marche.

— J'en doute… Alors vous croyez que votre fille est enfermée chez cet homme ?

— Oui… et je la retrouverai, morte ou vive. Venez-vous ?

Dangalas avait bonne envie de répondre : « Non. » Il aurait voulu, avant de s'associer à une démarche hasardée, consulter Vitrac, qu'il n'avait pas revu depuis la nuit du bal.

Et d'un autre côté, il pensait à la décapitée, à la nièce qui ressemblait tant à la morte, au chapeau commandé par cette morte, et depuis qu'il était renseigné sur les antécédents, vrais ou faux, du comte Borodino, il se sentait plus disposé à le croire capable de toutes sortes de forfaits.

La question était de savoir si le vieux marin ne s'était pas trompé en prenant ce personnage pour un forban retiré des affaires après fortune faite.

Et Dangalas avait de bonnes raisons pour se méfier des ressemblances.

Il hésitait donc, et le père Cordouan, qui manquait de patience, lui dit brusquement :

— C'est bien… je me passerai de vous… Adieu !

Avant que le rapin songeât à le retenir, il courut au fiacre stationné tout près de là et sauta dedans, après avoir donné un ordre au cocher, qui fouetta son cheval.

— Allons ! murmura Tire-Lire, il ne me reste plus qu'à me transporter place Pigalle. Il faudra bien que Vitrac me reçoive, et je lui dirai ce qui se passe.

VI

Ce dimanche, après la visite écourtée qu'il avait faite à son ami Jonville, Paul Vitrac n'était rentré chez lui qu'à une heure indue.

Il avait dîné à son cercle, où il n'allait pas souvent, et il s'était mis ensuite au baccarat, uniquement pour s'étourdir, car il n'aimait pas le jeu, et il lui importait peu de gagner ou de perdre.

Il arriva qu'il gagna. Pour qu'on ne l'accusât pas de faire charlemagne, il resta jusqu'à ce que le combat finît faute de combattants, et il sortit fort tard de ce club, où il avait dû, pendant le dîner, répondre aux curieux indiscrets qui l'interrogeaient sur la scène du bal.

Il s'en était tiré en disant que cette scène n'était qu'une plaisanterie funèbre, et la majorité des convives avait paru le croire.

L'un d'eux, qui arrivait de la Morgue, venait de constater que la tête n'y était plus exposée, et il en concluait que la justice renonçait à poursuivre.

De cela, Vitrac doutait très fort, mais il n'avait garde de soutenir le contraire.

Ce n'était pas de ces messieurs qu'il attendait des éclaircissements.

Il lui tardait de revoir le comte Borodino et sa nièce.

Il avait pris rendez-vous avec eux pour le lendemain à midi, dans l'hôtel de la rue Berton. Il fut exact.

Il n'avait revu ni Tire-Lire, qui, la veille au soir, s'était encore présenté deux fois sans le rencontrer, ni Vanda, qui ne s'était pas présentée du tout.

Dès le matin du lundi, il avait fait porter chez le comte tout ce qu'il faut pour peindre. Il était arrivé à midi précis, et une heure après, il était à l'œuvre dans le pavillon Louis XIII, au bout du jardin.

M. Borodino l'avait reçu comme il aurait reçu un vieil ami et, après lui avoir fait les honneurs de sa propriété, l'avait mené à sa nièce qui l'attendait, prête à poser.

Elle s'était vêtue, pour la circonstance, en Grecque de Smyrne, et sous ce costume elle était charmante. Le taktikos national, coquettement placé sur ses cheveux blonds, donnait à sa beauté un caractère d'originalité qui tout d'abord dérouta un peu Vitrac.

Il ne l'avait vue que d'assez loin et de haut en bas. En la voyant de face et de près, il put mieux juger de la ressemblance qui l'avait tant frappé, et elle lui parut plus étonnante encore.

Les peintres ont le don particulier de saisir d'un coup d'œil l'ensemble et en même temps les détails d'une figure.

Celle qui posait devant Vitrac lui rappelait de plus en plus celle de la morte ; elle la lui rappelait non seulement par les

traits, mais par l'expression.

Était-ce un hasard, un jeu de la nature ?... ou bien la vivante tenait-elle à la morte par les liens d'une étroite parenté, comme se tiennent, par exemple, deux sœurs jumelles ?

Vitrac n'était pas en mesure de trancher la question.

Celle qu'il avait aimée, Irène, ne lui avait jamais parlé de sa famille. Il ne savait même pas si elle était mariée.

Il l'avait dit à son ami Jonville, et c'était vrai, quoique ce fût peu vraisemblable.

Il ne pouvait donc qu'étudier ce Russe tombé des nues et cette énigmatique jeune fille dont il allait faire le portrait.

Il lui faudrait plus d'une séance pour le terminer, ce portrait, et avec le temps qu'il y mettrait, il parviendrait sans doute à se former une opinion sur les antécédents de l'oncle et de la nièce et sur leurs situations respectives.

Le comte avait commencé par présenter Vitrac à Hélène, qui ne le connaissait pas encore, puisqu'elle était restée dans la voiture sur la place Pigalle, pendant que le peintre recevait M. Borodino.

Singulière présentation, faite dans une langue que Vitrac ne comprenait pas, à une femme qu'un étrange événement avait privée de l'usage de la parole !

Puis, Hélène avait pris la pose indiquée par le portraitiste, qui s'était immédiatement mis au travail.

Le comte, à demi couché sur un large divan, fumait une pipe turque et se taisait, de peur de distraire le grand artiste, dont les yeux allaient de son modèle à sa toile.

La nièce posait comme si c'eût été son état : sans faire un mouvement et sans cesser de regarder Vitrac, que cette persistance à le dévisager gênait un peu.

Plus il l'examinait, plus il s'étonnait de sa ressemblance avec l'autre.

Il s'imaginait par moments copier les traits d'Irène, qu'il aurait tant voulu peindre quand elle était sa maîtresse et dont il n'avait pas pu prendre seulement un simple croquis, puisqu'elle ne venait jamais chez lui.

Ils ne se voyaient qu'en passant, et leurs entrevues étaient trop rares et trop courtes pour qu'il les employât à crayonner.

Maintenant, il prenait à reproduire la vivante image de la morte un plaisir mélangé d'amertume et gâté par une vague inquiétude.

Il en était presque à se demander si son Irène n'avait pas été la victime d'une tragédie de famille, dans le genre de ces tragédies de l'antiquité grecque où les pères sacrifient leur fille, les frères leur sœur, et où le meurtre punit l'adultère.

L'idée lui venait un peu tard que l'oncle d'Hélène pouvait bien avoir été le mari d'Irène.

Jonville, lui aussi, l'avait eue, cette idée, et il ne s'y était pas arrêté longtemps.

Comment admettre que ce mari, après s'être vengé de sa femme infidèle, serait venu chercher l'amant de sa femme pour l'amener rue Berton et pour le prier de faire le portrait de sa nièce qui ressemblait à la morte, qui lui ressemblait à faire peur ?

Après le meurtre, ce justicier à outrance n'aurait songé qu'à quitter Paris, et il paraissait au contraire qu'il cherchait à attirer chez lui ceux qui avaient assisté au drame de l'atelier de la place Pigalle.

Pas plus que son ami Jonville, Vitrac ne pouvait croire à un tel excès d'audace ; et renonçant à éclaircir dès à présent les côtés mystérieux de la situation, Vitrac comptait que la vérité se ferait jour avec le temps.

Il eût été plus pressé d'en finir, s'il avait su ce qui s'était passé la veille dans cette maison où il venait d'installer son chevalet ; mais faute d'avoir revu Tire-Lire, il ne s'en doutait pas.

Et comme son imagination continuait à faire des siennes depuis la funeste nuit du bal, il commençait à trouver que Vanda avait tenu une conduite singulière. Il lui revint à l'esprit que Jonville l'avait soupçonnée, et il se promit de la surveiller de près, voire de lui demander certaines explications.

M. Borodino continuait à fumer silencieusement, avec un calme et dans une attitude qu'un pacha turc lui aurait enviés.

Il avait presque l'air de dormir, mais il était parfaitement éveillé, et il ne perdait de vue ni sa nièce ni Vitrac.

Aucun bruit du dehors n'arrivait jusqu'à l'atelier improvisé où l'artiste travaillait fiévreusement, dans ce pavillon placé tout au

fond du jardin, et trop loin du quai pour qu'on y entendît le roulement des voitures qui passaient.

Les gens du comte se tenaient habituellement dans la cour, du côté de la rue Berton. À l'arrivée de Vitrac, ils avaient reçu l'ordre de ne déranger leur maître sous aucun prétexte.

Et s'ils s'étaient permis d'enfreindre la consigne, M. Borodino s'en serait vite aperçu, car il avait l'oreille fine, et une des fenêtres était restée ouverte.

Vitrac venait d'achever son esquisse sur la toile, et il allait se lever pour juger de l'effet, lorsqu'il vit le comte se dresser sur le divan où il trônait, poser sa pipe et froncer le sourcil.

Frappé de ce brusque changement d'attitude et de physionomie, Vitrac cherchait à en deviner la cause, quand un son aigu le fit tressaillir.

Un coup de sifflet venait de partir de la terrasse, un coup strident et bref comme un signal d'avertissement.

Àce son insolite, Vitrac tressauta sur sa chaise. Il n'était pas accoutumé à entendre siffler pour appeler, comme sifflaient, dit-on, jadis les légendaires voleurs de la forêt de Bondy.

Ses amis, Jonville et Cavaroc, et même son élève Tire-Lire, auraient été moins étonnés, car ils avaient eu l'occasion, les uns au bois de Boulogne, l'autre dans le jardin de la rue Berton, d'entendre M. Borodino se servir d'un sifflet pour avertir son cocher et ses gens.

Sa nièce devait y être habituée, car elle ne perdit pas la pose, et son doux visage n'exprima ni inquiétude ni surprise.

Elle n'eut même pas ce tressaillement involontaire que provoque un bruit inattendu.

Vitrac en conclut que cette façon d'avertir était usitée en Russie.

Le comte cependant se leva brusquement et marcha vers la fenêtre, afin de voir qui s'était permis de lancer cet appel impératif.

Qu'il sifflât ses valets, c'était bien ; mais qu'un de ses valets le sifflât, c'était au moins étrange.

Il n'eut pas le temps de découvrir le délinquant, car avant qu'il pût se mettre à la fenêtre, la porte du petit salon qui servait momentanément d'atelier à Vitrac s'ouvrit toute grande, et un monsieur apparut sur le seuil, suivi de près par un des domestiques de M. Borodino : un monsieur vêtu de noir, qui commença par ôter poliment son chapeau.

Vitrac, qui lui faisait face, s'inclina pour répondre à ce salut collectif et prit cet inconnu pour un ami du comte.

Hélène, au contraire, tournait le dos à la porte, et elle ne se dérangea pas pour regarder le visiteur qui se présentait ainsi sans se faire annoncer.

L'oncle alla droit à l'intrus, en disant, du haut de sa tête :

— Qu'est-ce ?... Qu'y a-t-il ?... J'avais défendu qu'on reçût personne.

Ce discours s'adressait au valet de pied, qui s'évertuait à faire des signes à son maître, au grand étonnement de Vitrac.

Le personnage habillé de noir se chargea d'y répondre.

— Monsieur, dit-il froidement, je suis porteur d'une commission rogatoire signée par M. le procureur de la République, et je viens la mettre à exécution.

— Monsieur, interrompit le comte sans s'émouvoir, je suis étranger et je n'ai rien à démêler avec la justice française. Évidemment, il y a erreur.

— Je ne le pense pas. Vous êtes bien M. le comte Borodino, sujet russe ?

— Parfaitement.

— C'est donc à vous que j'ai affaire.

— Alors, veuillez passer avec moi dans la pièce à côté. Vous voyez que je ne suis pas seul ici.

Le visiteur ne bougea pas. Il venait d'apercevoir Vitrac, assis devant son chevalet, et il le regardait avec une attention persistante.

— Monsieur travaille en ce moment au portrait de ma nièce, reprit l'oncle impatienté. Il est inutile qu'il entende ce que vous avez à me dire.

— M. Paul Vitrac, je crois ? demanda l'envoyé du procureur de la République.

Et sur un signe affirmatif de l'artiste, très surpris d'être connu de cet homme, qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu, le noir-vêtu reprit :

— La présence de monsieur ne me gêne pas.

En même temps, il faisait un pas en avant, et repoussant du pied la porte, il la fermait au nez du valet qui le suivait.

Le comte, cette fois, pâlit de colère et barra le passage à ce forceur de consignes, qui lui dit froidement :

— Si vous voulez que j'abrège ma visite, il faut m'écouter et me répondre. Voici ce dont il s'agit : le parquet a reçu ce matin contre vous une plainte en détournement de mineure.

La figure de M. Borodino s'éclaira d'un sourire dédaigneux, et il dit, en haussant les épaules :

— Fort bien, monsieur. Je sais de quoi vous parlez. Moi aussi, j'ai vu le plaignant. Il s'est présenté ici, hier, flanqué d'un individu d'allures assez suspectes.

Comment un magistrat a-t-il pu prendre au sérieux la dénonciation d'un fou ?

— Vous vous trompez, monsieur. Pierre Cordouan n'est pas fou. Pierre Cordouan est un ancien premier maître de la marine française. Il a de très beaux états de service ; il est chevalier de la Légion d'honneur et…

— Et il est venu me réclamer sa petite-fille… une modiste ! sous prétexte qu'on l'a vue entrer ici et qu'on ne l'en a pas vue sortir. Ce vieux marin peut être fort honorable, mais assurément le chagrin lui a fait perdre la tête.

— Alors, vous niez que cette jeune fille soit venue apporter chez vous un chapeau commandé par une dame ?

— Je le nie absolument.

— Le fait est cependant attesté par un témoin qui, hier, a accompagné ici le plaignant et qui a été entendu ce matin.

— Sans doute l'homme dont je viens de vous parler. En effet, il prétend avoir conduit cette modiste jusqu'à la porte de mon hôtel. Il l'a même affirmé devant moi. S'il eût été seul, je l'aurais chassé… mais l'autre, le grand-père, est un vieillard. J'ai eu pitié de sa douleur et je l'ai laissé entrer. J'ai même poussé la condescendance jusqu'à leur faire visiter ma maison et mon jardin. Ils n'y ont pas trouvé celle qu'ils cherchaient, et, en les congédiant, je les ai engagés à s'adresser à la justice.

C'est vous dire, monsieur, que votre visite ne m'étonne plus depuis que j'en connais le motif.

— Le plus jeune vous a-t-il appris qui il était ?

— Non, et je n'ai pas songé à le lui demander. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que cet individu m'a semblé ne pas appartenir à ce qu'on appelle en France les classes dirigeantes.

— Il est le meilleur élève de M. Vitrac ici présent. Il s'appelle Jean Dangalas.

Le comte parut s'étonner, mais Vitrac, stupéfait, laissa tomber son pinceau, qu'il oublia de ramasser.

N'ayant pas revu Tire-Lire depuis qu'il l'avait quitté sur le boulevard du Palais, en sortant du cabinet du juge d'instruction, Vitrac ne pouvait pas savoir à quoi le rapin avait employé son temps. Mais il commençait à deviner comment le délégué du parquet le connaissait, lui, Vitrac.

Et ce personnage ne tarda guère à le lui apprendre.

— J'avais déjà vu ces messieurs au Palais, vendredi dernier, reprit-il. Monsieur ne se souvient pas de moi. Ce matin, son élève m'a reconnu tout de suite.

Paul alors se rappela que pendant l'interrogatoire qu'il avait subi devant le juge, sur la scène du bal, le chef, ou tout au moins un agent supérieur de la police de sûreté, était entré deux fois pour apporter des renseignements demandés par le magistrat instructeur.

C'était le même agent qu'il revoyait chez le comte Borodino. Et cet important auxiliaire de la justice semblait tenir à lui rafraîchir la mémoire, car il ajouta :

— La première fois que nous nous sommes rencontrés, M. Vitrac et moi, il s'agissait d'une affaire beaucoup plus grave que celle dont je m'occupe en ce moment… et qui pourrait bien s'y rattacher par un côté singulier… M. Vitrac sait de quoi je parle, et vous, monsieur, vous avez certainement appris par les journaux ce qui s'est passé dans son atelier, au bal qu'il y a donné, le soir de la mi-carême.

— J'ai lu, en effet, cette histoire, répondit tranquillement M. Borodino, et j'ai cru, comme tout le monde, que c'était une lugubre plaisanterie. Mais je crois aussi comprendre à quelle singularité vous faites allusion. Ce M. Dangalas, qui est venu ici hier, a vu ma nièce sur la terrasse, et il a été frappé de sa ressemblance extraordinaire avec la femme à laquelle, paraît-il, on a coupé la tête.

— Je suis envoyé ici pour en juger.

— Je croyais que vous y veniez chercher cette modiste disparue.

— Ma mission a un double but.

— Très bien, monsieur. Libre à vous de visiter de fond en comble ma propriété, et même d'y faire des fouilles, dit insolemment le comte.

Quant à ma nièce, la voici. Vous voyez qu'elle pose en ce moment devant M. Vitrac, que j'ai prié de faire son portrait et qui a bien voulu y consentir… en dépit de cette ressemblance dont se préoccupe tant la justice de votre pays et qui l'a frappé, lui aussi.

— Quoi ! murmura le policier, cette personne… c'est…

— C'est la fille de mon frère. Elle vous tourne le dos et elle n'a pas bougé lorsque vous êtes entré ; mais ce n'est pas qu'elle songe à se cacher. Il ne tient qu'à vous de la regarder en face.

Et le comte appela :

— Hélène !

La jeune fille leva la tête et montra son visage à l'agent supérieur, qui recula de surprise.

Évidemment il ne s'attendait pas à voir ce prodige : une vivante et une morte se ressemblant comme se ressemblent deux médailles frappées à la même effigie.

Il s'abstint pourtant d'exprimer tout ce qu'il pensait de ce phénomène étrange.

— L'élève de M. Vitrac n'a pas exagéré, dit-il froidement. C'est à prendre l'une pour l'autre.

— N'ayant pas vu l'autre, je n'en puis pas juger, ricana M. Borodino. Je me borne à constater, d'après vous, monsieur, qu'on a pu s'y tromper. La nature a des bizarreries que je ne me charge pas d'expliquer.

— Ni moi… pas plus que je n'ai la prétention d'éclaircir, séance tenante, les côtés mystérieux des deux affaires sur lesquelles la justice informe.

— Qu'entendez-vous par les deux affaires ?

— Je parle de la mort de la femme dont la tête a été jetée dans l'atelier de M. Vitrac et de la disparition d'Augustine Bernier.

— La dernière ne me paraît pas sérieuse, et quand elle le serait, je n'aperçois pas qu'elle ait le moindre rapport avec la première. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, veuillez m'apprendre ce que vous attendez de moi.

— Je viens vous chercher pour vous conduire devant M. Francastel, juge d'instruction.

— Comment ! Est-ce à dire que vous m'arrêtez ?

— Non, monsieur. Vous allez monter avec moi et avec mademoiselle votre nièce dans une voiture qui m'a amené, qui m'attend à votre porte et qui nous déposera au Palais de justice.

— Pourquoi ma nièce ?… Je suppose que ce n'est pas pour l'interroger ? Elle est muette.

— Je le sais. M. Dangalas me l'a dit. Mais le magistrat qui m'envoie tient absolument à la voir.

— Elle ne peut pas m'accompagner, habillée comme elle l'est, en Grecque. Elle a mis ce costume pour poser.

— Il suffira que mademoiselle endosse une mante à capuchon. Nous ferons le trajet en voiture fermée jusqu'au boulevard du Palais, et pour arriver au cabinet de M. Francastel, nous passerons par un escalier réservé où nous ne rencontrerons personne.

Ne perdons pas de temps, je vous prie. On nous attend… et j'ai des ordres formels.

Vitrac, réduit au rôle de personnage muet, faisait une singulière figure.

Il avait laissé là sa palette, qu'il était en train de préparer lorsque l'agent était entré, et il se tenait debout près de la fenêtre, anxieux de savoir comment cette scène allait finir.

Jusqu'à présent, il n'était pas en cause, mais il se demandait si on n'allait pas l'y mettre.

Hélène regardait son oncle et l'interrogeait des yeux, faute de pouvoir l'interroger autrement.

La conversation avait eu lieu en français, et elle n'en avait pas compris un seul mot.

M. Borodino faisait bonne contenance. Il avait l'attitude hautaine d'un homme qu'on accuse à tort et qui dédaigne de se justifier devant un subalterne.

— Soit ! dit-il après un silence. Je consens à vous suivre, avec ma nièce… J'y consens parce que vous êtes, je le suppose, en mesure de m'y contraindre.

— Je ne suis pas venu seul, dit laconiquement le policier.

— Je cède donc à la force… en me réservant de me plaindre à qui de droit du procédé dont on use à Paris envers un étranger qui est l'hôte de la France et qui ne pouvait pas s'attendre à être traité de la sorte.

— Je vous répète, monsieur, que personne ne peut se dispenser d'obéir à un mandat judiciaire… pas plus ici que dans tout autre pays. Dans le vôtre, on y mettrait probablement moins de formes. J'admets du reste que vous n'avez rien à vous reprocher. C'est une raison de plus pour vous rendre à une convocation légale émanant d'un magistrat qui ne cherche que la vérité.

— Cela suffit, monsieur, interrompit le comte avec beaucoup de dignité.

Et il adressa en russe ou en grec quelques mots à sa nièce qui se leva, passa dans la pièce à côté et revint presque aussitôt, enveloppée de la tête aux pieds dans un long manteau de soie de couleur sombre.

Cette façon passive d'obéir frappa d'étonnement Vitrac et peut-être aussi le policier.

Les ordres que le sultan des Turcs donne dans son harem ne sont pas plus vite ni plus strictement exécutés. Pour compléter le rapprochement, le sultan est servi par des muets, et Hélène était muette.

Elle ne le serait pas toujours, s'il fallait en croire son oncle, tandis que le Grand Turc fait, dit-on, couper la langue aux infortunés qu'il envoie porter le cordon aux pachas disgraciés.

Mais en attendant qu'elle recouvrât l'usage de la parole, Hélène ne pouvait que se soumettre silencieusement aux volontés du comte Borodino.

Cette singularité donnait à réfléchir, et l'homme de la sûreté pensait à part lui que l'infirmité réelle ou simulée de la nièce pouvait être fort utile à l'oncle.

Ces gens de police doutent de tout. Celui-là se promettait de ne pas s'en rapporter aux affirmations de ce noble étranger et préparait déjà les pièges qu'il comptait tendre afin de s'assurer s'il mentait, d'accord avec Hélène.

Vitrac en savait un peu plus long que lui sur la décapitée, et s'il avait voulu dire ce qu'il savait, il lui aurait probablement facilité la besogne.

Pour que l'instruction prît une nouvelle tournure, il n'aurait eu qu'à raconter ses amours et ses rendez-vous au restaurant avec l'énigmatique Irène.

Mais il s'obstinait à se taire, par un sentiment de discrétion posthume assez exagéré.

Sur la vivante, d'ailleurs, il n'était pas mieux renseigné que les autres, y compris son ami Jonville et son élève Tire-Lire.

Et il s'attendait à être appelé de nouveau devant le juge d'instruction.

— Nous sommes prêts, dit le comte, et nous pouvons partir, à moins qu'il ne vous plaise de commencer par une perquisition chez moi… auquel cas je commanderais à mes gens de vous ouvrir toutes les portes.

— C'est inutile, répondit froidement le policier. Le juge, après vous avoir interrogé, décidera s'il y a lieu de procéder à une visite domiciliaire ; mais il veut avant tout vous voir et vous entendre.

Et l'agent supérieur ajouta, en s'adressant à Vitrac :

— Quant à vous, monsieur, je ne prévoyais pas que je vous rencontrerais ici. M. Francastel ne le prévoyait pas non plus, et il s'ensuit que je n'ai pas reçu d'instructions en ce qui vous concerne. Vous êtes donc libre de vous retirer. Mais il me semble que vous feriez mieux de m'accompagner, car le juge instructeur aura probablement quelques questions à vous adresser.

— Je suis aux ordres de la justice, murmura Vitrac.

— Pardonnez-moi, cher monsieur, lui dit Borodino, de vous avoir attiré ce désagrément. Si j'avais pu m'y attendre, je vous aurais prié de remettre la séance à un autre jour, et en vérité, c'est plutôt la faute de votre élève que la mienne. Il s'est monté la tête à propos de la disparition de cette modiste, et il a troublé la cervelle de ce brave homme qui a porté plainte.

Grondez-le bien fort, quand vous le verrez, votre M. Dangalas.

— Je ne vous en veux pas, monsieur le comte, murmura Vitrac.

Il ne disait pas ce qu'il pensait, car il commençait à regretter très fort d'être venu rue Berton, et aussi de n'avoir pas reçu Tire-Lire, qui, en le renseignant, l'aurait probablement mis en garde contre les dangers de cette expédition.

— Venez, messieurs, reprit le policier, que cet échange de compliments touchait fort peu.

— Je ne demande pas mieux, répliqua M. Borodino, quand vous m'aurez dit qui vous êtes. Vous vous êtes présenté chez moi de la part d'un magistrat, mais vous avez négligé de me décliner votre nom et votre qualité.

— Grisaille, commissaire aux délégations. Vous voilà renseigné. Maintenant, partons, je vous prie. Il est temps.

La porte était fermée. Vitrac l'ouvrit et passa le premier ; le comte et sa nièce passèrent après lui, et M. Grisaille en serre-file, selon la coutume de ses pareils.

Les policiers ont toujours soin de céder le pas aux gens qu'ils emmènent. C'est le seul moyen de ne pas les perdre de vue.

Au bas de l'escalier était resté le valet de pied qui avait sifflé pour avertir son maître, et sur la terrasse se tenaient deux individus qu'à leur mine on reconnaissait pour des agents du service de sûreté.

Ils ne paraissaient pas se disposer à quitter la place, et M. Borodino, devinant leur intention, affecta de dire très haut et en français à son domestique :

— En attendant que je rentre, ayez soin de ces messieurs, et s'ils désirent se rafraîchir, servez-leur tout ce qu'ils vous demanderont.

Cette recommandation amena sur les lèvres de M. Grisaille un sourire équivoque, mais il ne dit pas un mot à ses subordonnés, qui savaient sans doute ce qu'ils avaient à faire.

Deux autres montaient la garde dans la cour qui s'ouvrait sur la rue Berton, et deux voitures stationnaient devant la porte co-

chère : deux de ces immenses fiacres à quatre places qu'on ne trouve guère qu'aux abords des gares.

Le plus rapproché était vide ; l'autre devait être occupé, car les glaces étaient levées et les stores baissés.

M. Borodino vit tout cela d'un coup d'œil et dit en ricanant :

— Nous aurons une escorte, à ce qu'il me paraît. Vous avez pris là, monsieur, une précaution inutile, car je n'ai pas la moindre envie de vous fausser compagnie en route. Il me tarde trop d'en finir avec les interrogatoires et les comparutions. Mais comment allons-nous voyager ? Deux par deux, ou bien tous dans le même fiacre ?

— Celui-ci est assez grand pour nous contenir tous les quatre, répondit M. Grisaille en ouvrant la portière.

— Tant mieux ! ce sera plus gai, dit ironiquement l'oncle.

Et il fit monter sa nièce, qui ne paraissait ni inquiète, ni même émue.

On eût dit qu'elle s'attendait à tout.

Le comte prit place dans le fond, à côté de l'impassible Hélène. L'artiste s'assit en face d'elle.

M. Grisaille, fidèle à son système, entra le dernier.

Un des agents de faction près de la porte cochère quitta son poste pour grimper sur le siège, à côté du cocher, qui fit immédiatement tourner ses chevaux, afin de reprendre le chemin par lequel il était venu.

L'autre fiacre exécuta la même manœuvre, et bientôt ils roulèrent à la file sur les quais.

Les quatre occupants de la première voiture se taisaient, — la muette pour une raison majeure, — et les trois autres parce que chacun d'eux estimait qu'il y a des situations où le silence est d'or.

Vitrac, préoccupé de la sienne, aimait mieux penser que parler. M. Borodino trouvait sans doute au-dessous de sa dignité d'adresser de nouvelles questions à un agent de police, et cet agent jugeait qu'il en avait déjà trop dit.

On n'était pas loin du Palais de justice quand le comte se décida, non pas à entamer une conversation avec ses deux compagnons de route, mais à adresser la parole à sa nièce.

Et il le fit dans une langue qu'elle seule comprenait.

Vitrac, à certaines finales en ès et en is, reconnaissait bien que c'était du grec, mais il n'avait pas fait d'assez bonnes études classiques pour saisir le sens des phrases.

Tout au plus attrapait-il au vol, par-ci par-là, un mot dont il croyait deviner la signification.

Il devinait aussi — et ce n'était pas difficile — que M. Borodino donnait des conseils à sa nièce pour la préparer à comparaître devant le magistrat qui la mandait.

Elle écoutait le comte avec une attention respectueuse et elle lui répondait par des signes, négatifs quelquefois, mais plus souvent affirmatifs.

— Vous savez le grec comme si vous étiez Grec, dit avec intention l'agent de la sûreté.

— Peuh ! souffla l'oncle, nous autres Russes, nous parlons un peu toutes les langues.

— Alors, décidément vous êtes Russe ?

— Vous le savez bien, répliqua sèchement M. Borodino, et voilà une question qui ressemble fort à une impertinence. Je suppose qu'elle vous a été suggérée par la déposition de ce vieux fou qui m'accuse d'avoir séquestré sa petite-fille. Hier, chez moi, il m'a jeté à la tête je ne sais quel nom hellène, et il aura probablement raconté au juge une histoire qu'il a rêvée. Je m'expliquerai tout à l'heure avec ce magistrat. À vous, je n'ai rien à répondre.

Ainsi rabroué, M. Grisaille s'abstint d'insister.

Du reste, on était arrivé. Le fiacre venait d'entrer dans la cour de la Sainte-Chapelle et de s'arrêter au bas d'un escalier gardé par des sergents de ville.

Les agents que l'autre voiture avait amenés étaient descendus à l'entrée de la cour.

Les quatre voyageurs mirent pied à terre, et M. Grisaille les invita poliment à monter cet escalier dont l'aspect n'avait rien d'engageant, quoiqu'il conduisît aux cabinets des juges d'instruction.

Des marches usées et une mauvaise rampe dépolie par le frottement répété de mains de prévenus.

Sur chaque palier se tenait un garde de Paris, et l'homme de la sûreté ne s'arrêta qu'au troisième étage.

Là, il dit à basse voix quelques mots au soldat de planton, qui introduisit Vitrac, Borodino et sa nièce dans une chambre réservée aux témoins, une grande pièce garnie de bancs où, pour le moment, il n'y avait personne.

Cela fait, M. Grisaille s'en alla frapper à une autre porte, qui était celle du cabinet de M. Francastel.

Ce juge était un magistrat de la vieille roche.

Il ne se piquait pas d'élégance ; sa tenue laissait à désirer, et au premier abord sa figure ne prévenait pas en sa faveur.

Strictement rasé, il portait dès le matin une de ces cravates blanches roulées en corde qu'on ne voit plus qu'autour du cou de certains avoués de province.

Il avait l'air sévère, presque dur, de gros traits qui semblaient avoir été taillés à coups de hache et des yeux gris ombragés par des sourcils broussailleux.

Mais quand il parlait, son visage changeait d'expression. Par moments même, il devenait sympathique. Son sourire était charmant. Il est vrai qu'il ne souriait pas souvent.

C'était d'ailleurs un juge modèle : sachant comme pas un son métier, qu'il aimait au point d'avoir refusé de l'avancement pour conserver l'instruction.

Ferré sur le droit, savant comme on ne l'est plus, et avec cela lettré jusqu'au bout des ongles.

Aussi lui confiait-on volontiers les affaires difficiles.

Il était occupé à examiner des pièces quand M. Grisaille entra, et, sans lever la tête, il lui dit :

— Eh bien !… Quelles nouvelles ?… Les amenez-vous ?

— Oui, monsieur. L'oncle, la nièce et, de plus, Vitrac, le peintre de la place Pigalle que j'ai trouvé rue Berton en train de faire le portrait de la nièce.

— Parfait ! Les autres témoins sont arrivés. J'ai tout mon monde sous la main. Nous allons donc enfin y voir un peu plus clair.

— Je n'en suis pas encore là, dit M. Grisaille en hochant la tête. J'avoue même que l'affaire me paraît s'embrouiller de plus en plus. Il y a des moments où je suis tenté de conclure qu'il n'y a rien au fond de tout cela… rien de bien grave, du moins : une grossière farce d'atelier et une modiste qui s'est sauvée de chez son grand-père pour aller vivre avec un amant.

— Oh ! oh ! s'écria le juge d'instruction, pour ce qui est de la farce, je ne puis pas y croire ; l'enquête a prouvé qu'aucune tête n'a été volée récemment à l'École d'anatomie ni dans les hôpitaux.

— Je le sais, monsieur ; mais, par contre, on n'a signalé ces jours-ci aucune disparition à Paris, où elles sont si fréquentes. Et puis… où est le corps de cette tête ?… Tous les cadavres trouvés dans la Seine ou sur la voie publique étaient au complet, et ils ont tous été reconnus… La tête ne l'a pas été pendant les soixante-douze heures réglementaires d'exposition à la Morgue.

— Raison de plus pour croire qu'il y a un crime là-dessous. Cette femme n'était connue que de ceux qui l'ont tuée, et ceux-là

n'ont eu garde de la réclamer. D'ailleurs, les médecins ont déclaré dans leur rapport qu'elle avait été décapitée vivante, et d'un seul coup, comme les condamnés qu'on guillotine. De plus, il y a cette ressemblance que nous a signalée l'élève de M. Vitrac. Existe-t-elle réellement ? Vous devez être fixé maintenant, puisque vous venez de voir la nièce de ce M. Borodino.

— Elle existe, et elle m'a fort étonné. Mais, pour en bien juger, il faudrait avoir en même temps sous les yeux la vivante et la morte. Alors on pourrait comparer.

— L'expérience sera faite ; j'ai pris mes mesures pour cela. Que pensez-vous de ce comte russe ?

— Je pense que, si ce n'est pas un honnête gentilhomme étranger, c'est le coquin le plus habile que j'aie jamais rencontré. Il ne s'est pas le moins du monde ému de ma visite, et il ne s'est pas coupé une seule fois en répondant aux questions que j'avais préparées et que je lui ai posées.

— J'ai fait demander sur lui des renseignements à l'ambassade de Russie. Je les attends d'un moment à l'autre, et dès que je les aurai, je l'interrogerai. Je tiens à être armé de toutes pièces, parce que je prévois que j'aurai affaire à forte partie Je n'attache du reste qu'une médiocre importance aux déclarations du grand-père, qui prétend que ce Borodino a été pirate… Je confronterai ces deux hommes quand le moment sera venu… Autre chose, maintenant… Cette nièce est-elle muette ?

— Si elle ne l'est pas, elle joue merveilleusement son rôle, car elle n'a pas articulé une parole.

— Alors, vous n'avez pas pu l'interroger ?

— J'aurais pu, car elle n'est pas sourde ; mais elle ne m'aurait pas répondu, et même elle ne m'aurait pas compris. Elle n'entend que le grec.

— Le grec ? dit le juge en se frottant les mains ; c'est bon à savoir. Nous avons ici des interprètes pour cette langue comme pour toutes les autres, et, au surplus, je pourrais peut-être m'en passer, quoique je sois un peu rouillé depuis le temps où j'ai eu le premier prix de version grecque au concours général. Il est vrai aussi que probablement elle ne comprend que le grec moderne, qui, par la prononciation, diffère beaucoup de l'ancien. Enfin j'essayerai.

Maintenant, que pensez-vous de l'histoire de l'ouvrière en modes, racontée par ce Dangalas ? Admettez-vous qu'elle est cachée dans la maison de la rue Berton et qu'on l'y retient de force ?

— Je ne suis pas encore en mesure de me prononcer. Tout ce que je puis affirmer, c'est que, si elle y est, on ne l'en fera pas sortir sans que nous le sachions, car j'ai laissé là-bas des agents qui surveillent la propriété, et nous l'y trouverons, si vous jugez à propos d'ordonner une visite domiciliaire. Mais je penche à croire qu'elle n'y est pas.

— Elle y est allée pourtant. Sa patronne me l'a déclaré. Le chapeau qu'elle portait à essayer avait été commandé chez Lucie Courtois, rue de la Paix, par une dame dont le signalement se rapporte à celui de la morte et qui a donné son adresse rue Berton, 8 : Mme la comtesse Irène… pas Borodino… Irène, tout court.

— La petite a pu y aller, remettre à un domestique le carton qui contenait le chapeau et filer pour planter là le peintre, dont la figure ne lui plaisait pas.

— Elle est ici, dans la chambre des témoins, cette patronne ; elle attend que je la fasse appeler. Nous verrons ce qu'elle dira quand je la mettrai face à face avec M. Borodino et sa nièce.

— A-t-elle déjà vu la tête coupée ?

— Pas encore. C'est une surprise que je lui ménage… à elle et à d'autres. Je ne la montrerai ni à Dangalas, qui la connaît de reste, ni au grand-père Cordouan, qui n'a rien à voir dans l'accusation d'assassinat ; mais il ne sera pas inutile, je crois, de l'exhiber devant M. Vitrac. Sa conduite depuis la scène du bal dans son atelier ne me paraît pas claire… Il y a aussi sa maîtresse, la nommée ou plutôt la surnommée Vanda, qui n'a été interrogée que très sommairement et qui en sait peut-être plus long que je ne pensais.

Enfin, comme je vous le disais, mon cher Grisaille, j'ai tout mon monde sous la main, et la journée sera décisive.

Je vais me mettre à l'œuvre, et je désire que vous assistiez aux interrogatoires et aux confrontations.

Puis, s'adressant à son greffier, un vieux blanchi sous le harnais, qui griffonnait sur une petite table :

— Tout est préparé, n'est-ce pas, dans l'arrière-cabinet ?

— Oui, monsieur, répondit le bonhomme sans lever les yeux.

On eût dit qu'il avait peur de regarder du côté de cet arrière-cabinet qui n'était qu'une pièce de débarras, séparée par un

simple rideau de celle où instrumentait M. Francastel.

Àce moment entra un garçon de service qui lui remit un pli assez volumineux.

— Bon ! dit le juge, voici les renseignements que j'attendais.

Et, décachetant l'enveloppe, il se mit à lire attentivement les papiers administratifs dont elle était bourrée.

Ce fut assez long, et M. Grisaille ne se permit pas de l'interrompre, encore moins de le questionner quand il eut fini.

— Le dossier est curieux, lui dit spontanément M. Francastel ; favorable en somme à ce monsieur, avec certaines réserves. Le principal, c'est que j'ai là de quoi l'interroger en connaissance de cause. Faites-moi le plaisir de l'aller chercher dans la chambre où vous l'avez laissé et de me l'amener.

— Seul, ou avec sa nièce ? demanda le policier qui pensait à tout.

— En tout autre cas, je le verrais d'abord seul. Entendre les témoins séparément, c'est un principe dont je ne m'écarte pas souvent.

Mais « dans l'espèce », comme nous disons au Palais, puisque cette jeune fille ne comprend pas le français, je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'elle assiste à l'interrogatoire de son oncle… qui, d'ailleurs, me servira de truchement quand j'interrogerai la nièce.

Grisaille se dit que c'était imprudent, puisque M. Borodino pourrait, en traduisant les demandes du juge, indiquer en grec à l'interrogée les réponses qu'elle devait faire par signes.

Mais Grisaille garda pour lui cette réflexion et s'en alla exécuter les ordres du magistrat.

— Pilois, dit M. Francastel dès qu'il fut seul avec son greffier, je vous recommande de me regarder souvent pendant que j'interrogerai le monsieur qui va entrer. Il se peut qu'il soit question de choses dont il vaut mieux qu'il ne reste pas de trace écrite. Donc, quand vous me verrez me caresser le menton, vous cesserez d'enregistrer ce que je dirai et ce que dira le témoin ; et quand je tremperai ma plume dans mon encrier, vous recommencerez à écrire.

— Bien, monsieur, murmura le greffier en taillant la sienne.

La porte s'ouvrit, et Grisaille reparut, précédant le comte et la jeune fille, qu'il introduisit presque cérémonieusement. Le juge poussa la politesse jusqu'à se lever et à leur offrir des sièges.

Naturellement, il dévisagea d'abord Hélène, et il fut encore plus frappé de son éclatante beauté que de sa ressemblance avec la décapitée.

M. Francastel ne l'avait jamais vue vivante, cette décapitée. Hélène, rayonnante de jeunesse et de santé, ne lui rappelait qu'imparfaitement la tête défigurée par la mort, qui était restée trois jours exposée à la Morgue.

Grisaille était dans le même cas, mais Grisaille, policier émérite, avait plus de coup d'œil et plus de mémoire que le grave et savant magistrat.

Grisaille était de force à reconnaître, au bout de dix ans, un malfaiteur qui lui avait passé par les mains une fois.

— Monsieur, commença le juge d'instruction, je vous ai fait appeler, parce que mon devoir m'y obligeait. J'ai à vous interroger sur deux affaires, dont l'une est très grave.

— De quoi suis-je accusé ? interrompit sèchement M. Borodino.

— Accusé ?… vous ne l'êtes pas jusqu'à présent… vous n'êtes même pas un prévenu… vous êtes un témoin.

— Je vous remercie, monsieur, de préciser la situation. Votre délégué que voici m'avait dit qu'on m'accusait d'avoir séquestré je ne sais quelle ouvrière qui a disparu…

— Et que vous affirmez n'avoir pas vue. Il est prouvé qu'elle s'est présentée chez vous ; il n'est pas prouvé qu'elle y soit restée. Reste à savoir par qui le chapeau qu'elle y a porté avait été commandé.

— Pas par ma nièce, assurément. Elle ne sort jamais sans moi, et je ne l'ai jamais accompagnée chez une modiste de Paris.

— Je vois en effet qu'elle ne s'habille pas à la française, et un chapeau jurerait étrangement avec le costume qu'elle porte… un costume grec, je crois ?

— Oui, monsieur. Elle l'a mis ce matin pour poser devant l'artiste célèbre qui a bien voulu faire son portrait, et votre délégué ne lui a pas laissé le temps d'en changer ; elle le portait dans son pays, mais depuis qu'elle a quitté l'Orient, elle a toujours été vêtue à l'européenne. Maintenant, elle se fait habiller à Vienne, qu'elle habitait encore avec moi l'été dernier.

— Mademoiselle est la fille de votre sœur ? demanda tout à coup M. Francastel.

Il savait à quoi s'en tenir sur ce point, mais il n'était pas fâché de tendre, en passant, un petit piège à M. Borodino, qui répondit très simplement :

— Non, monsieur ; de mon frère.

— Alors elle porte le même nom que vous ?

— Oui, le nom de son père, qui est mort colonel au service de la Russie. Sa mère était Grecque.

— Vous-même, monsieur, vous êtes Russe ?

— Oui. J'étais propriétaire d'une grande terre, près de Lipetsk, dans le gouvernement de Tambow.

— C'est bien cela, murmura M. Francastel après avoir donné un nouveau coup d'œil aux pièces qu'il venait de recevoir.

— Je vois que vous avez pris des renseignements sur moi, dit le comte en souriant dédaigneusement. Si ceux qu'on vous a fournis viennent de l'ambassade de Russie, ils doivent être détestables. Je suis brouillé avec le gouvernement de mon pays, que j'ai quitté depuis plus de trente ans.

— Détestables, non ; mais on m'apprend que vos biens ont été confisqués, parce que vous avez refusé de rentrer dans les États du Tsar.

— Qui me ferait pendre si j'y rentrais. Heureusement, j'avais pu faire passer mes capitaux à l'étranger.

— On vous reproche, non pas d'être affilié aux nihilistes, qui n'existaient pas lorsque vous vous êtes expatrié, mais d'entretenir des relations avec certains fonctionnaires turcs, hostiles à la Russie.

— Je ne le nie pas. J'ai été et je suis toujours en rapports suivis avec des Ottomans qui occupent en Turquie et en Asie Mineure d'importantes situations ; mais la politique n'y est pour rien. Je ne m'occupe que d'affaires financières… et elles m'ont assez bien réussi… je possède une demi-douzaine de millions.

— Je vous en fais mon compliment, monsieur le comte… Les notes que j'ai là devant moi m'apprennent qu'en effet vous êtes fort riche, et je constate très volontiers que pour satisfaire vos fantaisies vous n'avez pas besoin de risquer la cour d'assises en détournant des mineures.

— Je vous sais gré, monsieur, de vouloir bien reconnaître que si j'avais fait ce dont j'ai été soupçonné, il faudrait que je fusse fou. Je ne suis pas venu à Paris pour débaucher des modistes.

— Depuis combien de temps y êtes-vous ?

— Depuis quelques mois seulement. J'y étais déjà venu à différentes époques, mais je n'y avais jamais fait un long séjour. Cette fois, je comptais m'y fixer. C'est dans cette intention que j'ai acheté une propriété à Passy. J'espérais y guérir ma nièce de la cruelle infirmité qui lui est survenue à la suite d'un accident et y compléter son éducation, qui a été fort négligée à Smyrne. J'avoue que maintenant j'ai d'autres projets. Je ne suis pas tenté d'habiter une capitale où un étranger est exposé à des mésaventures comme celle qui m'a conduit… malgré moi… dans votre cabinet. Vous m'y faites un accueil dont je vous remercie ; mais

j'aurais pu avoir affaire à un autre magistrat, moins courtois… et moins éclairé. J'aime mieux retourner à Vienne.

M. Francastel eut un geste qui pouvait bien signifier : « Ce serait dommage ! » et, après un court silence, il demanda sans transition :

— Vous n'êtes pas marié, monsieur le comte ?

— Non, monsieur. Je ne suis pas même veuf, car je n'ai jamais pris femme… et je n'ai plus de famille. Ma nièce, Hélène, est la seule parente qui me reste. Aussi m'est-elle chère, et si je me décide à quitter la France, je ne regretterai votre pays que pour elle qui s'y plaît, quoiqu'elle y ait fort peu de distractions.

— Vous ne la menez pas dans le monde ?

— Une muette !… y pensez-vous ?… Elle ne voit absolument personne que les médecins en renom qui la soignent.

— Vous oubliez M. Vitrac.

— Je l'ai vu hier pour la première fois… et probablement aujourd'hui pour la dernière, car alors même que je resterais à Paris, je doute fort qu'il consente à revenir chez moi. Votre délégué l'a amené, lui aussi… pour ne pas dire arrêté… Il est là, attendant que vous le fassiez appeler.

— Pour l'interroger seulement. Il n'est pas agréable d'être témoin, mais ce n'est pas déshonorant.

— D'accord !… et puisque vous voulez bien me traiter en gentleman, je puis me permettre de vous prier de m'éclairer sur l'affaire… si grave… dit-on… qui nous a valu, à lui et à moi, cette corvée. Les journaux m'ont appris qu'on a jeté une tête coupée au

milieu d'une fête que donnait M. Vitrac. En quoi ce fait se rattache-t-il à ce qui m'arrive ?... Me soupçonnerait-on d'avoir tué une femme que je n'ai jamais vue ?... J'aurais bien le droit de vous faire remarquer que si j'étais l'auteur de ce crime... ou même d'une farce abominable... je me serais bien gardé ensuite d'aller chercher chez lui M. Vitrac.

— C'est très juste. Tout le mal vient de la ressemblance.

— Ah ! oui, il paraît que la morte ressemblait à Hélène !... Et l'histoire du chapeau est venue se greffer là-dessus. Est-ce cette femme qui l'a commandé ? Je n'en sais rien, mais la preuve que ce n'est pas ma nièce, c'est qu'elle est muette... et à moins qu'elle n'ait parlé par signes à la marchande de modes...

— Cette marchande a dit le contraire. Reste à expliquer comment l'autre a pu donner votre adresse et ce nom de comtesse Irène... Il y a aussi votre voiture, vos chevaux et votre cocher. Si M Courtois les reconnaissait pour les avoir vus à la porte de son magasin, cela constituerait une charge contre vous.

Pour la première fois, depuis qu'il était sur la sellette, M. Borodino eut un mouvement d'impatience. Il haussa les épaules et il mordit sa moustache.

Sa nièce, elle, restait impassible. On eût dit qu'elle ne savait pas où elle était. L'oncle avait pourtant dû le lui apprendre.

— C'est bien malheureux que mademoiselle soit muette, reprit le juge ; son témoignage eût été le plus précieux de tous... mais j'y pense ! s'écria tout à coup M. Francastel, si elle ne peut pas parler, elle peut écrire. Nous sommes sauvés !

Cette fois, M. Borodino pâlit.

M. Francastel vit très bien que le comte changeait de couleur, mais il n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et, continuant à suivre son idée, il reprit :

— Je ne m'explique pas comment je n'ai pas songé plus tôt à ce moyen d'obtenir de mademoiselle une déposition à laquelle j'attache une importance extrême. Votre témoignage est de poids, monsieur le comte, mais le sien sera décisif, et il est indispensable, car elle seule a qualité pour déclarer qu'elle n'est pas allée commander un chapeau rue de la Paix.

Veuillez donc lui dire ce que j'attends d'elle et la prier d'écrire sa réponse. Voici de l'encre et du papier.

— Pardon ! balbutia M. Borodino, mais…

— Oh ! je prévois l'objection que vous allez me faire… Votre nièce ne sait écrire qu'en grec… Eh bien, qu'importe ?… Je l'ai appris au collège, le grec, mais je crains de n'être plus de force à le lire couramment. Un autre s'en chargera… un interprète assermenté… au Palais nous en avons pour toutes les langues. Je vais en faire appeler un, et non seulement il traduira ses réponses écrites, mais il rédigera en grec les questions que je poserai. Ce sera mieux ainsi, et vous n'aurez pas la peine de me servir de porte-parole.

Et comme le comte se taisait et semblait embarrassé :

— Qu'avez-vous donc, monsieur ? Vous paraissez troublé ! Serait-ce que vous prenez mon idée pour une marque de défiance ?… Si c'est cela, vous vous trompez… Je ne doute pas que vous n'interprétiez fidèlement les demandes que j'adresserai à votre nièce.

— Non, monsieur, ce n'est pas cela, répondit l'oncle, qui avait repris son sang-froid. Si votre proposition m'a déconcerté un instant, c'est qu'elle m'oblige à vous faire un aveu pénible.

— Lequel ? demanda vivement le juge d'instruction.

— Je vous ai dit tout à l'heure que j'avais amené Hélène à Paris pour qu'elle y achevât de s'instruire… j'aurais dû dire pour qu'elle y commençât à s'instruire. Hélène ne sait pas écrire. Tout au plus est-elle en état de signer son nom. C'est honteux, mais c'est ainsi… et vous ne vous étonnerez plus qu'il m'en coûtât de confesser son ignorance.

— Mais, du moins, elle sait lire ?

— Ni lire, ni écrire.

— Hum !… voilà qui modifie l'opinion que je m'étais faite de la Grèce contemporaine… Elle a en Europe la réputation d'être le pays où l'instruction est le plus répandue.

— À Athènes et en Morée, c'est vrai. Mais Hélène a été élevée en Anatolie… dans une bourgade, près de Smyrne.

Elle n'est avec moi que depuis la mort de sa mère, et sa mère n'en savait pas plus qu'elle. Mon frère s'était marié par amour, pendant un voyage qu'il fit en Orient, il y a une vingtaine d'années, et il eut bientôt à s'en repentir. Trois ans après, il ne vivait plus avec sa femme, et quand il fut tué au siège de Plewna, Hélène avait huit ou neuf ans. J'aurais voulu me charger d'elle. Sa mère refusa de me la confier ; si elle n'avait pas péri dans un incendie, Hélène serait encore près d'elle, à Bournabat, et continuerait à vivre comme une paysanne.

M. Francastel avait écouté attentivement cette longue explication, sans l'interrompre et sans laisser percer sur son visage ce qu'il en pensait.

Un coup d'œil qu'il avait échangé avec Grisaille aurait pu faire supposer qu'il y croyait peu, mais ce coup d'œil avait échappé à M. Borodino.

Le juge, en entamant l'entretien, s'était caressé le menton, et pour obéir à ce signe convenu, le vieux greffier Pilois tournait sa plume entre ses doigts, au lieu de s'en servir pour coucher sur le papier ce semblant d'interrogatoire qui n'était guère qu'une causerie familière.

L'air et l'attitude d'Hélène restaient indéchiffrables.

Elle n'avait pas fait un mouvement depuis qu'elle s'était assise, et son charmant visage n'exprimait qu'une indifférence résignée. Ses grands yeux ne regardaient personne.

On eût dit qu'ils regardaient au delà du monde visible.

Il est vrai que la conversation ne devait pas l'intéresser beaucoup, puisqu'on ne parlait que français.

— Décidément, reprit le juge, mon idée ne vaut rien, et je vois qu'il me faut renoncer à interroger mademoiselle. En vérité, je joue de malheur ; muette et illettrée, c'est trop !

Les médecins qui la soignent espèrent-ils la guérir ?

— Oui, avec le temps… ou encore par l'effet du saisissement que lui causerait une violente émotion… une frayeur subite.

— Ah ! vraiment ! murmura M. Francastel en hochant la tête, comme un homme qui se prend à réfléchir au parti qu'il pourrait tirer d'un renseignement inattendu.

— Ils le disent, mais j'en doute.

— C'est un essai à tenter quand le hasard en fournira l'occasion. Maintenant, monsieur, puisque je dois me résigner à ne pas entrer en communication directe avec mademoiselle votre nièce, je vais faire venir l'un après l'autre les témoins que je me propose de confronter avec elle… et avec vous.

— Je suppose qu'il ne s'agit pas de M. Vitrac. Celui-là nous a assez vus.

— Aussi ne l'interrogerai-je que plus tard. Je vais d'abord vider la question de l'achat du chapeau. La modiste de la rue de la Paix est là. Nous allons voir si elle reconnaîtra mademoiselle.

— Je suis bien sûr du contraire… mais son témoignage n'éclaircira pas la question.

— Encore faut-il que je le recueille.

Sur un signe du juge, Grisaille sortit et rentra presque aussitôt, ramenant une forte femme, habillée avec prétention et coiffée d'un chapeau à la mode de demain qui aurait pu servir d'enseigne à sa boutique. Elle avait passé la quarantaine, et sa figure portait bien son âge ; mais elle avait dû être belle, et si la fraîcheur était partie avec les années, il lui restait de beaux yeux et des traits réguliers.

Elle n'était pas timide, car, après avoir salué à la ronde, elle prit une chaise, sans que M. Francastel l'y invitât, et elle attendit

tranquillement qu'il l'interrogeât.

— Regardez monsieur, lui dit-il en désignant M. Borodino, après avoir trempé sa plume dans l'encrier pour avertir le greffier de commencer à enregistrer l'interrogatoire.

Mme Courtois dévisagea le comte et dit :

— C'est la première fois que je le vois.

— Très bien. À présent, regardez cette dame.

Hélène se laissa examiner sans se montrer étonnée ni impatientée de cette inspection.

La modiste y mit plus de temps.

— C'est extraordinaire, dit-elle enfin, comme madame ressemble à la comtesse Irène…

— Mais ce n'est pas elle ?

— Certainement non.

— Et vous ne connaissez pas madame ?

— Pas du tout. On a pu les prendre l'une pour l'autre, mais je jure qu'on s'est trompé.

— Voilà qui est net ! dit à demi-voix M. Borodino.

— Maintenant, madame, reprit le juge, dites tout ce que vous savez sur la comtesse.

— Je ne sais pas grand'chose. Elle n'est venue au magasin que deux fois… toujours dans le même équipage… un huit-ressorts attelé de deux grands chevaux.

— Parlait-elle français ?

— Aussi bien que moi… avec un peu d'accent.

— Quel accent ?

— Je ne pourrais pas vous dire au juste ; ce n'était ni l'accent allemand, ni l'accent anglais… elle traînait la fin des phrases. J'ai pensé qu'elle était Russe. Par exemple, je ne sais pas si c'était une vraie comtesse. Elle avait plutôt l'air d'un demi-castor.

— Vous voulez dire d'une femme galante ?

— Pas tout à fait… ni d'une grande dame non plus… entre les deux. Mais j'ai pu me tromper… En Russie, les femmes du grand monde sont si excentriques ! Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle doit être très riche… En voilà une qui ne regarde pas à la dépense ! Je lui avais surfait le chapeau de moitié, parce que je croyais qu'elle marchanderait… et pas du tout !… elle a dit que ce n'était pas cher.

— Parlez-moi maintenant de votre ouvrière qui a disparu.

— Augustine ? Oh ! celle-là, je ne suis pas en peine d'elle.

— Vous ne croyez donc pas qu'il lui est arrivé malheur ?

— Malheur ?… Allons donc !… Il lui est arrivé qu'elle s'est fait enlever par un monsieur qui l'aura mise dans ses meubles, répondit la sceptique marchande.

— Qu'en savez-vous ? demanda sévèrement M. Francastel.

— Oh ! elle ne m'a pas envoyé de lettre de faire part, mais ce n'est pas difficile à deviner.

— Cependant, cette jeune fille était sage… vous l'avez dit dans votre première déposition.

— Sage ?… Parbleu ! elles commencent toutes par là… et ça dure jusqu'au jour où elles trouvent une bonne occasion. Dame ! ça se comprend ! ce n'est pas gai de trotter dans Paris avec un carton au bras et de porter des robes de laine quand on pourrait si facilement se faire payer des robes de soie.

— Dispensez-vous, témoin, de ces appréciations, dit le juge, choqué du ton dégagé que prenait dans son cabinet de magistrat cette modiste trop parisienne ; elles sont inconvenantes, et tout ce que je sais de la conduite de votre ouvrière les contredit. Je vous conseille de ne pas les répéter devant son père.

— Ma foi ! je ne me gênerais pas. Ce vieux marin est un brave homme, mais il est aussi par trop provincial. Quand on a une fille jolie comme les amours et qu'on veut l'empêcher de mal tourner, on ne la met pas dans un magasin pour faire les courses. Il est venu me chanter pouille, et je lui ai répondu que c'était bien de sa faute.

— Alors vous supposez que ce peintre…

— Le rapin ?… Ah ! non, par exemple ! Il n'a pas le sou, ce grand dégingandé, et la petite n'est pas assez sotte pour s'en être laissé conter par un farceur de cette espèce-là. Il a dit la vérité. Il l'a accompagnée jusqu'à Passy en lui contant fleurette, et pendant qu'il faisait le pied de grue dans la rue Berton elle a filé d'un autre côté.

M. Borodino ne perdait pas un mot de la fantaisiste déposition de Mme Courtois, et, comme on dit vulgairement, il buvait du

lait.

C'était sa justification que plaidait la marchande de modes, et l'on ne pouvait pas le soupçonner de s'être concerté avec elle, puisque, évidemment, il la voyait pour la première fois.

M. Francastel comprit que de cette femme il ne tirerait rien de plus, et qu'il était temps de passer à d'autres épreuves.

Il en avait préparé une sur l'effet de laquelle il comptait beaucoup, mais il fallait d'abord trouver une transition et l'amener naturellement, sans que l'oncle ni la nièce pussent la prévoir, et le juge cherchait le prétexte pour en venir à ses fins.

M. Borodino le lui fournit.

— Monsieur, dit-il, je suppose que vous devez être fixé sur la valeur des accusations qu'on a portées contre moi. L'une des deux ne tient pas debout ; quant à l'autre…

— Il me reste à entendre plusieurs témoins.

— Et vous désirez les entendre en ma présence. C'est tout naturel, et je suis absolument à vos ordres. Seulement, je vous demande grâce pour Hélène.

— Comment !… grâce ?…

— Oui, ma pauvre nièce souffre, vous le savez, d'une maladie nerveuse. Elle n'est pas en état de supporter longtemps un interrogatoire, même indirect, et si la séance se prolongeait, je craindrais pour elle une crise. Elle vous dirait ce qu'elle éprouve, si elle pouvait parler… je vois sur son visage des marques de fatigue… elle a la fièvre…

— Je ne m'en étais pas encore aperçu, mais je suis tout disposé à faire ce qu'il faut pour parer au danger que vous me signalez. Je ne puis pas encore lever la séance, mais je puis la suspendre.

— Oh ! il suffira qu'Hélène puisse se reposer pendant que vous continuerez à interroger les personnes que vous allez faire appeler. Sa présence est tout à fait inutile, puisqu'elle ne comprend pas un mot de ce qui se dit ici. Quant aux confrontations…

— Il n'y en a qu'une à laquelle je tiens. Je voudrais que M. Dangalas, l'élève de M. Vitrac, vît de près mademoiselle, et j'ai d'autres témoins à entendre avant lui. Elle peut donc, sans inconvénient, se retirer dans la pièce à côté. Il y a un canapé où il m'arrive quelquefois de sommeiller entre deux interrogatoires. Elle s'y reposera tout à son aise, et comme elle ne sera séparée de nous que par un rideau, vous n'aurez qu'à élever la voix pour qu'elle revienne ici quand le témoin Dangalas comparaîtra.

— Je vous remercie, monsieur, dit le comte.

Et il adressa en grec quelques mots à sa nièce, qui se leva comme si elle eût été poussée par un ressort.

Elle ne s'était pas encore départie de son calme, mais on lisait dans ses yeux qu'elle était impatiente de changer de place.

M. Francastel se leva aussi en disant gaiement :

— Je vais conduire mademoiselle, car il ne fait pas très clair dans ce boudoir de magistrat ; les volets sont clos, et il faut que je les ouvre pour donner du jour.

— Je puis vous épargner cette peine, interrompit M. Borodino, qui tenait probablement à visiter le local où M. Francastel allait

installer Hélène.

Mme Courtois le trouvait fort aimable, ce juge d'instruction, et elle souriait en constatant une fois de plus que les plus graves personnages ont toujours des égards particuliers pour une jolie femme.

Grisaille, lui, trouvait que M. Francastel en avait trop. Il s'abstint d'exprimer cette opinion, mais il pinça les lèvres et il fronça le sourcil.

Le vieux greffier s'agitait sur sa chaise et paraissait ému, peut-être parce qu'il en savait plus long que Grisaille sur les secrètes intentions de M. Francastel.

Le comte, debout près de sa nièce, continuait à lui parler en baissant la voix, comme s'il eût craint que les assistants ne se missent tout à coup à comprendre le grec, et Hélène lui répondait par signes, en le regardant fixement.

Le juge fit glisser sur ses tringles la portière qui séparait son cabinet de la pièce qu'il appelait par plaisanterie son boudoir, et invita d'un geste M. Borodino, qui ne se pressait pas beaucoup.

On eût dit qu'il se défiait.

Il se décida pourtant à amener sa nièce jusqu'à l'entrée de cette chambre noire, — c'était bien le mot, car on n'y voyait pas beaucoup plus que dans une cave, — mais il s'arrêta là.

— Ne craignez pas d'avancer, lui dit M. Francastel. Je vais faire la lumière. Par ici, monsieur le comte !... Le canapé est à votre droite... Vous n'avez qu'à me suivre... Là ! vous y êtes. Je ne vous demande qu'une seconde...

— Quelle drôle d'idée il a, votre juge, de jouer à cache-cache avec les témoins ! dit en riant la marchande de modes, qui ne se gênait pas pour penser tout haut.

Grisaille lui lança un regard courroucé, et il lui aurait probablement ordonné de se taire, s'il n'eût été lui-même très surpris de ce qui se passait.

Pilois, de plus en plus troublé, était resté la plume en l'air, les yeux fixes et l'oreille au guet.

Le silence s'était fait dans l'arrière-cabinet.

Hélène ne disait mot, et pour cause. Son oncle et M. Francastel, qui n'étaient pas muets, ne disaient plus rien.

Pour reprendre la parole, M. Borodino attendait sans doute que le juge d'instruction eût fait le jour, comme il venait de l'annoncer.

On se tait volontiers dans l'obscurité.

Et le juge, qui tenait tant à éclaircir le mystère de la rue Berton, ne se hâtait pas d'éclairer le boudoir.

Enfin on entendit le bruit de la fenêtre qu'il ouvrait et sa voix qui disait :

— Maintenant, il n'y a plus qu'à pousser les volets… et nous allons être inondés de lumière.

— Voulez-vous que je vous aide ? demanda le comte d'un ton qui trahissait son impatience.

— Merci… c'est inutile… les ferrements de ces volets sont rouillés, parce qu'on ne les ouvre presque jamais… Heureuse-

ment, j'ai le poignet solide… il faudra bien qu'ils cèdent… Ah ! enfin, nous y voilà…

Ils venaient, en effet, de céder sous les poussées répétées, ces volets récalcitrants ; ils allèrent heurter le mur avec fracas, et le jour, par la porte de communication, pénétra jusque dans le cabinet.

Une seconde après, ceux qui y étaient restés entendirent un cri déchirant, un cri de femme.

Grisaille, Pilois et Lucie Courtois se levèrent comme un seul homme. Le policier et la marchande de modes coururent à la porte de communication ; le greffier se laissa retomber sur sa chaise en agitant les bras.

Le cri l'avait secoué, mais il s'y attendait et il savait à qui s'en prendre.

La modiste arriva bonne première à la rescousse, persuadée qu'on violentait la jeune fille qui ressemblait tant à la comtesse Irène et résolue à la défendre.

Ce qu'elle vit ne la rassura qu'à demi.

Hélène, renversée dans les bras de M. Francastel, avait perdu connaissance, et son oncle ne s'empressait pas à la secourir.

Il lui tournait même le dos.

Il était resté pétrifié devant la tête de la morte, posée sous un verre comme les pendules d'autrefois, sur un socle isolé, au milieu du cabinet.

Depuis que les volets avaient été brusquement ouverts, le jour l'éclairait en face, cette tête livide, et l'effet était encore plus saisissant qu'à la Morgue.

Grisaille, en entrant, la vit et n'eut pas besoin de demander au juge l'explication de la scène.

Il avait compris et il admirait à part lui l'habile magistrat qui l'avait préparée à l'avance et savamment amenée au dernier moment.

La Courtois, elle, n'avait vu qu'Hélène évanouie, et elle s'était jetée sur elle pour lui donner des soins, comme les femmes seules savent en donner aux malades de leur sexe.

— Laissez-moi faire ! Les syncopes, ça me connaît, cria-t-elle au juge, qui n'était pas fâché qu'elle lui vînt en aide. Dites seulement au vieux qui n'a pas bougé de m'apporter de l'eau pendant que je dégraferai le corsage.

Et elle ajouta entre ses dents :

— En voilà une toilette de carnaval !... Pourvu que je trouve les agrafes... Elle n'a pas de corset... c'est toujours ça de moins à ôter.

— Pas ici, je vous prie, interrompit M. Francastel. Le cabinet de mon collègue est libre... la porte en face dans le corridor... Grisaille, sonnez un garçon, aidez-le à y déposer cette jeune fille, et envoyez chercher un médecin... Madame vous accompagnera... je n'ai plus besoin d'elle.

Àce moment, Mme Courtois aperçut la tête de la morte et s'écria :

— Quelle horreur ! Ah ! je ne m'étonne plus que cette enfant se soit trouvée mal… et je ne tiens pas à rester là… J'en rêverai cette nuit, bien sûr…

— Vous pouvez partir. Vous, monsieur le comte, je vous prie de rester. J'ai diverses questions à vous adresser. Quand vous y aurez répondu, je ne vous retiendrai plus.

Le comte s'inclina sans répondre. Il était très pâle, mais il n'avait pas perdu son sang-froid.

Il n'exprima même pas le désir d'accompagner sa nièce qu'on emmenait.

— Vous la reverrez tout à l'heure, dit M. Francastel.

Quand ils eurent repris leurs places dans le cabinet où il n'y avait plus que le greffier, M. Borodino n'attendit pas que le magistrat l'interrogeât.

— Monsieur, commença-t-il d'un ton sec et d'une voix assurée, vous me permettrez de protester contre le procédé que vous venez d'employer, je ne sais dans quel but, car je ne suppose pas que vous ayez eu l'intention de tuer ma nièce… et elle a failli mourir de peur. Que vous me soupçonniez, moi, de crimes absurdes et que vous m'interrogiez comme si j'étais coupable, c'est votre droit de magistrat… mais ce droit, vous venez de l'excéder en soumettant à une pareille épreuve une jeune fille qui n'est pas, que je sache, accusée comme moi de meurtre et de rapt. Vous aviez certainement préparé cette ignoble exhibition.

— J'en conviens, et c'est vous qui m'avez suggéré l'idée de l'utiliser… dans l'intérêt de votre nièce.

— Quelle est cette plaisanterie ?

— Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure qu'une émotion violente lui rendrait la faculté de parler qu'elle a perdue à la suite d'une frayeur subite ? L'idée m'est venue d'essayer.

— Et c'est pour essayer que vous avez fait apporter ici la tête de cette malheureuse ?

— Pour cela et aussi pour savoir si votre nièce la connaissait. L'expérience est faite.

— Et de ce que la pauvre enfant s'est évanouie en la voyant vous concluez que cette morte, elle l'avait vue vivante ?… C'est aller trop vite, monsieur le juge ! Hélène s'est évanouie d'horreur et de dégoût. Moi-même, moi qui suis un homme, j'ai fermé les yeux pour ne pas voir cet affreux spectacle.

— Cependant, vous non plus, vous ne connaissiez pas la décapitée, je suppose ?

— Non, monsieur.

— Mais vous avez dû être frappé de la ressemblance ?

— C'est à peine si j'ai regardé ce débris de cadavre. Je n'ai pensé qu'à Hélène.

— Et vous devez être satisfait. L'essai a réussi. Votre nièce est guérie. Elle n'est plus muette.

— Vous moquez-vous de moi ? demanda rageusement M. Borodino.

— Dieu m'en garde, monsieur le comte ! Je ne me permets jamais de plaisanter dans l'exercice de mes fonctions. Mais j'af-

firme que Mlle Hélène a parlé… pas très haut, et je m'explique que vous n'ayez pas entendu, car vous n'étiez pas tout près d'elle ; mais moi qui la tenais dans mes bras, j'ai très bien saisi les mots qu'elle a prononcés.

— Vraiment ?… Qu'a-t-elle donc dit ?

— Je n'ai pas compris, car elle s'est exprimée dans une langue que je ne connais pas… sa langue maternelle, probablement ; mais j'ai retenu les mots, et j'espère que vous pourrez me les expliquer… elle a dit rapidement et d'une voix faible, mais très distinctement…

— Quoi donc ?

— Elle a dit : i adelphi mou… trois paroles sans plus… qui signifient ?

— Qui ne signifient rien du tout… elle a râlé des sons qui n'avaient aucun sens, et vous vous êtes imaginé qu'elle parlait.

— Je ne crois pas m'être trompé… et il m'a semblé que c'était du grec… adelphi a une physionomie tout à fait hellénique.

— Il y a dans Londres le théâtre d'Adelphi… et il y a aux États-Unis la ville de Philadelphie, ricana l'oncle. Je suis bien sûr que ma nièce n'en a jamais entendu parler.

— Enfin, quand elle sera revenue à elle, nous saurons à quoi nous en tenir. Je vous prierai de l'interroger. Nous verrons si elle vous répondra.

— Parfaitement, monsieur, dit M. Borodino remis d'un trouble passager. Le plus tôt sera le mieux, et je vous prie de me conduire près d'elle. Si vous avez d'autres confrontations à lui imposer, je

vous demanderai de les remettre à un autre jour. Nerveuse et faible comme elle l'est, Hélène ne supporterait pas en ce moment de nouvelles émotions.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur. Je vais renvoyer la suite à demain, et vous allez pouvoir emmener votre nièce… dès qu'elle sera en état de partir.

Ah ! voici justement M. Grisaille qui va nous donner de ses nouvelles.

Eh bien ? demanda M. Francastel à l'agent, qui répondit :

— Ce ne sera rien. Je l'ai laissée entre les mains du médecin, qui répond qu'elle sera sur pied dans un quart d'heure. En attendant, il se passe quelque chose de curieux… elle parle.

— Là !… que vous disais-je, monsieur le comte ! J'étais bien sûr d'avoir entendu.

— Seulement, reprit Grisaille, personne ne la comprend…

— Ce sera pour la prochaine séance. Demain, j'aurai un interprète… et M. Borodino sera là pour contrôler l'exactitude de la traduction. Aujourd'hui, je ne lui en demanderai pas davantage.

Grisaille, vous allez le reconduire rue Berton, avec cette demoiselle.

Et comme l'oncle faisait la grimace, M. Francastel lui dit :

— Je tiens à ce que vous ne partiez pas seul, mais n'en prenez pas ombrage. Ce n'est qu'une formalité, et sur les deux affaires ma conviction est faite.

Mais il nous reste un quart d'heure, et j'ai encore deux ou trois questions à vous adresser.

— Faites, monsieur, dit d'assez mauvaise grâce M. Borodino.

— Voici ce que j'ai à vous demander, reprit M. Francastel. Les renseignements que j'ai reçus de l'ambassade russe m'ont édifié sur votre passé…

— Alors vous ne croyez plus aux propos de ce vieux fou qui prétend m'avoir connu en Grèce, il y a trente ans… et qui, si j'ai bien compris ce qu'il a voulu me dire hier, chez moi, m'accuse d'avoir été pirate ?

— Il est possible que le chagrin lui ait troublé l'esprit… et pour vous confronter avec lui j'attendrai qu'il se soit calmé. En ce moment, je vous prie de m'indiquer les personnes que vous connaissez à Paris.

— Je pensais vous avoir déjà dit que je n'étais en relation ici qu'avec la maison de banque où j'ai un compte courant. Je ne fréquente pas mes compatriotes et je ne vais pas dans le monde parisien… à cause de la maladie de ma nièce.

— C'est juste… Vos domestiques sont Russes ?

— Tous, et à mon service depuis longtemps. Je les ai amenés avec moi, et ils me suivront quand je quitterai la France. Vous pouvez les interroger. Ils ne vous apprendront rien que vous ne sachiez déjà.

— J'espère que vous nous resterez, dit le juge avec un sourire qui pouvait s'interpréter de deux façons, comme sa réponse.

Il allait passer à une troisième question, lorsqu'on frappa discrètement à la porte.

Grisaille alla ouvrir et introduisit un monsieur que le juge interpella ainsi :

— Eh bien, docteur, comment va votre malade ?

— Complètement remise. Ce n'était qu'une syncope, comme en ont souvent les jeunes filles névrosées. Il n'y paraît plus… Elle est encore un peu agitée et elle bavarde comme une pie, mais…

— Alors, vraiment… elle parle ?

— Elle n'arrête pas.

— Voilà une bonne nouvelle, monsieur le comte ! dit le juge à M. Borodino, qui n'avait pas du tout l'air de s'en réjouir.

— Seulement, on ne comprend pas ce qu'elle dit, ajouta le médecin.

— Oui… elle parle grec…

— Je ne crois pas. Il m'a semblé que c'était de l'allemand.

— L'important, c'est qu'elle ne soit plus muette.

— Muette ?… pas de naissance, car…

— Muette depuis trois ans… une paralysie de la langue survenue à la suite d'une frayeur… et qui vient de cesser tout à coup à la suite d'une autre émotion violente.

— Le cas serait très curieux.

— Quoi ! vous n'y croyez pas ?

— Pas du tout. Je n'en ai jamais vu d'exemple, et jusqu'à preuve du contraire, je n'admets pas que ce miracle soit possible.

— Vous n'êtes pas infaillible, dit entre ses dents M. Borodino, qui, depuis un instant, donnait des signes d'agitation.

— Il y a un moyen bien simple de savoir la vérité, c'est de l'interroger, reprit M. Francastel.

— À condition de vous en rapporter à ce qu'elle vous dira, ajouta l'incrédule docteur. Malheureusement le mensonge à l'état chronique est un des symptômes caractéristiques de l'hystérie.

— N'importe. Je tiens à l'entendre. Grisaille, faites-moi donc le plaisir d'aller la chercher. Vous direz à la femme Courtois que je n'ai plus besoin d'elle.

— Pardon ! monsieur, dit le docteur, mais elles sont parties toutes les deux… la plus âgée d'abord… la jeune fille, cinq minutes après.

— Et vous les avez laissées partir ! s'écria l'agent de la sûreté.

— Vous ne m'aviez pas chargé de les garder, répondit sèchement le médecin. J'ai commencé par renvoyer la femme dont je n'avais plus que faire, et je n'ai pas eu tort, puisque M. Francastel vient de vous donner l'ordre de la congédier. L'autre m'a fait comprendre par signes qu'on l'attendait en bas, et je n'avais aucune raison pour la retenir.

— Il faut qu'elle soit subitement devenue folle ! s'écria M. Borodino. Je ne puis pas la laisser errer seule dans Paris qu'elle ne connaît pas, car elle n'est jamais sortie qu'avec moi et en voi-

ture… Comment trouverait-elle le chemin de la maison que j'habite ?

— Elle le demandera, puisque maintenant elle parle. Parmi les passants qu'elle questionnera, il s'en trouvera bien un qui comprendra l'allemand.

— Mais c'est faux ! monsieur s'est trompé, elle ne sait que le grec. Et puis songez donc ! une jeune fille seule ! à quelles rencontres elle est exposée !

— Oh ! dit Grisaille, elle n'ira pas loin, habillée comme elle est, avec une jupe écarlate et une calotte brodée d'or sur la tête. La mi-carême est passée, et les déguisements sont interdits sur la voie publique. On va l'arrêter et la conduire au poste.

— C'est ce qui pourrait lui arriver de plus heureux, dit le médecin. Si j'avais pu me faire entendre d'elle, je l'aurais avertie qu'elle allait s'exposer à une foule de mésaventures… J'ai cru, d'ailleurs, qu'elle était venue en voiture et que la voiture l'attendait en bas.

— Monsieur le juge, s'écria le comte en se levant, laissez-moi partir, je vais me mettre à sa recherche. Elle n'a pas eu le temps de faire beaucoup de chemin… je la rejoindrai peut-être… et je vous prie de la signaler à tous vos agents.

— Ce sera fait, monsieur, et je vous autorise à vous retirer, dit M. Francastel. Seulement, vous voudrez bien vous tenir à ma disposition. J'aurai besoin de vous entendre encore, et je vous ferai appeler très prochainement.

— Quand il vous plaira, monsieur, répondit l'oncle en gagnant la porte.

Grisaille avait bonne envie de l'arrêter au passage. Il ne comprenait rien à cette mise en liberté, après ce qui venait de se passer. Un coup d'œil du juge d'instruction l'empêcha de bouger, et M. Borodino sortit sans perdre une seconde.

Dès qu'il fut dehors, M. Francastel entraîna l'homme de la sûreté dans l'arrière-cabinet et lui dit tout bas :

— Maintenant, nous le tenons.

— Pas encore, puisque vous lui avez permis de s'en aller, murmura Grisaille.

— Combien avez-vous d'hommes en bas ?

— Quatre ; mais ils n'ont pas d'ordres pour l'arrêter, et ils vont le laisser passer, comme ils ont probablement laissé passer la nièce.

— Descendez vivement ! Vous arriverez en bas avant lui. Peu importe qu'il vous voie… Faites-le filer par deux de vos agents, mais ostensiblement… Je veux qu'il s'en aperçoive, parce que, se voyant suivi, il n'osera pas se faire conduire à une gare… il rentrera chez lui, et quand vos hommes l'auront « couché », comme ils disent, ils donneront la consigne à ceux qui surveillent là-bas : « Laisser entrer tout le monde et ne laisser sortir personne. »

Hâtez-vous et revenez me rendre compte.

M. Grisaille avait l'esprit prompt et les jambes dégourdies.

— C'est compris, dit-il en se jetant dans le corridor.

Le juge vint retrouver le médecin et lui dit gaiement :

— Mon cher docteur, vous n'imaginez pas à quel point vous avez bien mérité de la justice.

— En quoi donc ?…

— En constatant que cette jeune fille n'est pas muette. J'espère que vous démontrerez plus tard qu'elle ne l'a jamais été. Mais pour le moment, je compte sur votre discrétion. Pas un mot de tout ceci au Palais, ni ailleurs.

Le docteur promit de se taire et prit congé pour retourner à la cour d'assises, où on l'attendait pour faire son rapport dans une affaire criminelle.

— Pilois, dit M. Francastel, je m'en vais. Dites à mon huissier de renvoyer les témoins que je n'ai pas entendus. Je serai ici demain matin à neuf heures.

Dans l'escalier, le juge d'instruction rencontra Grisaille qui remontait et qui se frottait les mains en disant :

— Je suis arrivé à temps. Il a pris, sur le boulevard du Palais, un fiacre dont le cocher est un de mes agents, et il lui a dit de le mener rue Berton. Les camarades suivent dans une autre voiture, et je leur ai donné la consigne. Vous avez raison, monsieur, nous le tenons ; seulement, ils n'ont pas eu l'idée de « filer » la demoiselle. Mais on la retrouvera.

Le juge se flattait, et le policier se vantait. Ils ne tenaient encore ni l'oncle ni la nièce.

VII

Seul de tous les personnages du drame commencé dans l'atelier de Paul Vitrac, le capitaine Cavaroc était resté complètement étranger aux incidents variés qui avaient suivi la promenade à cheval au bois de Boulogne, en compagnie de Julien de Jonville.

Il avait repris ses habitudes, et il n'était guère sorti que pour aller voir son ami, qui commençait à marcher et qui n'en avait plus que pour un jour ou deux à garder la chambre.

Sans s'être donné le mot, ils évitaient de parler de la scène du bal et même de la charmante nièce de M. Borodino.

Encore moins était-il question entre eux de Vanda.

Cavaroc ne l'avait pas revue, mais il savait qu'elle était venue deux fois chez lui, pendant qu'il n'y était pas ; il s'attendait à une troisième visite que peut-être il ne pourrait pas éviter, et cette perspective le réjouissait médiocrement.

Il ne péchait cependant pas par excès de prudence, le beau capitaine, mais il avait un fond de bon sens, et il sentait très bien qu'il n'avait rien à gagner à se mêler peu ou prou de cette vilaine affaire.

Vanda y était fort engagée, sans qu'il sût au juste comment ni jusqu'à quel point. C'en était assez pour qu'il se garât d'elle comme du feu.

Par le même motif, il s'était abstenu, après réflexion, de se présenter chez le comte Borodino, comme il en avait eu l'intention.

Il n'était pas, comme Jonville, amoureux de la nièce de ce seigneur, et il ne se souciait pas de rencontrer, rue Berton, Vitrac occupé à peindre le portrait de cette sosie de la morte.

Cavaroc vivait donc, comme auparavant, sans chagrins et même sans soucis, car il ne se préoccupait jamais de l'avenir et il était satisfait du présent.

Le lendemain du jour où il avait rencontré Vitrac chez Jonville, Cavaroc dînait gaiement au café d'Orsay avec des camarades de l'École de guerre qui allaient au spectacle, ce soir-là. Il les y aurait suivis volontiers, mais il n'avait pas vu Jonville depuis la veille, et il résolut charitablement de lui consacrer sa soirée.

Au lieu de passer les ponts avec ses amis, il s'achemina donc vers la place du Palais-Bourbon, par le quai d'Orsay.

Il faisait nuit et un froid sec, avivé par le vent qui soufflait du nord.

Les rares passants attardés sur ce quai balayé par la bise trottaient pour se réchauffer, le collet de leur pardessus relevé jusqu'aux oreilles et leurs mains dans leurs poches.

Cavaroc n'avait pas négligé de prendre ces précautions contre la température peu printanière de cette fin d'un affreux hiver de Paris, mais il ne se pressait pas, ayant pour principe qu'il ne faut pas courir quand on a copieusement dîné.

Il marchait à pas comptés, et il pensait à toute autre chose qu'à la tragédie de la nuit de la mi-carême et aux femmes dont il avait fait la connaissance pendant et après cette fête mouvementée. Il ne songeait ni à la belle Vanda, ni à la charmante nièce du comte Borodino. Il songeait qu'à la fin de l'année, il sortirait de

l'École avec un bon numéro de classement, mais qu'on l'enverrait dans quelque garnison lointaine où il s'ennuierait ferme.

Et il en concluait qu'il ferait bien de jouir de son reste en profitant de son séjour à Paris pour « s'en fourrer jusque-là », comme on chantait jadis au théâtre du Palais-Royal.

Il avait tout ce qu'il faut pour mener cette joyeuse existence : la santé, la jeunesse et l'argent ; mais il n'aimait pas à s'amuser tout seul, et il ne pouvait plus trop compter sur Jonville, le compagnon de plaisir qu'il préférait.

Jonville, depuis son accident, tournait à la mélancolie amoureuse, la pire de toutes, et le capitaine donnait au diable cette muette qui avait tourné la tête à son ami et qui finirait peut-être par l'accaparer.

Cavaroc cherchait à se rassurer en se disant que l'oncle regagnerait un de ces jours les steppes de la Russie et qu'il emmènerait avec lui la trop séduisante Hélène ; mais Cavaroc avait beau faire, il pressentait des complications qui bouleverseraient la vie de Jonville et troubleraient la sienne.

Il en était là de ses réflexions et il venait de passer devant le pont de Solférino, lorsqu'il aperçut, un peu plus loin, une femme accoudée sur le parapet du quai.

Une femme ? Il n'en était pas sûr, car il ne distinguait qu'une forme humaine pas beaucoup plus haute qu'un enfant, et enveloppée de la tête aux pieds dans une espèce de caban.

Cela pouvait être aussi bien un petit distributeur de télégrammes flânant là au lieu de porter ses dépêches.

Mais au bruit des pas sonores du capitaine, la forme en question se redressa et se mit à marcher rapidement vers le pont de la Concorde.

Cavaroc vit alors que le caban était une mante à capuchon, et qu'il y avait une robe dessous.

Toilette excentrique s'il en fut pour se promener le long de la Seine, à neuf heures du soir, sur un quai désert.

Une rencontre féminine ne laissait jamais indifférent ce cuirassier amateur du sexe faible.

Celle-là l'intrigua, et il se mit à suivre d'autant plus volontiers que c'était son chemin pour aller chez Jonville.

Il prit même le pas accéléré, dans l'espoir de rattraper cette inconnue et de la regarder sous le nez, mais il s'aperçut bientôt qu'il aurait de la peine à la rejoindre, tant elle trottinait vite.

Ils étaient absolument seuls sur ce chemin médiocrement éclairé par des becs de gaz trop espacés, entre une rangée d'hôtels et de grands jardins à gauche et la berge de la rivière en contre-bas et à droite.

Cavaroc, ne voulant pas s'essouffler à courir, se décida à héler cette errante de nuit, qui assurément ne cherchait pas à faire sa connaissance, puisqu'elle filait comme une perdrix effarouchée.

— Hé ! la belle ! lui cria-t-il. N'allez pas si vite ! J'ai deux mots à vous dire… dans votre intérêt.

C'était bête, mais Cavaroc n'avait pas trouvé mieux.

L'invitation qu'il venait de lancer de loin eut pour effet d'accélérer la fuite de l'inconnue, et Cavaroc allait renoncer, lorsque tout à coup il la vit disparaître.

Cette éclipse le plongea d'abord dans la stupéfaction, mais il ne tarda guère à comprendre.

Il y avait une coupure dans le parapet, et là débouchait sur le quai un escalier qui partait de la berge.

Cavaroc, en regardant de ce côté, revit la fugitive courant vers la Seine, sur cette pente pavée où étaient entassés des monceaux de sable déchargés là par des chalands amarrés le long de la rive.

— Diable ! grommela le capitaine, voilà une petite personne qui me fait l'effet d'aller tout droit se jeter à l'eau… Pas sans ma permission, mademoiselle !… Je n'ai pas envie d'être obligé de vous repêcher.

Et, sans plus délibérer, en quatre enjambées il atteignit l'escalier, qu'il descendit en trois bonds, et il se lança sur la berge.

La femme courait toujours, mais son manteau la gênait, et elle n'avançait pas vite, tandis que le capitaine développait ses longues jambes.

Il la rejoignit à deux mètres de la rivière, et il l'empoigna sans cérémonie par le capuchon de sa mante, qu'il tira violemment en arrière, au risque de la faire tomber à la renverse.

Elle plia sur ses jarrets, comme un cheval arrêté trop brusquement.

Le capitaine était là pour la soutenir, et elle resta debout. Mais elle se débattit, et il eut de la peine à l'empêcher de s'échapper.

— Allons donc ! dit-il entre ses dents quand il la tint bien, voulez-vous rester tranquille !… Qui est-ce qui m'a bâti une enragée pareille ? C'est donc bien tentant, un bain dans la Seine, au mois de mars, par ce joli froid ?

Et, sans la lâcher, Cavaroc tâchait de voir sa figure, qu'elle cherchait à cacher avec ses bras, car son capuchon était retombé sur ses épaules.

— Vous aurez beau vous défendre, disait-il moitié riant, moitié fâché, je le verrai, ce minois… Montrez-le de bonne volonté… ça vaudra mieux.

Les bras de l'inconnue se détendirent, et sa voix murmura :

— Oh ! mein Gott !… der Hauptmann !

— Tiens !… une Alsacienne ! dit Cavaroc qui avait pioché l'allemand à l'École de guerre.

Il ne le parlait pas très couramment, mais il le comprenait un peu, et il savait que « der hauptmann » veut dire en français : « le capitaine ».

— Et une Alsacienne qui me connaît ! reprit-il. Du diable si je devine comment !

Il essaya de traduire cette exclamation dans la langue de Gœthe, un auteur qu'il ne connaissait que de réputation, et il y réussit à peu près, car la femme lui répondit, toujours en allemand :

— Regardez-moi.

En même temps, elle rejetait en arrière le capuchon qu'elle avait relevé sur sa tête, et elle montrait son visage à la lueur lointaine d'un candélabre planté sur le quai.

— La nièce du boyard ! s'écria le capitaine stupéfait.

Et il ajouta en levant les bras au ciel :

— Une muette qui parle !... une Grecque de Smyrne qui hache de la paille comme si elle avait vu le jour à Berlin !

Il aurait pu s'exclamer longtemps ainsi sans que la jeune fille, qui n'entendait pas un mot de français, lui répondit.

Il s'en aperçut et il se remit à la questionner en allemand, mais cette seconde tentative fut moins heureuse que la première. Hélène ne comprit pas du tout qu'il lui demandait comment elle était venue là et pourquoi elle avait voulu se jeter à l'eau. Elle lui répondit pourtant, mais avec une telle volubilité qu'il ne saisit pas un traître mot de ce qu'elle disait.

La situation tournait au comique, et elle n'en était pas moins embarrassante.

Cavaroc ne pouvait pas laisser là l'enfant qu'il venait de sauver. La Seine était trop près ; elle y aurait couru.

Et il ne savait que faire d'elle. La ramener chez son oncle ? Il commençait à soupçonner qu'elle n'avait pas la moindre envie de réintégrer le domicile de la rue Berton. Et plus il s'efforçait de construire une phrase intelligible pour elle, plus il s'embrouillait dans la syntaxe germanique et moins les mots lui venaient.

Il lui vint, en revanche, une idée.

— J'ai trouvé ! murmura-t-il en se frappant le front. Jonville parle allemand comme Bismarck. Je vais la conduire chez Jonville.

Àce nom qu'elle avait retenu depuis que le capitaine, au bois de Boulogne, avait présenté son ami au comte Borodino, la jeune fille se mit à répéter en battant des mains :

— Ia !... Ia !... Jonville !... Jonville !...

— J'avais oublié que l'autre jour, dans la voiture de l'oncle, elle lui a fait de l'œil tout le temps, pensait le capitaine. Elle en tient pour lui, c'est clair, et il en tient pour elle. Ce qu'il va être content, cet excellent Julien !... Quelle surprise quand il me verra entrer donnant le bras à sa belle ! Reste à savoir comment finira l'aventure. Ma foi !... ça le regarde... Je ne joue que les confidents dans cette pièce à tiroirs... C'est au premier rôle à mener l'intrigue et à soigner le dénouement.

Ayant ainsi conclu, le capitaine renonça sans fausse honte à baragouiner en pure perte et remplaça la conversation par une pantomime explicative.

Il montra du doigt le pont de la Concorde et le fronton de la Chambre des députés, en prononçant plusieurs fois le mot magique : « Jonville !... Jonville ! »

La nièce comprit parfaitement. Peut-être, après l'accident du Bois, quand M. Borodino voiturait jusqu'à sa porte Jonville affligé d'une entorse, peut-être avait-elle remarqué en passant la façade à colonnes du Palais-Bourbon et reconnaissait-elle le monument tout près duquel demeurait le futur attaché d'ambassade.

Elle fit signe qu'elle était prête à marcher, et elle prit le bras que Cavaroc lui offrait.

Ils remontèrent ensemble sur le quai d'Orsay, et ils s'acheminèrent vivement vers la rue de Bourgogne.

On aurait pu les prendre pour une paire d'amoureux, car la jeune fille se serrait contre son cavalier, qui avait l'air triomphant d'un homme en bonne fortune. Mais la pauvrette s'appuyait sur Cavaroc uniquement parce qu'elle n'en pouvait plus, et ce n'était pas pour afficher une conquête que Cavaroc prenait un air vainqueur. Cavaroc triomphait pour son ami, par procuration. Et il se disait :

— Il a de la chance, Jonville ! Cette Grecque germanisée est charmante. Et puis, elle ne sait pas le français… on peut tout dire devant elle sans qu'elle comprenne un mot. Si elle était ma maîtresse, je me garderais bien de lui apprendre le français. Mais je veux que le diable m'emporte si je devine ce qui lui est arrivé ! Le Borodino l'aura peut-être mise à la porte, et je recommence à me défier de ce Moscovite… Décidément, il n'est pas impossible qu'il ait coupé le cou… à l'autre.

Ils arrivèrent sans incident à la maison de Jonville. Hélène la reconnut tout de suite, car elle s'y arrêta d'elle-même.

Le capitaine sonna, ils entrèrent, et en passant devant la loge du concierge, Cavaroc s'amusa beaucoup de la mine que fit ce gardien d'une maison respectable, quand il vit l'ami de son locataire avec une femme.

Jonville en connaissait quelques-unes, mais il ne les recevait pas chez lui.

Ce fut bien pis avec le vieux valet de chambre qui vint ouvrir la porte de l'appartement du rez-de-chaussée. Il resta bouche béante, et peu s'en fallut qu'il ne barrât le passage à ce couple inattendu.

Cavaroc lui rit au nez et passa sans lâcher le bras de la jeune fille, qui devait être fort émue, car elle tremblait en s'appuyant sur lui.

Jonville, qui tisonnait, assis au coin de son feu, reconnut le pas du capitaine et lui dit sans se retourner :

— Tu viens bien tard.

— Mieux vaut tard que jamais, répliqua gaiement Cavaroc.

En même temps, il enlevait sans cérémonie le capuchon qui couvrait la tête d'Hélène, et il ajouta :

— Je t'amène une personne que je viens de rencontrer sur le quai d'Orsay. Je crois que tu ne seras pas fâché de la voir.

Jonville regarda et se leva brusquement, mais la stupeur le cloua sur place. Il reconnaissait la nièce de M. Borodino, et il ne pouvait en croire ses yeux.

— Ne me demande pas d'explications, reprit le capitaine ; je n'en ai aucune à te donner. Adresse-toi à mademoiselle.

— Tu oublies qu'elle est muette.

— Elle ne l'est plus. Seulement, elle ne parle que l'allemand. Tu possèdes beaucoup mieux que moi cet idiome. Donc il ne tient qu'à toi de l'interroger. Elle te répondra. Je ne suis pas de force à suivre votre conversation, mais tu me la traduiras au fur et à me-

sure… à moins que tu ne préfères garder pour toi les jolies choses que vous allez vous dire, auquel cas je ne t'en voudrai pas du tout.

Sans plus de préambules, Jonville entama, en allemand, un dialogue que le capitaine eut la discrétion de ne pas interrompre et qu'Hélène soutint sans se troubler.

Jonville lui demanda d'abord comment elle s'était trouvée sur le pavé de Paris, la nuit, et elle lui dit sans hésiter, en pur saxon :

— Je cherchais votre maison. Je me rappelais que vous habitiez près de la rivière, au bout d'un pont, derrière un grand palais. Je la cherchais depuis des heures et je ne la trouvais pas. Le désespoir m'a prise. J'ai résolu de mourir. J'allais me jeter dans la Seine quand votre ami m'a retenue. Je l'ai maudit d'abord, mais il a prononcé votre nom. J'ai deviné qu'il allait me conduire ici et je l'ai suivi.

— Je vous en remercie, murmura Jonville profondément troublé. Mais d'où veniez-vous, mon Dieu ?

— D'un endroit où j'ai failli mourir de peur… et de douleur. Je ne sais pas pourquoi l'on m'y avait menée… J'y ai trouvé des hommes et une femme que je n'avais jamais vus… Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient… Tout à coup on m'a fait passer dans une chambre où il faisait nuit… puis on a ouvert une fenêtre… et alors j'ai vu…

— Quoi donc ?

— Une chose affreuse !… une tête coupée !…

— Oh !… ils ont osé !…

— Et cette tête, je l'ai reconnue… c'est la tête de ma sœur Irène.

Àce nom d'Irène, que Vitrac avait murmuré en voyant à ses pieds la tête livide et sanglante de sa maîtresse, Cavaroc, qui suivait tant bien que mal la conversation, lâcha un gros juron français, et Jonville s'écria en allemand :

— Votre sœur !… Cette femme qu'on a tuée, c'était votre sœur ?

— Je ne m'étonne plus de la ressemblance, grommela le capitaine.

— On l'a tuée, dites-vous ? demanda la jeune fille. Qui donc l'a tuée ?

— Je ne sais pas… comment le saurais-je ?… il y a trois jours, je n'avais jamais vu ni vous ni votre oncle.

— Je n'ai pas d'oncle.

— Quoi ! le comte Borodino…

— Je ne suis pas sa nièce… je n'ai plus d'autre parent que mon beau-frère, M. Constantin Caritidès, qui a épousé, il y a trois ans, ma sœur Irène.

— Comment donc alors habitez-vous la maison de M. Borodino ?

— J'y suis arrivée jeudi dernier… je comptais y être reçue par Irène… qui m'avait écrit… Mon beau-frère est l'ami intime de M. Borodino… il demeurait chez son ami avec sa femme… Irène et lui étaient partis, la veille de mon arrivée… M. Borodino m'a

dit qu'ils reviendraient cette semaine… Je le croyais… et quand j'ai vu qu'il m'avait trompée…

— D'où veniez-vous, en arrivant à Paris ?

— De Vienne, en Autriche. J'étais dans un couvent où ma sœur m'avait placée, après la mort de notre mère.

— Votre mère qui a péri dans un incendie…

— C'est vrai. M. Borodino vous l'a donc dit ?

— Il m'a dit aussi qu'à la suite de ce malheur vous étiez tout à coup devenue muette.

— Moi ?… c'est un mensonge !… Voilà donc pourquoi il m'avait défendu de parler !

— Dans quel but ?

— De la part d'Irène, m'a-t-il affirmé. Je n'ai pas demandé d'autre explication et j'ai obéi… J'aimais ma sœur, comme j'ai aimé ma mère, et je savais par elle que son mari avait été mêlé à une conspiration. J'ai pensé qu'il craignait que je ne lui nuise par quelque parole imprudente. Il ne m'était pas difficile de me taire… je ne sais pas le français… on ne m'aurait pas comprise, si j'avais parlé grec ou allemand… Je n'ai pas dit un mot, jusqu'au moment où je me suis trouvée tout à coup en face de la tête défigurée de ma sœur chérie… alors j'ai dit en grec : I adelphi mou…

— M. Borodino était là ?

— Oui… et je ne l'ai plus revu… on m'a emportée… Quand je suis revenue à moi, je n'ai pensé qu'à fuir… j'avais peur de lui…

— Et il vous a laissée partir ?

— Il n'était plus là. Il n'y avait qu'un médecin et une femme que je ne connais pas. Ils ne m'ont pas retenue.

— Où étiez-vous donc quand vous vous êtes évanouie ?

— Je ne sais pas. À midi, un peintre est venu pour faire mon portrait, dans le pavillon où je logeais chez M. Borodino.

— Oui, Vitrac, dit Jonville.

— Je crois bien que c'est son nom. Il était à l'œuvre, quand un homme est entré. Il y a eu entre lui et ces messieurs une explication qui a duré assez longtemps. Ensuite, M. Borodino m'a dit que j'allais l'accompagner… il ne m'a pas dit où… et il m'a encore recommandé de ne pas répondre, quand même on m'interrogerait en grec ou en allemand. Nous sommes partis dans une très vilaine voiture qui était gardée par des hommes mal vêtus.

— Ils n'ont pas emmené Vitrac, je suppose ?

— Si, monsieur. Il est venu avec nous… mais il n'était pas là quand j'ai reconnu ma sœur. Nous sommes descendus de voiture dans une cour où il y avait des soldats de police, comme on en voit dans les rues…

— Oui, des sergents de ville.

— L'homme qui nous conduisait nous a fait monter un escalier, et, en haut, il nous a laissés dans une chambre où il n'y avait pour s'asseoir que des bancs de bois. Dix minutes après, il est revenu nous chercher, M. Borodino et moi, et il nous a amenés devant un monsieur, assis à une grande table couverte de papiers. Il avait l'air sévère et il a interrogé longtemps M. Borodino, qui s'est fâché plusieurs fois.

Jonville commençait à comprendre que la pauvre Hélène et son soi-disant oncle avaient comparu devant un juge d'instruction, et que ce magistrat les avait mis en présence de la tête coupée.

Donc, Borodino était soupçonné d'avoir assassiné ou fait assassiner la décapitée. Il ne paraissait pas qu'on soupçonnât Hélène, puisqu'elle avait pu sortir librement du Palais de justice.

Mais que de choses nouvelles pour Jonville dans ce récit naïf des aventures de la jeune fille ! Il apprenait tout à la fois que la victime était la sœur d'Hélène, qui n'était ni la nièce, ni même la parente de M. Borodino, et que le mari de la malheureuse Irène était un certain Caritidès, disparu le jour où sa femme était morte.

Borodino avait entassé les uns sur les autres des mensonges dont le plus audacieux peut-être était d'affirmer que sa prétendue nièce était muette.

Il n'en fallait pas tant pour qu'il devînt suspect aux deux amis, qui n'en étaient pas à leurs premiers soupçons sur ce personnage.

L'avait-on arrêté ? Jonville se le demandait, et tout semblait indiquer qu'Hélène n'en savait rien.

Il lui posa cependant la question, et elle y répondit, comme il s'y attendait, en disant qu'elle l'avait laissé dans le cabinet où le juge venait de l'interroger.

Elle ajouta qu'il lui faisait horreur et qu'elle ne le reverrait jamais.

Après cette déclaration, une autre question se posait d'elle-même, une question à laquelle Jonville aurait dû songer plus tôt :

Qu'allait-il faire de cette enfant, qui venait, avec la confiance d'une âme candide, réclamer sa protection ?

La reconduire chez le comte, c'eût été la remettre à la discrétion de ce Borodino, faux oncle et probablement faux gentilhomme. Pour rien au monde, Jonville n'aurait livré Hélène à ce minotaure de la rue Berton. Et d'ailleurs Hélène était résolue à ne pas se laisser faire.

Mais où loger une jeune fille habillée à la grecque, qui ne savait pas un mot de français ?... Et que deviendrait-elle, sans famille, exposée à la vengeance d'ennemis inconnus et peut-être aux recherches de la police, qui se préoccupait certainement déjà de sa disparition ?

Cavaroc avait écouté, adossé à la cheminée, ce long colloque en allemand, et il n'avait pas tout compris, mais il avait saisi le sens de quelques phrases, et Jonville lui en avait traduit beaucoup d'autres.

C'était le moment d'intervenir en donnant un conseil à son ami, qui, du reste, se préparait à le consulter.

— Mon cher, commença le capitaine, tu n'as pas cherché ce qui t'arrive, mais le voilà avec une innocente sur les bras, et il faut aviser. À ta place, moi, je n'hésiterais pas...

— Quel parti prendrais-tu ?

— Je la garderais chez moi, parbleu !

— Y penses-tu ? une enfant !...

— Bon ! tu crains de compromettre ta carrière. Grand niais ! il n'y a pas là dedans apparence de détournement de mineure. Cette jeune fille est entrée chez toi de son plein gré, je suis là pour l'attester. Et tu as ici tout ce qu'il faut pour lui donner asile sans manquer aux convenances. L'appartement où tu installes ta mère quand elle vient à Paris est à l'entresol, et il a un escalier séparé.

— C'est vrai, mais…

— Laisse-moi finir. Tu as toujours à ton service la vieille Monique, l'ancienne femme de chambre de Mme de Jonville. Elle servira Mlle Hélène, qui sera complètement chez elle. Il ne lui manquera qu'un interprète, en attendant qu'elle ait appris le français.

Et Cavaroc ajouta en riant :

— Je me chargerais volontiers de le lui enseigner, mais je crois qu'elle aimera mieux que tu sois son professeur.

— Tu parles comme si tu étais sûr qu'elle consentira à ce bel arrangement.

— Je voudrais bien savoir comment elle pourrait faire autrement ! Demande-lui donc un peu ce qu'elle en pense.

Jonville était très perplexe, mais il jugea que le conseil du capitaine était bon à suivre, et il dit à Hélène :

— Mademoiselle, je vous demande pardon de vous avoir interrogée si longuement. J'aurais dû me rappeler que vous êtes accablée de fatigue et transie de froid.

— Vous avez bien pu l'oublier, puisque je n'y pensais plus, répondit doucement la jeune fille.

— Il est temps que je répare ma négligence. Voulez-vous me permettre de vous conduire dans un appartement où vous serez chez vous ?

— Et où je ne vous verrai plus, murmura tristement Hélène.

— Vous me verrez, au contraire, tant qu'il vous plaira. L'appartement que je vous offre est au-dessus du mien. Vous y serez servie par une femme âgée dont je suis sûr. Voulez-vous ?

— Que penserez-vous de moi si je dis oui ?

— Je penserai que vous avez confiance en moi, et je vous en serai très reconnaissant. D'ailleurs, où iriez-vous, mademoiselle ? Vous n'avez pas, je suppose, l'intention de rentrer chez M. Borodino ?

— J'aimerais mieux mourir… comme je serais morte si votre ami ne m'avait pas empêchée de me jeter dans la Seine.

— Vous croyez donc que c'est ce Borodino qui a tué…

— C'est lui… ou l'autre.

— Le mari de votre sœur ?

— Oui… Irène en avait peur.

— Et cependant elle vivait avec lui !

— Que serait-elle devenue si elle l'avait quitté ? Notre mère ne nous a rien laissé. Irène se résignait à son sort par dévouement pour moi. C'était lui qui payait les frais de mon entretien dans ce

couvent de Vienne où j'ai vécu depuis que je suis orpheline. Quand ma sœur a écrit à la supérieure de m'envoyer à Paris, j'ai cru qu'elle me faisait venir pour m'avoir près d'elle… Et j'étais si heureuse de la revoir !… Je l'ai revue… morte…

La voix d'Hélène fut étouffée par un sanglot, et Jonville, la voyant tout près de défaillir, profita du moment pour la soutenir par un bras pendant que le capitaine s'emparait de l'autre. Ils la portèrent plutôt qu'ils ne l'emmenèrent dans l'escalier tournant qui aboutissait à l'entresol, où ils trouvèrent la respectable Monique occupée à marquer du linge.

Julien, qu'elle avait vu naître et qu'elle adorait, la prit à part et lui expliqua sommairement la situation.

Il s'agissait de sauver une honnête jeune fille abandonnée et de lui assurer pour quelques jours le vivre et le couvert.

C'était œuvre charitable à laquelle Mme de Jonville, si elle eût été là, n'aurait pas trouvé à redire, et la femme de charge, qui était une bonne âme, n'en demanda pas davantage.

Il se trouvait justement qu'elle savait l'allemand, parce qu'elle était née à Strasbourg.

Les deux amis redescendirent au rez-de-chaussée, et Jonville dit à Cavaroc :

— Que penses-tu de tout cela ? Tu as suffisamment compris, je pense, le récit qu'elle m'a fait ?

— Assez pour être convaincu que ce Russe, authentique ou non, est une affreuse canaille. Mais je ne m'explique pas encore

le rôle qu'a joué ton ami Vitrac. Pourquoi l'a-t-on traîné devant le juge d'instruction avec les autres ?

— Probablement parce qu'on l'a trouvé chez Borodino et parce qu'on savait que la tête a été jetée dans son atelier. On aura fait d'une pierre deux coups.

— C'est possible. Je ne le crois pas capable d'avoir tué cette femme. Il n'avait aucune raison pour cela, puisqu'il était son amant. Mais, dis donc… entre nous… ce n'était pas la vertu même que cette sœur aînée de Mlle Hélène.

Jonville haussa les épaules et dit :

— Je donnerais beaucoup d'argent pour savoir si Borodino est arrêté.

— Tu le sauras demain.

— Pourquoi pas ce soir ? J'ai envie d'aller le demander rue Berton.

— Et ton entorse, malheureux !

— Elle est guérie. Tu viens de voir que je n'ai eu aucune peine à grimper jusqu'à l'entresol.

— N'importe ! tu n'es pas encore en état de courir les rues, et d'ailleurs tu me gênerais.

— Tu comptes donc y aller ?

— Absolument. Je serais déjà parti, si je n'avais pas été obligé de t'aider à mener cette enfant au logement que tu as mis à sa disposition et qu'elle a accepté avec une franchise qui m'a plu.

— Ne te moque pas d'elle, je t'en prie !

— Je n'ai garde, et je parle très sérieusement. Je me serais défié si elle avait fait des façons pour consentir à dormir sous ton toit. La simplicité et la rondeur en pareil cas équivalent à un certificat de vertu. J'espère bien que tu ne vas pas abuser de sa naïveté ?

— Pour qui me prends-tu ?

— Pour un amoureux, parbleu !… Ose donc me soutenir que tu ne l'es pas !

Et comme Jonville se tut, le capitaine reprit gaiement :

— Ça ne me regarde pas, après tout. Je te souhaite le bonsoir, et je viendrai demain de bon matin te donner des nouvelles de mon expédition nocturne.

— J'y compte… mais ne va pas t'exposer…

— À quoi ? à être attaqué ? par qui ? par les gens de Borodino ou par les gens de la police ? Tranquillise-toi. Je suis de force à me défendre.

Et sur ce, au revoir, mon vieux ! Sois sage et tâche de bien dormir. Moi, à ta place, je me connais… si près d'une jolie fille, j'aurais de la peine à fermer l'œil.

Après avoir formulé cette étrange exhortation à la sagesse, Cavaroc fila sans prendre autrement congé de son ami.

Dès qu'il fut dehors, il se mit à exécuter un joyeux moulinet avec sa canne et il se dirigea au pas de charge vers le pont de la Concorde.

Ce cuirassier, momentanément détaché à l'École de guerre, s'ennuyait de suivre toute la journée des cours et de potasser des traités de tactique. Il était né pour la vie active, et il avait saisi avec joie l'occasion de courir quelques risques.

Lesquels ? Il n'en savait rien, mais il espérait avoir affaire à un ennemi quelconque. Il souhaitait même, au fond du cœur, qu'un heureux hasard le mît dans la nécessité de rosser quelqu'un, n'importe qui.

Cavalier par état et par vocation, Cavaroc aurait fait un fantassin très passable, car il avait de longues jambes, et c'était un marcheur infatigable.

Il enfila le Cours-la-Reine, puis le quai de Billy, passa le Trocadéro et suivit le quai de Passy sans ralentir son allure, qu'un pedestrian anglais lui aurait enviée.

Il n'était jamais entré dans la villa de la rue Berton, mais M. Borodino la lui avait montrée pendant que, monté sur Santorin, il escortait le fameux landau où Jonville blessé avait pris place, et il reconnut tout de suite le long mur du jardin attenant à la propriété de ce seigneur.

La nuit était sombre, et le lieu était désert. Après une certaine heure, il ne passe plus là que des tramways.

Le capitaine, qui avait de bons yeux, des yeux de chat que les ténèbres ne gênent pas, crut voir des ombres se glisser, en rasant la muraille, dans la petite rue où devait se trouver la porte du logis de Monsieur le comte ou soi-disant tel.

Étaient-ce des valets du maître qui montaient la garde en sentinelles avancées, ou des éclaireurs du service de sûreté envoyés

en reconnaissance par la préfecture de police ?

Peu importait à Cavaroc, qui s'engagea dans la rue sans hésiter une seconde.

Son plan était des plus simples : il se proposait tout bonnement de sonner chez M. Borodino et de demander s'il était rentré. Après, il verrait. Ses combinaisons n'allaient pas plus loin pour le moment.

Il s'aperçut bientôt qu'on le suivait sans bruit, et il eut soin de se tenir au milieu de la rue, afin d'éviter d'être surpris par une attaque soudaine.

Il arriva ainsi à ce rentrant de la muraille où, trois jours auparavant, Tire-Lire avait vu disparaître Augustine, et là, en obliquant à droite pour se rapprocher de la porte cochère, il se trouva tout à coup nez à nez avec un solide gaillard qui fit un bond en arrière et se mit immédiatement sur la défensive, en levant un fort gourdin qu'il tenait à la main.

Cavaroc avait pris des leçons de canne, et, d'un geste aussi prompt que l'éclair, il se mit en garde avec la sienne, une garde classique comme savent en prendre les maîtres bâtonnistes. Son adversaire, qui était de première force, vit d'un coup d'œil qu'il avait affaire à un ennemi redoutable, et il resta sur la défensive. Cavaroc aussi.

C'était à qui n'attaquerait pas, et l'on ne saura jamais comment se serait engagé ce duel à la trique, car l'homme embusqué s'écria tout à coup, en abaissant son arme :

— Comment !... c'est vous, mon capitaine ?

— D'où me connaissez-vous ? demanda Cavaroc, stupéfait.

— Il y a trois ans, quand le régiment tenait garnison à Lunéville, j'ai été brigadier dans votre escadron… Vous ne me remettez pas ?

— Non… Il me semble pourtant que je vous ai déjà vu…

— Marchais, mon capitaine… François Marchais.

— Bon ! je me rappelle maintenant… Vous n'avez pas voulu rengager, et vous avez quitté le 9 cuirassiers quand vous étiez à la veille de passer maréchal des logis.

— C'est vrai… j'ai préféré rentrer dans le civil pour me marier… on m'avait promis une place. Je suis toujours brigadier… dans le service de sûreté.

— Ah ! vous êtes de la police ?

— Oui, mon capitaine. Ça n'est pas brillant, mais la solde n'est pas mauvaise, et je suis porté pour l'avancement.

— Je vous en fais mon compliment, dit Cavaroc froidement. Alors, vous êtes ici dans l'exercice de vos fonctions ?

— En surveillance, mon capitaine. J'ai sous mes ordres une dizaine d'hommes qui gardent la maison et le jardin.

Cavaroc était bien tombé, et il en profita pour se renseigner.

— C'est drôle, dit-il, je venais justement voir le monsieur qui demeure là… Un comte russe.

— Je ne sais pas s'il est comte, répliqua Marchais, mais je sais qu'on va probablement le coffrer cette nuit. On va commencer

par faire une perquisition dans son domicile. Et c'est heureux que vous m'ayez rencontré, parce que… vous savez, mon capitaine… dans ces cas-là, on arrête tout le monde… et une fois emballé pour la préfecture, on en a pour des heures avant qu'on vous lâche.

— Oh ! je connais fort peu ce monsieur. Qu'a-t-il donc fait pour qu'on ait mis tant de monde sur pied ?

— C'est à propos d'une histoire que vous avez lue dans les journaux… une femme qu'on a guillotinée… pas sur la place de la Roquette… La tête est restée trois jours à la Morgue.

— Et c'est ici que le coup a été fait ?

— Il y a apparence, mon capitaine. Le monsieur a été amené aujourd'hui au Palais de justice, avec une nièce qu'il a. Le juge, qui l'a interrogé, ne l'a pas envoyé au Dépôt. Il s'est contenté de le faire filer… Le lièvre est revenu au gîte… et depuis qu'il y est, le gîte est cerné… S'il sortait, il aurait trois agents à ses trousses. On ne devait lui mettre la main dessus que demain matin. Il paraît que c'est pour cette nuit. On vient de m'envoyer pour prendre le commandement des agents, et je n'attends plus que M. Grisaille…

— Grisaille ?…

— C'est mon chef. Il est malin, celui-là, et pas commode. S'il me surprenait ici, bavardant avec vous, il m'en cuirait.

— Pourquoi donc ? Je ne suis pas le premier venu… je lui dirai mon nom et pourquoi je suis venu. On ne traite pas un officier de l'armée comme on traiterait un pékin badaud qui se mêle de ce qui ne le regarde pas. Et puis, je lui dirai tout ce que je sais sur le

monsieur qui habite là, et je lui demanderai, pour ma peine, de me laisser entrer avec lui dans la boîte.

— Il refusera, mon capitaine. Pour ces opérations-là, on ne veut que des gens de chez nous. C'est la règle.

Cavaroc en était bien persuadé, mais il s'était mis en tête d'assister à la visite domiciliaire, et il n'en voulait pas démordre.

— Mon vieux Marchais, dit-il, je sais ce que c'est qu'une consigne, mais il y a peut-être un moyen de nous arranger. Tenez-vous à m'être agréable ?

— Certainement, mon capitaine, si je peux le faire sans manquer à mon service. C'est à vous que j'ai dû dans le temps mes premiers galons.

— Et je trouverai peut-être, un jour ou l'autre, l'occasion de vous être utile dans votre nouveau métier. J'ai des amis dans le gouvernement, et je pourrai vous donner un coup d'épaule. Je ne vous demande que de fermer les yeux quand je me faufilerai parmi vos agents. Votre chef ne les connaît pas tous. Il croira que j'en suis… Et puis, après tout, s'il s'en aperçoit, j'en serai quitte pour décliner mon nom et mon grade et pour expliquer mes intentions.

— Ma foi, mon capitaine, vous me mettez dans un grand embarras… ça me contrarie de vous refuser, mais je risque gros. Tout ce que je peux faire, c'est de vous laisser vous débrouiller comme vous l'entendrez. Tant mieux si vous réussissez à passer dans le tas !… tant pis si l'on vous met au poste ! Mais faites-moi le plaisir de vous coller contre la muraille, là-bas, en remontant la

rue et loin du réverbère. Dépêchez-vous, car on vient du côté du quai.

Cavaroc ne se le fit pas dire deux fois. Il avança un peu vers la rue Raynouard, et il s'assit sur une borne que l'éclairage municipal laissait dans l'ombre.

Il n'eut pas le temps de s'y morfondre. À peine y était-il posté qu'il vit des hommes apparaître au bas de la rue et se rapprocher rapidement. Bientôt il distingua un petit groupe de cinq à six individus qui s'avançaient sans bruit derrière un monsieur qui avait tout l'air de commander ce détachement.

Marchais vint à leur rencontre et s'aboucha avec le chef de cette escouade, qui ne pouvait être que le fameux Grisaille.

Le colloque fut assez long, et le capitaine, qui y assistait de loin, comprit aux gestes des interlocuteurs qu'ils arrêtaient ensemble les détails d'exécution d'un plan conçu par l'agent supérieur de la sûreté.

Cavaroc se tenait prêt à profiter d'un moment propice pour se mêler aux envahisseurs, mais il se demandait comment ils allaient s'y prendre pour entrer.

Pas par escalade assurément, puisqu'ils n'avaient pas apporté d'échelles. Et si l'on refusait de leur ouvrir, allaient-ils enfoncer la porte ?... mauvais procédé pour surprendre les gens ; à moins cependant — et Marchais venait de le dire — que la propriété ne fût gardée extérieurement de tous les côtés, auquel cas, si les gens de la maison essayaient de fuir par-dessus les murs de clôture, ils seraient cueillis par les agents, au moment où ils poseraient le pied sur le libre pavé de la bonne ville de Paris.

M. Grisaille, après avoir conféré avec son subordonné, se décida à sonner tout bonnement à la porte cochère, comme il l'avait déjà fait le jour même et comme l'avait fait Tire-Lire le jour où il s'était présenté pour réclamer Augustine.

Serrés derrière lui afin d'opérer avec ensemble, ses hommes attendaient qu'on ouvrît pour se précipiter à la suite de leur chef.

Cavaroc se glissa sournoisement le long du mur, après avoir enjambé la rue, et personne ne s'aperçut de ce mouvement tournant.

On n'ouvrit pas, quoique le coup de sonnette eût été vigoureux.

Le chef et le brigadier se consultèrent à voix basse, et Marchais, en s'approchant, reconnut que le battant de la petite porte n'était pas fermé à clef, quoiqu'il fût tout contre.

Il n'y avait qu'à pousser pour entrer.

Ainsi fit M. Grisaille, qui passa bravement le premier, comme il sied, en pareil cas, à celui qui commande.

Les autres entrèrent après lui et laissèrent la porte ouverte, de sorte que le capitaine put passer aussi.

Il faisait beaucoup plus noir dans la cour que dans la rue, et nul ne remarqua la présence d'un intrus.

— C'est drôle ! grommela M. Grisaille en regardant la maison, plongée dans l'obscurité ; personne ici, personne aux écuries, et pas une lumière aux fenêtres. Ils ne sont pourtant pas couchés à l'heure qu'il est… dix heures à peine… Diable !… diable !… c'est

mauvais signe. On dirait que la cage est vide. Est-ce que les oiseaux se seraient envolés ?

— C'est impossible, monsieur, dit Marchais. Tous nos hommes sont à leurs postes. Je les ai placés moi-même, et je réponds que personne n'est sorti d'ici.

— Et moi, je suis sûr que le Russe est rentré chez lui en sortant du Palais de justice, appuya M. Grisaille. Donc il devrait y être. Et ses domestiques ?... il en a quatre, au moins... où sont-ils passés ?

— Nous pouvons chercher.

— Oui ! allumez une lanterne.

Deux agents étaient munis de ces ustensiles indispensables dans une expédition de nuit. Le brigadier, chargé de la préparer, avait tout prévu.

— Il s'agit maintenant de visiter la maison de fond en comble et le jardin d'un bout à l'autre, sans compter les sous-sols. Commençons par la remise et l'écurie, puisque nous y sommes.

Les porte-falots s'avancèrent, les portes furent ouvertes.

Le landau à huit ressorts était sous la remise et les deux chevaux au râtelier.

— S'il est parti, il est parti à pied, dit entre ses dents l'agent supérieur de la sûreté. Voilà une voiture et des chevaux que je montrerai demain à la modiste de la rue de la Paix. Nous verrons si elle les reconnaît pour les avoir vus à la porte de son magasin. Quant au cocher et au valet de pied, je crois qu'ils sont loin.

Cavaroc, resté en serre-file, ne perdait pas un mot et voyait tout sans être vu.

Personne ne songeait à lui, pas même Marchais, qui croyait l'avoir, par ses sages observations, décidé à se tenir en repos.

— Montons maintenant ! commanda Grisaille.

La porte de la maison était ouverte comme celle de la rue. On monta, le chef en tête et Cavaroc toujours à l'arrière-garde.

Par hasard, comme il avait dîné sur la rive gauche et comme il comptait passer sa soirée chez Jonville, il s'était coiffé d'un chapeau mou et engoncé dans un vieux paletot. Il n'attirait donc pas l'attention des agents qui pouvaient le prendre pour un des leurs.

La visite de la maison eut pour résultat de démontrer que ceux qui l'habitaient avaient déguerpi sans esprit de retour.

Grisaille put constater qu'ils n'y avaient laissé que les meubles.

Dans la chambre du comte, les tiroirs du secrétaire avaient été nettoyés de tout ce qu'ils contenaient, et une caisse, cachée dans une petite armoire à incrustations de Boule, était absolument vide. La clef était restée à la serrure.

Plus haut, la chambre que la jeune fille avait habitée semblait être encore dans l'état où Grisaille l'avait vue.

Hélène l'avait occupée si peu de temps qu'elle n'avait pas pu y laisser beaucoup de traces de son passage.

Un costume du matin s'étalait sur un divan, probablement celui qu'elle avait quitté pour s'habiller en Grecque avant de poser

devant Vitrac.

Du reste, elle n'était pas grande, cette maison seigneuriale, et les appartements se composaient d'un petit nombre de pièces assez modestement meublées.

On devinait que M. Borodino n'avait fait que camper là, et que le déménagement n'avait pas dû être long.

Après avoir visité le grenier, Grisaille pensa à visiter la cave. Il s'aperçut qu'il n'y en avait pas.

Comme beaucoup d'immeubles de l'ancienne banlieue de Paris, celui-là était bâti à plat sur le sol. On ne s'était pas donné la peine de creuser la terre pour les fondations. M. Borodino serrait ses vins dans un immense placard, autour de la salle à manger, et en ouvrant ce placard, Grisaille put s'assurer que l'approvisionnement n'était pas considérable.

— Décidément, pensa Cavaroc, qui connaissait les larges habitudes des Russes, ce boyard n'était qu'un bohème. Il devait acheter ses grands crus chez un marchand de vin du quartier. C'est d'accord avec le peu de renseignements que sa prétendue nièce nous a donnés sur lui chez Jonville.

L'inspection du jardin, à l'heure qu'il était, ne pouvait être que très incomplète.

Avec deux lanternes pour tout éclairage, on n'examine pas à fond les coins et recoins d'un vaste enclos planté de grands arbres et couvert de plates-bandes fleuries, voire de cultures maraîchères.

Grisaille ne s'y arrêta guère, et s'il visita le pavillon, passagèrement transformé en atelier de peinture, ce fut à peu près pour la forme, car sa conviction était faite ; Borodino avait filé avec toute sa livrée par un chemin connu de lui, — quelque souterrain ingénieusement dissimulé qu'on ne découvrirait pas la nuit et où, d'ailleurs, on ne trouverait plus personne.

Cette galerie devait aboutir dans une des propriétés contiguës à la sienne, — peut-être dans le jardin de l'établissement des eaux minérales de Passy, — et pour en chercher l'issue il fallait attendre qu'il fît jour.

Grisaille y était résigné, mais il maugréait, à part lui, contre M. Francastel.

— Nous n'en serions pas là s'il avait voulu m'écouter, pensait le policier, qui tenait pour l'ancienne méthode. Voilà ce que c'est que de vouloir faire du nouveau en matière d'instruction. Il fallait tout simplement écrouer l'oncle et la nièce au Dépôt de la préfecture. On les tiendrait, tandis que maintenant… va-t'en voir s'ils viennent !

Grisaille, pour se consoler un peu, ajouta mentalement :

— J'espère encore pourtant qu'on nous ramènera la nièce.

Et il se décida, sans trop de regret, à donner l'ordre de battre en retraite, sauf à recommencer le lendemain.

Le capitaine l'entendit, cet ordre lancé à haute voix, et, comme on dit vulgairement, il ne demanda pas son reste.

Ayant eu soin de se tenir toujours au dernier rang et un peu à l'écart, il n'eut aucune peine à quitter la terrasse où opéraient les

policiers et à regagner la sortie, en voltigeant sur le flanc de la colonne.

Peu lui importait d'écouter les instructions que le chef allait donner à ses hommes pour le reste de la nuit. Il ne songeait qu'à s'esquiver, et il y parvint.

Les deux ou trois agents qui surveillaient la porte de la rue le laissèrent passer plus facilement qu'ils ne l'auraient laissé entrer s'il s'était présenté seul, au lieu de se mêler, comme il l'avait fait, au groupe commandé en sous-ordre par un ancien brigadier de son escadron.

Il regrettait de ne pas lui avoir laissé son adresse, mais il espérait que Marchais saurait la trouver et lui procurerait l'occasion de le récompenser.

Dans la rue Berton et sur le quai de Passy, Cavaroc aperçut d'autres policiers disséminés le long du mur de clôture, et il put ainsi constater que si M. Borodino était hors d'atteinte, sa propriété était étroitement surveillée.

Le capitaine, en passant le pont d'Iéna, se demanda un instant s'il ne ferait pas bien, avant de rentrer chez lui, de pousser jusqu'à la place du Palais-Bourbon et de rendre compte à Jonville du résultat de sa campagne nocturne. Mais il se dit qu'il n'avait rien de bien important à lui apprendre. Jonville ne l'attendait que le lendemain matin, et il serait toujours temps de lui raconter que M. Borodino courait les champs.

Jonville ne tenait pas à revoir ce personnage, et très probablement Hélène y tenait encore moins.

Cavaroc, d'ailleurs, s'était fortement préoccupé pendant deux jours du mystère que Jonville tenait tant à pénétrer ; mais ce mystère ne le touchait pas personnellement.

Cavaroc n'était pas amoureux d'Hélène ; Cavaroc n'était pas l'ami de Vitrac, qu'il connaissait fort peu. Il avait donc bien le droit de ne pas se passionner pour hâter le dénouement de cette tragédie embrouillée.

Il n'apercevait pas non plus très clairement la gravité de la situation nouvelle que faisait à Jonville l'hospitalité accordée à une jeune fille sans appui, sans ressources, qui venait d'être mêlée à un drame terrible sur lequel la justice n'avait pas dit son dernier mot.

Toutes réflexions faites, le capitaine résolut d'aller tout droit se coucher et tâcher de dormir.

Il avait bien gagné le droit de se reposer.

Il se dirigea donc vers l'avenue de la Motte-Picquet, sans se douter qu'une nouvelle surprise l'y attendait.

VIII

Naturellement, Dangalas habitait le même quartier que Vitrac. Il y avait toutes ses habitudes, et il aurait eu beaucoup de peine à s'acclimater ailleurs. De même qu'un Lapon ne pourrait pas vivre au pays où fleurit l'oranger, de même Tire-Lire se serait trouvé très malheureux s'il eût été contraint de loger sur les grands boulevards ou aux Champs-Élysées.

Il perchait depuis cinq ans dans un grenier de la rue Fromentin, — une rue que son nom désignait au choix d'un peintre. Il était là tout près du Chat noir, où il fréquentait volontiers, et encore plus près de la place Pigalle, où son maître avait son atelier. Aussi ne s'éloignait-il guère de ce centre artistique, à moins d'y être forcé par des événements extraordinaires.

Et il commençait à en avoir assez des déplacements répétés que, depuis la nuit du bal, lui imposaient les circonstances.

Tracassé par la justice, qui l'avait deux fois appelé au Palais, talonné par l'envie de retrouver Augustine, délaissé par Vitrac et malmené par le père Cordouan, l'infortuné Tire-Lire n'avait pas sujet d'être content de l'existence tiraillée qu'il menait malgré lui.

Le dimanche avait mal fini, puisque, après s'être laissé éconduire par M. Borodino, il s'était à peu près brouillé avec le grand-père d'Augustine.

Le lundi, il avait attendu au moins trois heures avec d'autres témoins qu'il ne connaissait pas, et le juge l'avait fait congédier sans l'avoir entendu.

Sur quoi, Dangalas était allé noyer son chagrin dans les pots, c'est-à-dire absorber de nombreux verres d'absinthe, et cette occupation l'avait retenu si longtemps qu'il avait oublié de dîner et qu'il s'était couché à des heures indues.

Il s'ensuivit que, le mardi, s'étant réveillé avec cette migraine particulière aux buveurs de verte, il eut toutes les peines du monde à se décider à se lever.

Il n'était pas pressé de déjeuner, car il n'avait pas faim, — quoiqu'en disent ceux qui l'aiment, l'absinthe supprime l'appétit,

— et il se demanda ce qu'il allait faire de sa journée.

Il était las de courir après Vitrac, et il ne tenait pas à aller se casser le nez encore une fois à la porte de son hôtel, où il avait naguère ses grandes entrées.

Il pensa un instant à aller pousser — c'était son mot — une visite à Vanda, qui le renseignerait peut-être sur ce qui se passait chez Vitrac et ailleurs. Mais il se défiait d'elle et aussi de lui-même, à cause de la propension qu'il avait à raconter ses affaires, particulièrement ses affaires de cœur. Il craignait de se laisser aller à lui parler de la petite, et comme il n'attendait de l'ancienne poseuse aucun bon office, il préféra s'abstenir.

Au fond, Tire-Lire ne pensait qu'à Augustine, et pour la retrouver il aurait très volontiers renoncé à découvrir les assassins de la décapitée. Il les aurait même aidés à se dérober aux recherches de la justice s'ils avaient pu et voulu lui rendre la disparue.

L'expédition entreprise avec le père Cordouan avait été une faute, une grosse faute, car non seulement elle n'avait pas abouti, mais elle avait donné l'éveil à l'homme que Dangalas soupçonnait de retenir par force la pauvre Augustine.

Le comte, maintenant, devait être sur ses gardes, et s'il était coupable, il avait dû déjà prendre ses précautions pour faire disparaître sa victime, en prévision du cas où l'on fouillerait sa maison.

Tire-Lire ne se doutait pas que la perquisition était déjà faite et qu'elle n'avait eu d'autre résultat que de faire constater la fuite de M. Borodino, de sa nièce et de ses gens. Tire-Lire portait la

peine de l'isolement volontaire auquel il en était réduit depuis la mi-carême.

Qui aurait-il pu interroger pour avoir des nouvelles ? Il savait bien l'adresse de Jonville et même celle de Cavaroc, qu'il avait apprise d'une des demoiselles habituées du café du Rat mort, laquelle avait eu, l'été passé, une toquade pour le beau capitaine ; mais il ne connaissait pas assez ces messieurs pour se permettre d'aller aux informations chez eux.

Et, cependant, il n'était pas timide. Il était simplement paresseux et surtout irrésolu, comme le sont presque toujours les gens qui n'ont pas eu dans leur existence de ces crises soudaines où il faut prendre immédiatement un parti, sous peine de sombrer.

Il n'y avait que l'amour pour le tirer de cette apathie, et l'amour était venu.

Ce coureur de caboulots ne s'avouait pas encore à lui-même qu'il était amoureux d'Augustine, mais il commençait à s'apercevoir qu'il aurait beaucoup de peine à se passer d'elle.

Pour comble de disgrâce, il ne pouvait plus trop compter sur la coopération du père Cordouan, qui s'était fâché l'avant-veille, parce que le rapin avait eu l'air de douter que le comte Borodino eût été pirate. Et il était difficile à Tire-Lire de se passer du concours de cet aïeul, beaucoup plus autorisé que lui à réclamer Augustine.

Pour se remettre bien avec le bonhomme, il fallait commencer par lui faire presque des excuses, et la démarche ne souriait guère à Dangalas. Il se décida cependant à en passer par là plutôt que de rester dans les cruelles incertitudes qui le tourmentaient.

Il se résigna même à se transporter rue du Port-Mahon, où il n'était pas certain de le trouver.

Il n'avait pas d'autre moyen d'essayer de faire sa paix avec lui, car l'ancien premier maître ne savait pas où demeurait son sauveur, et, l'eût-il su, il ne se serait probablement pas dérangé pour l'aller voir, car c'est tout au plus s'il lui savait gré de l'avoir empêché de s'asphyxier, et s'il était revenu de ses premières préventions contre ce barbouilleur qui s'était permis d'accoster sa petite-fille dans la rue.

Àmidi passé, — et très passé, — Jean Dangalas, en belle tenue et à jeun, déboucha du boulevard dans la rue du Port-Mahon, assez en peine de l'accueil qui l'attendait et cherchant ce qu'il allait dire pour rentrer en grâce auprès du grand-père irrité.

Ce grand-père était-il chez lui ? Tire-Lire ne comptait pas que la portière le renseignerait. Il avait déjà eu maille à partir avec elle, et il connaissait son aimable caractère.

Aussi eut-il un mouvement de joie en apercevant Pierre Cordouan qui sortait, boutonné jusqu'au menton, le ruban rouge à la boutonnière, ganté de peau de daim et coiffé d'un chapeau à larges bords.

Le bonhomme, arrêté sur le trottoir, regardait le ciel pour examiner le temps. Vieille habitude de marin qui veut savoir, avant d'appareiller, s'il faudra prendre des ris dans la voilure ou naviguer grand largue. Cordouan se demandait probablement s'il allait être obligé d'ouvrir l'immense parapluie qu'il tenait à la main.

Il ne pleuvait pas et il s'apprêtait à déraper, quand il aperçut Dangalas qui s'avançait, les deux mains tendues et le sourire aux

lèvres.

Cordouan fronça le sourcil et fit mine de vouloir rentrer dans l'allée pour éviter la rencontre.

Non seulement il était trop tard, puisque Dangalas n'était plus qu'à deux pas, mais une apparition inattendue lui avait barré le passage.

La portière, l'affreuse portière, arrivait du fond du corridor ; elle apportait une lettre, et apostrophant son locataire :

— V'là pour vous ! lui cria-t-elle. Mais si vous croyez que ça m'amuse de vous courir après ! Une autre fois, si vous voulez avoir vos lettres, vous vous donnerez la peine de les demander en passant. Je ne suis pas votre domestique.

Avec ça qu'elle est dans un joli état, votre lettre !... On dirait qu'on l'a traînée dans le ruisseau... J'aurais dû la prendre avec des pincettes.

— C'est bon ! donnez ! grommela le vieillard en la lui arrachant des mains.

Et, faisant face à Dangalas, il lui dit froidement :

— Vous voilà, monsieur ! Que me voulez-vous ?

— Je viens vous voir, répondit l'élève de Vitrac, j'ai à vous parler... mais je ne veux pas vous empêcher de lire votre correspondance.

L'enveloppe de la lettre était souillée de boue, et Cordouan la regardait à distance, comme s'il eût été tenté de la jeter dans la rue sans l'ouvrir.

— Ah ! mon Dieu ! murmura-t-il, c'est son écriture !

— L'écriture de qui ? demanda Dangalas saisi d'un pressentiment.

— Qu'est-ce que ça vous fait ? répondit brutalement le marin.

— Avouez donc que c'est la sienne ! Si la lettre n'était pas de votre petite-fille, vous ne seriez pas si ému.

— Et quand elle serait d'elle ?

— Ça prouverait qu'elle est vivante… et vous me permettriez bien de m'en réjouir… car, si elle vit, elle pourra vous dire que je n'ai rien à me reprocher. Lisez-la, cette lettre, lisez-la devant moi, je vous en prie. Je suis bien sûr que vous y trouverez ma justification.

Le père Cordouan semblait avoir bonne envie de la lire ; il la tournait et la retournait entre ses doigts, il la regardait en l'éloignant de ses yeux, et en même temps, de son autre main, il fouillait dans les vastes poches de son paletot.

— Tonnerre de Brest ! dit-il entre ses dents, j'ai oublié mes lunettes là-haut !

— Je ne peux pas vous prêter les miennes, dit gaiement Dangalas, vu que je n'en possède pas, n'étant ni myope ni presbyte, mais je puis vous prêter mes yeux. Voulez-vous que je lise pour vous ?

Le bonhomme allait dire non, mais il se ravisa, et mettant la lettre sous le nez du rapin, il répondit d'un ton bourru :

— Voyez d'abord si elle est bien pour moi.

— Tout ce qu'il y a de plus pour vous : « À Monsieur Pierre Cordouan, chevalier de la Légion d'honneur, 8, rue du Port-Mahon. » Et elle est venue par la poste, car le timbre du bureau est sur l'enveloppe, — 12 mars ; elle a été jetée à la boîte hier, et en l'y portant, on a dû la laisser tomber dans le ruisseau. Votre « pipelette » avait raison. Il y a des taches de boue sur l'écriture. Voyons un peu d'où elle vient ; les lettres sont presque effacées sur le timbre. Ah ! rue Pierre-Guérin ! Je le connais, ce bureau-là, c'est à Passy ; j'ai un camarade qui est sculpteur et qui a son atelier rue Mozart ; il m'a écrit l'autre jour, et sa lettre était timbrée comme celle-ci. Convenez que je suis bon à quelque chose. Votre petite-fille est allée à Passy, et hier elle y était encore, puisqu'elle y a mis une lettre à la poste. Voilà une découverte que vous n'auriez pas faite sans moi.

Ce discours parut faire impression sur le grand-père, et Dangalas profita de ce succès pour lui dire :

— Vous devez être convaincu maintenant que je ne vous ai pas menti en vous racontant, dès le premier jour, que j'avais conduit votre enfant rue Berton. Et si je savais ce qu'il y a dans la lettre, je suis bien sûr que je pourrais vous dire où il faut la chercher… Mais puisque vous vous défiez de moi, n'en parlons plus…

Cordouan le regarda dans le blanc des yeux. Cordouan hésitait. Il maudissait l'étourderie qui lui avait fait oublier ses lunettes, et il était tenté de grimper à son cinquième étage pour les aller chercher. Mais il tenait la lettre et il n'avait qu'un mot à dire au rapin pour apprendre par lui le sort d'Augustine. Quel intérêt pouvait avoir Dangalas à le tromper ou à le trahir ? Assurément Dangalas n'était pas d'accord avec M. Borodino. Dangalas n'avait eu d'autre tort que celui de douter de l'infaillibilité du vieux ma-

rin qui affirmait que cet homme avait été forban. Cordouan se décida.

— Soit ! dit-il après un silence, je vous permets de me la lire. Vous me la rendrez.

— Soyez tranquille !… mais nous sommes très mal sur ce trottoir. Venez avec moi jusqu'au café du Helder. Je vous la lirai pendant que vous boirez un grog. En attendant, serrez-la dans votre poche. Je tiens à la décacheter devant vous et à ne pas y toucher jusqu'à ce que nous soyons attablés devant l'établissement où je veux vous régaler.

— Bon !… mais dépêchons-nous !

Dangalas en était venu à ses fins, et il se félicitait de s'être à peu près raccommodé avec l'aïeul, car il comprenait très bien que, sans lui, il aurait beaucoup plus de peine à sauver Augustine, exposée sans doute à des dangers de plus d'une sorte.

Le rapin et l'ancien premier maître eurent tôt fait d'arriver au boulevard et de s'établir au café, « sur la terrasse », c'est-à-dire dehors.

Ce n'était pas l'heure où s'y rassemblent les officiers de terre et de mer pour compulser l'Annuaire en avalant des apéritifs. D'ailleurs il ne faisait pas chaud, d'où il résultait que les tables placées à l'extérieur étaient presque toutes inoccupées. On pouvait donc s'isoler là, en plein boulevard des Italiens, et causer sans être entendu.

Dangalas appela pour commander les grogs, et afin d'être libre de ses mouvements après la conférence, il s'empressa de les payer au garçon qui les apporta.

Cordouan n'était pas venu là pour trinquer. Il n'avait pas lâché la lettre, et il la passa au rapin, qui se mit à la soupeser dans sa main, en disant :

— On a bien fait d'y mettre deux timbres de trois sous, car elle pèse plus que le poids réglementaire. Il y a là dedans au moins quatre feuilles de papier, et je…

— Lisez donc, tonnerre de Brest ! interrompit avec impatience le vieux marin, qui commençait à croire que Tire-Lire se moquait de lui avec ses perpétuels commentaires.

Dangalas se décida enfin à ouvrir l'enveloppe d'où il tira, comme il l'avait prédit, plusieurs feuillets détachés d'un papier qui n'était pas du papier à lettres.

— Tiens ! s'écria-t-il, c'est écrit sur des factures… avec un en-tête au nom de Mme Lucie Courtois, marchande de modes, rue de la Paix.

— Eh ! qu'importe ?… lisez ! reprit le père Cordouan.

— Savez-vous ce que ça prouve ? continua l'entêté rapin ; ça prouve que votre fille, là où elle est, n'avait pas d'autre papier pour écrire… elle a été obligée de se servir de ces factures qu'elle avait dans sa poche. Et tenez ! autre preuve… c'est écrit au crayon… donc elle n'avait à sa disposition ni plume, ni encre.

— Mais l'adresse… il me semble… est écrite…

— Avec une bonne plume, c'est vrai… et très lisiblement…

— Alors pourquoi la lettre au crayon ?

— Moi, je crois que l'adresse a été mise d'avance sur l'enveloppe, qui contenait une lettre pour vous… une lettre qu'elle a oublié de mettre à la poste… et que plus tard elle a remplacée par ces feuilles volantes. Voyez ! l'enveloppe a été ouverte et puis recollée avec un fragment de pain à cacheter… il n'y avait plus qu'à l'affranchir.

— Et Augustine avait toujours des timbres sur elle… dans un petit carnet que je lui ai donné pour sa fête.

— Vous parlez d'elle au passé, dit Dangalas qui remarquait tout ; je suis en train de vous prouver qu'elle est vivante.

— Qu'elle l'était hier ; mais depuis… où est-elle ?

— Il y a des chances pour qu'elle soit rue Berton… Si elle y est, nous ne l'y laisserons pas… et nous allons le savoir, reprit Dangalas en commençant à lire tout haut.

La première phrase qu'il lut donna un démenti à l'affirmation par laquelle il venait de conclure.

« Où suis-je ? » avait écrit Augustine en tête du premier feuillet.

L'élève de Vitrac comprit tout de suite qu'elle était enfermée dans un local où on l'avait jetée sans qu'elle sût où on l'entraînait ; mais il garda pour lui les réflexions que lui inspira ce début peu rassurant et il continua :

« Je n'en sais rien et j'ignore si je sortirai jamais d'ici. J'y suis depuis trois jours et je n'ai pas encore deviné ce qu'on veut faire de moi. On me tuera peut-être, et ce qui m'afflige le plus, c'est de penser que grand-père ne croira pas que je suis morte. Il croira

que je l'ai abandonné. Je voudrais qu'il sût que je n'ai pas cela à me reprocher et que ma dernière pensée sera pour lui que j'aime tant. »

— Il y a ça ? demanda le vieillard en essuyant une larme du revers de sa large main.

— Oh ! je ne l'invente pas… et vous ne l'accuserez plus, je suppose, de vous avoir planté là… ni moi de l'avoir détournée… Mais écoutez la suite :

« Et afin qu'il le sache, je vais écrire tout ce qui m'est arrivé depuis que je l'ai embrassé, vendredi matin, avant d'aller à mon magasin. Il ne me restera plus qu'à prier Dieu pour que cette lettre lui parvienne. »

— Et Dieu a exaucé sa prière, puisque vous l'avez reçue, cette lettre, dit Dangalas, qui n'était cependant pas un déiste bien convaincu.

— Lisez ! lisez ! répéta comme un refrain le père Cordouan, que les continuelles digressions du rapin agaçaient beaucoup.

— Voilà ! voilà ! répondit, en imitant les intonations d'un garçon de café appelé par un consommateur, Tire-Lire, toujours prêt à blaguer.

Et il reprit sa lecture au point où il l'avait interrompue.

« Comment m'y prendrai-je pour la lui envoyer ? Je ne sais, mais je l'écris tout de même. Je compte sur un miracle. Si mon espérance ne se réalise pas, peu m'importe que ces notes tombent aux mains de ceux qui me veulent du mal. Ils n'y trouve-

ront rien que la vérité, et peut-être qu'ils auront pitié de moi, quand ils verront combien je suis malheureuse.

« La voici, mon histoire :

« Vendredi, vers deux heures, ma patronne m'a envoyée en courses ; d'abord chez un fabricant de fleurs de l'île Saint-Louis et ensuite porter un chapeau et une facture à Passy, rue Berton ; en revenant de chez le fabricant, j'ai passé devant la Morgue et j'ai eu la curiosité d'y entrer. J'en ai été bien punie. J'y ai vu exposée une tête que j'ai reconnue. C'était celle de la cliente qui avait commandé le chapeau et que j'avais vue au magasin. J'ai été si effrayée que je me suis trouvée mal.

« Il y avait là un jeune homme qui m'a soutenue et qui m'a donné le bras pour m'emmener. Il m'a fait asseoir sur un banc, dans le square Notre-Dame, et nous avons parlé ensemble. Je n'aurais pas dû lui répondre, mais il était si doux et si honnête que je lui ai dit pourquoi j'avais eu si grand'peur. Je n'osais plus aller à Passy. Il m'a offert de m'y accompagner. J'ai eu le tort d'accepter. C'était mal. J'aurais dû refuser, puisque je ne le connaissais pas. Et pourtant, si je l'avais écouté jusqu'à la fin, je ne serais pas où je suis.

« Il m'offrait d'entrer avec moi dans cette maison de la rue Berton. Je n'ai pas voulu, et je m'en suis bien repentie, car il m'aurait défendue. Je lui avais dit mon nom, il m'avait dit le sien, et je lui avais permis de venir me voir dimanche chez grand-père. S'il y est venu, il ne m'aura pas trouvée. Il est peintre et il s'appelle Jean Dangalas. »

— Hein ? interrogea Tire-Lire en regardant le père Cordouan. Vous avais-je menti ?

Le bonhomme était trop ému pour répondre, mais il serra silencieusement la main du rapin qui se remit à lire.

« Je suis donc entrée seule. Un domestique était venu m'ouvrir. J'avais à la main le carton où était le chapeau que j'apportais à sa maîtresse, madame la comtesse Irène. Il me l'a pris et il m'a menée dans un salon éclairé au gaz, où il m'a laissée en me disant que madame allait descendre.

« J'ai attendu longtemps… trois quarts d'heure au moins… J'étais seule et je n'entendais pas le moindre bruit. Seulement, une fois, il m'a semblé voir une ombre passer devant la fenêtre. Le salon était au rez-de-chaussée et la fenêtre donnait, je crois, sur un jardin. Je ne me sentais pas rassurée. J'avais le pressentiment qu'il allait m'arriver un malheur. Je ne me trompais pas. Le gaz s'est éteint tout à coup et je me suis trouvée dans l'obscurité.

« J'ai jeté un cri… un seul… des mains invisibles m'ont fermé la bouche en me bâillonnant avec un mouchoir… en même temps, on me couvrait la tête avec un sac et d'autres mains s'emparaient de moi… on me tenait par les bras et on m'entraînait. Comment ne suis-je pas morte de frayeur ?… Je n'en sais rien. Je me souviens que j'ai pensé à grand-père et à ce jeune homme que j'aurais appelé à mon secours si j'avais pu. »

— Ah ! les gredins ! s'écria Tire-Lire en frappant du poing la table, qui chancela sur ses pieds de tôle. Et dire que, pendant qu'ils la maltraitaient, je fumais ma pipe dans la rue comme un sans-cœur !… Ah ! ils me le payeront !

Un coup d'œil suppliant du vieillard lui rappela que ce pauvre aïeul attendait anxieusement la suite, et, un peu soulagé par l'imprécation qu'il venait de lancer, Tire-Lire continua ainsi :

« Ils m'ont d'abord emmenée hors de la maison. J'ai senti que je marchais sur du sable qui craquait sous mes pas. J'y ai marché longtemps, et plusieurs fois j'ai accroché des branches ou des ronces avec le bas de ma robe. Je devais être dans un jardin. »

— Parbleu ! le jardin où nous avons vu, avant-hier, cette canaille de Borodino ! grommela Dangalas. Il l'a peut-être enfermée dans le pavillon d'où il sortait quand nous l'avons rencontré.

« On m'a fait faire des détours sur un terrain en pente. »

— Non… ce n'est plus ça… le pavillon est sur la terrasse, et la terrasse est droite comme la grande allée des Tuileries.

« Et puis, j'ai descendu un escalier. Je n'ai pas pensé à compter les marches, mais il y en avait beaucoup. Et puis, plus d'air. Rien qu'une humidité lourde. »

— Naturellement ! Ils l'ont conduite dans un souterrain !

« J'aurais voulu crier. Je n'ai pas pu. Ils étaient plusieurs qui m'entouraient, mais ils ne parlaient pas. Je n'entendais que leurs pas qui résonnaient plus fort. Nous étions probablement sous une voûte. »

— Elle n'a pas perdu la tête, puisqu'elle a remarqué tout ça… Bravo ! elle nous aidera à la tirer de peine.

« Après, j'ai entendu ouvrir une grille… tout doucement… et il m'est arrivé au visage des bouffées de vent… j'étais hors de la cave où on m'avait fait descendre, et pourtant je ne m'étais pas aperçue qu'on remontait. »

— Le souterrain doit aboutir à un jardin à côté de celui de Borodino. Ils ne sont pas au même niveau, tous ces terrains clos qui

bordent le quai.

« Ce qui s'est passé à ce moment-là, je ne l'ai pas encore compris. On m'a soulevée… on m'a portée… j'ai perdu la tête. Je me figurais qu'on allait me jeter dans un puits… et je me suis évanouie. Je n'ai plus rien senti et je ne sais pas combien de temps je suis restée sans connaissance. Quand je suis revenue à moi, j'étais couchée… je ne souffrais pas… je n'étais plus bâillonnée, mais on n'avait pas enlevé le sac qu'on m'avait jeté sur la tête. Je ne voyais rien et je n'osais pas faire un mouvement. Je sentais une chaleur douce, et il me semblait que je devais être dans un lieu éclairé. Pourquoi m'y avait-on conduite et qu'allait-on faire de moi ? Mes idées s'embrouillaient… le sommeil me gagnait… je n'y ai pas résisté. J'attendais la mort et j'aimais mieux ne pas la voir venir. Je me suis endormie. »

— Eh bien ? demanda le père Cordouan à Dangalas, qui s'était arrêté tout à coup.

— Attendez un peu, murmura le rapin, j'arrive à un passage où l'écriture au crayon est presque effacée. C'est le diable pour la déchiffrer… on dirait que le papier a été mouillé… Hum !… peut-être qu'elle a pleuré pendant qu'elle écrivait… oui… c'est bien une larme qui est tombée là…

Allons, bon !… voilà que je pleure, moi aussi !… est-ce bête ! La lettre est bien assez trempée comme ça, et de pleurer ça m'empêche d'y voir clair. Il s'agit d'abord de sécher ces yeux-là, dit le rapin en les essuyant.

Le père Cordouan ne pleurait pas, lui. Il serrait les poings et il tremblait de colère autant que d'émotion.

Si, à ce moment, M. Borodino s'était avisé de se montrer à portée du bras de l'aïeul d'Augustine, il aurait certainement passé un très mauvais quart d'heure.

Dangalas, lui, commençait à se dire que l'aventure n'avait pas fini d'une façon tragique, puisque la séquestrée avait pu écrire ses impressions et les écrire longuement, à tête reposée, sans qu'on la dérangeât pendant qu'elle les rédigeait.

Et il notait en passant qu'elle ne rédigeait pas mal. Elle ne faisait pas de phrases. Elle racontait simplement et correctement ce qui lui était arrivé.

L'écriture était même assez ferme et très régulière ; c'était l'écriture d'une femme qui se porte bien.

— Ah ! j'y suis, reprit Dangalas ; la suite est sur une deuxième facture… au prochain numéro, comme les feuilletons dans les journaux… et j'en suis resté à une coupure intéressante… « Je me suis endormie »… Voyons ce qu'il y a après :

« Quand je me suis réveillée, je n'avais plus la tête enfermée dans un sac. J'ai regardé autour de moi et j'ai cru que je rêvais.

« J'étais dans une chambre éclairée par les dix bougies de deux candélabres posés sur un guéridon, une chambre tendue et capitonnée de soie rouge. On y voyait comme en plein jour. Et j'étais seule. J'ai eu le courage de me lever et de faire le tour de ma prison… car c'est bien une prison. Il y a deux portes, toutes les deux fermées en dehors… j'ai essayé de les ouvrir et je n'ai pas pu. Pas de fenêtres… rien que deux trous ronds bouchés par des verres dépolis, très épais, qui ne laissent pas passer le jour. Au fond, il y a un lit, et au milieu il y avait une table sur laquelle un

souper était servi : un beau souper froid, un pâté, des fruits et du vin dans une carafe de cristal. J'ai trouvé aussi une toilette en marbre blanc garnie d'objets en ivoire et deux grandes armoires pleines de linge fin. On aurait dit que je devais rester là toute ma vie et qu'on avait tout préparé pour que je m'y trouve bien. Ça ne m'a pas rassurée… »

— Moi non plus ça ne me rassure pas, au contraire, dit entre ses dents Tire-Lire, qui devinait qu'on n'en voulait pas à la vie d'Augustine, mais à sa vertu.

Et il continua :

« Je me suis bien gardée de toucher à rien. Je suis revenue m'asseoir sur le divan où j'avais sommeillé, et j'ai attendu, en cherchant à comprendre ce qui m'était arrivé. Mais j'ai eu beau me creuser la tête, je n'ai pas trouvé d'explication. Il me semblait que j'allais devenir folle, si je ne l'étais pas déjà ; j'avais peur de m'assoupir encore et je me pinçais pour me tenir éveillée. J'ai essayé d'appeler. C'était bien inutile. Les tentures étouffaient ma voix. Alors j'ai désespéré. Je me serais tuée si j'avais pu. J'ai cherché un couteau sur la table où le couvert était mis. Je n'en ai pas trouvé. On avait eu soin de ne laisser que des cuillers et des fourchettes émoussées… »

— Ils ont pensé à tout, les gredins ! murmura Dangalas ; ils ont prévu qu'elle aurait envie de se tuer, et ils la veulent toute vive. Oh ! ce Borodino !… si je le tenais !… Mais voyons la fin de l'histoire.

« Ça a duré longtemps, bien longtemps. Enfin j'ai vu entrer un petit nègre si laid et si drôlement habillé que j'aurais ri si j'avais eu moins peur. Il n'avait cependant pas l'air méchant et il ne pa-

raissait pas qu'il eût plus de quatorze ans, mais je me suis figuré qu'il venait me chercher pour me conduire à son maître.

« Il m'a parlé en très mauvais français. J'ai eu de la peine à comprendre, mais j'ai fini par démêler que je n'avais rien à craindre, que j'étais là pour quelques jours seulement et qu'il aurait bien soin de moi pendant qu'il serait chargé de me servir. Je n'ai pas pu en tirer davantage. Je lui ai demandé où j'étais. Il ne m'a pas répondu…

— Un nègre maintenant ! grommela Tire-Lire. Borodino se dit Russe ; vous dites qu'il est Grec. Toutes les nations s'en mêlent. Il ne manque plus qu'un Turc… et ce négrillon pourrait bien être employé dans le harem d'un pacha.

Le rapin en resta là de ce monologue extravagant. Un regard du grand-père le fit rentrer en lui-même. Il cessa de lancer des facéties déplacées, et il se remit à lire :

« Je me suis arrêtée là, hier, et je regrette d'avoir tant écrit. Il ne me reste plus que trois factures, et quand je les aurai couvertes d'écriture, je n'aurai plus de papier. Je vais employer les feuillets qui me restent à marquer des indications qui aideront peut-être à me retrouver si elles parviennent à grand-père, ou si seulement elles tombent entre les mains de braves gens qui, en les lisant, prendront pitié d'une jeune fille qu'on retient de force. Je ne sais pas comment je m'y prendrai pour les envoyer, mais il peut se présenter une occasion et je veux être prête à en profiter.

« J'ai été saisie et transportée ici vendredi soir. Combien de jours se sont passés depuis ? Je l'ignore, car je n'ai aucun moyen de mesurer le temps. Dans cette chambre sans fenêtres, je ne sais pas quand il fait nuit. Le nègre vient renouveler les bougies et les

provisions… car j'ai cédé à la faim… je mange pour ne pas mourir et je dors quand je suis vaincue par le sommeil. Je ne souffre pas physiquement et l'espérance me soutient. Je me figure qu'on viendra me délivrer… ceux qui m'aiment n'ont pas pu m'oublier si vite… je veux croire qu'ils me cherchent et que si je pouvais leur apprendre où je suis ils braveraient tout pour me secourir. Mais, où suis-je ? Hélas ! je n'en sais rien… »

Tire-Lire ne put pas s'empêcher d'interrompre encore sa lecture pour dire à demi-voix :

— Oui… voilà !… où est-elle ?

Mais il s'en tint à cette question qu'il s'adressait à lui-même et il continua :

« Suis-je dans une maison ? et à quel étage ? On m'a portée ; je n'ai donc pas pu reconnaître si on m'a fait monter. Mais je ne puis pas croire que je suis sous terre. Une cave ne serait pas arrangée intérieurement comme l'est cette chambre. Si je suis dans une maison, cette maison est-elle habitée ? On ne le dirait pas.

« Je ne vois que le petit nègre, et il arrive toujours sans bruit ; il frappe à la porte avant d'entrer ; mais quand il part, il disparaît si vite que je ne puis jamais savoir où il va. Et je ne l'entends jamais marcher au-dessus de ma tête. Donc, il ne vient pas d'un étage supérieur. Je n'entends que des sons qui m'arrivent de très loin et à des intervalles à peu près réguliers. C'est comme des coups de trompette répétés. Plus rarement, j'ai entendu aussi des sifflements prolongés qui se rapprochent et puis qui s'éloignent. Les coups de trompette ne partent pas du même côté que les sifflements. J'ai remarqué cela et je n'en suis pas plus avancée… »

— Ni moi non plus, grommela Dangalas.

« J'ai remarqué encore que par moments les boiseries de la chambre craquent, comme si le vent ébranlait la maison.

« Je me rappelle que grand-père, quand j'étais toute petite, m'a fait monter avec lui dans un phare sur la côte, près de Brest, et que tout en haut j'ai eu mal au cœur ; il me semblait que le phare se balançait… »

— C'est vrai… je m'en souviens, murmura le père Cordouan ; c'était le phare de la pointe Saint-Mathieu, près du Conquet : il ventait, ce jour-là, à décorner des bœufs.

— Bon ! mais je ne connais point de phare sur bords de la Seine, dit Dangalas. Il y a bien près du Trocadéro une espèce de belvédère avec une lanterne qu'on allume de temps en temps. Les ingénieurs des ponts et chaussés y essayent des appareils éclairants. Ils n'ont pas enlevé votre fille, les ingénieurs… et je ne suppose pas qu'on l'ait logée dans la tour Eiffel. Il nous faudrait d'autres renseignements, et j'arrive au bout de la lettre. Il n'y a plus qu'un feuillet, et elle y a laissé des blancs.

Enfin, voyons le reste !

« J'ai cessé d'écrire parce que je n'avais plus d'espoir. J'en ai un peu maintenant et je reprends mon crayon. Le petit nègre est venu. Je lui ai dit que je manquais d'air et que si on ne m'en donnait pas j'allais tomber malade. Il m'a promis qu'il reviendrait ouvrir un de ces verres dépolis qui ferment les deux trous percés dans la cloison, et qu'il ne le refermerait qu'au bout de deux heures. Il prétend que ça suffira pour renouveler l'air.

« J'ai compris qu'il voulait attendre la nuit pour que je ne pusse rien voir par l'ouverture. Ça m'est égal. J'en profiterai tout de même. J'ai par bonheur une enveloppe où j'ai écrit l'adresse de grand-père. Je la porte toujours sur moi pour qu'on sache où il faudrait aller s'il m'arrivait un accident. Je l'avais fermée et j'y avais mis des cheveux de ma mère. Je vais la rouvrir, j'y mettrai ces feuilles à la place des cheveux, je la cachetterai comme je pourrai et je l'affranchirai. J'ai des timbres-poste dans mon porte-monnaie… j'y ai aussi des sous… je l'attacherai solidement à l'enveloppe avec un lacet de mes bottines… sans ça, la lettre s'envolerait… Ce soir, quand je serai seule et que le nègre aura débouché le trou rond, je jetterai le paquet aussi loin que je pourrai. Il tombera peut-être dans une rue et il sera peut-être ramassé par un passant qui gardera le porte-monnaie et qui aura la charité de mettre la lettre à la poste. Si grand-père la reçoit, je me recommande à lui… C'est tout… je n'ai plus d'autre espoir… À la grâce de Dieu ! »

— C'est signé : « Augustine Bernier », dit Dangalas avec une émotion qu'il ne cherchait plus à contenir.

— Et maintenant, demanda le père Cordouan, qu'allons-nous faire ?

— La chercher, parbleu !

— Où, mon Dieu ?

— Je n'en sais rien encore, mais nous la trouverons. Laissez-moi seulement réfléchir aux indications de la lettre.

— Les indications ! répéta tristement le vieux marin ; elles sont bien vagues. Vous aurez beau y réfléchir, ça ne nous avance-

ra guère.

— Qu'est-ce que vous me dites là ! s'écria Dangalas. Vous n'allez pas, j'espère, jeter le manche après la cognée ? Nous avons cette chance inespérée que la lettre de votre fille a été trouvée par un brave homme qui l'a jetée à la boîte… Vous ne lui en voulez pas, je suppose, d'avoir gardé le porte-monnaie ?

— Non… et pourtant, s'il l'avait rapporté, je lui aurais donné dix fois l'argent qu'il y avait dedans, car il nous aurait dit dans quel endroit il l'a ramassé.

— C'est vrai… mais tâchons de nous passer de lui. J'ai deviné comment la lettre avait été écrite et pourquoi elle était tâchée de boue… J'ai deviné ça avant de l'avoir lue… Maintenant que je la sais par cœur, je devinerai bien le reste. Nous allons la reprendre phrase par phrase et chercher ensemble quelle conclusion il y a à tirer de chacune.

Voyons ! nous avons d'abord un point de départ bien établi, et rien qu'avec ça nous tenons le Borodino. La justice marchera, si nous voulons, et nous pouvons même nous passer d'elle. Il est clair que ce chenapan a fait enlever Augustine par ses larbins, qui ont tous des têtes de bandits. Il est clair aussi qu'il ne l'a pas enlevée pour la tuer, puisqu'elle vit encore. Où l'a-t-il cachée ? Pas dans sa maison, puisqu'on a traîné l'enfant à travers le jardin dans un souterrain qui aboutit en dehors de ce jardin et pas très loin, car le voyage n'a duré qu'un quart d'heure ou une demi-heure. Votre fille ne précise pas, mais on comprend très bien, à la façon dont elle en parle, qu'elle n'a pas mis plus de temps. Donc, il faut chercher tout près de la rue Berton la grille qu'elle a passée

avant qu'on l'enfermât définitivement. Elle dit, vous vous le rappelez, qu'elle a entendu grincer une grille.

— Oui… et après, on l'a portée à bras. Pourquoi ?

— Peut-être parce qu'il y avait une rue à traverser. Ils craignaient qu'elle ne tombât en marchant et qu'en tombant elle ne les retardât. Laissons ça et parlons de ce qui a suivi. Au moment où on l'enlevait, elle a perdu connaissance et elle n'est revenue à elle que dans cette chambre sans fenêtres.

— Probablement très loin de la rue Berton.

— Vous oubliez que votre fille dit qu'elle entend passer les tramways.

— Mais, non… elle dit seulement qu'elle entend sonner de la trompe.

— Eh bien, oui… le cornet du tramway ; cette trompe ne peut pas être autre chose. Quant aux coups de sifflet…

— C'est comme ça que le forban appelle ses domestiques, vous le savez aussi bien que moi.

— Oui, mais il siffle un coup sec, et votre fille parle de sifflements prolongés. Je croirais plutôt que ces bruits-là viennent d'une locomotive. Le chemin de fer de ceinture traverse Passy ; il y passe aussi des tramways, et il n'y manque pas de maison où l'on entend tantôt les trains, tantôt les tramways.

— Plus il y en a, de ces maisons-là, et plus il est difficile de trouver celle que nous cherchons.

— Aussi ne commencerons-nous pas par chercher au hasard. Nous allons d'abord reconnaître les abords de la propriété où le coup s'est fait. Je me charge même d'y entrer, avec ou sans la permission de Borodino. Et d'ailleurs, quand je serai seulement devant le mur qui borde le quai, il me viendra des idées.

Cordouan secoua la tête. Il ne paraissait pas convaincu.

— Aimez-vous mieux vous adresser à la police ?… Ça ne vous a pas réussi, la première fois, mais à présent, nous avons la lettre. Essayons si vous voulez. Le diable, c'est que policiers et magistrats ne sont jamais pressés d'entrer en besogne. Avant qu'ils fassent une descente rue Berton, ce gredin de Borodino aura tout le temps de filer. Et s'il décampe, j'ai bien peur qu'il ne laisse pas votre fille à Paris. Il sait que nous la cherchons, et il s'arrangera pour que nous ne la trouvions pas.

— Il la tuerait, le misérable !

— Je crois qu'il préférerait l'emmener ; mais s'il ne le peut pas, il est capable de tout, et pour le mettre hors d'état de nuire, nous n'avons pas une minute à perdre, d'autant que le nègre a dit à votre fille qu'elle était là pour quelques jours seulement ; et elle a fermé sa lettre hier, peut-être même avant-hier. Qui sait ce qui est arrivé depuis ?

— Je suis prêt. Allons !

— Alors, vous vous ralliez à mon avis : voir par nous-mêmes d'abord, et si nous ne découvrons rien qui puisse nous mettre sur la trace de Mlle Augustine, mettre en branle la justice, la police et tout le tremblement ?

— Je ferai ce que vous voudrez.

— Merci, beau-père ! dit gaiement Dangalas, qui tenait à parachever la conquête de l'aïeul.

Il venait d'appeler Augustine « mademoiselle » gros comme le bras, et le nouveau langage de l'astucieux rapin alla droit au cœur de Pierre Cordouan, qui répondit aussitôt :

— J'aime à croire que vous ne vous moquez pas de moi, et je vous jure que si vous me rendez ma fille, je ne l'empêcherai pas de vous épouser.

— C'est tout ce que je vous demande. Topez là !

La large main du vieux marin s'abattit sur la main tendue de Tire-Lire — une main d'artiste longue et fine — et la serra à lui broyer les doigts.

Était-il sincère, ce rapin sujet à caution ? Oui, dans le moment où il parlait, et il ne s'engageait pas beaucoup, car le sauvetage d'Augustine n'était rien moins qu'assuré.

— Voici votre lettre ; empochez-la, et en route ! reprit-il brusquement. Tout est réglé ici. Mais vous payerez le fiacre ; je n'ai plus le sou.

Les voitures ne manquent pas devant le café du Helder. Ils n'eurent que l'embarras du choix, et Dangalas dit au cocher de les mener au bout du pont d'Iéna.

L'avant-veille déjà, ils avaient fait ensemble le même voyage de Passy, et ils y pensaient tous les deux. Dangalas éprouva même le besoin d'en parler.

— Nous avons mal manœuvré dimanche, dit-il, et c'est un peu votre faute. Si vous n'aviez pas apostrophé le Borodino à propos

d'une vieille histoire de piraterie, il ne nous aurait pas mis à la porte, vous ne vous seriez pas fâché avec moi en sortant de chez lui et nous aurions fait dès ce jour-là ce que nous allons faire aujourd'hui. Mlle Augustine était déjà séquestrée dimanche, nous l'aurions cherchée… Il est vrai que nous ne savions pas alors ce que nous savons maintenant, et…

— Je vous dis que cet homme a été forban, interrompit le grand-père. J'aurais dû le dénoncer immédiatement, et il ne perdra rien pour avoir attendu.

— Le dénoncer à qui ? S'il a écumé les mers de l'Archipel, du temps de la guerre de Crimée, ça ne regarde pas les juges de Paris… et puis, ça remonte à trente ans et même un peu plus. Il y a prescription. Mais n'importe ! Si vous êtes sûr de votre fait, ça pourra nous servir. J'ai dans l'idée que si vous le menaciez de prouver qu'il a été forban, nous l'amènerions à traiter… on lui vendrait votre silence contre la liberté de votre fille… et je me chargerais volontiers de la négociation.

— Ma fille ! dit Cordouan emporté par un subit accès de colère ; qu'en veut-il donc faire, le scélérat ? S'il l'avait enlevée pour la violenter, il n'aurait pas tant tardé. Est-ce qu'il veut la vendre au sultan des Turcs ? Il a fait cet infâme commerce autrefois, quand il s'appelait Samothraki.

— Constantinople est trop loin, murmura Tire-Lire.

Il n'osa pas rire, quoique la supposition lui parût extravagante. Elle l'avait frappé d'abord par sa bizarrerie, mais il finit par se dire qu'en ce bas monde tout arrive et qu'il ne faut jamais jurer de rien.

Ils descendirent devant le Trocadéro. Cordouan paya le fiacre, et ils suivirent encore une fois le quai de Passy.

Dangalas, qui avait des yeux de lynx, aperçut de très loin un rassemblement qui s'était formé tout au bord de la rivière, à la hauteur du jardin au fond duquel s'élevait la maison de M. Borodino.

Un rassemblement annonce toujours une catastrophe.

— Est-ce qu'on vient de la repêcher dans la Seine ? se demanda aussitôt Tire-Lire.

Il s'abstint d'exprimer tout haut l'inquiétude que venait de faire naître en lui le spectacle insolite de tous ces gens assemblés au bord du fleuve ; mais le père Cordouan eut la même impression que l'élève de Vitrac, car il pâlit et il hâta le pas, afin de savoir plus vite à quoi s'en tenir.

Plus d'une fois, Tire-Lire, en pêchant à la ligne près de la Cité, avait vu retirer de l'eau des noyés, il connaissait les mœurs des badauds de Paris, lesquels accourent dès qu'il arrive un malheur, et cet attroupement ne lui disait rien de bon.

En s'approchant, il remarqua pourtant que des sergents de ville s'étaient mêlés aux curieux en plus grand nombre que de coutume. On ne trouve pas toujours, quand on les cherche, ces estimables gardiens de la paix publique ; mais cette fois il y en avait cinq ou six, contenant la foule qui poussait pour avancer jusqu'au bord de la Seine.

Et Tire-Lire crut en apercevoir quelques autres groupés à l'entrée de la rue Berton.

Ce déploiement de forces modifia le cours de ses idées. La police ne met pas tant de monde sur pied à propos d'un cadavre échoué sur la berge.

Sans aucun doute, il était arrivé un événement plus important qu'une noyade, et cet événement s'était passé tout près de l'habitation du comte Borodino ; à moins que ce ne fût dans son jardin ou dans sa maison.

S'il eût été là, Cavaroc aurait pu tout de suite renseigner Dangalas, puisque la veille au soir le brigadier Marchais l'avait renseigné lui-même ; mais en ce moment le beau capitaine était fort occupé ailleurs.

Le rapin se trouvait donc réduit à s'informer au hasard, en questionnant le premier venu, et ce n'était pas ce qui l'embarrassait, car il avait un aplomb énorme et un talent tout particulier pour faire parler les gens qu'il ne connaissait pas.

Il craignait seulement que le vieux marin ne le gênât en se mêlant mal à propos à l'entretien qu'il comptait engager avec un spectateur quelconque, et il prit ses précautions en disant au père Cordouan :

— J'ai comme une idée que la besogne est à moitié faite. Ces gardiens de la paix ne sont pas là pour rien. Il y a eu du nouveau cette nuit chez le Borodino. Laissez-moi m'informer et ne vous mêlez de rien.

— Je ne pense qu'à ma fille, murmura le vieillard.

— Ils l'ont peut-être retrouvée. Nous allons le savoir, répondit Dangalas en jouant des coudes pour se placer au premier rang du groupe.

Ce n'était pas facile, car il était compact, ce groupe composé de curieux peu disposés à faire place aux nouveaux venus, et Tire-Lire, qui n'avançait pas vite, n'eut qu'à écouter pour entendre les propos qu'on échangeait autour de lui :

« — Une descente de police, hein ? — Oui, et pas pour des prunes. Paraît qu'on a assassiné une femme… — Où ça ? — Dans une maison, là-bas, de l'autre côté du quai. — Mais non. C'est des faux-monnayeurs qu'on a pincés. Ils travaillaient dans un souterrain. — Pas du tout. Ils faisaient la fraude… par la rivière… Vous voyez bien que les « sergots » surveillent la sortie de l'égout qui débouche ici. — La fraude dans Paris ? en v'là une bêtise !… faudrait pour ça qu'il débouchât hors barrière c't égout-là… »

Ces conjectures incohérentes n'éclairaient pas du tout Dangalas, mais elles le confirmaient dans la conviction que la justice venait d'opérer une visite domiciliaire chez M. Borodino et que ce faux boyard allait être arrêté, s'il ne l'était déjà.

Cet égout dont il était question devait être le souterrain dont la pauvre Augustine parlait dans sa lettre.

Dangalas tourna son attention du côté de la rivière et vit une barque montée par deux hommes qui avaient tout l'air d'être des agents de la sûreté et d'attendre la sortie de policiers supérieurs occupés à visiter la galerie souterraine.

Àcet endroit, la berge était coupée à pic, et les sergents de ville empêchaient les badauds d'approcher. Ils ne pouvaient pas les empêcher de regarder, et Dangalas vit la barque accoster au pied du quai.

Trois messieurs y entrèrent, et elle les mena au bas d'un escalier qu'ils montèrent l'un après l'autre.

Le premier qui parut, Dangalas ne le connaissait pas, mais il connaissait les deux autres, l'un des deux surtout, qui était M. Francastel, juge d'instruction.

Il avait vu aussi Grisaille au Palais de justice et il se rappelait sa figure, quoique Grisaille ne l'eût pas interrogé.

Le premier était peut-être le préfet de police en personne. Après ces messieurs émergea de l'escalier un quatrième personnage qui pouvait bien n'être qu'un simple agent, car il tenait à la main une pièce à conviction, ramassée sans aucun doute au cours de la perquisition souterraine : le carton à chapeau que la modiste apportait rue Berton lorsque Tire-Lire l'avait rencontrée.

Il le reconnut tout de suite, — autant qu'on peut reconnaître un carton à chapeau, — et il se garda bien de faire part de cette découverte inquiétante au grand-père d'Augustine.

Où l'avait-on trouvé, ce carton ? Augustine avait écrit que le domestique du comte s'était empressé de l'en débarrasser. Mais il n'était pas impossible que ce valet l'eût jeté dans le souterrain pour s'épargner la peine de le brûler.

Quoi qu'il en fût, cette trouvaille démontrait surabondamment que la pauvre enfant était entrée chez M. Borodino et qu'elle n'en était pas sortie pour rentrer chez sa patronne, car cette patronne l'aurait mal reçue, si elle était revenue sans cet accessoire qui sert de passeport aux modistes trottinant par les rues de Paris.

Cela ne prouvait pas qu'on l'eût tuée, mais cela prouvait que ceux qui l'avaient enlevée comptaient bien ne jamais lui rendre la

liberté.

Dangalas était trop prudent pour arrêter au passage M. Francastel, qui n'avait pas fait attention à lui. Ce n'était ni le lieu ni le moment de l'aborder pour lui parler de la lettre d'Augustine, et d'ailleurs, si le rapin se fût avisé de gêner la marche du cortège, les sergents de ville lui auraient mis la main au collet.

Dangalas laissa donc passer la justice, représentée par un juge d'instruction et par deux agents supérieurs de la police. Dangalas les vit traverser le quai et entrer dans la rue Berton, où il ne fut pas tenté de les suivre.

Il voulait délibérer d'abord avec le père Cordouan, lequel semblait ne rien comprendre à ce qui se passait.

Déçus dans leur attente, les curieux se dispersèrent en commentant de plus belle l'opération à laquelle ils venaient d'assister. Bientôt, de tout ce rassemblement il ne resta que Cordouan et Dangalas.

— J'avais deviné ; on l'a emmenée par là, dit le rapin en montrant la berge, devant laquelle continuait à stationner l'embarcation montée par deux agents.

— Oui… pour la jeter à l'eau, ajouta douloureusement le vieillard.

— Non, puisqu'elle vous a écrit hier.

— Alors, où est-elle ?

— Cherchons.

Pour mieux chercher, Dangalas se tut et se mit à méditer en regardant autour de lui.

La Seine coulait à ses pieds, silencieuse et lente ; le vide se faisait peu à peu sur le quai. Quelques badauds entêtés s'obstinaient à contempler les sergents de ville qui barraient l'entrée de la rue Berton. Mais bientôt, dans ces parages paisibles, tout allait rentrer dans l'ordre accoutumé.

Un tramway arrivait du côté de la porte de Saint-Cloud, et, pour disperser les flâneurs qui traversaient la voie, le cocher faisait jouer la pédale sonore, qui lançait des appels saccadés comme des coups de trompette.

Un autre bruit moins bref et plus strident répondit à ces signaux d'avertissement.

Un bateau à vapeur remontait la rivière, remorquant une longue file de chalands lourdement chargés et, pour s'annoncer de loin, il jouait de sa sirène, qui poussait un sifflement continu, retentissant et lugubre comme une plainte.

Ce concert en partie double produisit sur Tire-Lire un effet inattendu.

Au lieu de se boucher les oreilles, il se frappa le front en s'écriant, comme jadis Archimède :

— Eurêka !

C'était du grec, et le père Cordouan, qui n'avait jamais entendu parler d'Archimède, crut que Tire-Lire devenait fou.

— Qu'est-ce que vous dites ? lui demanda-t-il brusquement.

— Je dis Eurêka, parce que j'ai trouvé… En grec, ça revient au même, répondit le rapin qui avait été au collège jusqu'en troisième.

— Trouvé quoi ?

— Ce qu'ils ont fait de votre fille.

— Et c'est ce sifflet qui vous l'a appris ?

— Parfaitement, et je vais vous le prouver. Vous vous rappelez bien sa lettre ?

— Oui, mais je ne vois pas…

— Sa lettre où elle dit : « J'entends souvent comme des coups de trompette… »

— Ça, c'est le tramway. Et après ?

— Après, il y a : « J'entends aussi quelquefois des sifflements prolongés qui se rapprochent et puis qui s'éloignent. » Eh bien, écoutez un peu le remorqueur. Sa sirène nous déchirait les oreilles, mais il a marché et nous l'entendons déjà beaucoup moins.

— Et vous en concluez que la maison où Augustine est enfermée n'est pas loin de la rivière ? C'est possible.

— C'est sûr. Il y a encore dans la lettre : « Les coups de trompette ne partent pas du même côté que les sifflements. » Donc, votre fille est enfermée entre la rivière, où passent les remorqueurs, et le quai, où passent les tramways. Est-ce clair ?

— Comme qui dirait à l'endroit où nous sommes, alors ?

— Justement. Le souterrain débouche là, sous nos pieds. Si nous avancions jusqu'au bord, nous verrions la grille.

— Bon ! mais la maison, où est-elle ?

— La maison est partie.

Cette fois Cordouan crut que son futur gendre se moquait de lui, et il allait se fâcher, quand Tire-Lire reprit :

— La lettre !... toujours la lettre !... Votre fille y a écrit ceci : « J'ai remarqué que les boiseries de la chambre craquaient comme si le vent ébranlait la maison. » Et elle a ajouté : « Ça me rappelle un phare où je suis montée autrefois et que le vent faisait balancer. »

— Je m'en souviens... Eh bien ?

— Comment ! vous ne devinez pas ? Vous ! un ancien marin !

— Non.

— Vous n'avez donc jamais mis le pied sur un des pontons où l'on prend les bateaux-mouches ? Ils craquent, ceux-là, et ils se balancent quand le bateau fait du remous en les accostant.

— Je ne comprends toujours pas.

— Mazette ! vous avez la tête dure !... Vous ne comprenez pas qu'on a embarqué votre fille ?

— Embarqué ?...

— Eh ! oui, sur un bateau amarré tout près du quai. On l'y a portée par une passerelle dont le pied touchait la grille du souterrain... qui pourrait bien être tout bonnement un égout communi-

quant avec une cave creusée dans le jardin de Borodino. En doutez-vous encore qu'il s'agit d'un bateau ? Pensez à cette chambre que votre fille vous décrit dans sa lettre… une chambre sans fenêtre ! Où voit-on ça, si ce n'est dans un navire ?

— C'est vrai, murmura Pierre Cordouan.

— Et ces deux trous ronds, fermés par des verres dépolis très épais, qui laissent passer un peu de jour quand ils sont fermés et un peu d'air quand on les ouvre… Comment appelez-vous ça, vous autres gens de mer ?

— Des hublots.

— Très bien. Comprenez-vous maintenant qu'elle s'en est servie pour lancer une lettre sur le quai.

— Elle serait tombée dans l'eau, la lettre.

— Ça dépend de la hauteur du bateau. Si la coque dominait le quai, le porte-monnaie et la lettre, l'un portant l'autre, ont très bien pu arriver jusqu'ici, et ils y sont arrivés, puisqu'un passant a gardé le porte-monnaie et mis la lettre à la poste.

— Oui ; mais qu'est-il devenu, ce bateau ?

— Si je le savais, je serais déjà à ses trousses. Je me figure qu'à cette heure il descend tranquillement la Seine et qu'il n'y a pas bien longtemps qu'il est parti. Ça fait que si nous avions seulement son signalement, nous aurions encore des chances de le rattraper… par terre.

— Il est peut-être déjà au Havre.

— Je ne crois pas. On n'avance pas vite sur la Seine, à cause des écluses qu'il faut passer. Et puis, par le chemin de fer, on y va en quatre heures, au Havre. Nous y serons avant lui, et là nous tâcherons de l'empêcher de prendre la mer. Ça serait le vrai moment d'aller trouver les autorités et de réclamer l'application du droit de visite. Mais ne mettons pas la charrue avant les bœufs. Je voudrais m'informer d'abord.

— Oui, dans la maison ; la police y est, je montrerai la lettre d'Augustine.

— Tout à l'heure. Laissez-moi d'abord causer un peu avec ce bonhomme qui pêche à la ligne là-bas et qui m'a tout l'air d'être un habitué de l'endroit. Je parierais qu'il vient tracasser le goujon tous les jours à la même place. S'il y a eu un bateau le long du quai, il doit l'avoir remarqué.

Tire-Lire désignait un individu assis un peu plus bas, les jambes pendantes au-dessus de l'eau et le bras tendu avec une ligne au bout ; un vieux, mal vêtu, qui ne paraissait pas appartenir à l'aristocratie des pêcheurs.

Suivi par Pierre Cordouan qui s'était laissé emmener, Tire-Lire allait aborder cet homme, et ce fut l'homme qui l'interpella en ces termes inattendus :

— Eh ben ! ils ont fait chou-blanc, les roussins !... ce que je rigole !... non, c'est rien de le dire !... Je les regardais de loin, et quand je les ai vus décamper bredouilles, je me suis fait une pinte de bon sang... Ah ! c'est que je les z'haïs les mouchards... encore plus que les garde-pêche, ces propres-à-rien qui sont payés pour embêter le pauv' monde et qui vous collent un procès-verbal

comme ils avaleraient un verre de vin si j'étais assez serin pour leur payer à boire.

Et s'interrompant tout à coup pour dévisager Tire-Lire :

— Dites donc !... vous n'en êtes pas, vous autres ?

— De quoi ne sommes-nous pas ?

— De la rousse, parbleu !

— Est-ce que nous en avons l'air ?

— Non... ça, c'est vrai... et puis, je vous ai vus arriver là-bas et j'ai bien compris que vous n'étiez pas de leur clique... Je me fiche d'eux, au surplus... je suis en règle et je pêche ici, tous les jours que Dieu fait, pour le restaurant de la Galiote... vous savez... au bout du pont de Grenelle... C'est tout près d'ici, et si vous aviez l'idée d'y dîner ce soir, vous mangeriez de la fameuse friture... j'ai mon plein panier de goujons.

— Au fait, pourquoi ne dînerions-nous pas à la Galiote ? dit Tire-Lire en clignant de l'œil pour avertir Pierre Cordouan de ne pas se récrier.

Le rapin tenait à se mettre dans les bonnes grâces du pêcheur, qui devait être mieux que personne en état de le renseigner.

— À qui en avaient-ils donc, tous ces sergents de ville ? demanda-t-il d'un air dégagé.

— À un milord qui demeurait dans cette boîte où on entre par la rue Berton. Il paraît qu'il a fait un mauvais coup et que cette nuit il a mis la clef sous la porte.

— Cette nuit ?

— À moins que ce soit hier soir. Je l'ai vu rentrer sur le coup de quatre heures dans un fiacre conduit par un mouchard… et il y en avait d'autres qui surveillaient la baraque. Faut croire qu'ils l'ont mal gardé, puisqu'il leur a glissé entre les pattes. Et ce qu'il y a de plus rigolo, c'est que tous ses larbins ont décanillé avec lui sans qu'on les voie. Je sais bien par où ils ont passé et les roussins le savent aussi, car ils viennent de découvrir le chemin qu'il a pris… mais il est loin, le milord.

Pour les Parisiens de certaines couches, tous les étrangers riches sont des milords.

— Si je voulais, tout de même, ils lui remettraient la main dessus, reprit l'ennemi des goujons. Je n'aurais qu'à leur dire comment il voyage. Mais merci ! je ne mange pas de ce pain-là !

— Comment voyage-t-il donc ? demanda en riant Tire-Lire. En ballon ?

— Pas si bête ! C'est un particulier qui aime ses aises et qui est bien outillé ; il a chevaux et voitures, et il a mieux que ça : il a son bôt.

Le pêcheur de goujon avait prononcé comme il convient ce mot qu'on écrit boat, et Tire-Lire, qui ne savait pas l'anglais, lui demanda ce que c'était qu'un bôt.

— Un bateau, répondit l'homme ; ça s'appelle comme ça dans leur pays. Le milord en a même deux : un à vapeur et un autre qui ne marche qu'à la remorque et qui lui sert à porter ses bagages. Par dehors, celui-là n'a l'air de rien, mais faut voir ça en dedans.

— Vous y êtes entré ?

— Non, mais je connais un ouvrier de chez Cail qui y a travaillé pour des réparations. Sous le pont, il y a un salon meublé… je ne vous dis que ça !… et une salle à manger où le milord dîne quand il navigue…

— Sur la Seine ?

— Sur mer aussi. Il va partout.

— Il ne doit pas aller loin avec un pareil sabot amarré à l'arrière de son yacht, grommela Pierre Cordouan.

— Si vous ne croyez pas ce que je vous dis, allez-y voir ! répliqua malhonnêtement le pêcheur attitré de la Galiote.

Tire-Lire se hâta d'intervenir, de peur de ne plus pouvoir rien tirer de ce précieux fournisseur de goujons et de renseignements.

— Alors, c'est par eau qu'il a brûlé la politesse aux agents ? demanda-t-il.

— Pour sûr, et ça par la raison qu'il ne pouvait pas se sauver autrement ; les « roussins » cernaient la maison ; il y en avait tout le long des murs du jardin ; ils n'ont pas pensé à surveiller la bouche de l'égout.

— Oui, il a dû passer par ce chemin ; mais enfin personne ne l'a vu, pas même vous.

— Pour ce qui est de l'avoir vu, lui, non ; il faisait nuit et j'étais trop loin.

— Où étiez-vous donc ?

— Où je suis maintenant. C'est la bonne place pour le poisson.

— Je croyais qu'on ne pêchait pas la nuit.

— Je ne pêchais pas ; j'amorçais… avec une huile que j'ai inventée… on jette ça trois ou quatre heures avant le jour… et quand on revient le matin, on prend tout ce qu'on veut…

— Et… c'est cette nuit… que…

— Oui, c'est cette nuit que j'ai vu le bateau s'en aller tout doucement… il avait mis à l'eau un canot à six rames qui le tirait… pas vite, parce qu'il est lourd ; mais le courant les aidait… À l'heure qu'il est, ils ne doivent pas être loin de Poissy, et même j'ai dans l'idée que le vapeur les attendait là et qu'il les a pris à la traîne…

— Et vous croyez que la police ne s'en doute pas ?

— Il n'y a pas de danger qu'elle s'en doute. Ses mouchards cherchent à côté. C'est toujours comme ça. Ils sont si bêtes ! Et on les avertirait maintenant qu'il serait trop tard. Ils rattraperaient les deux bateaux, mais ils ne rattraperaient pas le milord. Il a eu tout le temps de débarquer et de filer d'un autre côté. Tant mieux pour lui ! Je ne sais pas ce qu'il a fait de mal, mais ce n'est pas moi qui les aiderai à le pincer, et même si je ne croyais pas qu'il n'a plus rien à craindre, je ne vous en aurais pas tant dit.

Ce langage n'étonna pas beaucoup Dangalas, qui savait par expérience que les Parisiens de bas étage prennent toujours parti contre la police, mais il exaspéra le père Cordouan. Il ne pensait qu'à sa fille, et peu s'en fallut qu'il n'empoignât le pêcheur au collet pour le traîner devant les magistrats qui instrumentaient rue Berton.

Tire-Lire, d'un coup d'œil, lui fit signe de contenir sa colère. Le bien avisé rapin prévoyait que l'homme nierait tout si on le violentait, et il avait encore quelques renseignements à lui demander.

— Vous avez joliment raison, dit-il ; les roussins ne valent pas qu'on les aide et ils ne retrouveront pas l'individu qu'ils cherchent, quand même ils sauraient comment il s'est sauvé, puisqu'ils n'ont pas le signalement du bateau qui l'a emmené. Ils se ressemblent tous, ces bateaux-là… bas sur l'eau, larges des flancs, et à l'arrière un gouvernail qui n'en finit pas.

— Celui-là n'est pas fait comme les autres. Je le reconnaîtrais d'une lieue.

— Oh ! faudrait que vous soyez malin !

— Possible… mais je ne m'y tromperais pas.

— Parce qu'il est plus grand ou plus petit ?

— Il est surtout plus haut. Quand il était amarré le long du bord, son pont dominait le quai… et il n'y a pas que cette différence-là avec les chalands qui portent des marchandises sur la rivière : il est d'une autre couleur.

Dangalas allait demander laquelle. Mais il s'arrêta à temps pour ne pas éveiller la défiance de l'ennemi des policiers.

— Vous ne voulez pas me croire ? dit cet homme, piqué au jeu. Eh bien, voulez-vous parier un litre que je le retrouverais ?

— Je ne demanderais pas mieux, répondit en riant Tire-Lire, mais nous n'avons pas le temps de descendre la Seine avec vous

pour le chercher… et ce ne serait pas la peine de nous déranger tous les trois pour un litre.

— Quatre, si le cœur vous en dit, et cent francs par-dessus le marché. J'aurais du mal à vous les payer si je perdais ; mais je suis sûr de gagner, et je ne serais pas fâché de mettre un peu de galette dans ma profonde, vu qu'à vendre du poisson je n'ai pas encore fait fortune.

Tire-Lire n'était pas plus riche, ayant dépensé ses derniers sous à payer les grogs au café, mais la proposition le tentait fort, et il se disait qu'une si belle occasion ne se représenterait plus.

— Qu'en dites-vous, papa ? demanda-t-il à Pierre Cordouan en lui poussant le coude et en le regardant d'une certaine façon.

Le vieux marin n'avait pas l'esprit très subtil, mais il comprit et il répondit non sans avoir un peu hésité :

— Je serais curieux de voir ça.

— Alors, montrez vos écus, reprit le rapin.

— Pas la peine… Écoutez-les sonner, dit Pierre en frappant sur son gousset.

— Bon ! c'est tenu !… vous aurez vos cent balles, vous l'amorceur de goujons ! Pliez bagage et montrez-nous le chemin. Je me sens capable d'aller d'ici jusqu'à Poissy à pied, par le chemin de halage.

L'homme aux fritures s'était levé après avoir ramassé son panier, mais il avait changé de visage et il lançait à Tire-Lire des œillades malveillantes.

— Eh bien, lui demanda l'élève de Vitrac, est-ce dit ? Marchons-nous ?

Le pêcheur, au lieu de répondre, se mit à siffler la Marseillaise, tout en attachant ses lignes. Et comme Tire-Lire insistait :

— Vous me croyez donc bien bête ? dit-il. Avec ça que vous m'offririez cent francs pour vous servir de mouche, si vous n'étiez pas de la rousse ! Eh bien, je n'en suis pas, moi, et je ne veux pas aider ceux qui en sont. J'aurais mieux fait de me taire ; mais avec ce que je vous ai appris, vous n'arriverez à rien, car je vous défie bien de reconnaître, sans moi, le bôt du milord. Cherchez-le, mes amours, et ne comptez pas sur le père l'Asticot pour vous le montrer.

Au plaisir de ne pas vous revoir ! On m'attend à la cuisine de la Galiote.

Il allait tourner les talons. Pierre Cordouan l'arrêta en s'écriant :

— Mais je la hais autant que vous, la police !

— Turlututu, chapeau pointu !

— Mais ils n'ont pas voulu m'entendre, ces mouchards que vous détestez ! Ils m'ont ri au nez et ils m'ont mis à la porte quand j'ai été leur réclamer ma fille qu'on m'a volée !... Oui, ma fille, une pauvre innocente qui n'a pas vingt ans ! Vous avez peut-être une fille, vous aussi ?... et, si vous pouvez me rendre la mienne, vous n'aurez pas le cœur de me refuser. Vous croyez que je suis de la police ? Mais regardez donc le ruban rouge qui est à ma boutonnière !

Le père l'Asticot hocha la tête et ne parut pas convaincu. Il était de ceux qui croient que les agents de la sûreté ne se gênent pas pour se décorer quand la croix d'honneur peut faciliter leurs opérations.

— Mais j'ai servi trente ans dans la marine ! reprit Cordouan, qui s'exaltait de plus en plus. Faut-il que je vous fasse voir mes papiers ? Je les ai sur moi. Je vais vous les montrer, et vous ne direz pas qu'ils sont faux.

— Et votre camarade que voilà, a-t-il servi aussi dans la marine ? interrompit ironiquement le pêcheur.

Tire-Lire comprit que le moment était venu pour lui de prendre la parole.

Il avait d'abord désapprouvé le beau mouvement qui emportait Cordouan, mais il n'était plus temps de revenir sur les vérités que le bonhomme venait de lâcher, et il pensait à en tirer parti.

Tire-Lire connaissait à fond les idées et les préjugés de ce petit monde dont il était lui-même. Le bohème du quartier Montmartre avait deviné ce que pensait et ce que valait le père l'Asticot, bohème des rives de la Seine.

Ennemi de la police et de l'autorité en général, ce vieux rôdeur de berges devait être accessible à certains sentiments que les Parisiens applaudissent toujours au théâtre, même quand ils ne les mettent pas en pratique.

L'enfant volé ! c'est la cheville ouvrière de tant de drames à succès, le grand ressort qui fait couler les larmes, et les spectateurs qui n'ont jamais été pères pleurent comme les autres.

Pour attendrir le vieux pêcheur à la ligne, il ne s'agissait que de lui prouver que Pierre Cordouan cherchait réellement sa fille enlevée par un riche seigneur, et Dangalas s'y évertua.

— Mon brave, dit-il tranquillement, vous nous blaguez et vous avez tort. Je ne vous en veux pas de nous avoir pris pour des roussins. Nous n'en avons pas l'air, mais nous vous avons embêté avec un tas de questions. À votre place, je me serais peut-être trompé comme vous. Il n'est plus question de ça, et je vais vous dire clairement qui nous sommes et de quoi il retourne. Après, vous ferez ce que vous voudrez.

Monsieur que vous voyez s'appelle Pierre Cordouan ; il a été premier maître dans la marine de l'État… comme qui dirait sergent-major dans l'armée de terre et même un peu mieux. Il demeure rue du Port-Mahon, n 8… il ne tient qu'à vous d'aller vous y renseigner.

Moi, je suis artiste, élève de Paul Vitrac, un peintre qui gagne cent mille francs par an… je ne les gagne pas encore, mais je suis un brave garçon et je n'ai jamais rien eu à démêler avec la police, que je ne peux pas sentir. Informez-vous de moi, rue Fromentin, 15, où je perche.

— Pas besoin… je vous crois… mais tout ça ne me dit pas ce que vous me voulez.

— C'est bien simple. Mon vieil ami Cordouan a une fille que j'épouserai, j'espère… ça dépend de vous.

— Comment, de moi ?

— Mais oui… Si nous ne la retrouvons pas, je ne pourrai pas l'épouser, et si vous ne nous aidez pas, nous ne la retrouverons

pas.

— Bon ! mais je vous parle d'un bôt, et vous me parlez d'une fille… ça n'a pas de rapport.

— La fille a été attirée dans cette tour de Nesle de la rue Berton, et on l'a enfermée dans ce bôt, comme vous dites. Comprenez-vous, maintenant ?

— Pas beaucoup mieux… Et d'abord, comment savez-vous qu'elle y est ?

— Par une lettre qu'elle a écrite à son grand-père, ici présent.

— Alors, le milord qui l'a enlevée lui permet d'écrire à ses parents ?

— Non pas. Elle a jeté la lettre par un hublot du bôt… Elle l'avait attachée à un porte-monnaie pour qu'elle ne s'envolât pas… Le paquet est tombé sur le quai… un passant l'a ramassé et a mis la lettre à la poste. Cordouan l'a reçue ce matin. Nous l'avons lue ensemble et nous sommes accourus. Vous voyez bien que nous ne sommes pas des mouchards.

— Et qu'est-ce qu'elle vous dit dans cette lettre ?

— Elle raconte comment on l'a empoignée, bâillonnée, traînée par un souterrain et enfermée… où ? Elle n'en sait rien… dans une chambre sans fenêtre, où elle est servie par un négrillon.

— Je le connais, le négrillon, je l'ai vu rôder sur le pont du bôt.

— Donc, je ne mens pas. Et vous nous avez déjà rendu service sans le savoir. Nous arrivions pour tâcher d'entrer dans la maison et de forcer l'homme que vous appelez le milord à nous la

rendre. Nous croyions qu'il y était encore et nous n'avions pas la moindre idée du bateau. C'est vous qui nous avez ouvert les yeux en nous parlant de ce bôt. Tout ce que vous venez de nous dire se rapporte aux indications de la lettre. Pour que vous n'en doutiez pas, Cordouan va vous la montrer.

Le grand-père mit la main à sa poche où il l'avait serrée ; mais avant qu'il l'en tirât, le pêcheur, qui venait de fouiller dans un sac qu'il portait en sautoir, lui présenta un objet en disant :

— Le reconnaissez-vous ? Est-ce celui de votre fille ?

— Le porte-monnaie ! s'écrièrent au même temps Dangalas et Cordouan.

— Oui, le porte-monnaie ; il y avait dedans trois francs quatorze sous. Ouvrez-le et comptez. Je n'en ai pas ajouté, mais je n'en ai pas pris.

— Alors, c'est vous qui…

— Mon Dieu, oui !… c'est moi qui… Je passais là, hier, au petit jour… je l'ai trouvé sur le quai, juste devant le bateau… j'aurais dû le porter chez le commissaire, mais je ne peux pas les voir en face, ni lui, ni son chien… Alors, j'ai empoché… j'avais affaire dans le haut de Passy… j'ai passé devant une boîte, rue Pierre Guérin, j'y ai jeté la lettre… j'aurais dû regarder l'adresse… je n'y ai pas pensé.

— Voyez le timbre, dit le grand-père en lui présentant l'enveloppe.

— Oui… rue Pierre Guérin, 12 mars… c'est bien celle-là que j'ai mise à la poste. Je n'ai pas besoin de la lire ; je vous crois.

— Je le savais bien que nous finirions par nous entendre ! s'écria Tire-Lire. Et maintenant, vous ne refuserez plus de nous aider ?

— À arrêter le milord ? Jamais ! ça regarde la rousse. À retrouver la fille, je ne dis pas non.

— C'est tout ce que nous vous demandons. Que le gredin qui l'a enlevée aille se faire pendre ailleurs, ça nous est égal. Nous nous chargerons même, à nous deux Cordouan, de délivrer la prisonnière, sans que vous vous en mêliez, une fois que nous aurons rattrapé le bateau qui l'emmène.

Quant à la récompense…

— Ne parlons pas de ça. Vous payerez la dépense, voilà tout.

— Quand partons-nous, camarade ?

— Illico !… Le temps seulement d'aller porter ma pêche au cuisinier de la Galiote.

— Nous ferons la campagne sur nos jambes, hein ?

— Pas moyen autrement. Il faudra suivre la berge tout le temps… et souvent par des chemins où les voitures ne passent pas…

— Le bateau ira plus vite que nous, murmura Dangalas.

— Non… tant que le vapeur n'aura pas pris la remorque ; et il est au-dessous de Poissy, le vapeur.

— Alors, nous le rattraperons.

— Je l'espère bien… pendant que la rousse s'esquintera ici à fouiller la boîte au milord… c'est ça qui sera drôle !…

Àl'endroit de la police, le père l'Asticot était irréconciliable. Et Tire-Lire, qui n'avait pas voué une haine aussi féroce à cette utile institution, n'était pas fâché de se passer de son concours pour retrouver Augustine.

En ce moment, il ne pensait qu'à elle. L'histoire de la tête coupée ne l'avait jamais beaucoup affecté, et à force de s'en désintéresser, il en était arrivé peu à peu à s'en soucier autant qu'un poisson se soucie d'une pomme. Il croyait bien maintenant que Borodino avait été pirate et qu'il était capable de tous les crimes, et il souhaitait de tout son cœur qu'il finît sur l'échafaud, mais il ne tenait pas à l'y envoyer.

D'autres s'en chargeraient.

Et les malheurs d'Hélène, qu'il connaissait à peine, ne le touchaient guère.

Le père Cordouan ne disait rien, mais on lisait sur son rude visage la résolution d'arracher sa fille au misérable qui la lui avait prise ou de mourir.

Les deux défenseurs d'Augustine et leur guide s'acheminèrent ensemble vers le restaurant où le pêcheur allait déposer en passant son poisson et son attirail.

Et, avant de quitter la place où ils venaient de décider cette expédition à la recherche d'une touchante victime, ils purent voir de loin le juge d'instruction et son cortège déboucher de la rue Berton, vexé et un peu honteux d'avoir manqué le soi-disant comte Borodino.

IX

Pendant que les agents, commandés par un ancien brigadier de son escadron, occupaient militairement la propriété de M. Borodino, disparu avec toute sa suite, Cavaroc avait regagné son domicile dans la ferme intention de se mettre au lit pour se reposer de ses fatigues et de ne faire qu'un somme jusqu'au lendemain matin.

L'homme propose et Dieu dispose, même quand l'homme est un capitaine de cuirassiers.

En arrivant chez lui, Cavaroc trouva, assis dans l'antichambre et lisant le journal, son groom qui d'habitude passait ses soirées dehors.

Cavaroc était un bon maître, et comme il rentrait toujours très tard, ses domestiques avaient la permission de minuit. Ils en profitaient pour se répandre dans les cabarets et même dans les bastringues qui foisonnent aux environs de l'École militaire.

Si Médard, ce soir-là, s'était privé de sortir, c'était sans doute qu'il tenait à ne pas manquer la rentrée du capitaine, et s'il tenait à le voir avant qu'il se couchât, c'était qu'il avait à lui dire quelque chose de très important.

Ce raisonnement, Cavaroc le fit dès qu'il aperçut, en ouvrant sa porte, son groom qui avait l'air de l'attendre, et il ne perdit pas de temps pour l'interroger.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda-t-il sans préambules.

— Mon capitaine, répondit Médard, — il n'était pas militaire, mais il disait : « mon capitaine » comme il aurait dit : « monsieur

le comte » si son maître eût été comte, — il y a…

— Quoi, sacrebleu ?

— Il y a… une dame…

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? Quelle dame ? et pourquoi prends-tu des airs mystérieux, comme l'autre jour quand il en est venu une à l'heure de mon déjeuner ?

— Mon capitaine, c'est la même.

— Quoi !… cette grande brune que tu avais fait entrer dans le fumoir ?…

— Oui, mon capitaine. Elle est revenue.

— Ah !… Eh bien, qu'est-ce qu'elle me voulait ?

— Je ne sais pas, mon capitaine.

— Comment !… elle est partie sans te le dire ?

— Mais, mon capitaine, elle n'est pas partie. Elle est arrivée à neuf heures. Je lui ai dit que vous étiez sorti et que vous ne rentreriez que passé minuit, peut-être même pas du tout. Elle m'a répondu qu'elle avait absolument besoin de vous parler, et qu'elle vous attendrait jusqu'à demain s'il le fallait.

— Et tu lui as permis de rester ?

— Je n'ai pas osé la mettre à la porte. Et puis elle ne se serait pas laissé faire. Votre ordonnance n'était pas là. J'aurais bien été chercher le concierge pour m'aider à renvoyer cette dame, mais j'ai eu peur d'un esclandre.

— C'est bien !… je te chasse !

— Oh ! mon capitaine ! supplia Médard, qui tenait beaucoup à sa place et un peu aussi à son maître.

— Parfaitement !... et tu ne l'as pas volé. Je pourrais te pardonner pour cette fois, si tu n'étais à mon service que depuis huit jours... mais tu as eu tout le temps de connaître mes habitudes... Combien est-il venu de femmes chez moi depuis que tu me sers ?

— Beaucoup, mon capitaine.

— Est-ce que je les ai toutes reçues ?

— Non, mon capitaine, mais vous aviez reçu celle-là... la première fois.

— D'abord, ce n'est pas une raison... il m'est arrivé souvent d'avoir assez d'une fois... et puis, as-tu jamais vu une seule des femmes que j'ai reçues se permettre de s'installer chez moi en mon absence ?... Ce serait du joli ! Toutes les farceuses que je connais se donneraient rendez-vous dans mon appartement... Il ne te manquerait plus que de leur offrir des rafraîchissements.

— Mon capitaine, j'ai eu tort... mais si vous saviez... si vous aviez vu cette dame...

— Eh bien, quand je l'aurais vue ? est-ce que tu te figures que pour ses beaux yeux je me serais laissé envahir ?

— Ce n'est pas ça, mon capitaine... mais elle est tombée ici avec une figure bouleversée... Pour sûr, il lui est arrivé un malheur... et elle est entrée comme une bombe... on aurait dit qu'on la poursuivait pour la tuer... Elle était si troublée qu'elle pouvait à peine parler. Elle disait des mots sans suite... « Il faut que je le voie... Si je ne le vois pas avant de rentrer chez moi, je suis per-

due… » Je n'ai guère compris que ça… et je vous jure, mon capitaine, qu'elle n'est pas venue ici pour s'amuser… Ça fait que je n'ai pas eu le courage de la renvoyer… Mais il est encore temps… Elle ne vous a pas entendu ouvrir… si vous voulez, je vais lui dire que vous découchez cette nuit et qu'elle ne peut pas rester ici…

Cavaroc ne se pressa pas de répondre. Les explications de Médard lui donnaient à réfléchir.

Cette visiteuse inattendue, c'était Vanda, et il la croyait capable de bien des audaces, mais pas de jouer la comédie de l'effroi pour se procurer l'agrément de s'établir jusqu'au lendemain dans le logement d'un officier qui lui plaisait.

Vanda, plus ou moins mêlée au drame dont la scène capitale s'était jouée dans l'atelier de Vitrac, Vanda savait bien des choses, et elle en avait peut-être appris de nouvelles qui la poussaient à confier enfin tous ses secrets à un ami.

Cavaroc n'était pas encore le sien, mais elle espérait qu'il le deviendrait, et il n'était pas, comme Vitrac, intéressé dans la question.

Vanda avait bien pu avoir l'idée de s'adresser à Cavaroc.

Et, si elle l'avait eue, Cavaroc aurait tort de refuser de la voir.

— Où est-elle ? demanda-t-il brusquement.

— Dans le fumoir… comme l'autre jour, répondit avec empressement Médard, très heureux d'avoir conjuré l'orage. Faut-il la prévenir que vous êtes là, mon capitaine ?

— Non… Je m'annoncerai moi-même. Reste ici, en faction. Ne reçois personne sous aucun prétexte et ne bouge que si je te

sonne.

Subitement rallié à une nouvelle façon d'envisager la situation, Cavaroc tenait à surprendre Vanda, et il se proposait de recevoir ses confidences, de les provoquer même, mais de ne lui en faire aucune.

Les secrets, que le hasard lui avait livrés, ne lui appartenaient pas à lui seul, et son devoir de galant homme était de les garder, surtout le secret de la fuite d'Hélène et de l'asile qu'elle avait trouvé chez Julien de Jonville.

Quant aux aveux que Vanda allait peut-être lui faire, il comptait ne les utiliser que, le cas échéant, dans l'intérêt de son ami et de la jeune fille que son ami cachait chez lui.

Ainsi préparé à affronter une scabreuse entrevue qu'il n'avait point cherchée, le capitaine s'arma d'un flambeau pour traverser le salon et entra sans frapper dans le fumoir où Médard avait introduit la dame.

Elle était affaissée sur un divan et tellement absorbée dans ses pensées qu'elle ne l'entendit pas et qu'il put venir, sans qu'elle bougeât, se planter en face d'elle et lui dire gaiement :

— Visite du soir, espoir !... Quel heureux vent vous a poussée chez moi, chère madame ?

Vanda fut debout en un clin d'œil et balbutia, pâle d'émotion :

— Enfin !... vous voilà !... Je tremblais de ne pas vous voir...

— Vous vous imaginiez donc que je couche en ville ?... Jamais !... j'ai des mœurs... Mais qu'avez-vous donc ?... Seriez-vous souffrante ?

— J'ai… que je suis perdue…

— Diable !… perdue ; c'est grave !… mais vous ne le serez pas longtemps… quelqu'un vous retrouvera… moi, si vous voulez…

— Ne plaisantez pas, je vous en supplie !… c'est trop sérieux… et je n'espère qu'en vous.

— Vous avez raison d'espérer. De quoi s'agit-il ?… Seriez-vous brouillée avec M. Vitrac ?… Dans ce cas, je ne pourrais guère vous servir… je le connais trop peu… et puis il y a le proverbe : Entre l'arbre et l'écorce…

— Que m'importe Vitrac ?… je ne le reverrai de ma vie.

— Voilà du nouveau, par exemple !… Que vous a-t-il donc fait ?

— Il m'a trompée… cette femme qu'on a tuée était sa maîtresse… Mais s'il n'y avait que cela…

— Ah ! mon Dieu !… quel crime a-t-il donc commis ? demanda le capitaine, beaucoup plus intrigué qu'effrayé.

Vanda tira une lettre de son corsage et la lui tendit en lui disant :

— Lisez !

Pour le coup, le capitaine resta stupéfait. Il s'attendait à tout, excepté à entendre Vanda lui demander de lire une lettre à elle adressée. C'était bien à elle, car du premier coup d'œil il avait lu le nom de la dame sur l'enveloppe qu'elle lui présentait.

Et comme il hésitait à la prendre :

— Lisez ! reprit-elle. Que craignez-vous ?

— Oh ! rien… mais si c'est un billet doux que vous avez reçu d'un amoureux, je n'ai pas la moindre envie d'en prendre connaissance. Il me semblerait que j'assiste à un duo d'amour chanté par un autre… et pour jouer ce rôle passif, je manque d'habitude.

— Il n'est pas question d'amour dans cette lettre. Lisez, vous dis-je !

— Et quand j'aurai lu…

— Je vous demanderai… vos conseils… je n'ose pas dire : votre protection.

— Alors… puisqu'il s'agit de vous rendre service… je me risque.

Cavaroc, de plus en plus intrigué, tira de l'enveloppe un papier qu'il déplia et lut tout haut :

« Je vous ai fait du bien, et maintenant j'ai besoin de vous. Je ne compte pas beaucoup sur votre reconnaissance, car je connais les femmes… »

— Cet homme a lu Schopenhauër, dit en riant le capitaine.

« Mais vous me connaissez, moi, et vous croirez sans peine que si vous refusiez de me rendre le service que j'attends de vous, ce refus vous coûterait très cher. Quand je promets, je tiens, vous le savez par expérience. Je ne vous ai jamais fait attendre un cadeau promis. La punition non plus ne se ferait pas attendre… »

— Voilà un grossier personnage ! s'écria Cavaroc ; reprocher à une femme ce qu'on lui a donné, c'est le fait d'un goujat.

— Goujat… voleur… assassin, dit Vanda d'une voix sourde. Il est tout cela et peut-être pis.

— Pis, ce serait difficile. Comment, diable ! avez-vous pu vous lier intimement avec un scélérat si complet ?

— Je vous le dirai… ce sera mon premier châtiment, mais…

— Et quel service peut-il bien attendre de vous ?

— Lisez ! mais lisez donc !

La situation se corsait, et maintenant Cavaroc ne demandait pas mieux que d'aller jusqu'au fond de ce mystère encore plus répugnant qu'inquiétant.

Il ne se doutait guère que le temps était aux découvertes épistolaires, et que le lendemain Jean Dangalas lirait au grand-père d'Augustine une lettre qui éclaircirait un autre côté des ténébreuses intrigues où se trouvaient pris quelques innocents des deux sexes.

Et il continua, non sans dégoût, la lecture de ce billet menaçant.

« Voici ce que je vous demande… c'est-à-dire ce que je veux. Je me suis vengé d'une femme qui m'avait offensé. Je l'ai tuée. Il ne me reste plus qu'à quitter la France pour n'y jamais revenir, et je partirai demain. Mais, ce soir, je ne peux pas rentrer chez moi. La police y est. Il me faut un refuge pour cette nuit. Vous me le fournirez. Chez vous, personne ne sait qui je suis. On ne viendra pas m'y chercher. J'y arriverai à minuit et je compte vous y trou-

ver seule. Envoyez votre femme de chambre coucher dehors. Demain, de grand matin, je partirai sans oublier de payer largement l'hospitalité… que j'exige.

« C'est tout. »

— C'est parbleu bien assez ! ricana le capitaine. Mais il y a un post-scriptum… Voyons ça…

« Le même commissionnaire qui vous remettra cette lettre vous apportera une caisse que vous voudrez bien recevoir dans votre appartement. Elle ne vous encombrera pas longtemps. Je la ferai enlever demain matin. Elle contient des valeurs. Vous voyez que j'ai encore confiance en vous.

« Je n'ai pas besoin, je pense, d'ajouter que si vous vous avisiez de me trahir, j'en serais averti à temps et je vous condamnerais à mort. J'ai quelque part un ami, — un complice, si vous voulez, — qui se chargerait de l'exécution.

« J'y perdrais ma caisse, mais vous ne profiteriez pas des valeurs qu'elle contient et vous y perdriez, vous… la vie.

« À minuit donc ! Je sonnerai quatre coups, espacés deux par deux. N'ouvrez qu'à ce signal. »

— Cette fois, c'est bien tout, dit Cavaroc. Il y manque une signature, mais je comprends que l'auteur ait préféré garder l'anonyme. Alors, vous avez pris au sérieux cette agréable missive ?

— Vous me le demandez ?

— Mais oui, car elle me fait à moi l'effet d'une ridicule plaisanterie. Nous sommes presque à la veille du 1 avril… c'est un poisson anticipé.

— Vous ne songez pas que je connais celui qui me l'a écrite.

— Vraiment ? Et vous avez été, comme il le prétend…

— Sa maîtresse ? Oui, dans le plus mauvais sens du mot. Cet homme m'a payée, et je l'ai toujours exécré.

— Vous êtes franche, dit ironiquement le capitaine.

— Franche jusqu'au cynisme, vous le voyez. Pourquoi ne le serais-je pas ? J'ai posé dans les ateliers, mais jamais pour la femme honnête. J'ai aimé Vitrac… je ne l'aime plus… et je n'aimais pas encore quelqu'un que j'ai aimé depuis. J'ai rencontré cet homme qui m'a fait des propositions brillantes… je l'ai pris…

— Naturellement !

— Du reste, il ne me gênait pas beaucoup. Il venait rarement et jamais sans me prévenir de sa visite.

— C'est un étranger, à ce que j'ai cru comprendre ?

— Un Grec, je crois ; il se nomme Constantin Caritidès.

— Vous avez dit : Caritidès ! s'écria le capitaine.

Il n'avait pas oublié le récit fait par Hélène à Jonville, qui le traduisait à son ami presque au fur et à mesure, et la lumière se faisait dans son esprit.

Caritidès, c'était le mari et le meurtrier d'Irène, l'ami du faux comte Borodino, le scélérat qui avait disparu après avoir assassiné sa femme.

Et cet homme avait été l'entreteneur de cette Vanda qui ne valait pas mieux que ses pareilles. Il l'avait prise sans doute pour

appliquer la peine du talion à Paul Vitrac, qui était l'amant d'Irène, et il ne s'était pas contenté de cette vengeance anodine. Il avait égorgé l'infidèle et il avait jeté la tête de la décapitée aux pieds de Vitrac, au milieu d'une fête.

M. Borodino et lui s'étaient partagé les rôles. L'un avait fait le fort de la halle, l'autre avait fait le moine, venu en éclaireur pour signaler à son complice le moment d'entrer dans le bal avec son sanglant fardeau sur ses épaules.

Sur Borodino, le capitaine était fixé. Borodino avait déguerpi. La police le cherchait. Le retrouverait-elle ? Cavaroc n'y pouvait rien. Mais Cavaroc apprenait tout à coup que l'autre était encore à Paris et qu'il coucherait le soir même chez cette Vanda, bien inspirée d'être venue demander aide et protection à l'ami de Jonville.

C'était providentiel, mais c'était trop beau pour que le capitaine se décidât tout de suite à y croire.

Comment ce misérable pouvait-il être assez stupide pour se mettre à la merci d'une fille qu'il devait mépriser et qui aurait dû ne lui inspirer aucune confiance ?

Avait-il formé le projet de la tuer chez elle pour se débarrasser d'un témoin de sa vie ? Cavaroc était assez disposé à le croire, mais il se demandait encore si cette lettre n'était pas une mystification dont il n'apercevait pas le but, à moins que ce but ne fût de faire prendre le change à la police, si Vanda s'avisait d'aller la remettre à un commissaire.

— Oui, reprit-elle, il s'appelle Caritidès. Il demeurait à Passy et il était marié. Voulez-vous que je vous fasse son portrait en deux

mots ? C'est un colosse qui m'aurait assommée d'un seul coup de poing. J'en avais peur.

— Croyez-vous, vraiment, qu'il viendra à minuit ? demanda Cavaroc.

— Je le crois si bien que je me suis réfugiée chez vous, et que pour rien au monde je ne rentrerais cette nuit chez moi, rue Condorcet.

— Mais si c'était sérieux, vous auriez déjà reçu cette caisse qu'il vous annonce.

— Je l'ai reçue. Elle est arrivée avec sa lettre. J'étais sortie. Le commissionnaire qui la portait l'a montée dans mon appartement. Ma bonne y était, et je ne lui avais pas donné d'ordres. Elle l'a fait déposer dans mon cabinet de toilette. C'est là que je l'ai trouvée en rentrant. Elle y est encore.

— Comment est-elle, cette caisse ?

— Plus longue que large, fermée par trois serrures et horriblement lourde. L'homme n'en pouvait plus. Si elle est pleine d'or, il doit y en avoir pour plus de cent mille francs.

— Cent mille francs ! répéta le capitaine, c'est une jolie somme, et ce coquin mériterait bien qu'on la lui confisquât.

— Oh ! je n'y toucherai pas ! s'écria Vanda, et je ne lui rendrai pas sa malle, car je ne serai pas là pour lui ouvrir quand il viendra sonner, cette nuit.

— Votre femme de chambre y sera.

— Non. Je lui ai donné congé jusqu'à demain.

— Alors il enfoncera votre porte.

— Je ne crains pas cela. Le bruit réveillerait toute la maison. Le portier monterait.

— Bon ! mais quand il était votre amant, il devait avoir une clef de votre appartement et il l'a gardée.

— Une clef ! s'écria Vanda, jamais ! Pour moi c'est un principe : quand un homme a une clef, la femme n'est pas libre chez elle ; Vitrac lui-même n'en a jamais eu.

Cavaroc sourit de cette véhémente profession de foi. C'était bien celle d'une créature qui vivait de ses amants et qui les trompait tous.

Depuis qu'elle parlait de cet étrange dépôt d'une caisse pleine de trésors, le capitaine, qui n'y croyait qu'à moitié, se demandait, pour la première fois depuis la nuit du bal, s'il avait bien le droit de rester indifférent aux efforts que faisait la justice pour retrouver l'assassin d'Irène.

Jusqu'à cette heure, il ne s'était occupé du crime et de ceux qui l'avaient commis que platoniquement, c'est-à-dire en amateur.

Il était bien allé, ce soir-là, rue Berton, pour savoir ce qui s'y passait, mais uniquement par curiosité, et après l'avoir satisfaite, il s'était bien gardé d'apprendre au brigadier Marchais où se trouvait la nièce de M. Borodino.

Il s'était tu, de peur de compromettre son ami Jonville, mais il n'avait pas le même scrupule à l'endroit de Vanda, et maintenant il dépendait probablement de lui de faire arrêter ce Caritidès qui se vantait dans sa lettre d'avoir tué la décapitée.

Et il commençait à se dire que, dans la situation où l'avaient mis les confidences très inattendues de Vanda, l'abstention serait presque un crime, non seulement envers ce qu'on appelle la société, — une abstraction dont il se souciait médiocrement, — mais encore envers cette touchante Hélène qui courrait de terribles dangers tant que le meurtrier de sa sœur ne serait pas pris.

Borodino était probablement à l'abri de l'autre côté de la frontière, mais Caritidès n'avait pas encore quitté Paris, et il annonçait à Vanda sa très prochaine visite.

Fallait-il donc laisser échapper une occasion qui ne se présenterait plus de débarrasser la terre d'un scélérat ? Cavaroc pensa le contraire.

Il lui répugnait de se faire le pourvoyeur de la police, mais il était prêt à payer de sa personne et il dit tout à coup :

— Pourquoi ne rentreriez-vous pas chez vous ce soir, puisque vous êtes sûre que cet homme ne pourra pas s'y introduire malgré vous ?

— Jamais ! répondit énergiquement Vanda. J'aurais trop peur.

Et comme le capitaine haussait imperceptiblement les épaules, elle ajouta avec une certaine amertume :

— Je vous gêne donc bien que vous répugnez tant à me laisser passer la nuit dans votre appartement ? J'y coucherai, si vous voulez, sur une chaise, ou à votre porte, sur le paillasson… tout, plutôt que de m'exposer à tomber dans les griffes de ce vieux scélérat !

— Ah ! il est vieux ?

— Il n'est pas jeune, mais il est féroce comme un tigre et fort comme un Turc… qu'il est.

— Turc ?… Ne m'avez-vous pas dit qu'il était Grec ?

— C'est la même chose, dit Vanda qui n'était pas très ferrée sur la géographie.

— Pas tout à fait… mais il ne s'agit pas de sa nationalité. Voyons !… décidément, vous ne voulez pas retourner rue Condorcet ?

— Non… cent fois non… Si vous me chassez, je n'aurai plus qu'à errer par les rues… on me mettra au poste… Ça m'est égal… Je ne rentrerai pas cette nuit rue Condorcet.

— Pas même avec moi ?

— Comment ! vous m'offrez de me reconduire !

— Pourquoi pas ?… j'ai souvent reconduit des femmes moins jolies que vous… et j'espère que vous ne me croyez pas capable de vous laisser dormir sur la banquette de mon antichambre… encore moins de vous chasser.

— Je vous remercie, mon capitaine, murmura Vanda, visiblement touchée de la proposition, mais je ne redoute pas de faire le trajet toute seule… Ce que je redoute, c'est de rester seule dans mon appartement, et comme vous me quitteriez à la porte de ma maison…

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends.

— Quoi ! vous monteriez chez moi ?

— Parfaitement… et je vous y tiendrai compagnie tant que ce sera nécessaire.

— Vrai ?… bien vrai ?… Un si long tête-à-tête avec moi ne vous effraye pas ?

Vanda en était déjà à minauder.

— Pas du tout, répondit nettement Cavaroc.

— Alors, ce n'est pas la peine de faire le voyage de la rue Condorcet. Nous serons aussi bien ici, et je ne serai pas tout le temps sous la menace du coup de sonnette de cet homme.

— C'est justement pour être là quand il sonnera que je préfère aller chez vous. Du moins, il trouvera à qui parler.

— Vous lui ouvririez ?

— Mais oui… et je m'expliquerai avec lui.

— Je ne veux pas !… s'écria Vanda. Il vous tuerait !

— On ne me tue pas comme ça, dit en riant Cavaroc. Je ne me laisserai pas faire, et s'il s'avisait d'essayer, c'est moi qui le tuerais… Je vais me munir de mon revolver d'ordonnance, et je n'hésiterais pas une minute à lui brûler la cervelle.

— Un meurtre chez moi !… il ne manquerait plus que ça !

— Chère madame, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. Sa tête vaut moins qu'un œuf, s'il faut croire ce que vous me dites de lui, et je le crois. J'espère du reste ne pas être obligé d'en venir là. Je me contenterai d'envoyer chercher des sergents de ville et de leur consigner mon prisonnier ; oui, mon prisonnier, car je commencerai par m'assurer de sa personne.

— Vous ne le connaissez pas ! vous ne savez pas à quel bandit vous aurez affaire !

— Je m'en doute, et avant de partir, je vais prendre mes précautions. À quel étage demeurez-vous, rue Condorcet ?

— Au premier, sur le devant, répondit en se rengorgeant la poseuse parvenue.

— Très bien. Vos fenêtres donnent sur la rue. C'est ce qu'il me faut. Maintenant je réponds de tout.

Et, sans laisser à Vanda le temps de formuler une objection, le capitaine sonna.

Le groom entra, et son maître lui dit :

— Mon ordonnance doit être rentrée ?

— Oui, mon capitaine. Elle vient d'arriver. Elle est à l'écurie en train de frictionner la jument, qui est encore malade.

— Bon ! tu vas aller immédiatement me chercher une voiture de place, et tu viendras m'avertir dès qu'elle sera en bas. J'y monterai avec madame, et après tu prendras un autre fiacre avec mon ordonnance, et vous vous ferez conduire rue Condorcet.

Quel numéro ? demanda Cavaroc à Vanda, qui répondit :

— Numéro 49.

— Vous descendrez un peu avant d'y arriver, reprit-il en s'adressant à Médard, et vous vous mettrez en faction en face de la maison, de l'autre côté de la rue. Vous resterez là jusqu'à ce que je vienne vous relever de garde.

— Oui, mon capitaine.

— Vous pourrez faire les cent pas sur le trottoir, mais vous ne perdrez pas de vue les fenêtres du premier étage du 49. Si j'ai besoin de vous, j'en ouvrirai une et je vous appellerai.

As-tu compris ?

— Oui, mon capitaine.

— Alors, file et sois ici dans cinq minutes avec les deux guimbardes. Si tu me sers bien cette nuit, je te garderai à mon service. Sinon, tu sais ce qui te pend au nez.

Dès que Médard eut tourné les talons, Vanda posa ses mains sur les épaules de Cavaroc et lui dit, les yeux dans les yeux :

— Mon beau capitaine, avec vous, j'irai où vous voudrez.

Cavaroc aurait préféré un consentement moins tendrement exprimé, car ce n'était pas pour les beaux yeux de Vanda qu'il allait s'embarquer dans cette expédition assez hasardeuse ; mais il lui suffisait que Vanda le secondât en le recevant chez elle.

Il se faisait fort de contenir les velléités amoureuses de la dame, si elle en manifestait quand ils seraient en tête à tête.

— À la bonne heure ! dit-il d'un air dégagé. Je savais bien que vous n'étiez pas si poltronne que vous le prétendiez.

— Je n'avais peur que pour vous.

— Merci !… et puisque vous vous fiez à moi, tout ira bien.

Médard revint annoncer que les voitures étaient en bas. Vanda, en s'installant dans le fumoir, n'avait pas osé ôter son cha-

peau, et le capitaine, qui venait de rentrer, n'avait pas eu le temps d'ôter son pardessus.

Ils n'avaient donc qu'à descendre, et ils descendirent.

Cavaroc cependant n'oublia pas son revolver, qu'il n'eut qu'à décrocher d'une panoplie.

Un instant après, Vanda et lui roulaient vers la rue Condorcet, serrés l'un contre l'autre, un peu plus que ne l'aurait souhaité l'officier. Le coupé étant très étroit, le contact était forcé.

Ils parlèrent peu pendant le trajet. Vanda maintenant faisait la brave, mais, au fond, elle se préoccupait, beaucoup plus qu'elle n'en voulait convenir, de la suite de cette aventure qu'elle n'avait ni prévue ni désirée.

Cavaroc, qui l'y avait poussée, ne se dissimulait pas qu'elle pourrait mal finir et se préparait à tout événement.

La maison qu'habitait la maîtresse un peu délaissée de Paul Vitrac était presque neuve. De la rue, elle avait très bon air, et intérieurement, c'était encore mieux.

Un large vestibule bien éclairé conduisait à un bel escalier dont les marches étaient garnies d'un tapis jusqu'au troisième palier.

Vanda ne demeurait pas si haut.

Le capitaine remarqua en passant que le portier, confiné dans une vaste loge, ne s'était pas dérangé pour voir avec qui rentrait sa locataire, et il sut gré à Vanda de ne pas s'être arrêtée pour causer avec son concierge, comme le font volontiers les demoiselles de petite marque.

Elle paraissait avoir pris son parti de ce retour et de ses conséquences ; car elle monta si vite que Cavaroc eut de la peine à la suivre.

— Nous y sommes, dit-elle en introduisant une clef minuscule dans la serrure de sûreté qu'elle avait fait poser en prenant possession de l'appartement. Vous allez voir, mon capitaine, que je ne suis pas trop mal logée pour une pauvre modèle… Oh ! je n'espère pas vous éblouir… je sais que vous fréquentez des dames du grand monde… et je n'ai pas encore mon hôtel à moi, comme tant d'autres qui ne me valent pas.

— Ça viendra, dit le capitaine, qui n'avait pas la moindre envie de lui offrir le petit hôtel de ses rêves.

Il n'était pas venu pour admirer le luxe de l'installation de Vanda, un luxe de débutante qui n'était pas fait pour l'étonner. Il en avait vu bien d'autres, et ce fut par pure politesse qu'il loua les jardinières fleuries qui entouraient l'antichambre et la lampe de vieux sèvres qui l'éclairait d'une lueur discrète.

La dame lui fit grâce du salon et le conduisit tout droit dans la chambre à coucher, dont l'inévitable lit Renaissance occupait à lui tout seul la moitié.

Des divans de toutes formes et de toutes couleurs garnissaient le reste. On n'avait que l'embarras du choix.

L'ensemble n'était pas de trop mauvais goût. Seulement, il y avait trop de glaces. Vanda en avait mis partout. Peut-être lui servaient-elles à étudier à l'avance les poses qu'elle devait exécuter pour Paul Vitrac… ou pour d'autres.

— C'est très réussi, dit sans conviction le capitaine qu'elle interrogeait des yeux ; mais votre femme de chambre a eu tort de tout fermer. Ne trouvez-vous pas qu'on respire ici un air… que je ne sais comment définir ?…

— Oui… c'est vrai… je ne m'en étais pas encore aperçue, quand je suis sortie pour aller chez vous. Rien ne nous empêche d'ouvrir une fenêtre.

— Ma foi ! je ne demande pas mieux, d'autant que je vais m'y mettre pour voir si mes gens sont à leur poste.

— Celle-ci, dit Vanda en passant dans son cabinet de toilette, qui n'était séparé de la chambre que par un rideau de soie.

Elle ouvrit elle-même. Le capitaine regarda dans la rue et dit :

— Ils y sont. Ils n'ont pas perdu de temps. Me voilà tranquille. Je sais que je puis compter sur eux.

Vous déplaît-il que nous laissions un instant la croisée ouverte ? Il me semble que dans cette pièce capitonnée du haut en bas l'odeur est encore plus prononcée.

— Nous n'allons pas y rester. Nous serons beaucoup mieux dans ma chambre. Mais il faut d'abord que je vous montre la fameuse caisse.

La voici ! dit Vanda en heurtant du bout de sa bottine une manière de coffre oblong, qu'on avait posé dans un coin. Et voyez s'il est lourd ! J'ai beau le pousser du pied, je n'arrive pas à le remuer. Qu'en ferai-je, mon Dieu ! quand vous m'aurez délivrée de son propriétaire ?

— Nous verrons ça plus tard, murmura Cavaroc en examinant ce singulier colis. Quelle heure est-il ?… Onze heures vingt-cinq, se répondit à lui-même le capitaine, après avoir consulté sa montre. Ce drôle vous a écrit qu'il viendrait à minuit ?…

— Nous avons une demi-heure à nous… et d'ailleurs nous ne sommes pas forcés de lui ouvrir.

— Forcés ?… non… mais…

— Il n'entrera pas malgré nous. J'ai poussé le verrou de sûreté. Venez donc vous asseoir près de moi, sur ce divan… je suis brisée et j'ai tant de choses à vous dire !

Cavaroc comprit ; mais il se croyait à l'abri des surprises sensuelles, et il se laissa conduire jusqu'au divan, où Vanda prit aussitôt une pose allongée et alanguie qui n'allait guère à l'air de son visage éclairé par ses grands yeux de braise.

Le capitaine manquait d'habitude pour jouer le rôle difficile et un peu ridicule de Joseph. En toute autre occasion, il ne se serait pas fait prier pour se rendre aux avances d'une des femmes les plus désirables qu'il eût jamais rencontrées depuis son entrée au service militaire, — c'est-à-dire au service des dames, comme on disait jadis ; pour lui, cela remontait à la même époque, car ses premières bonnes fortunes dataient de son passage à l'École de Saint-Cyr.

Vanda était plus que belle, Vanda était excitante, on dirait maintenant : troublante, et, de plus, elle était taillée sur le modèle qu'il préférait ; Vanda était son type.

Les Turcs aiment les beautés plantureuses, et Cavaroc était Turc en ce point.

Mais, en ce moment, Cavaroc n'était plus lui-même. Enflammé tout à coup d'un beau zèle pour venger la sœur d'Hélène, il ne pensait qu'à faire justice de l'assassin, si le misérable avait l'audace de se présenter, comme il l'avait annoncé, chez cette Vanda qu'il méprisait assez pour compter qu'elle le recevrait, sachant qu'il avait tué sa femme.

Et, en vérité, le moment eût été mal choisi pour se laisser conquérir par l'infidèle maîtresse de Paul Vitrac.

Vanda n'y regardait pas de si près. Peu lui importaient l'heure et le lieu, pourvu qu'elle conquît son beau capitaine.

Il était resté debout devant elle, pendant qu'elle se tordait sur le divan où elle s'était jetée. Elle lui prit les deux mains en s'efforçant de l'attirer à elle, et comme il résistait, elle tomba à ses genoux en disant d'une voix saccadée :

— Viens !... je t'aime... viens, mon Jacques !

Et ces mains qu'elle tenait, les robustes mains du capitaine, elle se mit à les couvrir de baisers passionnés.

C'était le monde renversé.

Cavaroc aurait pu prendre la chose gaiement, s'il n'eût été dominé par l'idée fixe d'en finir avec le meurtrier d'Irène ; mais il sentait la patience lui échapper, et il allait en venir à brutaliser cette Mme Putiphar de la rue Condorcet, lorsqu'un violent coup de sonnette résonna dans l'appartement.

Vanda se releva, comme si elle eût été secouée par une commotion électrique, et les feux dont elle brûlait s'éteignirent encore plus vite qu'ils ne s'étaient allumés.

— Lui !… déjà ! dit entre ses dents le capitaine.

Vanda, pâle comme une morte, s'accrocha au bras du capitaine en murmurant :

— Défendez-moi !

La peur avait chassé les idées amoureuses, le bruit de la sonnette avait coupé court à l'élan qui venait de la jeter aux pieds de Cavaroc. Maintenant elle suffoquait. La passion brusquement comprimée l'étouffait.

Cavaroc, qu'elle aurait gêné pour s'expliquer avec l'homme au colis, commença par se débarrasser d'elle, en la menant dans le cabinet de toilette où il la laissa. Après quoi, il revint se planter en face de la porte de l'appartement et il attendit.

D'un coup d'œil rapidement jeté dans la rue, par la fenêtre restée ouverte, il s'était assuré que son groom et son ordonnance étaient toujours à leur poste, et il avait la main sur son revolver.

Il ne comptait pas s'en servir pour casser la tête d'emblée à M. Caritidès, mais il se préparait à s'en faire un porte-respect, au cas très probable où la discussion avec ce gredin deviendrait orageuse.

Le capitaine, à vrai dire, n'avait pas de plan de conduite bien arrêté, mais il avait un but qui était de s'assurer de la personne de l'assassin d'Irène. Si ce misérable résistait, tant pis pour lui ! Le capitaine aurait recours aux grands moyens, et avant d'en arriver là, il s'inspirerait des circonstances.

On sonna une seconde fois, et beaucoup plus fort. M. Caritidès s'impatientait.

Il fallait en finir. Cavaroc marcha vers la porte et s'apprêta à ouvrir en se plaçant de façon à se couvrir avec le battant quand il l'attirerait à lui.

Il avait eu soin de ne pas fermer la porte de communication entre l'antichambre et les autres pièces, qui se commandaient toutes.

Il calculait que le visiteur de minuit passerait sans le voir et s'en irait tout droit jusqu'au fond de l'appartement, croyant que Vanda s'y était réfugiée.

Si Cavaroc s'était montré en ouvrant, le Caritidès, en se trouvant face à face avec un homme, aurait pu reculer, descendre précipitamment l'escalier, demander le cordon et sauter dans la rue.

Les domestiques du capitaine, qui n'avaient pas encore reçu l'ordre de l'arrêter, l'auraient certainement laissé passer, et Cavaroc ne voulait pas en être réduit à courir après lui, en criant : « Au voleur ! »

Il allait mettre la main sur la serrure, lorsqu'une grosse voix s'éleva, qui disait très haut :

— Ouvrez, au nom de la loi !

Le capitaine s'attendait à tout, excepté à entendre crier cette formule à l'usage exclusif des commissaires de police dans l'exercice de leurs fonctions.

Il comptait recevoir un criminel, et c'était la justice qui arrivait. Il y avait de quoi s'étonner, et Cavaroc s'étonna si bien qu'il supposa que Caritidès, pour décider Vanda à le recevoir, avait

imaginé d'imiter les façons de procéder des représentants de l'autorité judiciaire.

Quoi qu'il en fût, il fallait ouvrir, et, sans oublier de se placer derrière le battant mobile, il ouvrit.

Ce qu'il avait prévu arriva. Un homme entra vivement et traversa l'antichambre sans se retourner.

Cet homme, que Cavaroc ne reconnaissait pas, ne ressemblait pas du tout au portrait que Vanda avait fait de son terrible entreteneur, car il était de moyenne taille et d'assez chétive apparence. Deux hommes de mauvaise mine le suivaient de près, et l'on entendait des pas sur le palier.

Cavaroc était fixé. Ces gens appartenaient réellement à la police. Avaient-ils eu vent de la visite de Caritidès et venaient-ils, à seule fin de l'arrêter quand il se présenterait, établir chez Vanda ce qu'en leur langue ils appellent une souricière ? Cavaroc le crut et ne s'en affligea point. Ils allaient lui épargner le désagrément de faire lui-même cette vilaine besogne. Mais il fallait expliquer sa présence, et il ne chercha point à se soustraire à cette obligation. Au contraire, il se montra, et sans s'occuper des agents qui n'avaient pas encore dépassé l'antichambre, il appela :

— Monsieur ! monsieur !

Le chef qu'il interpellait fit volte-face et revint sur ses pas. Ses subalternes entrèrent. En un clin d'œil, le capitaine fut entouré et apostrophé ainsi par l'homme qui dirigeait l'expédition :

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

— Rien. J'y suis, voilà tout, répondit Cavaroc, et ce n'est pas à moi que vous en avez, je suppose. J'appartiens à l'armée et j'ai le grade de capitaine.

— Êtes-vous en mesure de justifier de la qualité que vous prenez ?

— Oui, si vous voulez m'en laisser le temps. Vous devez bien penser que je n'ai pas ma commission d'officier dans ma poche.

Le chef, qui n'était autre que Grisaille, semblait peu disposé à se contenter de cette réponse ; mais un des agents qui étaient entrés après lui prit la parole pour dire :

— Je connais très bien monsieur ; j'ai servi sous ses ordres.

Cavaroc regarda l'homme qui lui venait en aide et vit que cet homme était le brigadier Marchais, qu'il avait laissé rue Berton deux heures auparavant.

Cavaroc le retrouvait rue Condorcet.

Ce Marchais, qu'on employait dans toutes les expéditions délicates, devait être un agent hors ligne, et son témoignage avait du poids.

M. Grisaille aussi revenait de la rue Berton. Cavaroc l'y avait vu, et M. Grisaille n'y avait pas vu Cavaroc, qui avait eu soin de ne pas se montrer pendant la visite domiciliaire.

— Alors, demanda le chef, monsieur est bien…

— Capitaine au 9 cuirassiers, répondit Marchais.

— Détaché à l'École de guerre, acheva le capitaine, et domicilié avenue de Lamotte-Picquet… Jacques Cavaroc.

Le nom ne disait rien à M. Grisaille, car le capitaine n'avait, pas plus que son ami Jonville, été signalé comme ayant assisté au bal de Paul Vitrac, et l'instruction ne s'était pas occupée de lui.

— Très bien, monsieur, reprit Grisaille. Vous savez chez qui vous êtes ?

— Chez une jolie femme, parbleu !

— Est-ce à dire que vous êtes son amant ?

— Non. Cela pourrait être, mais cela n'est pas.

— Alors je suis obligé de vous demander pourquoi vous êtes chez elle, à l'heure qu'il est.

— C'est la première fois que j'y viens, dit Cavaroc, décidé à ne pas mentir. Elle a reçu une lettre de menaces qui l'a beaucoup effrayée… elle me connaissait un peu… elle est accourue chez moi et elle m'a prié de la conduire ici, parce qu'elle n'osait pas y rentrer seule. Il n'y a pas une heure que j'y suis.

— Une lettre de menaces, dites-vous ?

— Oui, d'un monsieur qui l'a été, lui, son amant, et qui s'est brouillé avec elle ; il lui a écrit qu'il viendrait chez elle à minuit, et elle avait peur d'une scène… Je l'aurais reçu, s'il était venu… quand vous avez sonné, j'ai cru que c'était lui.

— Mais elle… la femme… elle est encore ici ?

— Oui, certes. Seulement votre coup de sonnette l'a si fort effarouchée qu'elle s'est réfugiée tout au fond de son appartement… dans le cabinet de toilette.

— C'est bien, monsieur. Je vais l'interroger, et je désire que vous assistiez à l'interrogatoire.

Cavaroc fit signe qu'il ne demandait pas mieux. M. Grisaille tira Marchais à part, lui donna tout bas des instructions qui devaient avoir trait à la surveillance de l'appartement et dit au capitaine :

— Veuillez me montrer le chemin.

Cavaroc passa dans la salle à manger, contiguë à l'antichambre, et conduisit Grisaille, à travers le salon et la chambre à coucher, jusqu'au cabinet où Vanda attendait, plus morte que vive, le retour de son défenseur, qu'elle croyait occupé à s'expliquer avec le redoutable Caritidès.

Ces messieurs n'aperçurent pas tout d'abord Vanda. Le lieu n'était éclairé que par le reflet des bougies allumées dans la chambre, et la dame se tenait dans le coin le plus obscur du cabinet de toilette.

— Où êtes-vous ? cria le capitaine. Je vous amène monsieur, qui est commissaire de police et qui désire vous voir.

Ce bref discours produisit un effet magique. Vanda se leva brusquement, et Cavaroc reconnut alors que, pour mieux se cacher sans doute, elle s'était assise sur la caisse envoyée par M. Caritidès.

L'annonce inattendue de l'arrivée de ce commissaire, au lieu d'effrayer Vanda, l'avait évidemment rassurée, et Cavaroc en conclut qu'elle aimait mieux avoir affaire à la police qu'à son ancien amant.

M. Grisaille, qui tenait à y voir clair pour instrumenter, invita la dame à revenir dans la chambre à coucher, et elle ne fit aucune difficulté pour l'y suivre.

— Je ne vous demande pas qui vous êtes… je le sais, commença-t-il en dévisageant Vanda. Depuis plusieurs années vous vivez maritalement avec M. Vitrac, artiste peintre, qui demeure place Pigalle.

— Maritalement, non ; je n'ai jamais habité avec lui, balbutia l'interrogée.

— Peu importe ; vous êtes sa maîtresse attitrée, et c'est vous qui avez fait les honneurs du bal travesti qu'il a donné le jeudi de la mi-carême.

— C'est vrai, mais…

— Vous étiez présente quand un homme déguisé en porte-faix a jeté sur le parquet une tête coupée.

— Moi et beaucoup d'autres.

Vanda allait ajouter : « Monsieur que voici y était comme moi. » Mais Grisaille lui coupa la parole en lui demandant :

— Cette femme qu'on a décapitée, vous la connaissiez ?

— Moi ! s'écria Vanda. Jamais je ne l'avais vue.

— Vous mentez.

— Non, monsieur. Je vous le jure sur les cendres de ma mère qui est morte…

Ce serment, cher aux filles de concierges, fit sourire Cavaroc et hausser les épaules à M. Grisaille.

— Pas de phrases inutiles ! dit-il sévèrement. Vous connaissiez la victime, puisque vous étiez la maîtresse de l'assassin. Oh ! ne faites pas l'étonnée ! Vitrac était votre amant, mais il n'était pas le seul. Vous en aviez un autre… un riche étranger…

— Caritidès !… C'est lui qui a tué cette malheureuse.

— Vous avouez cela ?

— Mais je ne le savais pas… Je ne l'ai su qu'aujourd'hui.

— Et vous avez gardé pour vous cette découverte !

— J'ai couru chez monsieur… qui est officier… je lui ai dit ce que je venais d'apprendre et je l'ai supplié de m'accompagner chez moi pour me défendre contre cet homme… qui devait venir ici, à minuit… Ah ! s'il venait maintenant, je serais bien contente, car vous l'arrêteriez !…

— Monsieur, dit Grisaille en regardant fixement Cavaroc, lorsque tout à l'heure vous m'avez parlé de cette visite attendue, il s'agissait donc de l'assassin ?

— Mais oui, répondit le capitaine.

— Vous le saviez et vous ne me l'avez pas dit ?

— Vous ne m'en avez pas laissé le temps. J'allais vous le dire, au moment où vous m'avez requis de vous amener ici…

— Et cet homme n'est pas venu ?

— Pas jusqu'à présent, et je commence à croire qu'il ne viendra pas.

— Moi, je suis sûr qu'il n'en a jamais eu l'intention. Il doit se douter qu'il a été dénoncé et que cette maison est surveillée. Il ne sera pas assez fou pour se jeter dans la gueule du loup. Laissez-moi interroger cette fille.

Vanda levait les yeux au ciel et se tordait les mains. Mais cette pantomime expressive ne toucha pas Grisaille, qui lui dit durement :

— Écoutez-moi. L'instruction s'est d'abord égarée. On a accusé un homme qui a commis d'autres méfaits, mais qui n'est pas l'auteur de l'assassinat. Nous connaissons le coupable. C'est le mari de la victime. Il a été votre amant. Sa femme a été la maîtresse de Vitrac. Il s'est vengé d'elle et de lui. Vous l'y avez aidé. Et cette femme, c'est chez vous qu'il l'a tuée, après l'y avoir attirée sous un prétexte quelconque.

— C'est invraisemblable ! murmura Cavaroc.

— Laissez-moi achever, monsieur. On l'a tuée et on lui a coupé la tête, qu'on a jetée aux pieds de Vitrac, au milieu d'une fête. Personne ne l'a reconnue, cette tête, et on n'a jamais retrouvé le corps. Maintenant, je sais où il est.

— Vraiment ? s'écria le capitaine.

— Il est ici… dans cet appartement que je vais visiter, si cette fille refuse de me dire où elle l'a caché.

Vanda ne répondit que par un gémissement. Elle était atterrée, et le capitaine, ému par les affirmations précises de Grisaille,

se prenait à douter qu'elle fût innocente.

Tout à coup la mémoire de l'odorat lui revint. Il se rappela la sensation désagréable qu'il avait éprouvée en entrant avec Vanda dans le cabinet de toilette.

Grisaille, comme s'il eût deviné ce qu'il pensait, reprit :

— Et il n'est pas loin, ce cadavre. Ne niez pas. Je le sens. Vous auriez mieux fait de l'enterrer dans votre cave. Ah ! je sais bien que vous alliez vous en débarrasser, et que si j'avais tardé à venir, je ne l'aurais pas trouvé. Mais ce ne sera pas difficile. Mes hommes n'auront qu'à soulever quelques feuilles du parquet au bon endroit… et l'odeur va nous y conduire.

Pendant que le policier parlait, le capitaine regardait Vanda. Elle lui faisait pitié, et il s'apercevait que, depuis un instant, sa figure avait changé d'expression. Ce n'était plus de la peur ni de l'accablement, c'était du dégoût. Elle avait l'air et les gestes d'une personne tombée dans la fange, qui s'en est tirée et que poursuit l'écœurante senteur du bourbier. Elle promenait ses mains sur la jupe de sa robe, comme si elle eût cherché à se défaire des souillures qui s'y étaient attachées.

Grisaille s'empara d'un candélabre et passa dans le cabinet de toilette, en disant :

— C'est là qu'il faut chercher.

Et, posant son flambeau sur une table de marbre blanc où s'étalaient toutes sortes d'ustensiles en ivoire, il commença par fermer la fenêtre.

Il ne prenait pas cette précaution contre le vent qui aurait pu éteindre les bougies, et Cavaroc n'eut pas de peine à deviner pourquoi il tenait à se clore.

Une odeur méphitique les prit à la gorge et les fit reculer.

Vanda, qui avait suivi, chancelait, et Cavaroc remarqua que ses yeux restaient obstinément fixés sur le coin obscur où il l'avait trouvée assise quand il était entré.

— Décidément, nous brûlons ! ricana Grisaille. C'est à n'y pas tenir, et je vais me dépêcher de faire commencer les fouilles, car je serais vite asphyxié.

Il me semble que cette horrible puanteur vient de ce côté, ajouta-t-il en désignant l'angle que regardait Vanda.

Et presque aussitôt :

— J'y suis ! s'écria-t-il. Diable ! entre tous les procédés connus pour se débarrasser d'un cadavre, vous avez choisi le plus mauvais. Tous les assassins qui en ont usé ont été pincés. Je pourrais vous en citer une demi-douzaine. Et puis, vous avez vraiment trop attendu. La tête était fraîchement coupée quand on l'a jetée dans l'atelier, et les invités de Vitrac ne se sont pas doutés de ce que contenait le sac. Mais le corps est emballé depuis six jours, et l'on s'en aperçoit. Cette malle aurait été refusée à toutes les gares.

Cavaroc ne comprenait pas encore ce que voulait dire Grisaille et ce que les gares venaient faire dans son discours.

Vanda, elle, commençait à comprendre.

— Depuis quand est-il là, ce colis qui sent si mauvais ? demanda le policier.

— Depuis… ce soir, articula péniblement la poseuse.

— Un cadeau d'un de vos amis, sans doute ?

— Non… un dépôt… que je n'aurais pas reçu si je m'étais trouvée chez moi quand on l'y a apporté.

— Et vous ne vous êtes pas aperçue qu'il infectait votre appartement ?

— Je n'y étais pas.

— Vous me l'avez déjà dit… Finissons-en !

Grisaille revint dans la chambre, s'avança jusqu'à la porte du salon, qui était restée ouverte comme toutes les autres, et appela d'une voix retentissante :

— Marchais !

Le brigadier accourut de l'antichambre où il était resté.

— Un marteau… une pince… des tenailles ! lui dit son chef. Tous les concierges ont ça… Descendez à la loge, et quand vous aurez les outils, entrez ici avec deux de vos hommes… les plus vigoureux, car il faudra faire sauter les fermoirs, et ce sera dur.

Nous avions la tête… il nous manquait le corps… Il est dans ce coffre.

Cette fois, le langage de M. Grisaille était clair, et Cavaroc comprit enfin que ce policier accusait Vanda d'avoir caché chez elle et enfermé dans une malle le corps décapité d'Irène.

Et Vanda, accablée d'abord, ne tarda guère à protester énergiquement.

— Je ne sais pas s'il y est, s'écria-t-elle, mais je jure que ce coffre a été apporté ici, ce soir, pendant que j'étais absente de chez moi. C'est Caritidès qui l'y a envoyé… avec une lettre où il me dit qu'il viendra cette nuit… et qu'il l'emportera avec lui demain matin… il m'écrit aussi que le coffre est plein d'or…

— Naturellement ! Il y a des choses qu'on n'écrit pas, même à une complice. Il comptait que vous comprendriez à demi-mot et qu'il trouverait chez vous un refuge provisoire. Tout cela, en admettant que vous n'inventiez pas cette histoire.

— Y croirez-vous si je vous montre la lettre que j'ai reçue ?

— Ne la cherchez pas, dit Cavaroc en fouillant dans la poche de son pardessus. La voici, monsieur.

Et il la présenta à M. Grisaille, qui la prit et la lut avec attention.

— C'est singulier ! murmura-t-il.

— C'est même inexplicable, dit le capitaine. Voilà un scélérat qui s'amuse à avouer par écrit le crime qu'il a commis. J'aurais compris qu'il demandât l'hospitalité pour une nuit à une personne qui a eu le malheur de le connaître, mais je m'étonne qu'il ait éprouvé le besoin de lui donner des détails sur l'assassinat de sa femme. Et l'idée de faire apporter ici le cadavre est encore plus étrange.

Grisaille n'écoutait pas les raisonnements de Cavaroc. Grisaille avait tiré son portefeuille, il en avait extrait un papier qu'il était en train de comparer à la lettre.

— Il n'y a pas à s'y tromper, murmura-t-il, les deux lettres sont de la même main.

— Comment ? les deux lettres ?

— L'autre est anonyme, et elle a été adressée au chef de la sûreté. C'est une dénonciation en règle… Écoutez plutôt :

« La femme sans tête a été assassinée, rue Condorcet, 49, dans l'appartement d'une fille nommée Vanda, qui est la maîtresse du peintre Vitrac. Le corps de la décapitée est encore chez cette fille. Il n'y sera plus demain. Mais si la police veut y faire une descente cette nuit, elle l'y trouvera. Elle pourra arrêter la Vanda et son complice. Mais il faut agir immédiatement. Demain, il serait trop tard. »

— Voici qui est plus extraordinaire que tout le reste ! s'écria Cavaroc. Un assassin qui indique à la police un moyen de lui mettre la main dessus, ça ne s'est jamais vu… car c'est bien l'assassin qui est l'auteur des deux lettres. Madame a parfaitement reconnu l'écriture de Caritidès sur celle qu'elle a reçue, et, comme cette écriture est absolument pareille à celle de la dénonciation, il n'y a pas de doute.

— Pas le moindre. Il n'a pas même pris la peine de la déguiser.

— C'est à n'y rien comprendre. Quel était son but ?

— Vous ne le devinez pas ? demanda tout à coup Vanda.

— Ma foi ! non, répondit le capitaine.

— Son but ?… Il a juré ma perte… il voulait qu'on m'arrêtât cette nuit et qu'on trouvât chez moi le cadavre qu'il y a fait apporter. Et pour m'obliger à ne pas quitter mon appartement, il m'a

écrit qu'il y viendrait à minuit, et que si je n'étais pas là pour le recevoir, il me traiterait comme l'autre… la malheureuse qu'il a égorgée.

— Et, en même temps, il écrivait au chef de la sûreté d'envoyer chez vous des agents qui vous auraient arrêtée, mais qui l'auraient arrêté avec vous s'il y était venu !

— Aussi s'est-il gardé d'y venir… et il ne viendra pas… L'heure est passée… j'avais peur de lui… et, monsieur pourra vous le dire, j'aurais plutôt couché dans la rue que de rester seule ici… Eh bien, maintenant, je ne le crains plus, car je suis sûre qu'il est déjà hors de Paris. Il a dû partir aussitôt après avoir mis la lettre à la poste et envoyé la malle chez moi.

— Qui l'a apportée, cette malle ? demanda Grisaille.

— Un commissionnaire.

— Alors je parviendrai peut-être à découvrir d'où elle vient. Où demeurait ce Caritidès ?

— Je ne l'ai jamais su. Il venait chez moi. Je n'allais pas chez lui. Il était marié.

Grisaille avait déjà changé de façons. Il avait commencé par le prendre de très haut avec Vanda. Maintenant il en était à lui demander des renseignements, et il allait continuer, lorsque reparut le brigadier Marchais, apportant tout ce qu'il fallait pour ouvrir avec effraction le répugnant colis.

— Allez ! dit le chef en indiquant le cabinet.

Marchais y entra avec deux de ses agents qui se mirent à la besogne.

Et comme ils faisaient beaucoup de bruit en travaillant, Grisaille ramena Cavaroc et Vanda dans le salon, où l'on était, d'ailleurs, moins incommodé par les miasmes pestilentiels qui menaçaient d'infecter tout l'appartement.

— Monsieur, commença Grisaille, je conserve la lettre que vous venez de me remettre.

Cavaroc eut un geste qui signifiait : « Elle ne m'est pas adressée. Faites-en ce qu'il vous plaira. »

— Je la garde pour le juge d'instruction, qui vous fera appeler demain.

— Il était écrit que je n'y échapperais pas, pensa le capitaine.

— Dès que j'aurai constaté l'état du cadavre que mes agents vont mettre à découvert, je ne vous retiendrai plus.

Quant à vous, ajouta Grisaille en s'adressant à Vanda, je ne vous infligerai pas la peine d'assister à l'ouverture de la caisse ; mais je vous préviens que cette caisse restera ici jusqu'à demain, et qu'on ne touchera pas au cadavre jusqu'à l'arrivée du magistrat qui vous interrogera. Quatre de mes agents passeront la nuit dans l'appartement. Vous serez bien gardée.

— Je suis donc arrêtée ? demanda Vanda.

— Provisoirement, oui. Le juge instructeur décidera demain si l'arrestation doit être maintenue.

— Alors, monsieur, je vous prie en grâce de m'envoyer en prison. J'aimerais mieux mourir que de rester ici cette nuit.

En parlant ainsi, Vanda disait ce qu'elle pensait, et cette requête ne lui nuisit pas auprès du haut policier qui, pour le moment, disposait de son sort. Une prévenue qui sollicite comme une faveur l'autorisation de coucher en prison ne doit pas avoir de gros crimes sur la conscience.

— Très bien, dit Grisaille en souriant à demi. Je vais vous faire conduire au Dépôt de la préfecture. Vous n'y serez pas mal, et d'ailleurs…

Marchais se montra à l'entrée du salon. Son chef le suivit et revint au bout de cinq minutes, pendant lesquelles Cavaroc et Vanda n'échangèrent que très peu de mots.

— Remerciez-moi de vous avoir épargné ce spectacle, leur dit Grisaille. C'est épouvantable. J'en ai vu bien d'autres depuis quinze ans que je suis en fonction… jamais rien de pareil… ce corps sans tête…

— Alors, c'est bien elle ? interrogea le capitaine.

— Cela ne fait pas de doute… Il est entièrement nu, ce pauvre corps, et il ne porte pas de traces de blessures… la tête était intacte… les médecins feront un rapport sur la cause de cette mort… En attendant, je suis presque tenté de croire que la malheureuse a été décapitée d'un seul coup de yatagan… comme ça se pratique en Orient.

Cavaroc n'eut garde d'engager sur ce point une discussion médico-légale. Il lui tardait que Grisaille lui permît de partir, et il se promettait bien d'avertir Jonville, qui avait charge d'âme depuis que la pauvre Hélène s'était mise sous sa protection.

Vanda faisait bonne contenance, et le capitaine, pour lui montrer qu'il ne la soupçonnait plus, ne partit pas sans lui serrer la main. Il n'oublia pas non plus de remercier le brigadier Marchais, qui avait répondu de lui, et il prit congé de M. Grisaille en l'assurant qu'il allait se tenir à la disposition du juge.

Dans la rue Condorcet, Cavaroc retrouva et releva de leur faction son groom et son ordonnance, qui n'avaient pas eu à intervenir.

Rentré chez lui, il dormit du sommeil des justes ; mais comme il faut toujours que le diable ait sa part, il rêva de Vanda.

X

Sur la Seine, un peu au-dessous des moulins de Poissy, près d'une rive verdoyante, un joli bateau de plaisance était à l'ancre : un bateau à vapeur, comme il en vient à Trouville et à Dieppe au moment des courses, assez grand pour tenir la mer et tirant assez peu d'eau pour pouvoir naviguer en rivière.

Il descendait assez souvent jusqu'au Havre pour croiser sur la Manche, et il lui était arrivé quelquefois de remonter jusqu'à Paris ; mais il n'y séjournait guère.

Son ancrage préféré était entre Triel et Poissy.

Les riverains et les mariniers de ces parages le connaissaient bien, mais ils n'avaient jamais vu le propriétaire de ce yacht luxueux dont l'équipage ordinaire se composait de quelques hommes — Anglais, Norvégiens ou Russes, tous étrangers — qui

parlaient à peine français et qui ne descendaient à terre que très rarement, pour acheter des provisions.

Dans le pays, on était habitué à le voir paraître et disparaître à des intervalles irréguliers, et l'on n'y faisait plus attention.

Il était parti à la fin de février, il était revenu en mars, le jour de la mi-carême, et il allait se remettre en route, car il chauffait doucement depuis la veille, attendant sans doute l'arrivée du maître.

Avec le printemps commencent les excursions nautiques, et probablement le maître allait profiter du temps, qui était superbe, pour visiter les côtes de France ou d'Angleterre.

Tel était le pronostic des pêcheurs qui venaient jeter l'épervier au-dessous du barrage de Poissy. Mais cette fois ils se trompaient. Le maître était déjà à bord, et il se proposait d'aller beaucoup plus loin qu'aux îles Britanniques.

En ce moment, il achevait de déjeuner et il avait un convive, attablé comme lui devant une bouteille de rhum aux trois quarts vide, qu'ils étaient en train de vider tout à fait.

Le maître, c'était l'homme de la rue Berton ; son convive, c'était cet énigmatique personnage qui avait joué dans le drame de l'atelier de Paul Vitrac un rôle inexpliqué ; c'était ce Caritidès que Vanda seule connaissait bien… et encore !

Il était à peu près de la même taille et il avait à peu près la même encolure que le soi-disant comte Borodino. Il lui ressemblait même, mais il était beaucoup plus jeune.

Ils causaient tranquillement, les coudes sur la table, dans une grande cabine qui servait de salle à manger sur le pont et à l'arrière du yacht.

Ils causaient en grec et ils s'interrompaient assez souvent pour tirer des bouffées des longues pipes qu'ils fumaient.

Une causerie à l'orientale, lente et intermittente, à laquelle il ne manquait que les costumes.

Ils étaient tous les deux vêtus à l'européenne, et personne ne les aurait pris pour des compatriotes d'Épaminondas.

Et en ce moment, ils ne s'occupaient guère des destinées de la Grèce moderne.

— Ce chaland n'arrive pas vite, dit Caritidès.

— Il sera ici avant la nuit ; c'est tout ce qu'il faut, répondit Borodino. Nous partirons dès que nous l'aurons pris à la remorque.

— Au risque d'échouer alors. Après le soleil couché, la navigation de la Seine n'est pas commode.

— Oh ! nous marcherons doucement. Nous nous rattraperons le jour. Et dans quarante-huit heures nous serons au Havre. Nous stopperons en grande rade pour opérer le transbordement. Une fois que nous aurons embarqué notre marchandise vivante, nous lâcherons le chaland et nous descendrons la Manche à toute vapeur. D'ici à une douzaine de jours, nous mouillerons dans le Bosphore, devant le kiosque de Rustem-Pacha.

— Oui, si nous ne rencontrons pas de gros temps dans le golfe de Gascogne.

— Ça pourrait nous retarder, mais ça ne nous empêcherait pas d'arriver. Le yacht tient admirablement la mer.

— Oh ! je sais bien qu'il ne coulera pas. Seulement, ta marchandise arrivera en mauvais état. Une Parisienne, ça doit avoir le mal de mer. Mais ça te regarde. Moi, je ne fais pas d'affaires avec Rustem. C'est égal !… la fantaisie qu'il a eue a failli te coûter cher, et à moi aussi. Si tu n'avais pas séquestré cette jeune fille, nous n'aurions pas eu la police sur les bras.

— Si c'était à refaire, je ne le referais pas. Je me suis laissé tenter par l'occasion. Je n'en aurais jamais trouvé une meilleure pour exécuter la commande de ce fou de Rustem.

— Oui, fou et archifou, de vouloir mettre dans son harem une grisette de Paris… une grisette sage… c'est un comble, et je te conseille de lui vendre celle-là sans garantie… Mais je persiste à croire que tu as eu tort de te charger de la commission. Il y a trop de risques à courir.

— Rustem paye en conséquence, et il y en a moins qu'à tuer sa femme. Ça ne te rapportera rien d'avoir coupé le cou à la tienne.

— Tu comptes donc pour rien le plaisir des dieux… la vengeance ? Et puis, elle me gênait… Depuis que je savais qu'elle avait un amant, je n'étais pas tranquille. Elle n'aurait eu qu'à lui raconter ce qu'elle savait de mon histoire et de la tienne. Il fallait en finir.

— Si tu t'étais contenté de la supprimer, personne ne se serait inquiété d'elle ; mais tu as imaginé cette mise en scène de la tête coupée. C'était tenter le diable.

— Oui, j'en voulais à Vitrac, et puis c'était si amusant et si bien combiné ! La petite sœur que j'ai fait venir de Vienne pour qu'on la prît pour l'autre, et l'invention de la faire passer pour muette !…

— Tout ça était beaucoup trop compliqué, et j'ai eu grand tort de m'y prêter. Tu vois où nous en sommes.

— Bah ! on s'en tirera. J'en avais assez de la France. Je ne regrette qu'une chose, c'est que nous ne ramenions pas Hélène. Elle vaut mieux que sa sœur, et je l'aurais volontiers gardée pour moi. Comment diable l'as-tu laissée échapper ?

— C'est cet imbécile de juge qui l'a laissée partir. Je n'avais pas le temps de courir après elle. Je savais qu'on allait m'arrêter, et je le serais si j'étais resté chez moi. Du reste, tu peux te consoler. Hélène n'aurait pas voulu de toi.

— Je ne l'aurais pas consultée. Et d'ailleurs, tout bien considéré, j'aurais préféré la supprimer, car elle parlera.

— Je n'en doute pas. Heureusement, nous serons loin. Je ne crains pas la police. Elle est si bête qu'elle ne se doutera jamais du tour que je lui ai joué. Je ne crains que le père de la grisette. Celui-là est un vieil enragé qui va remuer ciel et terre pour rattraper sa fille… Et je ne t'ai pas raconté qu'il m'a reconnu.

— Où donc t'avait-il vu ?

— Là-bas, pendant la guerre de Crimée, quand je commandais mon brick… et ce n'est pas sa faute si je n'ai pas été pendu à Thermia… Il était sur le navire français qui nous a pris à l'abordage… c'est lui qui m'a donné le coup de sabre dont je porte encore la marque… et si je ne m'étais pas sauvé à la nage…

— Mais tu t'es sauvé, et il ne recommencera pas. Il est trop vieux, et il ne doit pas être plus habile que les policiers de ce pays-ci.

— C'est probable, mais il a avec lui l'amoureux de sa fille… un élève de Vitrac qui était là quand tu as apporté le sac.

— Décidément, nous n'avons pas de chance… mais… il ne t'a pas reconnu, celui-là ?

— Non… je ne crois pas… nous étions si bien déguisés, moi en moine et toi en fort de la halle… et pourtant, au Café Américain, ces deux invités de Vitrac nous ont remarqués. Il est vrai que l'un d'eux m'avait vu souvent me promener en voiture avec Irène, avant l'arrivée à Paris de sa sœur. Et le lendemain, j'étais avec Hélène, quand je les ai rencontrés au bois de Boulogne. J'ai paré le coup à force d'aplomb… en leur racontant à ma façon l'histoire de ma prétendue nièce… Elle n'a pas compris, parce que je parlais français, et elle a joué assez bien son rôle de muette… mais si elle les revoit, je ne serai plus là pour l'empêcher de bavarder en grec ou en allemand… elle a déjà commencé chez le juge d'instruction.

— Il est certain que nous aurions dû lui faire couper la langue, ricana Caritidès ; mais il n'est plus temps. Laisse-moi te conter un bon tour que j'ai préparé hier soir avant de sortir de Paris.

— À qui ?

— À l'ancienne de Vitrac. Tu sais… cette fille que j'avais prise pour me venger de lui, en attendant mieux.

— Une grosse imprudence, je te l'ai toujours dit.

— Bah ! elle non plus ne m'a pas reconnu au bal, et elle ne connaissait pas ma femme. Eh bien, j'ai trouvé le moyen de lui repasser le cadavre. Tu te rappelles l'exécution dans ton jardin, la veille de l'arrivée d'Hélène ?

— J'ai de bonnes raisons pour m'en souvenir, dit entre ses dents Borodino ; je t'ai aidé, et si j'avais pu prévoir la suite…

— Tu m'aurais aidé tout de même. Irène me gênait, mais elle te gênait aussi, et quand je t'ai expliqué mon plan, tu n'as pas fait la moindre objection. À la brune, tu as conduit ma femme au bout de la terrasse, sous prétexte de lui montrer des fleurs nouvelles. Je l'attendais, caché derrière un gros arbre, et pendant qu'elle se baissait pour les regarder, je l'ai décapitée d'un seul coup avec le vieux sabre que j'ai rapporté de mon dernier voyage à Téhéran. Et je me flatte d'avoir opéré lestement.

— Je n'ai jamais fait mieux quand j'étais jeune.

— Tu n'as pas oublié non plus que, sans désemparer, nous avons mis la tête dans un sac plein de farine et le corps déshabillé dans une caisse que j'avais fait faire tout exprès ? Nous l'avons portée avec le sac dans ton grand coupé que tu avais attelé toi-même et que j'ai conduit à Clignancourt. J'avais loué là dans une rue déserte une cour et un hangar où nous avons remisé nos deux colis. Tu étais à côté de moi sur le siège du coupé, et tu m'as aidé à les décharger. Nous sommes retournés au hangar le lendemain, vers minuit, pour nous déguiser, toi en moine et moi en porte-faix. J'y avais déposé nos costumes. La place Pigalle n'est pas loin de la chaussée Clignancourt. Deux heures après, tu faisais ton entrée dans le bal de Vitrac, et dix minutes plus tard j'y faisais la mienne avec mon sac. Ton coupé nous attendait sur le boulevard

de Clichy. Il nous a ramenés à notre vestiaire. Nous y avons repris nos habits, et tu as voulu monter au Café Américain avant de rentrer rue Berton. Ces deux invités de Vitrac y sont venus.

— Oui, et quand je les ai rencontrés le lendemain au bois de Boulogne, j'ai jugé qu'il valait mieux payer d'audace et ne pas les éviter. Mais où veux-tu en venir en me racontant des faits que je connais aussi bien que toi ?

— À te rappeler que la caisse qui servait de cercueil à Irène était restée sous le hangar. J'avais l'intention de l'y laisser, mais hier il m'est venu une idée. J'avais, comme tu sais, quitté la maison de la rue Berton le lendemain du bal, avant l'arrivée de ma belle-sœur, que je ne voulais pas voir, et j'étais allé me loger près des fortifications.

— Boulevard Ney. C'est là que je t'ai envoyé mon cocher pour te prévenir que j'étais surveillé et pour te donner rendez-vous sur le yacht.

— Tu vois que je n'y ai pas manqué. Je suis même arrivé en avance, puisque tu attends le chaland qui porte la Parisienne destinée à Rustem-Pacha. Mais avant de partir, j'ai arrangé une surprise que je voulais faire à Vanda. Avec ma défroque de farinier, je me suis fabriqué un costume de commissionnaire. J'ai chargé la malle sur mon dos et je l'ai portée rue Condorcet, chez cette fille ; je l'y ai laissée avec une lettre où je lui ai écrit que je viendrais à minuit et que je passerais la nuit chez elle.

— À quoi bon ?…

— J'en avais adressé une autre à la préfecture pour avertir le chef de la sûreté que l'assassin de la décapitée se présenterait

cette nuit chez sa complice et qu'on y trouverait le cadavre. On ne m'arrêtera pas, mais on l'arrêtera, elle…

— Et qu'y gagneras-tu ?

— Ça me réjouit de penser qu'on va l'accuser, qu'elle sera emprisonnée, jugée et peut-être bien condamnée.

— Et c'est pour te procurer cette joie que tu as envoyé à la police une lettre de ton écriture ?…

— On ne la connaît pas, mon écriture. Si j'avais pu jouer le même tour à ce Vitrac, je n'y aurais pas manqué.

— Tu es fou ! Tu fais de la fantaisie quand il s'agit de ta vie et de la mienne. Je te croyais sérieux. Je regrette maintenant d'avoir travaillé avec toi.

— Je ne t'en veux pas pour ça, mon vieux Samothraki, et je crois aussi que nous ne pouvons plus marcher ensemble. Tu as été un homme comme je les aime, à l'époque où tu commandais ton brick… tu as fait de grandes choses… ton nom vivra dans les îles… maintenant, tu es riche, tu te reposes sur tes lauriers et tu en as le droit. Le petit commerce que tu fais avec Rustem et avec d'autres pachas suffit à occuper utilement tes loisirs. Moi, la traite des blanches ne m'irait pas du tout, et la vie des grandes villes ne me va pas non plus. Je la mène depuis trois ans, parce que j'ai fait la sottise d'épouser cette Irène… Je me suis débarrassé d'elle… Maintenant, je n'aspire plus qu'à reprendre la bonne vie de klephte que j'ai menée dans ma jeunesse. Oh ! la bande de Marathon ! c'était le bon temps. On l'a détruite, mais il ne manque pas de braves garçons dans la montagne, et je me sens capable de les commander ; les touristes anglais ne manquent

pas non plus là-bas, et ils ont assez de guinées dans leurs poches pour payer de bonnes rançons.

Le vieux pirate écoutait sans mot dire cet éloge du brigandage ; mais ses yeux brillaient, et les souvenirs que son complice évoquait venaient de réveiller ses anciennes passions de forban.

— Tout ça, mon cher, reprit l'assassin d'Irène, c'est pour te dire que je partagerai ta fortune tant que nous serons sur ton yacht, mais qu'en débarquant sur la côte du Bosphore, je me séparerai de toi. Il me tarde déjà d'y être.

— À moi aussi ! soupira Borodino.

— Moins nous perdrons de temps ici, plus tôt nous arriverons. À ta place, je n'attendrais pas ce chaland, qui va comme une tortue. Rustem-Pacha se passera de sa Parisienne. Le beau malheur !

— Un malheur dont je me consolerais. Mais je ne peux pas abandonner mes gens que j'ai laissés dans le canot qui remorque la gabare. Que deviendraient-ils sans moi ? Ils seraient pris… et ils parleraient…

— Tu as peut-être raison. Attendons encore. Mais, dis-moi, si nous étions pris nous-mêmes… sur ton yacht… — j'espère bien que non, mais il faut tout prévoir… — que ferais-tu ?

— Je me ferais sauter avec ceux qui viendraient m'arrêter.

— Tu as donc de la poudre ici ?

— Douze barils.

— C'est plus qu'il n'en faut, dit en souriant Caritidès. Moi, je tâcherais de me sauver à la nage. Mais nous n'en sommes pas là. J'ai envie d'aller voir si elle arrive, cette gabare de malheur. En montant sur la passerelle, je la découvrirai peut-être.

— Comment la reconnaitras-tu ? L'as-tu vue seulement, quand elle était amarrée au quai de Passy ?

— Je n'y ai pas fait grande attention… Mais je la reconnaîtrai aux deux canots qui la remorquent.

— Je vais monter avec toi. J'ai encore de bons yeux.

— Moi aussi, mais je n'ai pas été marin, même d'eau douce, et tu feras très bien de m'accompagner là-haut.

Les deux complices étaient déjà sur le pont, où veillait, accoudé sur le bordage, un homme en vareuse, qui n'était autre que le valet de pied avec lequel Dangalas et Cordouan avaient eu maille à partir quand ils s'étaient présentés ensemble, l'avant-veille, chez le soi-disant Russe de la rue Berton.

Tous les gens de M. Borodino étaient à deux fins : domestiques à terre, matelots à bord.

Il les avait recrutés dans l'Archipel, et ils ne valaient pas mieux que lui ; mais ils lui étaient dévoués jusqu'à risquer les galères pour le servir.

Celui-là vint à son maître et lui dit :

— Il y a là-bas, sur l'île, un individu qui fait semblant de pêcher et qui nous surveille.

Borodino regarda et haussa les épaules en voyant un vieillard, coiffé d'un mauvais chapeau de paille et assis au bord de l'eau, une ligne à la main.

— Je crois bien que j'aperçois le chaland ! s'écria Caritidès.

Borodino se fit un abat-jour avec sa main, et répondit :

— C'est bien lui. Il y a mis le temps, mais enfin le voilà. Et il arrive au bon moment. Le jour baisse, et personne ne nous verra manœuvrer. Ce bonhomme accroupi ne s'occupe pas de nous.

Ce bonhomme, comme l'appelait le vieux forban, n'avait vraiment pas l'air de s'être établi là pour surveiller autre chose que le bouchon de sa ligne dansant sur l'eau.

Borodino ne perdit pas son temps à demander à son valet, transformé en matelot, d'où lui était venue l'idée que cet imbécile les espionnait. Borodino était si content de voir arriver la prison flottante où il avait fait enfermer Augustine, qu'il ne pensait plus qu'à préparer l'appareillage de son yacht, avec la gabare à la remorque.

C'était bien elle qui venait de s'engager dans un bras assez étroit de la rivière, divisée par une île très longue et très boisée. Deux canots, montés chacun par deux hommes, la traînaient lentement, aidés par le courant, et si Dangalas eût été là, il l'aurait reconnue à la description que le père l'Asticot lui en avait faite : très haute sur l'eau parce qu'elle était peu chargée ; les flancs peints en rouge brun et l'avant peint en vert ; toutes les écoutilles fermées et personne à la barre du gouvernail, amarrée au cabestan.

Ce lourd bateau n'allait pas vite, mais dans quelques minutes il allait venir se placer à l'arrière du yacht, qui n'avait qu'à larguer un câble pour se mettre en route.

Les rameurs des canots venaient de l'apercevoir, et ils ' souquaient sur leurs avirons pour l'atteindre le plus tôt possible.

— Tiens ! dit Caritidès, le pêcheur à la ligne qui les hèle ! Qu'est-ce qu'il peut bien leur crier ?

Le pêcheur, en effet, s'était levé, et se faisant un porte-voix de ses deux mains, il lançait des appels qu'ils devaient comprendre, car le vent portait de leur côté, tandis que du yacht on ne distinguait pas les paroles.

Ces appels, il les appuyait par des gestes dont la signification n'était pas difficile à saisir.

— Bon ! j'y suis, reprit Caritidès ; ils rasent de trop près la rive gauche ; il les avertit qu'il n'y a pas assez de fond de ce côté-là et qu'ils vont s'échouer. Décidément, il y a des braves gens partout. Pourvu qu'ils comprennent ce qu'il veut leur dire ! Oui… les voilà qui obliquent à droite ; l'homme les encourage ; ils rament vigoureusement, et la gabare glisse sur la rivière comme une hirondelle…

Il parlait encore et il continuait à s'extasier sur l'obligeance de ce pilote improvisé qui interrompait sa pêche pour remettre dans le bon chemin des mariniers qu'il ne connaissait pas.

Un bruit insolite coupa court à son enthousiasme, le bruit d'un choc violent suivi d'un craquement prolongé. En même temps la gabare s'enfonçait par l'avant, et la secousse fut si forte

que les deux remorques se rompirent et que les deux canots s'en allèrent à la dérive.

— Ah ! le gredin ! dit entre ses dents Borodino. Il l'a fait exprès.

Que l'homme au chapeau de paille l'eût fait exprès ou non, cet échouage compliquait beaucoup la situation ; car il n'y avait pas à s'y tromper, le chaland avait touché sur un rocher à fleur d'eau ; il y avait même crevé sa coque et il coulait — très lentement, mais il coulait, et alors même qu'il serait resté à flot, l'avarie grave qu'il venait de recevoir l'aurait empêché de continuer le voyage sur la Seine.

Il fallait aviser, et comment ? Abandonner la gabare où Augustine était enfermée, impossible d'y songer. Borodino se serait encore consolé de perdre sa prisonnière, s'il eût été certain qu'elle allait mourir noyée ; mais la rivière n'était pas assez profonde pour engloutir un chaland de haut bord, et tout faisait prévoir qu'il émergerait encore après avoir touché le fond.

Les gens du pays accourraient, et le pêcheur ne manquerait pas d'aller leur annoncer l'accident. Il n'était certes pas venu dans l'île à la nage, et il devait avoir quelque part, sous les saules de la rive, une barque dont il se servirait pour traverser le petit bras de la Seine.

Il avait déjà posé sa ligne et quitté la place. On ne le voyait plus.

Les quatre rameurs des deux canots remorqueurs avaient compris que le cas était de ceux où ils ne pouvaient agir sans consulter leur maître, car ils poussaient droit au yacht.

— Ça se gâte, dit Caritidès. Nous n'avons plus qu'un moyen de nous tirer de là : aller chercher ta marchandise vivante, la transborder ici et faire machine en avant, sans perdre une minute. Veux-tu que je me charge du déménagement ?

— Tu arriverais trop tard, répondit en grinçant des dents le vieux pirate. Nous sommes signalés… tous les riverains vont arriver pour aider au sauvetage… ils arrivent déjà…

Une barque, venue de l'autre bras de la Seine, tournait en ce moment la pointe de l'île, montée par deux hommes.

L'un des deux était le pêcheur, très reconnaissable de loin à son chapeau de paille.

L'autre, encapuchonné dans un caban, tenait la barre.

— Voilà ce que je craignais ! s'écria Caritidès ; mais ils viennent à nous, au lieu de s'occuper de la gabare… tout n'est pas perdu… laissons-les monter à bord, et, quand nous les tiendrons…

— Ils ne redescendront pas, grommela Borodino, qui avait deviné le projet de son digne associé.

— Dès qu'ils seront ici, j'irai chercher la Parisienne avec un des deux canots et je la ramènerai. Les voilà qui accostent le yacht ; je ne serai pas fâché de causer d'abord avec tes rameurs… Quand ils t'auront fait leur rapport, je prendrai les deux plus solides pour me conduire à la gabare.

Les quatre coquins, domestiques du faux comte et bandits à tout faire, grimpèrent vivement à l'échelle du yacht et n'attendirent pas que leur maître les interrogeât.

Ils racontèrent, en parlant tous à la fois, comme quoi la gabare s'était échouée par la faute du pêcheur à la ligne qui leur avait crié de passer à droite, parce que le fond manquait sur la rive gauche, tandis que c'était précisément le contraire. Ils étaient unanimement convaincus que cet homme avait prémédité l'échouage.

Les deux chefs n'en doutaient pas, mais les hommes ajoutèrent qu'ils avaient aperçu des gens attroupés sur la rive gauche. L'un d'eux croyait même avoir vu briller le galon d'argent du chapeau d'un gendarme.

C'était plus grave que tout le reste. Il n'y avait plus d'autre parti à prendre que de filer à toute vapeur, en abandonnant la prisonnière, et d'aborder plus bas, à quelque village pourvu d'une station de chemin de fer où l'on pourrait rencontrer un train descendant. Chacun pourvoirait alors à sa propre sûreté. C'était la déroute complète, mais c'était peut-être le salut, et Caritidès était prêt à tenter l'aventure.

Le vieux forban ne refusait pas d'essayer de fuir, mais il lui en coûtait de laisser vivante sa dernière victime, qui témoignerait contre lui. Il se disait qu'il lui restait peut-être le temps, non pas de la transporter sur son yacht, mais de la tuer dans l'entrepont du chaland où elle était enfermée.

Un meurtre de plus ne lui coûtait guère, et ce meurtre pouvait lui assurer l'impunité.

La barque, montée par l'homme au chapeau de paille et gouvernée par l'homme au caban, arrivait, mais elle était encore assez loin.

Samothraki allait se décider à descendre dans un de ses canots pour aller faire lui-même la sinistre besogne qui allait le délivrer d'Augustine, lorsque Caritidès le prit par le bras et lui montra, sans dire un seul mot, un individu qui venait d'apparaître à la place que le pêcheur avait quittée.

Celui-là n'arrivait pas pour regarder, encore moins pour délibérer ; car, sans hésiter une seconde, il se jeta à l'eau tout habillé, et il se mit à nager vigoureusement vers le chaland qui s'enfonçait de plus en plus.

C'était le dernier coup porté au dernier espoir des bandits. Augustine maintenant avait un défenseur.

Le mécanicien du yacht était monté sur le pont pour demander des ordres, et le faux Borodino allait lui commander : « Machine en avant », lorsque l'homme qui tenait la barre de la barque où ramait le pêcheur à la ligne se leva tout debout et rejeta le capuchon de son caban.

Borodino le reconnut et dit à son mécanicien :

— Pas encore. Descends et tiens-toi prêt à marcher à mon coup de sifflet.

Sa résolution était prise. Il se sentait perdu, mais il ne voulait pas mourir sans se venger.

La fille lui échappait. Le père ne lui échapperait pas.

L'ancien pirate avait reconnu le vieux maître qui lui avait jadis balafré le front d'un coup de sabre. Cordouan était maintenant assez près du yacht, et son profil accentué se détachait nettement

sur le ciel encore éclairé par les dernières lueurs d'un beau coucher de soleil.

Mais le misérable n'avait pas reconnu l'homme qui venait d'aborder la gabare et qui, en ce moment, y grimpait en s'accrochant des pieds et des mains avec l'adresse d'un singe.

Celui-là, c'était Jean Dangalas, dit Tire-Lire, qui s'était mis en route de bonne heure avec ses deux alliés et qui arrivait à temps pour sauver Augustine.

La journée avait été rude, et le succès final était dû en grande partie au père l'Asticot, qui avait guidé et dirigé l'expédition avec une sagacité rare.

En suivant à pied le chemin de halage, ils avaient rejoint, un peu au-dessous du Pecq, le chaland parti dans la nuit et retardé par les écluses.

C'était heureux, mais ce n'était pas suffisant. Il fallait encore l'aborder, et ils n'avaient pas de barque à leur disposition. Encore moins pouvaient-ils disposer d'une force armée quelconque. S'adresser aux autorités du Pecq pour leur dire qu'on enlevait une jeune fille sur ce gros bateau construit pour transporter des marchandises, c'eût été perdre du temps inutilement. On les aurait pris pour des farceurs.

Àce moment, le vieux pêcheur avait eu une idée. Il savait que le yacht était amarré au-dessous des moulins de Poissy, un peu plus bas qu'une île qui divise la Seine en deux bras, et il s'était souvenu qu'il connaissait, à Poissy même, le brigadier de la gendarmerie, amateur de pêche comme lui, qui venait souvent jeter la ligne dans ces parages.

Àce brigadier, le père l'Asticot pouvait confier son embarras et demander main-forte au besoin, et il avait arrêté son plan en conséquence.

La gabare allait très lentement, et en frétant une carriole au Pecq, les trois alliés étaient arrivés à Poissy bien avant elle.

L'Asticot avait eu tout le temps de voir le brigadier et de préparer l'embuscade dans l'île. Il s'était installé, sa ligne en main, à la place devant laquelle la gabare devait forcément s'échouer, si les rameurs se laissaient prendre aux perfides signaux du pêcheur. Cordouan et Dangalas, avec une barque louée à un passeur de l'endroit, avaient fait le tour de l'île et attendaient l'événement.

Le naufrage avait eu lieu ; les remorqueurs, violemment séparés du chaland, s'étaient dirigés vers le yacht.

Augustine ne courait donc plus de danger immédiat, car la gabare, ayant touché le fond de la rivière, ne pouvait pas s'enfoncer davantage.

Cordouan, qui croyait avoir tout le temps de secourir sa petite-fille, pensa d'abord à courir sus au forban qui la lui avait prise. Il avait un vieux compte à régler avec lui, et il voulait à tout prix l'empêcher de fuir, en l'arrêtant de sa main sur son yacht et devant tout son équipage de bandits.

C'était un dangereux coup d'audace, mais les riverains avertis bordaient déjà la rive gauche, et il y avait avec eux plusieurs gendarmes, dont le brigadier.

Les trois alliés s'étaient partagé les rôles. Pendant que Cordouan et le vieux pêcheur ramaient vers le yacht, Dangalas tra-

versait l'île en courant et se jetait à l'eau pour aborder la gabare.

Au moment où il prenait pied sur le pont, les deux autres défenseurs d'Augustine accostaient le yacht, et le vieux pêcheur disait au vieux marin :

— Amusez-les, pendant que je vais chercher les gendarmes ; le brigadier me fait signe de venir le prendre et le passer avec un ou deux de ses hommes. Les bandits les ont vus, et ça suffit pour les tenir en respect. Mais pas de bêtises, là-haut ! Ne les irritez pas, ils pourraient vous faire un mauvais parti.

Cordouan était déjà sur l'échelle, et, peu soucieux des prudentes recommandations du père l'Asticot, il avait mis le revolver au poing, et il grimpait comme s'il se fût agi d'enlever un corsaire à l'abordage.

Caritidès et Samothraki l'attendaient sur le pont.

Dangalas, en cet instant décisif, ne songeait ni à ces deux coquins, ni à ses deux alliés. Dangalas avait couru à l'écoutille hermétiquement fermée et s'efforçait de soulever la clôture en bois qui recouvrait l'entrée de l'escalier par lequel on descendait dans l'entrepont.

Il y usait ses ongles, et il commençait à craindre de n'y pas réussir, faute d'une hache pour briser ce couvercle qui le séparait de la pauvre captive.

Elle était là et elle vivait encore, car elle appelait au secours, et ses cris arrivaient jusqu'à lui.

Il lui répondait sans trop espérer qu'elle l'entendrait, mais il se rassurait en se disant que ses amis viendraient à son aide et

qu'Augustine en serait quitte pour la peur.

Sur le yacht commençait une autre scène.

— Rendez-vous, tas de brigands ! avait dit le père Cordouan comme entrée de conversation.

Et comme personne ne faisait mine de se rendre, il s'était hâté d'ajouter avec la même violence :

— Vous êtes pris, canailles ! les gendarmes arrivent… Vous pouvez me tuer, mais j'ai six balles à tirer. Ma peau vous coûtera cher, et quand vous m'aurez tué, vous n'échapperez pas… le télégraphe a marché, et la gendarmerie vous attend au pont de Mantes.

Les figures de tous les bandits de l'équipage s'allongeaient, et Caritidès lui-même avait beaucoup perdu de son assurance.

— Saute par-dessus bord, lui dit en grec le vieux forban Samothraki.

Et, sans attendre la réponse de son complice, il disparut dans l'escalier qui conduisait jusqu'au fond du yacht.

Au même moment, sur la gabare, le couvercle de l'écoutille se soulevait, ce couvercle après lequel Dangalas s'acharnait inutilement, et presque aussitôt apparaissait non pas la tête charmante d'Augustine, mais la tête noire et crépue du négrillon qui depuis quatre jours servait de femme de chambre à la prisonnière.

Dangalas le prit par la tignasse, l'enleva comme il aurait enlevé une taupe saisie dans son trou, et le jeta sur le pont comme un paquet.

Le nègre se releva, roula un instant des yeux effarés, puis, prenant son élan, piqua une tête dans la rivière.

Dangalas ne s'amusa pas à regarder s'il revenait sur l'eau. Dangalas sauta dans l'entrepont, qu'il trouva éclairé à giorno, et Augustine se jeta dans ses bras.

Elle ne l'avait pas reconnu et elle balbutiait :

— De l'air ! sauvez-moi ! j'étouffe !

Elle ne pesait guère, la pauvre enfant, et il eut tôt fait de la porter sur le pont, où il la remit sur ses pieds, en lui disant :

— Ne craignez rien… votre grand-père est là.

Il lui montrait le yacht qui n'avait pas bougé, mais qui commençait à s'effacer un peu dans la brume du soir.

— Où suis-je ? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Tout près de Paris… Vous pourrez coucher cette nuit dans votre petite chambre toute blanche… rue du Port-Mahon.

Dangalas parlait encore, quand une effrayante clarté embrasa le ciel, en même temps qu'une secousse terrible ébranlait la gabare et le jetait contre le bordage avec Augustine.

Peu s'en fallut que ce tremblement de terre sur l'eau ne les précipitât dans la Seine. Peu s'en fallut aussi qu'ils ne fussent écrasés par les débris qui retombaient de tous les côtés, lancés en l'air par l'explosion.

Le vieux forban avait tenu la parole qu'il s'était donnée à lui-même de périr plutôt que de se laisser prendre.

Le yacht venait de sauter avec tous ceux qui étaient à bord, y compris Caritidès, qui n'avait pas suivi assez vite le conseil donné par son complice.

— Père ?… où est père ?… cria la jeune fille.

Dangalas n'eut pas le courage de lui répondre : « Il est sauvé. » Il était persuadé du contraire, et son silence le disait assez.

— Il est mort ! gémit Augustine. Ah ! pourquoi ne m'ont-ils pas tuée, les monstres qui m'ont prise ? Je ne resterais pas seule au monde… je n'avais plus que lui.

— Il vous reste moi, dit doucement Dangalas ; ne sommes-nous pas fiancés ? Et vous aurez aussi une mère… la mienne…

XI

Pendant que se décidaient le sort des assassins d'Irène et le sort de leurs deux plus touchantes victimes, Hélène et Augustine, Paul Vitrac broyait du noir dans son atelier.

Il s'y était réfugié en sortant du Palais de justice, d'où le juge d'instruction l'avait renvoyé sans l'entendre, et il n'en avait pas bougé.

Il y attendait les événements, et s'il se condamnait ainsi à l'inaction, ce n'était pas qu'il se désintéressât des suites de la lugubre affaire à laquelle la fatalité l'avait mêlé.

Il souhaitait ardemment que le mystère s'éclaircît et que la mort d'Irène fût vengée.

Mais il était vraiment dans une situation difficile et singulière. Le drame avait commencé dans son atelier, et depuis cette affreuse scène tout s'était fait, pour ainsi dire, en dehors de lui.

Sommairement interrogé le jour même, il n'avait plus rien su, ni rien vu, car la courte séance au pavillon du jardin de la rue Berton ne lui avait rien appris. Et comme il n'avait revu après ni Jonville, ni Cavaroc, ni Vanda, ni Tire-Lire, il en était toujours au même point.

Il croyait Borodino et sa nièce arrêtés, et il ignorait presque l'existence d'Augustine, dont la disparition avait amené tant d'incidents.

M. Grisaille avait bien parlé devant lui d'une jeune modiste que M. Borodino retenait de force, et aussi de Dangalas, dit Tire-Lire, qui était venu réclamer cette jeune fille, mais Vitrac ne devinait pas pourquoi son élève s'intéressait à elle, ni comment il l'avait connue.

Le lendemain de cette soirée décisive où la pauvre Hélène avait trouvé asile chez Jonville, et pendant que Tire-Lire courait après le bateau qui emportait Augustine Bernier, Vitrac, confiné chez lui depuis la veille, se demandait ce qu'il allait faire pour se procurer des nouvelles, et il avait passé la journée à délibérer sans prendre de résolution, lorsque son domestique vint lui dire que le capitaine Cavaroc demandait à le voir.

On croira sans peine que Vitrac ne fit pas de difficulté pour l'admettre. Le capitaine, évidemment, ne venait pas lui faire une

visite de politesse ; le capitaine allait le renseigner tout au moins sur son ami Jonville, qu'il avait laissé l'avant-veille au coin de son feu et qui ne lui avait pas caché les sentiments que lui inspirait la nièce du comte Borodino.

Il s'empressa de recevoir Cavaroc, et il fit bien, car, de renseignements, Cavaroc en avait les mains pleines.

— Cher monsieur, commença le capitaine, j'aurais dû me présenter chez vous dès ce matin, mais mieux vaut tard que jamais, et du reste, ce matin, je n'aurais pu vous apprendre que le commencement d'une aventure arrivée à une personne qui… une personne que vous connaissez beaucoup.

Cavaroc avait cherché une périphrase avant de la nommer, mais il fallait bien en venir là, et il reprit :

— À Mme Vanda.

Vitrac eut un geste de désappointement, presque d'impatience.

— Cette femme ne m'intéresse plus, dit-il brusquement.

— Vrai ?… bien vrai ?… demanda le capitaine.

— Je vous donne ma parole d'honneur que je ne la reverrai pas.

— Alors, me voilà tout à fait à l'aise pour vous parler d'elle. On l'a arrêtée cette nuit.

— Ah ! je savais bien qu'elle avait été la complice de l'assassin d'Irène ! s'écria Vitrac. Notre ami Jonville aussi le savait, et il n'a pas voulu me le dire quand je suis allé le voir… vous y étiez.

— Je suis arrivé au moment où vous partiez. Et je vous jure que Jonville ne savait rien. Je sors de chez lui, et il a été très étonné de ce que je lui ai appris… aussi étonné que vous allez l'être.

— Parlez, je vous en supplie !

— C'est assez délicat, ce que j'ai à vous apprendre, et je vous prie de croire qu'en toute autre occasion je me tairais ; mais au point où en sont les choses et après ce que vous venez de me dire, je puis bien vous informer que vous n'étiez pas seul dans les bonnes grâces de Mme Vanda.

— Elle avait un amant ? Que m'importe ! Elle m'était devenue tout à fait indifférente, et j'allais quitter Paris pour rompre avec elle.

— Et vous aviez raison. Mais vous n'avez jamais su qui était cet amant.

Vitrac haussa les épaules pour exprimer qu'il tenait fort peu à le savoir.

— Cet amant, c'était le mari de la charmante femme dont on a jeté la tête dans votre atelier.

Je m'empresse d'ajouter que Vanda l'ignorait. Elle avait pris cet homme pour son argent… vous voyez que je ne déguise rien.

Elle en a été bien punie.

— Pas assez ! dit Vitrac, pâle d'émotion et d'indignation. On l'a arrêtée… j'espère bien qu'on la condamnera.

— Je ne crois pas. Laissez-moi vous raconter ce qui s'est passé.

Et, carrément, le capitaine entama le récit de son expédition nocturne, à partir du moment où il avait trouvé Vanda établie dans le fumoir de son appartement de l'avenue de Lamotte-Picquet.

Il remonta même, incidemment, jusqu'à la première visite de la dame, un jour qu'il avait Jonville à déjeuner.

Et il ne s'arrêta qu'après avoir dit comment M. Grisaille avait emmené Vanda au dépôt de la préfecture ; M. Grisaille, que Vitrac connaissait pour l'avoir vu chez Borodino, le jour de la séance interrompue.

— Elle y est… qu'elle y reste ! s'écria Vitrac.

— Mais non, elle n'y est plus. Le juge d'instruction l'a longuement interrogée aujourd'hui, et il vient de la faire mettre en liberté. Sa conviction est faite, à ce magistrat. Vanda n'est pour rien dans le crime, et les renseignements qu'elle a donnés sur le mari de la victime aideront la police à retrouver ce coquin.

— Puis-je vous demander comment vous êtes si bien informé ?

— Je viens d'être appelé devant ce juge, qui est un très galant homme et qui m'a mis au courant des suites de l'affaire. La justice est fixée maintenant sur le rôle qu'a joué chacune des personnes qui y ont été mêlées, même indirectement, et je puis vous affirmer que vous ne serez pas inquiété, ni moi non plus, ni notre ami Jonville. Quant aux assassins, j'ai bien peur qu'ils n'échappent.

— Les assassins ? Ils sont donc plusieurs ?

— Deux, sans compter peut-être les domestiques de Borodino, qui ont dû les aider. Le crime a été commis par le mari d'Irène, un Grec nommé Caritidès, un ancien bandit, aidé par ce faux comte qui est un ancien forban.

On vient d'en découvrir de belles sur ce prétendu boyard.

L'ambassade de Russie, qui avait d'abord fourni sur lui d'assez bons renseignements, a avisé ce matin le juge d'instruction que ces renseignements se rapportaient au véritable Borodino, lequel, voyageant dans les mers de Grèce, il y a une trentaine d'années, aurait été assassiné par un pirate qui aurait pris ses papiers et se serait fait passer pour lui. On n'en a pas encore la preuve positive, mais c'est infiniment probable.

Et c'est tout à fait l'histoire fameuse de Pierre Coignard, continua Cavaroc, de ce forçat qui entra dans la peau du comte de Sainte-Hélène et, en cette qualité, devint colonel sous la Restauration. Il fut découvert et il finit au bagne. Je souhaite que cette canaille de Borodino finisse sur la place de la Roquette avec son digne associé, mais je ne l'espère guère.

— Alors, on les a laissés fuir ?

— La police est arrivée, comme les carabiniers de l'opérette d'Offenbach… trop tard. La maison de la rue Berton était vide quand on est venu aujourd'hui chercher, pour le coffrer, Borodino, qu'on avait eu le tort de laisser rentrer chez lui hier après l'interrogatoire. Il a décampé cette nuit avec toute sa smala, et l'on suppose qu'il aura été rejoindre son complice Caritidès. Le diable, c'est qu'on ne sait pas quel chemin ils ont pris. On a télégraphié à toutes les gares-frontières, mais rien ne prouve qu'on les rattrapera.

— Et la nièce de ce misérable ? demanda tout à coup Vitrac.

— Elle n'est pas coupable, répondit vivement le capitaine. Et d'abord, ce n'est pas sa nièce… pas plus qu'elle n'est muette.

— Je m'en doutais…

— C'est une pauvre enfant qu'ils auraient tuée, comme ils ont tué sa sœur Irène.

— Sa sœur !… quoi ! c'était… Voilà donc l'explication de cette prodigieuse ressemblance !

— Oui… et cependant elles n'étaient pas jumelles. Hélène a quelques années de moins que…

— Est-ce qu'ils l'ont emmenée ?… Qu'est-elle devenue ?

— C'est encore un secret, répondit Cavaroc, après avoir un peu hésité.

C'était en effet encore un secret pour tout le monde, excepté pour le capitaine, que l'installation d'Hélène chez Julien de Jonville, et Cavaroc n'avait eu garde d'en dire un seul mot au juge d'instruction, encore moins au policier Grisaille et, bien entendu, à Vanda.

Un jour viendrait où l'on pourrait le dire sans inconvénient, lorsque l'innocence de la jeune fille serait complètement démontrée, et ce jour ne se ferait peut-être pas trop attendre, car M. Francastel inclinait à croire que cette enfant n'avait été qu'une victime, et que peut-être les coupables avaient trouvé moyen de la supprimer comme ils avaient supprimé sa malheureuse sœur.

Le capitaine, certes, ne se défiait pas de Vitrac, mais il ne pouvait pas prendre sur lui de le mettre dans la confidence, sans avoir préalablement consulté le principal intéressé, qui était Jonville, assez embarrassé déjà de la fausse situation où les événements l'avaient mis.

— Il me suffit de savoir qu'elle ne court aucun danger, dit Vitrac.

— Là-dessus, je puis vous rassurer, répondit Cavaroc. Elle n'est pas au pouvoir de ces coquins… et je crois être en mesure d'affirmer qu'on ne la soupçonne plus d'avoir été leur complice.

— Je suis très heureux d'apprendre qu'elle n'a rien à craindre… ni de la justice, ni des assassins de sa sœur. J'irai féliciter Jonville, qui, je crois, s'intéresse beaucoup à elle.

— Vous courez grand risque de ne pas le trouver chez lui, dit vivement le capitaine, qui pensait bien que cette visite pourrait mettre son ami dans l'embarras. Il vient d'être chargé d'un travail pressé qui le retiendra toute cette semaine au ministère.

— J'attendrai quelques jours ; je serais désolé de le déranger.

— Moi-même, cher monsieur, je suis en ce moment accablé de besogne, comme le sous-lieutenant d'une chanson qui avait pour refrain : « Drinn ! drinn ! » et qu'on chantait encore quand j'étais au collège. Depuis la mi-carême, je ne fais que manquer mes cours de l'École de guerre, et si je continuais, je finirais par sortir bon dernier. Je tenais à vous informer immédiatement de ce qui vient de se passer ; maintenant, permettez-moi de prendre congé de vous.

J'espère que vous ne m'en voulez pas de vous avoir renseigné sur…

— Sur une créature que j'ai eu le tort d'associer à ma vie. Je vous en remercie, monsieur, et je ne pense déjà plus à elle. Je n'oublierai jamais la pauvre morte, mais je ne veux plus penser qu'à sa sœur qui est vivante et qui sera sans doute plus heureuse qu'elle.

Vous n'avez pas entendu parler, au Palais, de cette autre jeune fille que mon élève, ce grand fou de Dangalas, avait, paraît-il, prise sous sa protection et qu'il a bien mal protégée, puisqu'elle a disparu, elle aussi ?

— J'avoue que je ne me suis pas beaucoup préoccupé d'elle. J'ai cru voir que le juge et le policier supposaient que Borodino avait dû lui faire un mauvais parti. Il n'a pas été question devant moi de votre élève, et j'imagine qu'on ne songe guère à lui. Entre nous, c'est ce qui pouvait lui arriver de plus heureux.

Au revoir, cher monsieur, conclut Cavaroc en serrant cordialement la main de Vitrac, qui le reconduisit jusqu'au haut de l'escalier, comme il avait fait pour Borodino, le jour où ce scélérat était venu place Pigalle avec sa prétendue nièce, qu'il avait laissée dans sa voiture.

Vitrac se retrouva seul, et il put réfléchir aux nouvelles très imprévues que venait de lui donner le capitaine. Elles l'avaient ému, mais non pas affligé. Vanda maintenant lui faisait horreur. Il regrettait qu'on l'eût relâchée, et il était bien déterminé à ne jamais la revoir. En même temps, il était très content d'avoir appris que la justice le laisserait en repos. Il ne pouvait pas rendre la vie à la décapitée, et il ne dépendait pas de lui de venger sa mort. Il

ne lui restait qu'à partir pour Venise, où il retrouverait le calme qu'il avait perdu.

Il se reprit alors à penser à ce brave Dangalas, qui lui était si dévoué et qu'il avait plusieurs fois refusé de recevoir. Il entrevoyait que ces refus avaient contribué à amener les complications fâcheuses où il se débattait depuis la nuit du bal. S'il avait revu Tire-Lire avant la visite du comte Borodino, Vitrac n'aurait probablement pas consenti à faire le portrait de la nièce, et les choses auraient pu tourner tout autrement. Mais ce n'était pas seulement dans son intérêt personnel qu'il regrettait de lui avoir fermé sa porte et qu'il désirait maintenant le rencontrer. Il était sincèrement attaché à son élève, et il commençait à craindre qu'il ne lui fût arrivé malheur.

En supposant le contraire, Dangalas, découragé à force de trouver porte close, pouvait fort bien ne plus revenir sonner à la porte de l'hôtel de la place Pigalle.

Vitrac résolut de se mettre à sa recherche et s'habilla pour sortir, avec la ferme intention de ne pas rentrer sans avoir eu des nouvelles de son cher Tire-Lire, dût-il courir après lui toute la soirée et toute la nuit.

Il n'espérait pas le rencontrer à son domicile de la rue Fromentin, où Tire-Lire ne séjournait guère que pour dormir, quand il ne découchait pas ; mais il comptait explorer tous les cafés, caboulots, cabarets et brasseries du quartier, où Dangalas ne manquait guère de se montrer tous les jours.

Cavaroc était venu tard ; il était déjà l'heure de dîner, et Vitrac était décidé à ne pas dîner chez lui. Mais il ne savait où aller s'attabler pour trouver son homme, qui mangeait volontiers dans les

arrière-cabinets des marchands de vin, et pas toujours chez le même.

Il y avait bien la brasserie des Martyrs, où il prenait assez souvent son absinthe.

Vitrac s'y transporta et ne l'y aperçut point.

L'établissement était plein d'artistes auxquels il aurait pu demander des nouvelles de son élève, mais il n'était pas disposé à entrer en conversation et peut-être en explications avec des peintres en herbe qu'il connaissait fort peu.

Il s'en alla donc dîner au Faisan doré, un restaurant qui est tout à côté de la brasserie, et il y dîna longuement, sachant bien que plus tard il se mettrait en quête de Tire-Lire, plus il aurait de chances de le trouver quelque part, Tire-Lire étant un déterminé noctambule.

Il était près de dix heures lorsque Vitrac remonta la rue des Martyrs pour commencer son inspection des buvettes plus ou moins artistiques et littéraires qui foisonnent au pied de la butte Montmartre.

Il commença par le Chat noir, — à tout seigneur, tout honneur, — au risque d'y rencontrer Vanda qui s'y montrait souvent.

Elle n'y vint pas ce soir-là. Il n'y vit que des journalistes qui lui firent fête, car il était déjà célèbre, et les journaux avaient aidé à sa renommée ; mais il eut beau causer avec eux, Tire-Lire ne parut pas.

Il poussa ensuite jusqu'à la rue Fontaine, où est située la brasserie des Incohérents, ornée de fresques galantes et hantée par

des poètes incompris et par des demoiselles sans importance.

Point de Tire-Lire, quoique Tire-Lire fût un habitué de l'établissement.

Vitrac finit par se replier vers la place Pigalle, où il inspecta successivement les deux cafés à la mode de l'endroit : la Nouvelle-Athènes et le légendaire Rat mort.

Il n'aperçut nulle part la tête ébouriffée de son cher élève Dangalas, et il renonça enfin à le rejoindre.

Il aurait pu courir ainsi de cabaret en cabaret jusqu'à l'aurore, et il se sentait las.

Après tout, il ne tenait pas absolument à le voir ce soir-là, et, pour s'éviter la peine de recommencer le lendemain, il n'avait qu'à lui écrire. Le rapin, même en admettant qu'il fût fâché, arriverait à l'appel du maître.

Vitrac se décida donc à rentrer chez lui. Il était à quinze pas de son hôtel, puisqu'il venait de passer devant le Rat mort, et il n'avait qu'à suivre le trottoir.

Il ne fut pas médiocrement surpris de voir un fiacre s'arrêter à sa porte.

Qui pouvait venir le voir à cette heure ? Il n'était pas loin de minuit. L'idée lui vint que c'était peut-être Vanda, et il s'arrêta court.

La perspective d'une entrevue avec son ancienne ne lui souriait nullement, et en n'avançant pas il espérait l'éviter.

Son valet de chambre viendrait au coup de sonnette et répondrait qu'il était sorti. Vitrac lui avait donné l'ordre de ne recevoir personne. Assurément il ne laisserait pas monter Vanda.

Il attendit donc et il regarda de loin.

La portière du fiacre s'ouvrit lentement et resta ouverte près d'une minute sans que personne se montrât.

Ce ne fut pas une femme qui descendit.

Un homme prit pied sur le trottoir et resta le haut du corps penché dans l'intérieur de la voiture, de sorte que Vitrac ne voyait que le bout de ses jambes.

Évidemment cet homme parlait à quelqu'un qui était venu avec lui et qui ne paraissait pas pressé de sortir du fiacre.

Le colloque se prolongea, mais enfin il cessa, et quand le causeur se redressa, Vitrac reconnut aussitôt Jean Dangalas. Ce n'était pas la peine de tant courir après lui pour le trouver enfin à sa porte !

De son côté, Dangalas reconnut Vitrac et vint à lui, sans même prendre le temps de refermer la portière.

— Te voilà donc enfin ! lui dit le maître. Je l'ai assez cherché, ce soir. Mais d'où sors-tu, bon Dieu ?… tu es dans un état !

La tenue de Tire-Lire laissait en effet à désirer. Il était sans chapeau et sans cravate ; son pantalon, crotté jusqu'au genou, semblait avoir été plongé et tordu dans un baquet à lessive.

— Je sors de la rivière, dit le rapin d'une voix enrouée. Mais il ne s'agit pas de ça. Je ne suis pas seul.

— Je le vois bien. Avec qui donc es-tu ?

— Avec ma future.

Vitrac crut qu'il était devenu fou ; mais Tire-Lire reprit :

— Vous n'êtes pas sans savoir que cette canaille de Borodino avait enfermé une jeune fille et que je suis allé la réclamer rue Berton ?

— Hier, on a parlé devant moi de cette histoire, mais…

— Eh bien, je viens de la délivrer, cette jeune fille.

— Où çà ?… à Passy ?

— Non… sur la Seine, au-dessous de Poissy, sur un bateau où cette canaille de Borodino l'avait emprisonnée. J'ai dû me mettre à l'eau pour arriver jusqu'à elle…

— Et lui ?…

— Borodino ?… il était sur un autre bateau… à vapeur, celui-là… Quand il s'est vu pris, il a mis le feu à des barils de poudre qu'il avait à bord et il s'est fait sauter avec tous les gredins qui le servaient. Vous ne le pleurerez pas, hein ?

— Oh ! non…

— Malheureusement, le grand-père d'Augustine a sauté avec lui.

— Augustine, c'est cette modiste que tu avais conduite rue Berton ?

— Et que j'espère épouser bientôt… oui, maître. Elle n'a plus personne au monde qui s'intéresse à elle… mais je suis là, moi.

— Et sérieusement tu veux te marier avec elle ?

— Très sérieusement. Et elle ne dit pas non. Nous nous sommes mis d'accord en revenant de Poissy par le chemin de fer. Il n'y a qu'une chose qui nous embarrasse. On ne se marie pas comme ça, au pied levé, quand c'est pour de bon… il faut un tas de formalités, et, en attendant que nous les ayons remplies, elle ne sait où aller loger. Elle ne veut plus rentrer dans l'appartement où elle demeurait avec son grand-père, et je ne peux pas décemment la prendre chez moi…

— Et tu n'as rien trouvé de mieux que de me l'amener ? s'écria Vitrac.

— Non, maître… ce n'est pas cela…

— C'est bien elle qui est dans ce fiacre ?

— Oui… mais je n'ai jamais pensé à vous demander de lui donner l'hospitalité… ni elle non plus, la pauvre petite…

— Alors, pourquoi es-tu venu ici ?

— Parce qu'il y a un moyen de tout arranger, si vous voulez m'y aider. J'ai ma mère. Elle n'est pas grandement logée, mais elle a bien une chambre pour sa future belle-fille.

— C'est vrai. Je n'y avais pas songé. Tu n'as rien de mieux à faire que de la conduire chez ta mère… et il me semble que passer par la place Pigalle, ce n'est pas le chemin…

— Je le sais bien… mais voilà ! si je tombe chez elle, ce soir, avec Augustine, la bonne femme me fermera la porte au nez. Elle me demandera pour qui je la prends, et j'aurai beau lui raconter

mon histoire, sans lui dire autre chose que la vraie vérité, elle ne voudra jamais me croire.

— Ça, c'est très possible, répondit Vitrac ; mais que veux-tu que j'y fasse ?

— Tout, maître. Pour la bonne femme, vous êtes un dieu, et vos paroles sont des paroles d'Évangile. Tout ce que vous direz, elle le croira aveuglément, et tout ce que vous lui demanderez de faire, elle le fera.

— Eh bien, je la verrai demain.

— Demain !... il faudra donc que la pauvre enfant passe la nuit dans ce fiacre ?... Je viens de le prendre à la gare Saint-Lazare, et je vous avouerai franchement que je comptais sur vous pour le payer, car je n'ai plus le sou... J'ai été obligé d'emprunter au brigadier de la gendarmerie, à Poissy, de quoi prendre ma place et celle d'Augustine au chemin de fer... et si je gardais jusqu'à demain matin ce cocher sans le payer, il finirait par nous conduire au poste, ma future et moi.

Quoiqu'il n'eût pas le cœur à la joie, Vitrac ne put s'empêcher de rire et d'admirer la philosophie insouciante de ce garçon qui s'embarquait dans de pareilles aventures sans argent dans sa poche.

En même temps, Vitrac se disait qu'il ne pouvait guère refuser le service que lui demandait son élève préféré.

— Tu as eu de la chance de me rencontrer, dit-il. Je vais t'accompagner, et je payerai ce que tu devras à cet homme. Mais j'ai bien peur que nous ne fassions une course inutile. Ta mère doit être couchée.

— Elle se lèvera pour m'ouvrir, quand je lui aurai crié que vous êtes là.

— Je le souhaite. Maintenant, présente-moi à ta future.

— Venez, maître !

Tire-Lire s'approcha du fiacre, et, par la portière restée ouverte, il appela Augustine, qui ne répondit pas.

Elle s'était évanouie de fatigue et de froid.

Vitrac, accouru aux cris de Dangalas, la prit en pitié et dit à ce grand fou qui perdait la tête :

— Elle mourrait en route si tu la conduisais chez ta mère. Je vais t'aider à la porter. Elle passera la nuit dans ma maison. Demain, nous aviserons.

Dangalas tenait déjà l'enfant dans ses bras. Elle ne pesait guère, et il l'enleva comme une plume, pendant que Vitrac sonnait.

Son valet de chambre, qui l'attendait, ne tarda pas à ouvrir, et deux minutes après Augustine était étendue sur un divan, dans l'atelier du peintre.

Elle ne tarda guère à revenir à elle, et son premier mot fut : « Où suis-je ? »

Ses yeux étonnés disaient qu'elle se croyait encore dans quelque chambre close, à la merci de Borodino.

— Vous êtes chez un ami, lui dit doucement Vitrac.

— Chez mon cher maître, appuya Dangalas, qui, pendant le voyage qu'il venait de faire avec elle, lui avait longuement parlé de Vitrac et de l'appui qu'il attendait de lui.

Àce moment, le domestique, que Vitrac, en passant, avait chargé de payer le fiacre, remonta précipitamment pour annoncer que le capitaine Cavaroc était dans l'atelier avec une dame.

Vitrac, stupéfait, courut à sa rencontre et le trouva sur le palier, tenant par la main une jeune fille qu'il reconnut aussitôt.

— Vous me demandiez tantôt ce qu'elle était devenue, dit Cavaroc sans le moindre préambule. Je vous l'amène. Elle s'était réfugiée chez notre ami Julien, qui avait pu la loger dans l'appartement que Mme de Jonville, sa mère, occupe quand elle vient à Paris. Or elle arrive à minuit, Mme de Jonville, et son fils n'a été informé de son arrivée que ce soir, à onze heures. Il ne savait où donner de la tête. C'est moi qui ai eu l'idée de recourir à vous pour vous prier d'héberger sous votre toit, jusqu'à demain, Mlle Hélène. Nous l'avons consultée, et elle a consenti. Vous ne refuserez pas de rendre ce service à ce cher Julien.

Vitrac ne demandait pas mieux, mais la place était occupée, et il était fort embarrassé pour expliquer son cas au capitaine. Il fit la seule chose qu'il pût faire : il ouvrit toute grande la porte de son atelier, et prenant Hélène par la main, il la conduisit à Augustine, qui faillit s'évanouir derechef en voyant cette jeune fille, image vivante de la morte.

Cavaroc ne connaissait pas la modiste, mais il connaissait de vue Tire-Lire, et il comprit tout de suite.

Tire-Lire comprit aussi, presque aussitôt.

Hélène et Augustine y mirent plus de temps, mais elles avaient assez entendu parler l'une de l'autre pour se deviner réciproquement, et la Grecque se jeta au coude la Parisienne, qui l'embrassa de bon cœur.

Le capitaine contemplait ce tableau touchant et souriait sous sa moustache.

— Mon cher, dit-il à Vitrac, voilà un dénouement auquel vous n'aviez pas songé, ni moi non plus. Vous devriez faire graver en lettres d'or sur la porte de votre hôtel : « Au rendez-vous des victimes de Borodino. »

Il était en pleine possession de son sang-froid, le beau capitaine, le seul des personnages présents que ce drame n'intéressât pas personnellement. Les autres n'étaient pas encore revenus de leur surprise et de leur émotion, et Tire-Lire lui-même, qui aimait pourtant à rire, Tire-Lire ne releva pas la plaisanterie de Cavaroc.

Ils n'étaient pas au bout de leurs étonnements.

Le valet de chambre apparut de nouveau pour annoncer deux messieurs qui le suivaient de près et que personne n'attendait : M. Francastel et l'inévitable Grisaille.

On croira sans peine que leur entrée fit sensation.

Augustine Bernier, qui ne les avait jamais vus, ne se troubla point à leur aspect ; mais Hélène, qui se souvenait de l'exhibition de la tête de sa sœur, Hélène recula jusqu'au fond de l'atelier quand elle aperçut le juge d'instruction.

Vitrac et Dangalas n'étaient pas rassurés. Cavaroc commençait à redouter une explication nouvelle qui l'aurait compromis à propos de son histoire avec Vanda.

M. Francastel ne tarda guère à les tirer d'inquiétude.

— Messieurs, dit-il doucement, je m'attendais à trouver chez M. Vitrac, M. Dangalas et la jeune fille qu'il a sauvée. Je viens de recevoir de Poissy un rapport qui m'apprend que M. Dangalas a annoncé l'intention de l'amener ici…

— Je l'ai dit au brigadier de la gendarmerie, murmura Tire-Lire.

— Le rapport est de lui, et si j'ai tenu à vous voir dès ce soir, c'est pour vous féliciter de votre courageuse conduite.

Quant à vous, monsieur, ajouta le magistrat en s'adressant à Cavaroc qu'il ne connaissait pas, vous êtes sans doute un ami de M. Vitrac.

— Monsieur est l'officier qui, la nuit dernière, était rue Condorcet, dit Grisaille.

— Je ne m'en cache pas, interrompit le capitaine, et je puis vous expliquer comment Mlle Hélène se trouve ici. C'est avec moi qu'elle y est venue, avec moi qui, l'ayant rencontrée l'autre soir sur le quai d'Orsay, l'ai conduite chez mon ami, M. Julien de Jonville, attaché au ministère des affaires étrangères. Vous veniez de l'interroger, elle, au Palais de justice, dans votre cabinet. J'ai eu le tort de ne pas vous informer de ce qu'elle était devenue, mais je ne voulais pas mettre en cause M. de Jonville. J'attendais, et lui aussi, que l'affaire de ce faux Russe fût éclaircie.

— Elle l'est, monsieur, dit le magistrat. Nous savons tous et nous ne doutons plus de la parfaite innocence de la pauvre enfant qu'il faisait passer pour sa nièce.

Elle parle, n'est-ce pas ?

— Allemand et grec, parfaitement. Et quand il vous plaira de connaître son histoire, elle vous la racontera, comme elle nous l'a racontée à Jonville, et à moi.

— Je serai très heureux de l'entendre quand elle saura le français.

C'était dire clairement que la justice ne s'occuperait plus d'elle, et Cavaroc se promit de ne pas perdre de temps pour apporter cette bonne nouvelle à Julien.

Hélène, un peu remise de sa frayeur, était revenue s'asseoir près d'Augustine, et les deux jeunes filles échangeaient des regards sympathiques, faute de pouvoir échanger des confidences, puisqu'elles ne parlaient pas la même langue.

— Maintenant, monsieur Dangalas, reprit le juge, c'est à vous que je demande de me dire clairement et sincèrement comment vous avez pu retrouver cet assassin qui avait su échapper aux agents.

— C'est le hasard qui a tout fait, répondit modestement Tire-Lire ; ou plutôt c'est une lettre que Mlle Bernier a pu lancer sur le quai, qu'un passant a eu la charité de mettre à la poste et que son malheureux grand-père a reçue. Je suis allé avec lui à Passy, et pendant que vous cherchiez, dans la maison de la rue Berton, Borodino qui n'y était plus, un pêcheur que nous avons rencontré sur la berge nous a renseignés. Il nous a même guidés jusqu'à

Poissy… et vous savez le reste, puisque vous avez reçu le rapport du brigadier.

— Oui. Et ce brave pêcheur est resté à Poissy.

— Je voulais le ramener. Il a préféré s'établir pour deux ou trois jours dans une auberge où je l'ai recommandé.

— C'est bien cela. Vous savez sans doute que le petit nègre qui gardait mademoiselle et qui a sauté dans la Seine a été arrêté au moment où il abordait ?

— On me l'a dit. Je ne l'ai pas vu.

— Mais on ne vous a pas dit qu'il a parlé et qu'il parlera encore. Nous savons déjà par lui que son maître avait un complice qui a péri aussi, que ce scélérat avait été pirate et qu'il avait enlevé mademoiselle pour l'emmener en Turquie, où il devait la vendre à un pacha. Le misérable faisait depuis longtemps ce joli commerce qui prospère encore, quoi qu'on en dise, dans les États du Sultan, et qu'il espérait exercer à Paris. Heureusement, il a eu la fin qu'il méritait, et j'ai le plaisir d'annoncer à ceux et à celles qui m'écoutent en ce moment que l'instruction dont j'ai été chargé est définitivement close.

Tous les visages s'éclaircirent, même celui d'Hélène qui ne comprenait pas, mais qui devinait.

— Que de grâces je vous dois, monsieur ! s'écria Vitrac.

— Je n'ai fait que mon devoir en ne brusquant rien. J'ai évité ainsi des arrestations inutiles.

Maintenant, messieurs, ce n'est plus le magistrat qui va vous demander de lui répondre, c'est l'homme.

— Le galant homme, rectifia courtoisement Vitrac.

— Puis-je savoir ce que vous comptez faire pour les deux jeunes filles que vous avez tirées des griffes de ce Borodino ? Je m'intéresse beaucoup à elles, et si elles avaient besoin d'appui, je me mettrais volontiers à votre disposition pour obtenir qu'on assurât leur existence. J'ai de nombreuses relations et je suis membre très actif de deux sociétés de bienfaisance.

— Je me charge de mademoiselle Augustine, interrompit Tire-Lire ; elle veut bien m'accepter pour mari, et je l'épouserai dès que nous aurons rempli les formalités qu'on exige.

— Et mon ami Jonville se charge de Mlle Hélène, dit Cavaroc. Je n'ose pas affirmer que le mariage sera célébré dans les délais de rigueur. Jonville a sa mère, et je crois bien qu'elle se fera prier pour accorder son consentement. Elle demandera à réfléchir et à prendre des renseignements. Jonville attendra. Et, en attendant, Mlle Hélène ne refusera pas d'entrer au couvent et d'y rester jusqu'au jour où elle se mariera. Elle y était, à Vienne, en Autriche, quand Borodino l'en a tirée pour la faire venir à Paris.

— Tout le monde se mariera, excepté moi, conclut gaiement le capitaine.

— Excepté vous et moi, dit à demi-voix Vitrac.

Le juge, qui avait entendu, n'eut pas la cruauté de lui parler de Vanda. L'allusion eût été du plus mauvais goût, car il savait par Grisaille ce qui s'était passé la veille au numéro 49 de la rue Condorcet, et il tenait pour une franche coquine cette poseuse pervertie.

Il regrettait d'avoir été obligé de la remettre en liberté, mais il n'avait pas pu faire autrement ; car, après les explications données par Cavaroc à M. Grisaille, il n'existait plus contre elle aucune charge sérieuse. La lettre de l'affreux Caritidès suffisait à prouver qu'elle n'était pour rien dans l'assassinat d'Irène, et cette lettre, le chef de la sûreté l'avait montrée au juge, qui avait pu constater que la main qui l'avait écrite avait écrit aussi la dénonciation adressée au préfet de police.

Elle n'écrirait plus, cette main souillée du sang d'une femme, puisque l'assassin et ses complices étaient morts.

Hélène n'avait plus rien à redouter d'eux.

Justice était faite, et la mission de M. Francastel était terminée. Il lui restait à suivre de loin l'enquête ouverte à Poissy sur la catastrophe finale, et à interroger lui-même quelques témoins de la dernière heure, comme le père l'Asticot et surtout le négrillon sauvé des eaux, qui devait, sur son défunt maître, en savoir plus long qu'il n'en avait encore dit ; mais tous ceux et toutes celles qui se trouvaient réunis chez Vitrac étaient définitivement hors de cause.

M. Francastel se retira comblé de bénédictions, et Cavaroc marqua un bon point à Grisaille, qui s'était fort bien conduit avec lui chez Vanda.

Vitrac, Dangalas et le capitaine avaient trop de choses à se dire pour songer à se séparer. Il leur fallait aviser à installer pour la nuit les deux jeunes filles. Vitrac y parvint en leur cédant son appartement, et ces messieurs, après avoir pris congé d'elles, attendirent le jour en causant.

Deux d'entre eux connaissaient le troisième depuis huit jours à peine, puisque Cavaroc n'avait jamais vu Vitrac et son élève avant la nuit de la mi-carême ; mais ce sont les événements qui lient les hommes, et il leur semblait à tous qu'ils étaient déjà de vieux amis.

Chacun des trois fit son examen de conscience, et il se trouva que chacun avait quelque chose à se reprocher : Vitrac, son isolement volontaire ; Dangalas, certaines imprudences, et le capitaine, son abstention prolongée.

Ils ne pouvaient que se pardonner réciproquement leurs erreurs et se jurer amitié pour l'avenir.

Vitrac avait toujours été sympathique à Cavaroc, et le rapin plaisait beaucoup maintenant à l'officier, qui le trouvait naguère un peu trop débraillé pour en faire sa société.

Tire-Lire raconta ses aventures en détail, depuis la rencontre d'Augustine devant la Morgue jusqu'au sauvetage final de la chère enfant qu'il voulait épouser en justes noces, lui le coureur de caboulots et de bastringues.

Quoiqu'il eût toutes sortes de raisons pour être sérieux ce soir-là, Tire-Lire avait une façon de dire les choses qui finissait toujours par dérider ceux qui l'écoutaient.

Et, en dépit de tant de catastrophes, la nuit ne se passa pas tristement dans cet atelier, où la tête ensanglantée de la malheureuse Irène avait roulé sur le parquet.

Quand le jour vint, il fallut songer à caser définitivement les deux survivantes.

Tout s'était arrangé pour une nuit, mais le provisoire ne pouvait pas se perpétuer.

La maison d'un peintre n'est pas faite pour loger des jeunes filles, et il s'agissait de procurer à chacune des deux orphelines un asile convenable, en attendant que leur sort définitif se décidât.

Pour Augustine, l'asile était trouvé, ou du moins Dangalas comptait que la brave femme dont il était le fils ne refuserait pas de la recevoir et de l'héberger, sur la recommandation de Vitrac.

Il était plus difficile de caser Hélène, qui n'avait pour la patronner que l'amoureux Jonville et un capitaine de cuirassiers. On n'y réussirait qu'avec le temps, et c'était précisément le temps qui manquait.

Les trois alliés tinrent conseil et décidèrent, d'un commun accord, qu'ils commenceraient par conduire la modiste chez la mère Dangalas. On délibérerait ensuite avec Jonville, qui indiquerait peut-être un couvent ou un pensionnat où l'on consentirait à admettre la malheureuse Hélène.

Ils feraient tous les trois cette expédition à la recherche des refuges, et le capitaine proposa au dernier moment de faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire de passer par la place du Palais-Bourbon en allant rue d'Arcole, où demeurait la mère de Tire-Lire.

Ils n'entreraient pas chez Jonville, qui avait la sienne chez lui depuis la veille, mais on lui enverrait le concierge ; il s'empresserait de venir à l'appel de son ami Cavaroc, et l'on causerait sur le trottoir, devant la porte cochère du numéro 9.

Ces messieurs étaient plus embarrassés pour réveiller les deux jeunes filles, qui avaient passé la nuit dans la chambre de Vitrac.

Il n'y avait là que des hommes, car le peintre n'avait pas de camériste à son service, et les hommes n'entrent pas chez les demoiselles quand elles sont encore au lit.

Ils durent donc attendre qu'elles parussent, et vers huit heures, les deux victimes de Borodino arrivèrent dans l'atelier, en se tenant par la main, comme deux sœurs.

Unies par le malheur, elles s'aimaient déjà, et quoiqu'elles ne parlassent pas la même langue, elles en étaient arrivées à se comprendre.

Dangalas mit sa fiancée au courant du projet que ses trois protecteurs venaient d'arrêter sans la consulter, et elle déclara qu'elle était trop heureuse qu'ils voulussent bien l'accompagner.

Cavaroc se chargea d'expliquer à Hélène, en mauvais allemand, que ses amis la priaient de rester chez Vitrac jusqu'à leur retour, et il crut pouvoir lui promettre de ramener Jonville.

Il n'en fallait pas tant pour la décider, car la pauvre enfant bénissait ceux qui l'avaient sauvée et ne pouvait pas avoir d'autre volonté que la leur.

Il était neuf heures lorsqu'ils montèrent avec Augustine Bernier dans un fiacre à quatre places qui descendit la rue Pigalle et prit la rue de la Paix pour gagner le pont de la Concorde.

C'était le plus court chemin pour aller place du Palais-Bourbon.

La petite-fille du père Cordouan avait travaillé rue de la Paix, et en voyant le magasin de sa patronne, Augustine ne résista pas à l'envie de se mettre à la portière pour le regarder en passant.

Lucie Courtois, en négligé matinal, était justement sortie de sa boutique pour juger de l'effet d'un chapeau nouvellement exposé à sa vitrine.

Elle reconnut son ancienne ouvrière, et elle mit tant d'empressement à traverser le trottoir pour lui parler, que Dangalas tourna le bouton pour avertir le cocher d'arrêter.

Il avait une dent contre la marchande de modes, cet excellent Tire-Lire, et il n'était pas fâché de procurer à Augustine l'occasion de s'expliquer avec elle.

L'explication eut lieu à la portière ; mais depuis qu'elle avait comparu devant le juge d'instruction, Mme Courtois ne pensait plus que du bien d'Augustine, qu'elle avait si mal à propos soupçonnée et même accusée de s'être laissé enlever de bonne volonté.

Elle savait maintenant que le seigneur de la rue Berton n'était ni Russe ni comte, pas plus qu'il n'était le mari de la comtesse Irène, qui avait commandé le chapeau.

Menée rue Berton par M. Grisaille, elle avait reconnu le fameux landau et les deux chevaux qui avaient stationné devant son magasin la veille du crime.

En revoyant Augustine si bien accompagnée, la sceptique marchande n'osa pas trop l'interroger ; mais Vitrac, sachant qu'elle avait été mêlée à l'instruction, crut devoir la renseigner sommai-

rement sur les aventures de la jeune fille, et surtout lui apprendre que ces aventures allaient se terminer par un mariage.

Sur quoi, Lucie Courtois se répandit en compliments et voulut absolument embrasser sur les deux joues son ancienne apprentie, qui dut se laisser faire.

La tournée commençait bien, et le capitaine fit remarquer à ses amis que c'était de bon augure pour la suite.

Place du Palais-Bourbon, les choses n'allèrent pas tout à fait de même.

En apprenant que son ami l'attendait à la porte, Jonville s'empressa d'arriver et ne fut pas peu surpris de le trouver en si nombreuse société.

Jonville connaissait peu Tire-Lire et pas du tout Augustine ; mais il connaissait beaucoup Vitrac, et ce fut Vitrac qui aida Cavaroc à le renseigner sur la situation présente d'Hélène, sans perdre de temps à lui raconter l'histoire de la modiste, qui ne l'aurait pas beaucoup intéressé.

Jonville remercia chaleureusement ses deux amis. Il ne leur cacha pas que sa mère était arrivée d'assez mauvaise humeur, et qu'il ne fallait pas songer pour le moment à l'intéresser au triste sort d'Hélène. La bonne dame semblait se douter de ce qui s'était passé chez son fils, car elle ne cessait d'interroger la vieille Monique, son ancienne femme de charge, qui avait fort à faire pour lui cacher la vérité.

Le temps seul pourrait vaincre la résistance que la douairière de Jonville ne manquerait pas d'opposer aux intentions matri-

moniales de son fils, qui ne se flattait pas de réussir à la convaincre.

Il fallait donc que, sans perdre un seul jour, il s'occupât d'assurer à la malheureuse sœur de la décapitée une existence convenable, en attendant qu'il pût en faire sa femme, et avant tout qu'il la vît pour la rassurer mieux que le capitaine n'avait pu le faire.

Vitrac l'engagea à venir le plus tôt possible et lui offrit même de céder sa maison à la réfugiée, jusqu'à ce qu'il eût trouvé à la placer ailleurs.

Le fiacre se remit en route, et Vitrac s'abstint de confier à son élève qu'il n'était pas rassuré sur l'avenir de la pauvre Hélène. Il craignait de le décourager au moment où lui aussi allait demander à sa mère l'hospitalité pour une jeune abandonnée.

Dangalas, du reste, n'était pas inquiet du succès de la démarche qu'il allait tenter. Sa bonne femme de mère n'avait pas de quartiers de noblesse, mais elle avait du cœur à revendre, et le rapin ne doutait pas de l'attendrir.

Elle demeurait rue d'Arcole, au coin du quai aux Fleurs et en face du nouvel Hôtel-Dieu, au troisième étage d'une maison d'assez bonne apparence.

Cette fois, tout le monde descendit de voiture. Seulement, le capitaine déclara qu'il attendrait ses amis en fumant son cigare sur le quai.

Et, en vérité, le capitaine n'avait que faire chez la mère Dangalas, qu'il ne connaissait pas et qui allait être bien assez effarouchée en voyant son fils débarquer chez elle avec une jeune fille.

Il fut convenu qu'on se retrouverait sur le quai, après la visite.

Augustine n'était pas très rassurée, mais elle monta de bonne grâce les trois étages en s'appuyant sur le bras de Vitrac.

Son amoureux la précédait en éclaireur, et comme il enjambait les marches quatre à quatre, il arriva bien avant elle à la porte du logement occupé par la veuve, qui vint ouvrir elle-même, car elle n'avait personne pour la servir, et qui recula de surprise en le voyant.

— Bonjour, maman, lui dit Tire-Lire aussi tranquillement que s'il était venu la veille. Je t'amène de la compagnie.

— Quelle compagnie ? balbutia la bonne femme. Pour une fois que tu te souviens de moi, tu pourrais bien venir seul.

Elle changea de note quand elle aperçut Vitrac qui débouchait sur le palier avec la petite-fille du père Cordouan.

Vitrac, c'était son dieu. Elle savait que Jean lui devait d'être en passe de devenir un artiste sérieux, et l'honneur que le maître lui faisait pour la première fois la comblait.

— Vous ici, monsieur ! s'écria-t-elle aussi émue que si le président de la République lui eût rendu visite.

Elle n'osa pas lui demander ce que faisait là cette jolie enfant qui ne levait pas les yeux, et elle s'effaça pour les laisser entrer.

— Je te présente ma future, lui dit Jean, qui dédaignait les préambules. Tu rêvais de me marier. J'ai trouvé la femme qu'il me faut, et je viens avec elle te demander ton consentement.

Augustine ne savait où se fourrer, et il était temps que Vitrac prît la parole.

Il la prit et il parla fort bien. Il raconta toute l'histoire, et la mère de Tire-Lire l'écouta sans l'interrompre.

Quand il eut achevé en déclarant qu'il approuvait son élève, elle tendit sans dire un mot la main à l'orpheline, et l'attirant à elle doucement, elle l'embrassa sur le front.

Sur quoi, Jean saisit la bonne vieille par la tête et se mit à la manger de baisers, en criant :

— Je le savais bien, moi, que tu ne te ferais pas prier !

— Remercie M. Vitrac, murmura la maman tout en rajustant son bonnet, fort dérangé par les furieuses accolades du rapin qui lui devait le jour.

— Tout à l'heure, quand il t'aura expliqué ce que j'attends de toi.

Vitrac, mis en demeure d'exposer le cas, s'en tira fort bien. Il démontra clairement et brièvement que la future femme de Jean ne pouvait demeurer que chez sa future belle-mère jusqu'au jour de la noce, puisque le seul parent qu'elle eût venait de quitter ce monde. Et pour dépeindre la cruelle situation de l'orpheline, il sut trouver des accents qui arrachèrent des larmes à la veuve Dangalas.

La cause d'Augustine était gagnée. Insister eût été une maladresse, et Vitrac n'avait plus qu'à se retirer. Dangalas ferait le reste. Dangalas n'avait plus besoin de lui, et Dangalas ne chercha point à le retenir.

Vitrac s'en alla donc, et en descendant l'escalier il ne put s'empêcher de comparer son sort à celui de ce garçon. Il n'espérait plus rien. Sa vie était à recommencer, et l'insouciant Tire-Lire avait du premier coup tiré un billet gagnant à la loterie du bonheur. Tire-Lire avait visé moins haut que son maître, et Tire-Lire avait atteint le but. Tout lui souriait, et Vitrac n'apercevait que des points noirs à l'horizon.

Il aurait pu envier aussi Cavaroc, qui venait de traverser sans accroc ce drame où d'autres avaient perdu le repos et compromis leur avenir.

Ce capitaine était cuirassé de toutes les façons, et les orages de l'existence n'avaient pas de prise sur lui.

En sortant de la maison où il laissait son élève et sa protégée, Vitrac trouva son nouvel ami fort occupé à examiner du haut du quai aux Fleurs les travaux de reconstruction du pont d'Arcole, et l'attention qu'il y apportait dénotait une parfaite liberté d'esprit.

Cavaroc s'enquit pourtant du résultat de la visite à maman Dangalas, et quand il le sut :

— Eh bien, dit-il philosophiquement, voilà qui prouve une fois de plus que la richesse et la noblesse ne font pas le bonheur. Si les aïeux de ce garçon avaient été aux croisades et si sa mère possédait une grande terre en Normandie, il se trouverait dans la même impasse que notre ami Jonville et il risquerait fort de ne jamais épouser son Augustine.

— C'est vrai, murmura Vitrac, et vous pourriez ajouter que mon élève est plus heureux que moi. Que n'ai-je vécu comme lui en bohème, au lieu de me passionner pour l'art et de m'éprendre

follement d'une femme que je connaissais à peine ! Je n'aurais pas brisé ma vie.

— Vous n'en êtes pas là, mon cher. D'abord, l'art vous reste. Vous êtes déjà un maître. Vous serez un grand peintre. Et puis… à quelque chose malheur est bon. Vous étiez mal embarqué avec la dame de la rue Condorcet, et vous auriez peut-être eu de la peine à rompre une liaison qui pouvait vous mener loin. Vous voilà libre.

— Oui, Dieu merci ! et je vais en profiter pour quitter la France.

— Pas pour toujours, j'espère ?

— Non, mais pour six mois… pour un an… J'y reviendrai quand j'aurai oublié, et ce sera long.

Voulez-vous que je vous ramène chez vous ?

— Non, dit le capitaine ; j'éprouve le besoin de marcher.

— Et de dormir, je pense… après une nuit blanche.

— Pas du tout. D'ailleurs, j'ai mes cours de l'École de guerre, et je les ai assez souvent manqués depuis huit jours ; il faut que je rattrape le temps perdu. Donc, au revoir, mon cher Vitrac, et comptez sur moi comme sur un ami.

Ah ! un mot encore avant de nous séparer… Si vous étiez Jonville, épouseriez-vous Hélène ?

— Diable ! vous m'embarrassez beaucoup. Je ne suis pas Jonville, et dans ce cas-là l'intéressé est le seul juge compétent.

— Vous avez raison… mais s'il vous consultait ?

— Je me récuserais.

— C'est ce que je ferai, dit Cavaroc en prenant congé, par une cordiale poignée de main, du maître de la place Pigalle.

Vitrac le suivit longtemps des yeux. Il lui semblait qu'avec ce joyeux capitaine s'en allait cette philosophie qu'il prêchait si gaiement. Le vide s'était fait autour de lui. Il y avait comme un trou dans sa vie.

Après avoir envié le bonheur de ses amis, il enviait le sort des pauvres diables qui passaient, cherchant leur pain quotidien. À ceux-là il restait l'espérance qui console et qui soutient.

À Vitrac, il ne restait que de douloureux souvenirs et d'amers regrets, presque des remords, car sa liaison avec Irène avait été la cause première d'épouvantables catastrophes.

Et il souhaitait de mourir.

Mais il était écrit qu'il vivrait et que le travail, cette suprême ressource des affligés, le sauverait du désespoir.

XII

Neuf mois ont passé sur cette lugubre histoire, et Paris, qu'elle a passionné pendant huit jours, Paris l'a presque oubliée.

Un crime chasse l'autre de la mémoire des hommes, et cette année les crimes ont surabondé.

Ceux qui n'aboutissent pas à la cour d'assises ont moins de retentissement que ceux qui envoient les coupables mourir de mort

violente sur la place de la Roquette.

Quand les assassins se font justice eux-mêmes, c'est comme un drame, émouvant au début, qui n'aurait pas de cinquième acte.

Le gros public n'est pas content, mais les connaisseurs y prennent souvent plus d'intérêt qu'à une pièce machinée suivant les règles. Ils apprécient l'imprévu des situations et l'originalité des personnages.

On ne rencontre pas souvent des types comme ce forban, revêtu de la peau d'un seigneur russe assassiné par lui, recrutant à Paris des sujets pour le harem d'un pacha turc, ni comme ce Caritidès, échappé de la bande de Marathon, décapitant sa femme d'un seul coup de yatagan, à deux kilomètres de la place de la Concorde.

Et depuis les temps légendaires où un mari féroce fit manger à Gabrielle de Vergy, son épouse infidèle, le cœur du page qu'elle aimait, on n'avait jamais vu pousser la vengeance conjugale jusqu'à jeter aux pieds d'un amant la tête coupée de sa maîtresse.

Mais, comme toutes choses, les tragédies de la vie parisienne ont leurs destinées, et ce ne sont pas toujours les plus étranges ni les plus corsées qui font le plus de bruit.

Celle de la rue Berton a été jouée trop vite, et les acteurs n'étaient pas assez répandus dans le monde pour qu'elle fît grand bruit.

La tête n'a fait que paraître et disparaître à la Morgue. Les amateurs de ce genre de spectacle ont à peine eu le temps de l'y voir. Et les journaux ne faisaient que commencer à s'occuper de

la mystérieuse affaire de Passy quand on apprit que tout était fini.

La police est discrète par état, et les intéressés se sont bien gardés de dire ce qu'ils savaient.

De sorte que bien des gens en sont encore à croire que la scène du bal, chez Vitrac, n'était qu'une farce d'atelier.

Elle a laissé des traces plus profondes et des souvenirs plus durables à ceux qui y furent mêlés.

Vitrac y a perdu la femme qu'il a le plus aimée, et il a été longtemps à se remettre de ce coup ; mais il y a gagné d'être débarrassé d'une liaison indigne de lui et de pouvoir se consacrer entièrement à l'art.

Vanda a fait quelques tentatives pour rentrer en grâce, mais Vitrac a tenu bon, et pour y couper court, après le Salon, où son nouveau tableau a eu un grand succès, il est allé passer quelques mois en Italie.

Il y est encore, et il y restera tout l'hiver.

Il a pu, avant de partir, servir de témoin à son cher élève Jean Dangalas, qui a épousé à la mairie et à l'église Augustine Bernier.

Le père Cordouan, hélas ! n'a pas eu la joie de conduire sa petite-fille à l'autel ; mais la mère du marié était là, toute fière de sa bru qu'elle a hébergée pendant un mois avant la noce et dont elle a pu apprécier toutes les qualités.

Cette union a transfiguré Tire-Lire. Il a oublié le chemin des cafés et des brasseries. Il a un atelier à lui. Il travaille sérieuse-

ment, et comme il a toujours eu du talent, il ne lui manque plus rien pour devenir un maître.

Il adore sa petite femme, qui le lui rend bien, et il est complètement heureux.

Une amourette ébauchée dans la rue l'a conduit finalement au bonheur conjugal.

Tout chemin mène à Rome.

Pour Jonville et pour Hélène, les choses ont marché moins vite. Ils s'y attendaient bien tous les deux. On ne marie pas aisément un fils de famille avec une étrangère dépourvue non seulement de fortune, mais de toute espèce de parents.

Jonville avait pu caser l'orpheline dans une maison respectable où l'on reçoit des pensionnaires de choix ; mais rien que pour informer sa mère de la situation où il s'était mis, le pauvre Julien avait dû affronter de gros orages.

Mme de Jonville s'était empressée de déclarer que jamais, de son consentement, son fils n'épouserait une aventurière.

Elle appliquait, sans hésiter, cette qualification à la pauvre Hélène, qui ne la méritait pas.

Hélène avait eu beaucoup d'aventures, mais elle ne les avait pas cherchées, et ses aventures n'étaient que des malheurs.

C'est ce qu'il s'agissait de prouver jusqu'à l'évidence à une douairière qui n'entendait pas raillerie sur le chapitre des alliances, et encore moins sur le chapitre des mœurs.

Et ces preuves de vertu étaient encore plus difficiles à faire que des preuves de noblesse. Julien, si épris qu'il fût, n'était pas homme à en venir aux sommations respectueuses, qui ne le sont guère.

Il s'est résigné à attendre, sans cesser de chercher à Smyrne et à Vienne des renseignements positifs sur l'origine et sur les antécédents de la fiancée de son choix.

Il utilise, pour se les procurer, sa situation d'attaché aux affaires étrangères. Il est en correspondance suivie avec des camarades de l'ambassade de France en Autriche et avec notre consul général à Smyrne.

Il est parvenu à établir que le beau-frère Caritidès était un scélérat qui a indignement trompé la mère d'Irène et d'Hélène, filles toutes les deux, non pas d'un colonel russe, comme l'affirmait l'infâme Borodino, mais d'un honnête banquier levantin, ruiné par la guerre de 1877.

Sur la vie que la prétendue nièce du prétendu boyard a menée avant d'arriver à Paris, l'enquête n'a rien révélé qui lui fût défavorable, mais ce résultat ne satisfait pas encore Mme de Jonville, qui voudrait autre chose que des certificats négatifs, comme s'il était possible de faire attester par acte authentique l'irréprochabilité de la conduite d'une jeune fille.

Les choses en sont là, et Julien va être obligé de recourir à d'autres moyens. Il espère trouver une alliée en la personne d'une amie de sa mère. Cette amie est en relation avec les dames qui ont pris Hélène en pension ; elle a vu Hélène chez elles, et elle est assez disposée à plaider sa cause.

Mme de Jonville n'a presque pas quitté son fils, depuis qu'elle est tombée brusquement chez lui. Elle y a passé l'été, au lieu de le passer dans ses terres de Normandie. Elle tient bon, mais elle commence à s'apercevoir que Julien sèche sur pied et à se dire qu'on meurt quelquefois d'un amour contrarié.

Julien n'a même plus, pour se consoler des rigueurs maternelles, la réconfortante compagnie de Cavaroc.

Le capitaine est brillamment sorti de l'École de guerre, et il a dû quitter Paris pour aller tenir garnison à Toulouse.

Avant son départ, il n'a pas détourné son ami d'épouser Hélène. Il ne l'y a pas poussé non plus. Il est resté neutre, estimant qu'il y a dans la vie des situations où un homme ne peut et ne doit prendre conseil de personne.

Peut-être n'a-t-il pas tort. Jonville ne lui en veut pas de s'être abstenu et regrette chaque jour son absence.

Cavaroc est un sceptique, et Cavaroc n'est pas un saint. Il n'a plus jamais parlé de Vanda, et Jonville ne l'a jamais revue dans l'appartement de l'avenue de Lamotte-Picquet ; mais le capitaine n'a pas oublié le chemin de la rue Condorcet, et l'ancienne poseuse lui en a su gré.

Après tout, elle n'a nui à personne, elle n'a trompé que Vitrac, et le capitaine la prend pour ce qu'elle vaut.

Elle a du reste quitté le monde et le quartier des ateliers de peinture pour s'enrôler carrément dans le régiment des irrégulières de profession, mais elle a toujours un faible pour les militaires.

On l'a vue cet été à Toulouse, après les grandes manœuvres, et l'on peut supposer qu'elle n'y est pas venue pour concourir aux Jeux Floraux, où l'on distribue des églantines d'argent.

Elle préfère les galons d'or qui cerclent le képi d'un jeune capitaine.

Loin, bien loin de la ville de Clémence Isaure, la pauvre Hélène apprend le français, qu'elle parle maintenant très bien, et elle attend tristement que son sort se décide.

Si Mme de Jonville cède aux prières de son fils, ce drame noir finira, comme une comédie de Scribe, par un, et même par deux mariages.

Ainsi va le monde.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/D%C3%A9capit%C3%A9e. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.